

1
1887

LE RÈGNE

DE

JÉSUS-CHRIST

*

REVUE ILLUSTRÉE
DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES
DE PARAY-LE-MONIAL

*

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES
AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX



CINQUIÈME ANNÉE. — 1887.

Le triomphe du Christ est certain, comme l'Eglise le chante en ses cantiques, comme il est écrit sur le piédestal de l'obélisque du Vatican: *Xtus Regnat, Xtus Vincit, Xtus Imperat.*

Pie IX, au clergé de Rome, 1871.

Que tous et chacun dans sa sphère s'efforcent de restaurer le règne du Christ, non-seulement dans les cœurs, mais encore dans toute la société humaine.

*Léon XIII,
à l'Arch. de Cologne, 1880.*

Le Dieu qui réside sur nos autels, tient en main la solution des problèmes sociaux et économiques, dont les peuples et leurs chefs ont aujourd'hui à se préoccuper.

Le Card. Desprez, au Ministre Goblet, 1886.

.....La grande question, la question vitale du siècle, c'est le rétablissement public et social du règne eucharistique de N.-S. Jésus-Christ.

Mgr Ordonez, au Congrès de l'Equateur, 1886.



VICIT LEO DE TRIBU JUDA, EX RADICE DAVID! (Apoc. 5.)

J 24

LE RÈGNE
DE
JÉSUS-CHRIST

LE RÈGNE

DE

JÉSUS-CHRIST



REVUE ILLUSTRÉE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES

DE PARAY-LE-MONIAL



PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX



CINQUIÈME ANNÉE. — 1887.

Le triomphe du Christ est certain, comme l'Eglise le chante en ses cantiques, comme il est écrit sur le piédestal de l'obélisque du Vatican: *Xtus Regnat, Xtus Vincit, Xtus Imperat.*

Pie IX, au clergé de Rome, 1871.

Que tous et chacun dans sa sphère s'efforcent de restaurer le règne du Christ, non-seulement dans les cœurs, mais encore dans toute la société humaine.

*Léon XIII,
à l'Arch. de Cologne, 1880.*



Le Dieu qui réside sur nos autels, tient en main la solution des problèmes sociaux et économiques, dont les peuples et leurs chefs ont aujourd'hui à se préoccuper.

Le Card. Desprez, au Ministre Goblet, 1886.

.....La grande question, la question vitale du siècle, c'est le rétablissement public et social du règne eucharistique de N.-S. Jésus-Christ.

Mgr Ordonez, au Congrès de l'Equateur, 1886.

VICIT LEO DE TRIBU JUDA, EX RADICE DAVID! (Apoc 5.)



Co. 363 / 1887
5

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

L'ŒUVRE DU RÈGNE

FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ PORTUGAISE DES FASTES EUCHARISTIQUES

SOUS LA PRÉSIDENCE HONORAIRE

DE S. G. MGR L'ARCHEVÊQUE DE MITYLÈNE

A la dernière saison des pèlerinages, nous rencontrâmes dans les galeries du Musée eucharistique, deux catholiques éminents, bien connus en Portugal, pour les grands services qu'ils ont rendus à ce pays et à l'Église. Très versés dans les traditions de leur patrie, ils étaient visiblement frappés d'avoir à constater, par les monuments, que le Portugal était loin d'être la seule nation qui dût son antique gloire à l'hostie. « Pourquoi, se demandèrent-ils sous le coup de cette émotion, pourquoi le Portugal ne reprendrait-il pas les voies dans lesquelles il trouva grandeur et prospérité, et hors desquelles le meilleur de sa gloire lui échappa ? Pourquoi ne verrait-on pas dans notre pays, les catholiques s'unir au mouvement social eucharistique qui a ses foyers à l'Équateur, à Fribourg, à Liège, à Montmartre, à Paray ? » Ils conclurent en se promettant de créer à leur rentrée en Portugal un centre d'études, pour réveiller la mémoire de tous les hommages que la nation portugaise rendit à l'Eucharistie, et de toutes les faveurs qu'elle reçut en récompense.

A peine de retour, ils fondaient, dans ce but, la Société portugaise des Fastes Eucharistiques, que nos associés salueront tous, nous en sommes sûrs, avec un réel enthousiasme.

Le bureau de la nouvelle société n'a pas eu de peine à se former sous le haut patronage et la présidence honoraire de *Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Mitylène*, DOM JOAO REBELLO CARDOSO DE MÉNÉRÉS.

Voici quelques noms de membres actifs : Révérend *Theophilo Salomao Coelho Vieira de Seabra*, docteur en théologie, PRÉSIDENT ; Révérend *Joao Pedro Perreira Airoso*, VICE-PRÉSIDENT ; M. l'abbé *Illidio Vieira da Costa*, SECRÉTAIRE ; Dom *Luis d'Azevedo sa Coutinho*, ancien directeur des travaux publics, etc.

On rend volontiers aux Portugais cette justice, qu'ils ont l'esprit entreprenant, en même temps que sérieux, solide et profond. On sait leur aptitude aux grandes entreprises, et qu'ils ne sont pas hommes à reculer dans une exploration commencée. Il leur a suffi de vouloir pour se tailler en peu de temps dans l'Afrique, l'Asie et l'Amérique, un empire presque aussi grand que celui des anciens Romains.

Nous sommes donc sûrs que nos nouveaux confrères, puisqu'ils travaillent pour le même but que leurs ancêtres et avec le même ressort, sortiront victorieusement de l'entreprise qu'ils ont abordée, lorsqu'ils ont créé une Société des Fastes, pour reconstituer l'histoire sociale du Christ-Hostie en Portugal.

D'ailleurs si mêlées qu'on les dise à la légende, les origines portugaises sont bien plus rapprochées de nous que les origines de tant d'autres nations chrétiennes, et par conséquent plus faciles à étudier. Le territoire restreint de cette nation, malgré l'immense étendue de ses colonies, son unité, la simplicité relative de son histoire, permettent de se rendre compte, sans trop de peine, des lois qui présidèrent à sa formation, à sa prospérité, à sa décadence. On le voit, toutes les conditions se réunissent pour nous faire espérer une monographie eucharistique, hors pair, sur le Portugal.

Et quelle splendide gerbe de faits significatifs s'offre à la faucille de nos moissonneurs.

Un fils de France (1), « du lignage des rois très chrétiens » fonde le Portugal,

(1) On nous permettra d'appeler ainsi le fils d'un prince de la maison de France.

à la suite d'une vision eucharistique. Comme le Christ avait donné le Labarum à Constantin, l'écu fleurdelysé à Clovis; comme il devait donner l'étendard de la royauté à Jeanne d'Arc, puis plus tard proposer les armes du Sacré-Cœur à Louis XIV; ainsi apporta-t-il l'étendard de son immolation à Dom Affonso Henriquez, premier roi du Portugal. Il lui donna pour armes, dit Camoëns, les armes qu'il avait arborées lui-même sur sa croix.

*Na qual vos deu por armas, e deixou,
As que elle para si na cruz tomou.*

On le voit, malgré les dénégations peu fondées qui vont à l'encontre de tant de traditions vénérables (1), nous admettons que le Christ lui-même donna au fondateur du Portugal l'étendard eucharistique des Cinq Plaies, le premier drapeau du Sacré-Cœur. Ceux qui le nient, par peur du surnaturel, ne voient pas combien ils augmentent la difficulté à laquelle ils veulent échapper, puisqu'il eût fallu que la Société de ce temps fût bien saturée de surnaturel, pour adopter un pareil étendard sans miracle. Quoiqu'il en soit, le drapeau qui fit la fortune du Portugal est vraiment eucharistique, car Affonso Henriquez en conçut l'idée au pied de l'autel, et les Cinq-Plaies que le Christ conserve sur son trône comme les insignes de sa perpétuelle immolation, sont vraiment le symbole de la royauté eucharistique.

Mais nous anticipons sur les travaux que nous attendons d'une plume savante.

Qu'il nous suffise de dire que l'histoire du Portugal ne démentit point d'aussi beaux commencements.

Les plus magnifiques ouvrages sur l'Eucharistie, malheureusement trop peu connus à l'étranger, sortent du Portugal, et quelques-uns, de la grande et noble Académie de Lisbonne. C'est là qu'on pourra trouver la plus abondante moisson d'arguments en faveur de la royauté sociale de l'Eucharistie.

Les monarques Portugais rivalisant avec les savants de leurs Etats,

(1) Citons parmi les monuments qui attestent ces traditions deux tableaux que nous avons vus avec émotion, dans l'Eglise des Portugais, à Rome, l'autre dans l'église de Saint-Ferdinand, à Marseille.

bâtirent à la royauté eucharistique des monuments de pierre qui traduisirent à leur façon les monuments littéraires.

Ils couvrirent le sol du Portugal de ces temples-palais qui étonnent si fort certains savants, plus accoutumés à considérer le matériel de l'histoire qu'à étudier l'âme des peuples.

En Portugal, comme ailleurs, le vrai Roi, c'était le Christ-Hostie ; mais là, plus peut-être qu'ailleurs, on sentait profondément son influence bienfaisante, puisqu'on lui attribuait, outre la fondation de la patrie, sa prospérité si soudaine et si éclatante. Il n'était que trop juste de lui consacrer les richesses que lui-même, pensait-on, avait conquises, capitaine invisible à la tête de ses hardis Portugais.

Alors surgissaient du sol ces monuments féériques pour lesquels on dépensait les trésors des Indes et du Brésil. Là, accolée au palais du roi terrestre, lieutenant du Roi céleste, s'élevait la basilique où le Christ voilé dans l'Eucharistie, trônait sur les marbres rares et les étoffes précieuses, le tout brillant d'or et constellé à profusion de perles fines et de pierreries étincelantes. Autour de ce roi perpétuel du Portugal se pressait une cour empressée ; c'étaient les religieux des ordres chevaleresques, délégués de la monarchie pour rendre leurs hommages au Christ-Hostie, de concert avec le roi-lieutenant.

Ces prodigalités ont scandalisé le rationalisme qui n'a rien compris à ce qu'il appelle le mélange incohérent du sacré et du profane, du royal et du monastique. Le rationalisme ne sait pas que jamais le pouvoir n'est plus fort que, lorsque s'étant incliné devant Dieu, il se relève devant les hommes avec un reflet divin ; que jamais les sujets ne sont plus noblement traités, que lorsque leurs chefs vénèrent en eux les fils, les frères, les convives de Dieu. Ce n'est point une politique incohérente que de savoir obtenir de tels résultats ; ils valent tous les trésors, et surtout on obtient, par là, ces bénédictions suprêmes, qui suffisent à tout, et sans lesquelles rien de solide ne s'établit ! Aussi, la papauté a récompensé ces prodigalités superbes des rois du Portugal envers le Christ-Hostie, en leur décernant le titre de *Majesté très-fidèle*.

Malheureux le Portugal, quand il effaça de son écu les cinq plaies, pour n'y laisser que les cinq *roeles*, désormais vides de sens. On eut beau appeler

grands, de leur vivant, ceux qui consommèrent cet attentat, ils n'eurent de grand que de préparer l'effondrement d'une grande nation.

La monarchie de Louis XIV n'a rien gagné à ne pas accepter l'étendard du Sacré-Cœur; la monarchie portugaise a-t-elle gagné beaucoup à répudier son étendard des Cinq-Plaies? Avec cet étendard, je vois où sont ses conquêtes et, ce qui vaut mieux, ses fiers héroïsmes; sans lui, je ne vois plus qu'une nation découronnée, et dans un rang indigne d'elle. Heureux ceux qui lui rendront sa prospérité, en lui rendant le principe de cette prospérité; qui jetteront à nouveau dans son sein ces germes féconds qui s'épanouirent jadis en moisson de gloire et d'héroïsme.

B^{on} Alexis de SARACHAGA.

RAPPORT ADRESSÉ A LA SOCIÉTÉ BELGE DES FASTES EUCHARISTIQUES

PAR MONSIEUR LE COMTE D'ALCANTARA

Permettez-moi d'abord de relever une circonstance de notre dernière réunion, qui pour n'avoir pas été recherchée, n'en manifeste pas moins la bénédiction du Cœur sacré de Jésus.

Je la trouve dans la date même de la réunion. Le 19 novembre, en effet, se célébrait la fête de sainte Elisabeth, noble souveraine, que son historien Montalembert nous représente sur la place d'Eisenach, déposant sa couronne aux pieds du Crucifix. Cet acte est de même nature que celui que provoque notre chère Œuvre. Et pour la faire connaître, je veux vous en préciser *le but*, faire voir *la thèse* sur laquelle elle s'appuie, et en démontrer par l'histoire son extrême *utilité dans nos temps*. Tel est le triple sujet de cet entretien.

I.

LE BUT DES FASTES. — Frappés de l'idée que Notre-Seigneur est *le Roi* de toute créature, que ce même *Roi*, du fond de nos tabernacles et sur nos autels, attire, *par son immolation*, les grâces qui font vivre et restaurent les sociétés, nous avons voulu, par *une enquête internationale sur l'Eu-*

charistie, retrouver les lois selon lesquelles se déroulent, dans la vie des peuples, le règne et l'influence du Christ-Hostie.

Notre but est donc de promouvoir *une enquête historico-sociale* sur les ressources que nous offre le Christ-Hostie pour la reconstruction chrétienne de toutes les sociétés, par le retour au culte social eucharistique, qui est le salut des nations : Quel acte de charité plus opportun envers les sociétés agonisantes !

Notre fin n'est donc pas essentiellement de donner une somme théologique ou philosophique du règne de Notre-Seigneur. Nous voulons plutôt réunir, classer et remettre au jour des éléments historiques, dont les savants en rapport avec notre Comité pourront se servir pour faire une histoire raisonnée du Règne social eucharistique, dans ses relations avec les progrès des civilisations chrétiennes. Cette histoire vulgarisera les bienfaits sociaux du Christ-Hostie envers les peuples et leurs gouvernements, selon la mission spéciale de chaque nation.

Ceux qui voudront suivre nos travaux commencés, verront non seulement la haute influence de l'Eucharistie sur la morale et la philosophie, mais ils se convaincront aussi que les nations catholiques tombent ou se relèvent selon le degré du culte social qu'elles Lui vouent.

Ils pourront se persuader que les plus sages lois ont emprunté au Christ-Hostie leur force civilisatrice. — Voilà pour *le droit*.

A Lui l'hommage de tant de victoires, dues à son invisible assistance, comme le démontre une foule de prodiges décisifs. — Voilà pour *les champs de bataille*.

A l'origine des dynasties et des nationalités qui ont fait notre Europe, nous retrouvons son intervention toujours visible pour l'œil exercé, intervention affirmée par cent monuments. — Voilà pour *la politique*.

Pas de découvertes scientifiques qui ne puissent se ramener au triomphe de son Règne. — Voilà pour *les sciences*.

Pas de monuments somptueux, élevés par une nation triomphante dans les âges chrétiens, qui ne déroulent leur hymne de pierre parallèlement à l'épopée sociale du Roi Eucharistique. — Voilà pour *l'architecture*.

Que répondra l'incrédulité quand elle se verra enserrée dans un réseau de faits prouvant, par la puissance thaumaturgique et sociale de l'Eucharistie,

que le Cœur de Jésus-Christ gouverne le monde ? — Mais que nous importe après tout ce que dira cette souveraine impuissance qui s'appelle : *incrédulité*.

Nous voulons surtout montrer aux ouvriers de la reconstruction sociale, où est le secret *magique* de la réussite. Nous analyserons à ce point de vue le code Théodosien, les lois de Gratien, les capitulaires de Charlemagne.

S'il s'agit d'*invasions*, nous montrerons l'exemple des trois branches de l'Islam établies en Europe, c'est-à-dire les Turcs campés sous les murs de Vienne, les Maures en Espagne, les Sarrasins en Italie, — toutes trois brisées par l'intervention manifeste du Saint-Sacrement.

S'il s'agit de *conquêtes*, nous montrerons, par exemple, la large part prise par le Saint-Sacrement dans les expéditions des Christophe Colomb, des Gama, des Pizarre, des Cartier, des Albuquerque.

S'agit-il d'*élévations de dynasties*, nous signalerons bien des faits analogues à ceux qui valurent aux Hapsbourg, l'empire sur l'Autriche, et bien des récompenses dues à une semblable piété.

S'agit-il de *guerres d'indépendance*, nous pourrons citer quantité de faits analogues à la cessation subite de la guerre de trente ans, par suite de l'exposition impériale du Saint-Sacrement dans la ville de Prague ; ou analogues à la délivrance du Tyrol, par suite de l'invocation de Hoffer au Sacré-Cœur de Jésus.

L'art enfin, — s'il a nom *peinture*, nous montrera aux côtés de Raphaël et de Rubens, nombre de maîtres qui durent à l'Eucharistie leurs plus radieuses inspirations. S'il s'appelle *architecture*, nous le verrons dérouler ses types dans une harmonieuse gradation, selon la phase du règne social de l'Eucharistie qu'il est appelé à célébrer.

Tel est à grands traits le programme de nos excursions à travers le domaine de l'histoire, de l'art et des monuments, tant graphiques que somptuaires ; triple domaine dans lequel se retranchent plus spécialement les sociétés des Fastes Eucharistiques.

Mais sur *quelle thèse* s'appuient-elles ? c'est ce que nous allons signaler.

II.

LA THÈSE DES FASTES. — Que voulons-nous montrer ? — Que *c'est par*

l'Eucharistie que Notre-Seigneur a régné et règnera jusqu'à la fin des siècles.

Quoi d'étonnant. Nous savons par l'enseignement de l'Eglise que l'Eucharistie, c'est Jésus continuant sa vie sur la terre. Notre-Seigneur eût pu prolonger les années de sa vie mortelle jusqu'à la fin des temps ; mais ses dons étant sans repentance, il convenait qu'il restât parmi nous. Cela ne se nie pas théoriquement, mais en pratique, c'est différent. Avons-nous assez de foi pour voir au tabernacle le Jésus de Nazareth, de la Galilée, du Calvaire même ? Y voyons-nous le Christ du ciel, quoiqu'il y soit glorieux et triomphant ? Croyons-nous qu'il exerce parmi nous et journallement la puissance thaumaturgique qu'il déploya autrefois à travers la Palestine ? Son intervention dans l'ordre temporel et spirituel n'est-elle l'objet d'aucun doute ? est-elle reconnue universellement ? Si oui, alors le but des Sociétés des Fastes est atteint.

Mais si un voile plus épais que celui des Saintes Espèces dérobe à notre foi la claire vision de ses opérations, alors il peut être bon de prouver par des témoignages irrécusables la croyance universelle des nations chrétiennes au gouvernement du Christ-Hostie.

Il faut donc montrer, l'histoire en main, cette croyance constante, inconsciente parfois, mais d'autant plus pratique, qu'elle coïncide avec des âges où régnait la foi. D'ailleurs les nations n'ayant pas comme l'individu une existence après ce monde, doivent être punies ou récompensées ici-bas ; et cela dans la mesure même de leur culte public.

Ce travail est celui que notre Œuvre a entrepris dans chaque pays, et déjà cette idée s'est emparée de quelques bons esprits.

Oui, Messieurs, notre ambition est de mettre au jour ces faits qui firent la grandeur et de la nation très chrétienne et des autres peuples. Et en ce qui concerne la première, voici un fait qui n'est pas sans se reproduire ailleurs. En Gaule, les monnaies portaient, avec le monogramme du Christ, l'*Agneau eucharistique*, sous Clovis, Dagobert, Robert, Philippe I^{er}, Louis XII même ; comme pour proclamer *roi des Francs*, l'Agneau dominateur de la terre.

Quand, plus tard, l'esprit moderne commence à remplacer l'Ecu du Christ par celui du monarque français, on garda du moins en exergue l'expression

encore avouée de la royauté eucharistique : *Christus regnat, vincit, imperat*, dont malheureusement on a rougi depuis.

Voici encore un fait qui, lui aussi, a beaucoup de similaires : il ressort du cérémonial du sacre des rois. Le Pape Etienne ceignant Pépin de l'épée et lui imposant la couronne, pendant la célébration des mystères eucharistiques, le fit au nom du Roi Jésus-Christ. Toutes les investitures des pouvoirs temporels, du reste, depuis la couronne impériale de Monza, jusqu'au plus petit fief d'un chef féodal, n'ont jamais été reconnues valides qu'au pied de l'autel, et sous la sanction solennelle d'un acte de vasselage envers ce même Roi eucharistique.

Lorsqu'un trône était vacant, du neuvième au onzième siècle, les actes étaient datés de la mort du monarque défunt, avec cette mention : *Jésus-Christ régnant en attendant le roi légitime*. Aussi, lorsque Jeanne d'Arc eût pour mission de rétablir le royaume de France dans ses possessions, reçut-elle l'ordre d'aviser le dauphin de remettre la couronne *au Roi de France, Notre-Seigneur Jésus-Christ*, avant de pouvoir se faire sacrer. Et cela n'est point particulier à la France. Les couronnes appendues autrefois aux ciboriums, dans tous les pays de la chrétienté, étaient les vestiges sacrés de la même coutume.

A Rome, se voient deux colonnes érigées au *Christ vainqueur*. L'une, sur la place du Vatican ; c'est l'obélisque surmonté de la croix triomphale ; on y lit le cri de guerre des Croisades : *Christus regnat, vincit, imperat*. L'autre, sur la place Colonna ; c'est la colonne offerte par le patricien Colonna, après la victoire sur *les Turcs*, et portant le cri de guerre de Lépante : *Le Christ régnant, le Christ vainqueur*.

Telle fut l'idée dominante des siècles chrétiens, et le *Christ vainqueur* c'était le Christ-Hostie. Car, alors, on n'imaginait pas d'aller chercher le *Christ* sur terre ailleurs que *dans l'Hostie*. Quand Constantin voulait frapper monnaie au nom du Christ, il empruntait aux pains eucharistiques leur inscription triomphante : *ΙΗΣΟΥΣ ΧΡΙΣΤΟΣ ΝΙΚΗΣ*. C'est de pampres eucharistiques que Théodose couronnait le chrisme sur les Labarums. Et sous les plis de l'étendard sacré, dans les champs de bataille, l'Eucharistie portée sur un char de triomphe, recevait l'hommage des armées.

Aussi, lorsque le Christ descendait du soleil d'or de l'autel, pour annoncer

à la vierge de Paray le règne futur de son Cœur, il harmonisait l'avenir que nous attendons, avec la tradition d'un passé glorieux.

III.

L'UTILITÉ DES FASTES. — Reste à vous indiquer, par l'histoire, l'extrême utilité de l'*Œuvre des Fastes*, à notre époque.

Nous étudions le passé, c'est vrai ; mais nous l'étudions pour en dégager LA LOI transcendantale et supérieure qui domine tous les temps et toutes les époques et sans laquelle les sociétés, quelles qu'elles soient, ne peuvent ni prospérer, ni même vivre, assurées du lendemain.

Cette grande loi, la voici : *Du moment que le Christ est sur la terre, du moment qu'Il est dans la société, remplissant une fonction sociale, il faut qu'Il soit à sa place.*

A-t-on jamais vu un corps où l'organe principal et essentiel n'est pas à sa place, sans que le désordre envahisse tout le reste de l'organisme ? La société est malade, dites-vous. Rien n'est à sa place. Tout se confond, tout menace de périr.

Remettez donc l'organe essentiel à sa place, et son influx vital, secondé par une intelligente coopération, suffira à tout ordonner, à tout guérir.

Vous voulez des preuves ? L'évidence ne vous suffit pas. Eh bien, nous fouillons le passé dans ses entrailles les plus intimes, et nous en faisons jaillir les multitudes de faits qui démontrent la loi vitale.

Permettez-moi, ici, d'emprunter une image à l'Évangile :

Comme toutes les bouches, scellées par la peur des Juifs, craignaient de parler de Jésus, on crut le moment opportun pour s'emparer de Lui. Mais les soldats chargés de cette sinistre mission revinrent vers ceux qui les avaient envoyés en leur disant : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. — Vous aussi, leur fut-il répondu, avez été séduits. Est-il quelqu'un d'entre les instruits qui croie en Lui.

Mais un fier et riche docteur, Nicodème, indigné de leur mauvaise foi, leur dit : Est-ce que la loi condamne un homme sans l'avoir entendu ? — Ne sachant que lui répondre, ils l'appelèrent *Galiléen*, en l'injuriant.

Les gouvernements actuels laissent agir les juifs et les pharisiens. Ceux-ci voudraient détruire la religion qui a jeté d'assez profondes racines pour que cet obstacle les gêne. Alors, les émissaires retournent à leurs chefs :

Impossible, disent-ils, d'exécuter vos ordres, le langage de vos victimes est marqué au coin de la justice, de la légalité même. — Vous aussi avez été séduits par les prêtres, leur répond-on ; y a-t-il dans nos Instituts et nos Académies quelqu'un qui croie à la superstition catholique?...

Il nous faut donc de sages et de doctes *Galiléens*, fièrement indignés qui, portant haut un front baptisé et sacré par la confirmation, demandent *hardiment* LE CORPS DU CHRIST, comme le fit Nicodème à Pilate. Oui, *hardiment* : Pourquoi cette hostilité et cette haine? Est-ce que la loi condamne quelqu'un sans l'entendre?

Nous proclamons dans toutes les nations le Règne social du Christ. Nous trouvons que *toutes* les nations chrétiennes ont eu conscience de ce Règne. Nous y voyons le salut.

Vous, nos adversaires, ne vous laissez pas aveugler par l'incrédulité qui se raille de nous. Souffrez ce que dix-neuf siècles de christianisme ne peuvent vous faire considérer comme injurieux de notre part. Nous venons, plus fièrement encore que Nicodème et Joseph ne réclamaient le corps de leur maître, vous rappeler les Droits sociaux du Christ-Hostie, afin que les nations, avec la mesure et la discrétion qui conviennent à des temps troublés, restaurent le Règne du Christ-Hostie qui les a fondées, guidées, sauvées et gardées.

Et vous qui prétendez diriger l'humanité vers l'avenir qu'elle cherche à travers de si cruelles épreuves, écoutez bien ceci. Nous affirmons que, *sans le recours spontané des peuples aux Droits sociaux du Christ-Hostie*, avec l'insubordination qui envahit nos frontières, avec l'esprit de rébellion, qui tient l'épée du César suspendue sur nos têtes, avec la guerre sociale qui couve dans les flancs des nations, *personne ne pourra garantir l'indépendance d'aucune patrie mortelle*.

Si vous voulez vivre, vous n'avez le choix qu'entre les deux termes de ce dilemme : Ou bien vous *ferez place au CHRIST* comme les Romains, ou bien vous lui *ferez place* comme les Barbares. Si vous le traitez *d'Auguste César*, comme les Romains qui réparèrent ainsi leur sentence déicide, Il marquera vos enseignes de son nom divin, et vous pourrez fonder au sein des peuples un pouvoir pacificateur qui durera jusqu'à la fin des siècles.

Si vous le traitez en *Prince des Nations*, comme les Barbares qui d'abord avaient abattu la Croix, Il posera son Cœur divin sur vos armures, et

déployant l'étendard de son Ethnarchie, vous irez gouverner les nations, sans qu'aucun ose s'opposer à votre protectorat légitime.

Hors de ce dilemme, nous ne croyons pas que vous vouliez refaire, à vos dépens, l'expérience qui coûta aux pharisiens et au peuple juif dix-neuf siècles d'esclavage et de tortures.

Et voulussiez-vous la refaire cette expérience ignominieuse, sachez-le : Vous irez la faire *sans nous*.

Quant à nous, comme *Elisabeth de Hongrie*, déposant sa couronne au pied de la Croix, nous comptons déposer aux pieds du Christ-Hostie tout ce que nous avons, tout ce que nous pourrions conquérir d'influence sociale.

Avec le fondateur de la monarchie de *Portugal*, plaçant dans ses armes les plaies du Christ-Vainqueur ; avec *Vasco de Gama*, découvrant les Indes pour y planter la croix du Christ-Roi ; avec *saint Ferdinand d' Aragon*, vouant l'Espagne à la défense du Christ-Hostie ; avec *Isabelle la Catholique*, entrant dans Grenade au cri de : le Christ règne ; avec *Christophe Colomb*, conquérant l'Amérique pour en faire le royaume du Christ ; avec *le Doge Sébastien Vénier*, soutenant le drapeau du Christ à Lépante ; avec *Bragadino*, le défenseur eucharistique de Famagouste ; avec *le Doge Pascal Cicogna*, vouant la royauté des mers à l'Eucharistie ; avec *Garcia Moreno*, consacrant le premier une république moderne au Sacré-Cœur, nous voulons *hardiment* entraîner les peuples à déposer, au pied du Saint-Sacrement, les couronnes, symboles de leurs pouvoirs.

Avec *Constantin*, arborant le chrisme eucharistique sur le Labarum ; avec *Héraclius*, faisant triompher la Croix en même temps que le Saint-Sacrement ; avec *Théodose*, vouant le monde entier à l'Eucharistie, dans Sainte-Sophie ; avec *Clovis*, reconnaissant le pouvoir constitutionnel du Christ ; avec *Charlemagne*, fondant l'Empire d'Occident sur le respect de l'Agneau ; avec *Rodolphe de Hapsbourg*, refondant l'Empire germanique par la piété eucharistique ; avec *Philippe le Bon*, créant à Bruges l'ordre de la Toison-d'Or, « à la gloire et louange de notre Créateur et Rédempteur, » comme dit le décret d'érection ; nous pouvons *fièrement* demander qu'au pied de l'Hostie, les nations déposent leur glaive, gage de leur indépendance.

Sceptres, couronnes et glaives de toutes les puissances, au pied de l'Hostie, et PLACE AU CHRIST-ROI ! — Voilà notre Cri des Fastes.

MONUMENTS DE L'EUCHARISTIE

Pl. LXVI^e



Creux



Relief

SCEAU DU CONCORDAT DE FRANÇOIS I^{er}

DON DE M. DE SORMAIN AU MUSÉE EUCHARISTIQUE DE PARAY

SIMILICR. PETIT

LES ACCROISSEMENTS DU MUSÉE

Les milliers de pèlerins, qui chaque année visitent nos galeries, sont heureux, lorsqu'ils reviennent, de constater les accroissements du Musée Eucharistique. Absents, ils s'en informent. Bien que le temps ne soit pas venu de publier l'inventaire complet et approfondi de nos collections, pour contenter ceux de nos amis à qui le pèlerinage de Paray est difficile, nous dirons aujourd'hui dans la *Revue* quelque chose des derniers accroissements du Musée.

I

Le *Bulletin* a déjà énuméré les dons princiers du commandeur Acquaderni : chef-d'œuvre de *Benvenuto Cellini* que l'Italie n'a voulu laisser exporter, qu'après les plus hautes intercessions auprès du gouvernement italien; superbe étole de Pie IX, merveille de symbolisme du plus haut goût; nombreuse collection de lampes eucharistiques des catacombes, très admirée par les connaisseurs au point de vue artistique et archéologique.

Les instituts religieux et les monastères ont daigné se dépouiller en notre faveur de vrais trésors : tabernacle miraculeux, croix de Caravaca, documents précieux, etc., etc. Les particuliers et jusqu'à l'épiscopat lui-même ont eu à cœur d'enrichir nos collections.

Remercions tout spécialement un savant archéologue d'Afrique qui, après nous avoir envoyé des monuments d'un intérêt considérable, nous a promis de nous consacrer, désormais, le fruit de ses fouilles sur la terre de saint Cyprien et de saint Augustin.

Trop récent est, pour que nous ayons pu encore en parler, le don du vénéré M. de Sormain qui vient de se priver, pour nous, d'un trésor de famille et d'un des souvenirs historiques les plus précieux que possède la

ville de Paray (1). Il s'agit d'un des grands sceaux (2) en bronze, gravés sinon pour sceller le Concordat entre Léon X et François I^{er}, du moins pour sceller les actes libellés en conséquence de ce Concordat. C'est un vrai bijou artistique de la renaissance, venu chez nous, juste à point pour résumer en le confirmant, tout ce que nos monuments et nos études nous avaient appris sur les anciens rapports de l'Eglise, de l'Etat et du Christ-Hostie.

Le contour du sceau est gothique ; on y lit en exergue : LEO DECIMUS PONTIFEX MAXIMUS ET FRANCISCUS PRIMUS FRANCORUM REX. Les armoiries de Léon X sont accolées à l'écu de France.

Ces emblèmes des deux pouvoirs sont à la fois reliés et dominés par le symbole traditionnel du Christ-Hostie, une croix eucharistique, dont les deux branches rappellent la fameuse croix de Caravaca. La plus haute branche porte le titre de la royauté de Jésus-Christ (I. N. R. I.). Sous la seconde branche se lisent les paroles qui apparurent autour de la Croix lumineuse de Constantin : *In hoc signo vinces*. Trois clous rappellent l'immolation du Christ.

Au pied de la croix, sur ce qui représente le sol et les rochers où elle fut plantée, on voit très net se détacher un tibia. Saisissant souvenir des ossements d'Adam qui furent enterrés sur le Calvaire, au dire de la tradition, en sorte que le sang rédempteur les aurait arrosés, grâce au tremblement de terre. Ainsi aurait été purifiée dans sa source primitive, par un sang déjà eucharistique, la double société temporelle et spirituelle réunie, tout d'abord en Adam.

Ce n'est pas la première fois que nous constatons, sur les monuments, que la renaissance fut plus fidèle qu'on ne le croit, à conserver les traditions de profond symbolisme qui lui furent léguées par le moyen âge.

(1) On nous pardonnera de nous étendre un peu sur ce don si intéressant pour la ville de Paray, où notre Revue compte tant de lecteurs et de sympathies.

Nous reproduisons, d'ailleurs, ce curieux monument, par une similigravure qui en représente à la fois le creux et l'empreinte. (Voir Pl. LXVI^e à la page 32.)

(2) Le sceau de Paray nous semble d'un creux plus profond, d'une gravure plus fine, avec des détails plus complets que les sceaux similaires. Sa légende va de droite à gauche, de manière à mettre le nom du Pape en regard de l'écu du roi et réciproquement, comme en signe d'union plus intime. Disposition singulière qui a été critiquée, mais qui a sa raison d'être.

On demandera peut-être par quelles circonstances providentielles un sceau de cette valeur et d'un intérêt aussi général peut se trouver à Paray, au lieu même où Jésus-Christ vint réclamer ses droits sur la société temporelle, en demandant qu'un emblème eucharistique, l'image de son Cœur, fût arboré sur les étendards et les armes de la monarchie française.

Nous croyons que cette pièce fut apportée à Paray-le-Monial, par le cardinal de Bouillon, de qui les ancêtres de M. de Sormain tiennent beaucoup de souvenirs, soit qu'ils les aient eus directement du Cardinal avec qui ils étaient en relations d'affaires, soit qu'il leur fussent venus par les Bénédictins de Paray, à la fois leurs amis et ceux du prélat.

Mais, demandera-t-on encore, comment un tel objet put-il tomber de la chancellerie de la cour de France, ou des chancelleries de province, ou plutôt peut-être de la chancellerie romaine (le sceau est de style romain) jusqu'entre les mains du cardinal de Bouillon ? On peut se permettre ici toutes les conjectures. Emmanuel-Théodore de la Tour d'Auvergne, cardinal de Bouillon, neveu du grand Turenne, fut d'abord accablé des faveurs de Louis XIV. Cardinal à 25 ans, et bientôt grand aumônier du roi, il fut également choyé à la cour de France et à celle de Rome où il contracta de hautes amitiés que ses malheurs mêmes ne firent que resserrer. Le cardinal Albani, en particulier, lui témoigna un dévouement fort méritoire ; aussi, le cardinal de Bouillon ne fut pas étranger aux bons offices qui valurent la tiare à cette Eminence, après la mort d'Innocent XII.

Disgrâcié par Louis XIV à la suite d'intrigues plus ou moins ténébreuses sur lesquelles l'histoire, croyons-nous, n'a pas dit son dernier mot, le cardinal de Bouillon revint de Rome avec la dignité de doyen du Sacré-Collège. Comme il était abbé commendataire de Cluny, c'est là qu'il se retira.

Or, le prieuré bénédictin de *Paray* était annexé à la mense abbatiale de Cluny, et à ce titre possédait, appartenant au monastère, un château abbatial, où le cardinal disgrâcié établit son séjour de 1703 à 1707. C'est pendant ces quatre années de résidence à Paray-le-Monial qu'il planta la fameuse allée de Charolles, superbe temple de verdure qui, de 1873 à 1875, abrita les grandes manifestations nationales adressées au Sacré-Cœur.

Les occasions, on le voit, n'avaient pas manqué à l'aumônier du roi, à

l'abbé de Cluny, au doyen du Sacré-Collège, pour acquérir et laisser à Paray un sceau historique dont les deux écus avaient, d'ailleurs, une ressemblance frappante avec plusieurs pièces de ses propres armes (1).

II

Outre ces dons, l'Œuvre vient de faire, mais à ses frais, quelques acquisitions qui ne sont point sans importance.

D'abord Venise nous a envoyé plusieurs bonnes copies de ses anciens maîtres. Ces tableaux se rattachent à l'idée qui domina la Reine de l'Adriatique aux beaux jours de son empire maritime : *la protection du Christ eucharistique sur la République qui s'était donné le Très-Saint-Sacrement pour Roi*.

Nous avons pu faire copier aussi bon nombre des tableaux qu'on expose au *Dôme* de Milan, à l'époque de la Fête-Dieu. Exécutés par les meilleurs peintres de l'époque, aux frais des Compagnies du Très Saint-Sacrement, d'après le conseil et l'initiative de saint Charles Borromée, ces tableaux représentent les principaux miracles de l'Eucharistie. Ils n'ont pas peu contribué, en raffermissant la foi des peuples, à arrêter le protestantisme qui menaçait d'envahir, par la Lombardie, une grande partie de l'Italie.

(1) Le blason du cardinal de Bouillon, fleurdelysé comme celui de France, était sinon tourtelé comme celui de Léon X, du moins besauté, ce qui est l'équivalent. (Le besant est en or ce que le tourteau est en émail. La langue espagnole n'a que le terme de *roetes* pour désigner ces deux pièces.) Léon X portait de Médicis de Florence, qui est d'or à cinq tourteaux de gueule posés en orle; et un d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or, au milieu du chef de l'écu. Le créateur de la science héraldique, *Murc de Vulson de la Colombière*, dans sa *Science héroïque*, donne de ces armoiries une origine qui a peut-être un fondement historique, mais qui très probablement a été, au moins en partie, inventée après coup, pour flatter les riches marchands élevés à la dignité suprême de Florence. Nous citons : « *Charlemagne faisant la guerre contre Didier, Roi de Lombardie, donna à Evarard de Médicis, à porter en son écusson les cinq boules de gueule, pour avoir surmonté le géant Mugel, qui portait en sa main un fouet d'où cinq grosses boules de fer pendaient, dont il assommait ceux qui l'attaquaient, ou dont il se rendait l'agresseur lui-même. Louis XII, roi de France concéda à Pierre de Médicis deuxième du nom, le grand tourteau chargé de trois fleurs de lys, en considération de ce qu'il avait suivi le parti de Sa Magesté en Italie.* » Ainsi le premier pape qui ait apposé ses armes au bas d'un Concordat avec la France, aurait tenu ces armes mêmes de deux monarques français. Pardon à nos graves lecteurs de ces *curiosités*. Elles n'ont pas laissé que de nous intéresser un peu.

Il ne nous a pas été facile d'ajouter des tableaux d'anciens maîtres à ceux que nous possédions déjà en nombre respectable. Depuis que nous avons fait fouiller Rome en tous sens pour y trouver des tableaux eucharistiques, nous avons appris que les tableaux de cette sorte ont vivement éveillé l'attention, et qu'ils sont très recherchés surtout par les Allemands et les Américains.

Les troubles de l'Italie, soit par la dispersion des Instituts religieux, soit par les malheurs de quelques grandes familles, avaient jeté sur le marché un certain nombre d'originaux précieux. C'est là une de ces occasions qui ne se retrouvent pas. Malheureusement, nous ne pouvons plus guère en profiter, l'œuvre n'ayant pas toujours en disponibilité les revenus suffisants pour faire une acquisition immédiate, d'autant que de tels achats deviennent de plus en plus coûteux, puisque maintenant les tableaux eucharistiques font prime.

Si quelque chose nous peut consoler de ce mécompte, c'est que nous conjecturons, d'après nos informations, qu'on songe à ouvrir, à l'étranger, des galeries eucharistiques, à l'imitation de Paray. Nous ne demandons pas mieux. Pourvu que les monuments eucharistiques ne se dispersent pas de manière à devenir introuvables, nous serions heureux de les savoir groupés en collections spéciales où nos amis pourraient plus facilement les consulter. D'ailleurs, nous ne pouvons qu'être ravis de voir le Christ-Hostie glorifié au loin par un moyen que l'expérience nous a montré si efficace.

Malgré les difficultés dont nous venons de parler, et grâce surtout à l'habileté et au dévouement d'un ami, l'Œuvre a pu récemment se procurer des trésors inestimables, au moins à notre point de vue spécial.

On sait que les deux chefs-d'œuvre de la peinture eucharistique sont la *Cène*, de Léonard de Vinci, et la *Dispute du Saint-Sacrement*, par Raphaël. Nous étions assez heureux pour posséder une copie vraiment supérieure de la *Dispute*. On l'attribue à Nicolas Mignard; en tous cas, elle est d'un maître pinceau. Il nous manquait, comme pendant, une bonne copie de la *Cène* de Léonard de Vinci. Nous la tenons. A Rome, on croit qu'elle est de *Grégori*, le célèbre imitateur de Raphaël. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est d'une finesse achevée.

Qu'on ne se scandalise pas de nous voir attacher de l'importance à

ces détails artistiques. En ces temps surtout où la personne de Notre-Seigneur est insultée si impudemment par des pinceaux sacrilèges, nous tenons à maintenir plus que jamais à notre musée son caractère réparateur, contre les méconnaissances et les trahisons de l'art envers Jésus-Christ. But secondaire, il est vrai, mais important. Parce que l'art est une des forces sociales les plus énergiques, nous lui demandons de glorifier l'Eucharistie.

Dans cet ordre d'idées, l'Œuvre vient de faire de véritables sacrifices pour acquérir de charmants panneaux du *Giotto* et du *Giottino* et d'autres originaux d'*Annibal Carrache*, de *Dosso Dossi*, de *Sasso Ferrato*, d'*André Sacchi*, de *Nicolas Frangipani* et de *Scarsellino* de Ferrare. Nous sommes largement dédommagés de ces sacrifices par l'intérêt traditionnel et scientifique de ces diverses peintures. Quand tous ces témoins se seront expliqués les uns par les autres, nous pourrons établir une interprétation d'ensemble qui éclairera à son tour l'explication de chaque détail (1).

Si précieux que soient nos nouveaux tableaux, plus précieuse encore est l'acquisition récente que nous venons de faire d'une *arche eucharistique* toute plaquée d'ivoire (2). On nous affirme qu'aucun musée de Paris, même celui de Cluny ne contient une aussi belle pièce d'ivoire. Nos souvenirs ne sont pas assez présents pour que nous puissions faire la comparaison. Mais bien au-dessus de la valeur archéologique et artistique de cet objet, qui est pourtant hors prix, nous mettons sa valeur historique et traditionnelle.

L'arche en question vient d'Albano comme le prouvent les armes et les portraits des Albani qui en décorent le milieu. Les ivoires, où nous nous trompons fort, paraissent dater de trois époques différentes : du III^e au IV^e siècle, du XIII^e et du XVI^e. A part une frise qui court tout autour du

(1) Voilà pourquoi nous avons toujours reculé devant l'explication complète et systématique de notre musée, dans une Revue préparatoire. Nous ne voulons pas déflorer le sujet, avant d'être en état de le traiter à fond. Nous attendons le moment où il sera opportun de donner à l'organe de l'œuvre sa forme définitive. En attendant, nous livrons dans la *Revue* quelques échantillons intéressants, capables de provoquer la recherche de monuments similaires.

(2) Mentionnons aussi une belle collection de monstrances de divers styles qui nous sont venues, en même temps, de la ville éternelle.

coffret et qui déroule peut-être une procession du Saint-Sacrement, ou la vie eucharistique d'un saint, ou une série d'initiations lévites et eucharistiques, tous les autres sujets, d'un excellent style, rappellent les catacombes.

Les ivoires les plus anciens représentent le Christ drapé à l'antique et portant le bâton pastoral. Autour de lui les quatre Évangélistes, qu'on croirait descendus de quelque arc triomphal, semblent occupés à graver pour la postérité les fastes du Pasteur eucharistique. Cette partie est ornée à profusion de poissons et d'agneaux, mais d'agneaux qui tournent au lion. C'est bien l'emblème du Christ à la fois immolé et régnaant. Tout cela d'un trait remarquablement fin donne une grande impression d'antique et comme un parfum des catacombes. Plus tard, on a ajouté des bustes d'apôtres accostés chacun du poisson et de l'agneau. Réminiscence des catacombes fort rare au moyen âge, mais qui a ici pour motif d'harmoniser les pièces plus récentes avec les plus anciennes, ou peut-être de remplacer des ivoires détériorés.

Enfin, au centre, une pièce remarquable superpose les trois principaux emblèmes eucharistiques des catacombes ; la croix, le chrisme et l'agneau.

L'arca Dei que nous venons de décrire sommairement contenait, suivant l'usage de l'antiquité, outre le corps du Seigneur, les reliques des Saints. La mise en évidence des armes et des portraits des Albani (1) nous ferait croire qu'elle était destinée non seulement à reposer dans le sanctuaire, mais aussi à être portée dans les batailles sur les chars eucharistiques. C'est qu'en Italie surtout, les peuples chrétiens, jaloux, eux aussi, d'avoir le *tabernaculum fœderis* au milieu de leur camp, faisaient porter parmi les armées, dans une arche précieuse, la vraie manne descendue du ciel, entourée des ossements des saints, comme pour rappeler que la loi de Dieu, gravée dans le cœur de ces héros, avait été écrite jusque dans leur chair et leurs ossements qui en gardaient le parfum. D'ailleurs, c'est par la chair du Christ que ressuscitera le corps des saints. Il leur en a donné le gage par les miracles qu'opèrent leurs reliques. Et ce n'était pas trop que d'étaler

(1) Albano, nous écrit-on, est remarquable par ses souvenirs eucharistiques. Il ne nous étonne pas que le Christ-Hostie ait pris une possession spéciale de la vieille cité troyenne qui fut le berceau de Rome.

tous ces trophées de la résurrection sur les champs de bataille, où l'on demandait aux soldats de mourir pour Dieu et pour la patrie.

III

La classification du musée, sans être changée en son fonds, a reçu d'importants développements. Nous l'avons concentrée tout entière autour de l'idée-maîtresse de notre Œuvre : Le Règne social du Christ-Hostie.

De là deux grandes divisions; les MANIFESTATIONS EXTÉRIEURES de ce Règne, et leurs SOURCES INTIMES.

Les manifestations extérieures du Règne social eucharistique ont lieu soit de la part de Dieu, soit de la part des hommes. De la part de Dieu, par des miracles sociaux; de là une *salle des miracles*. De la part des hommes, par des hommages sociaux. De là une *galerie des hommages*.

Ces hommages viennent soit des nations constituées, de celles surtout qui furent comme les organes principaux de la chrétienté, soit des foules et des armées, soit des groupes sociaux. Diverses travées de la *galerie des hommages* répondent à ces subdivisions.

Les manifestations extérieures du Règne ne se comprennent bien que si on les rattache à leurs sources intimes. Ces sources sont constituées par l'action eucharistique sur l'intelligence et le cœur de l'homme, c'est-à-dire par le Règne intellectuel et par le Règne moral du Christ-Hostie. La *salle des Docteurs* est consacrée à ce Règne intellectuel, et la *salle du Sacré-Cœur* à ce Règne moral.

Le Règne du monarque eucharistique sur les cœurs et les volontés, peut se résumer tout entier dans l'action que Jésus-Christ exerce en tant qu'il est victime d'amour. Or, cette action et cette qualité de victime d'amour se trouvent admirablement symbolisées par le Sacré-Cœur. Voilà pourquoi la salle consacrée au Règne moral du Christ-Hostie tend à montrer comment les divers aspects du culte et de la piété eucharistiques dans les âges antérieurs, ont été résumés et synthétisés par les révélations du Sacré-Cœur.

La salle des docteurs la plus vaste, la plus belle et la plus riche se rapporte à l'*action intellectuelle* de l'Eucharistie, source de son *action morale*, et par là de son expansion extérieure.

Intellectuellement l'Eucharistie agit comme dogme et comme contenant le pain vivant et vital de l'intelligence.

Dans ce divin et tout intime festin, Jésus-Christ communique ses secrets à ses convives, et nourrit les intelligences de la lumière qui est leur aliment propre. Aussi la salle des docteurs montre-t-elle, dans toute une série de tableaux qui sont souvent des chefs-d'œuvre, l'Eucharistie illuminant les illuminateurs du monde : les disciples comme à Emmaüs ; les témoins de Jésus-Christ qui vient les communier dans la prison, à la veille de leur martyre ; les docteurs de l'Eglise et enfin les chefs d'ordre religieux, puisqu'ils ont été suscités pour fonder dans le monde des écoles de sagesse et de sainteté.

Le dogme eucharistique, à son tour, contribue puissamment, par son action sur les intelligences, à faire régner socialement Jésus-Christ, comme le montrent une multitude de tableaux et d'autres objets d'art accumulés dans cette salle consacrée au Règne intellectuel du Christ-Hostie.

Le vestibule, destiné dès le principe aux promoteurs du Règne social de Jésus-Christ-Hostie, commence à être meublé dans ce sens. Le premier portrait qui ait été installé est celui de Garcia Moreno. Cette œuvre originale et prise sur le vivant, nous a été envoyée de l'Equateur, comme nos lecteurs le savent, par notre insigne bienfaiteur, M. Eliodore Villafuerte. Des héros vénitiens qui ont dû à l'hostie leurs triomphes maritimes, sont bientôt venus rejoindre le martyr du Sacré-Cœur. Cette collection de portraits ne tardera pas à se compléter. Dès cette année, une plume que nous ne pouvons plus louer depuis qu'elle se consacre à notre œuvre, va commencer à révéler le rôle eucharistique, trop longtemps méconnu, de ces bienfaiteurs de la chrétienté et de la civilisation.

Le spirituel conférencier, qui fit, en 1885, les honneurs du musée aux pèlerins n'a pu, l'an dernier, à notre grand regret, et à la grande déception des pèlerins, revenir, à Paray, continuer l'œuvre qu'il avait si brillamment commencée. Espérons que l'avenir nous dédommagera. A défaut des visites collectives qui ont été très rares, faute d'un guide disponible, les visites individuelles ou par petits groupes ont été très nombreuses, très empressées et très satisfaisantes. Jamais nos galeries n'avaient été honorées par la présence de tant d'évêques et de catholiques éminents, de même qu'aucune

année n'avait fourni un aussi grand nombre d'abonnements épiscopaux à la *Revue*. C'est là, pour l'Œuvre, un symptôme du meilleur augure, et qui encouragera puissamment nos associés. Nous avons remarqué, avec une grande joie, que nos idées étaient beaucoup mieux comprises et beaucoup mieux goûtées, et que, sous ce rapport, un véritable progrès s'est réalisé parmi les catholiques. En voyant l'attitude, en entendant les réflexions des visiteurs instruits et intelligents qui parcourent le musée, on se rend compte du mouvement puissant qui porte les chrétiens à ne plus compter que sur Jésus-Christ pour la restauration de la société, à chercher Jésus-Christ là où il est, et à le prendre comme il s'est donné. Evidemment, le bon sens CHRÉTIEN grandit dans les âmes d'élite, et si ce progrès s'accroît, bientôt il grandira dans les masses.

SECRETARIAT DE L'ŒUVRE.



L'ESTHÉTIQUE DU RÈGNE

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

MANIFESTÉ PAR LE MOYEN DE L'ART

IV

TROISIÈME PÉRIODE. — LES TEMPS MODERNES (1)

I.— Saint-Pierre de Rome est le chef-d'œuvre de la renaissance et le chef-d'œuvre de l'art chrétien. Nous ne rechercherons pas comment on aurait pu construire cette magnifique église autrement qu'elle ne l'a été. Nous ne nous demanderons pas s'il n'y aurait pas eu avantage en la reconstruisant de faire revivre les formes vénérables de la basilique constantinienne avec plus d'élévation et une étendue proportionnée à l'extension du christianisme. Nous ne rechercherons pas davantage si, au lieu de dissimuler les supports latéraux, nécessaires pour soutenir la poussée des voûtes dans les énormes massifs des murs et des piliers, il n'eût pas été plus rationnel de les dégager sous forme de contreforts et de diviser la charge au moyen des voûtes d'arête, c'est-à-dire de se servir du système ogival pour obtenir les effets que l'on voulait produire. Cette question pourrait être posée s'il s'agissait d'examiner tout ce qu'on aurait pu tirer de ce système de construction dirigé par un goût supérieur et dégagé des fioritures qui l'avaient altéré; mais ce n'est pas là

(1) Voir l'*Exposé général*, III^e année, janvier 1885, p. 64; la 1^{re} période, juillet, p. 195; et la 2^e période, IV^e année 1886, avril, p. 126.

notre but en ce moment ; nous prenons Saint-Pierre tel qu'il est. Nous n'avons jamais songé à lui contester d'être en somme le plus magnifique monument qui ait été élevé sous l'inspiration du souffle chrétien ; le plus digne qui ait jamais été conçu pour être la cathédrale de l'Eglise universelle : vaste nef, forme de croix bien accusée, hautes voûtes, splendide coupole. Ce qu'il pourrait y avoir de trop lourd dans les massifs des piliers est dissimulé par la richesse de ses revêtements : richesse si largement, si sagement distribuée qu'on n'y rencontre aucune agglomération de mauvais goût. Ce n'est pas l'œuvre seulement d'un homme, quoique beaucoup de grands artistes aient participé à sa construction, car le plan d'aucun d'eux n'a absolument prévalu. Et, cependant, tout s'y tient dans une parfaite unité de style. On pourrait dire que cette construction a été conduite par le génie invisible de l'Eglise qui s'est servi, comme ses contremaitres, tour à tour de Bramante, de Raphaël, de Michel-Ange et qui encore a fait heureusement concourir à l'exécution de son plan des artistes de bien moindre valeur.

Il faut avoir vu Saint-Pierre de Rome un jour de messe solennelle de Pâques et, bien mieux encore, lorsque Pie IX y célébrait tout à la fois le Centenaire de saint Pierre et la canonisation de toute une légion de nouveaux Saints, et l'on reconnaîtra qu'aucun autre monument au monde ne saurait s'adapter aussi bien aux splendeurs de solennités pareilles. Pour que cette magnifique église se prête à une semblable mission, il la faut toute entière ; ses nefs prolongées, ses autels multipliés sont nécessaires ; il ne saurait suffire de la coupole, constituant à elle seule tout le monument, il la fallait comme couronnement d'un plus vaste édifice, et par conséquent lui donner une grande élévation, par delà les combles montés très haut eux-mêmes, du monument tout entier.

La coupole, ainsi conçue, a des origines chrétiennes. Nous avons pu dire qu'on en trouvait les rudiments dans les *cubicula* des catacombes, quand on traçait sur leurs voûtes un cercle ornemental qui encadrait une figure principale, représentant, ou directement ou par voie symbolique, notre divin Sauveur. Une voûte circulaire élevée au-dessus d'un sanctuaire, voilà l'idée primitive de la coupole ; elle est si naturelle, que les païens ont dû souvent la réaliser en l'honneur de leurs divinités ou des morts qu'ils voulaient célébrer, c'est pourquoi nous disons seulement que les chrétiens n'avaient

pas besoin de leur faire d'emprunts à cet égard. Pour les coupes chrétiennes, il suffit d'établir la filiation en passant des *cubicula* dont nous venons de parler à l'église du Saint-Sépulcre ; puis de celle-ci à Sainte-Sophie de Constantinople, de Sainte-Sophie, aux coupes de Saint-Marc, à Venise. L'idée d'une plus grande élévation vient avec le système ogival ; et là où l'on n'adopte pas ce système, là encore, où après l'avoir adopté, on l'abandonne, on participe à l'idée d'élévation qui lui a donné son impulsion, en l'appliquant à la coupole. Bientôt on vise à donner à celle-ci une élévation aussi grande, sinon plus grande encore que celle des voûtes ogivales et même que les tours et les flèches de nos Cathédrales, tout en rejetant l'art aigu. C'est une autre direction donnée à la pensée chrétienne, le goût artistique a changé, mais foncièrement la pensée n'est pas différente, et de part et d'autre elle est également chrétienne. La signification des monuments, en définitive, est la même : affirmer le règne de Jésus-Christ, et l'affirmer en tant, que ce divin Sauveur règne dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie, puisque tous nos sanctuaires doivent leur principal titre à la vénération aux mystères eucharistiques qui s'y célèbrent, aux espèces eucharistiques qui s'y conservent.

Saint-Pierre de Rome est l'honneur de la renaissance et avec cette glorieuse basilique, toutes les églises qui participent plus ou moins de son caractère.

Nous avons aussi nommé Raphaël et Michel-Ange, comme constituant dans d'autres branches de l'art, l'honneur de leur époque et nous l'entendons de ce qui est resté chrétien dans la renaissance, afin d'y trouver de même, avant tout, un mode de glorification pour le christianisme et le règne de Jésus-Christ. Les noms de ces grands artistes, bien avant que nous ayons pu les choisir, nous étaient imposés par l'opinion, l'opinion même des chrétiens, qui les compte aux premiers rangs parmi les gloires de l'Eglise. Est-ce à dire pourtant qu'ils n'aient point été entamés par ce qu'il y eut de moins chrétien dans le mouvement de la renaissance ? En d'autres termes, peut-on les donner comme ayant été tout ce qu'ils auraient pu être, ce qu'ils auraient dû être, si, avec leur génie, profitant des progrès accomplis de leur temps et en grande partie par leurs mains mêmes, sous le rapport artistique, ils auraient été plus fidèles aux traditions de leurs devanciers, quand ceux-ci tenaient l'art presque absolument au service de la pensée et de la pensée chrétienne ? On sait que notre admiration pour eux, ne nous entraîne pas à

ce point. Mais cessant de rechercher ce qui leur a manqué pour accomplir leur mission tout entière, nous les prenons eux-mêmes tels qu'ils nous sont donnés et nous disons qu'en somme leur génie est un triomphe pour le christianisme. Ce génie, en effet, c'est du christianisme qu'il est né, c'est le christianisme qui l'a couvé, qui l'a fait éclore. On doit au christianisme, tout ce qu'il a chez eux de vraiment bon, de vraiment supérieur. Et quant à ce qui s'y mêle de défaillance, quant à ce qu'il y a de trop sensuel chez l'un, de trop matériel chez l'autre, nous y voyons la main de l'ennemi. Et constatant par ce moyen même que l'esprit chrétien avait des ennemis à combattre, nous évaluons mieux le prix de la victoire qu'il a remportée, comme une des gloires du règne de Jésus-Christ au sein même de cette renaissance trop saturée de réminiscence païenne.

Ah ! sans doute, pour que le triomphe fût complet, absolument complet, il eût fallu que tous les ferments de fausse civilisation, qui s'y mêlaient, eussent disparu. Bien loin de là, ils devaient progresser jusqu'au moment ignoré de nous, où le souverain Roi les aura mis définitivement sous ses pieds, mais ils ne prévaudront jamais, la renaissance même dans ce qu'elle eut de chrétien nous en renouvelle la promesse.

Il y en a qui maintiendront sur la même ligne, le génie tout à la fois vif et pénétrant, mesuré et gracieux de Raphaël d'une part, le génie vigoureux et grandiose de Michel-Ange d'autre part ; d'autres accorderont leurs préférences à l'un des deux. Pour nous, nous ne dissimulerons pas que le premier nous paraît plus complet dans son genre, que le second dans le sien. Les considérant surtout, non pas seulement au point de vue de l'art, mais en tant que cet art nous le voulons chrétien, nos préférences pour Raphaël s'accroîtront de plus en plus. Nous ne saurions ni voir en lui sous ce rapport, l'idéal qu'il contribue à nous faire entrevoir, ni contester le relief que Michel-Ange a donné à des idées vraiment chrétiennes. Nous ne saurions renier la voûte de la chapelle Sixtine où l'action chrétienne apparaît avec tant de puissance ; où l'homme est si beau, quand, pour la première fois, il reçoit de Dieu, le mouvement et la vie. Est-ce que les prophètes trop exhubérants, il est vrai, de force corporelle, n'y sont pas en même temps pleins d'âme et d'inspiration ? Le jugement dernier, malgré tout ce qui chez lui prête encore plus à la critique, n'imprime-t-il pas en somme une haute et vive idée de la

puissance divine et ne peut-il pas servir à imprimer la salutaire terreur des jugements de Dieu.

En Raphaël, nous voyons le peintre, et il suffit de rappeler les chambres et les loges du Vatican, la *Dispute du Saint-Sacrement* et la *Transfiguration*, n'eût-on égard qu'au rang que ces grandes œuvres tiennent dans l'opinion pour constater combien il a fait pour exalter le règne de Jésus-Christ.

En Michel-Ange, nous considérons plutôt le sculpteur ; en effet, dans ses peintures même, il brille par les qualités qui font le grand sculpteur, plus que par celles qui demeurent propres à la peinture. Nous n'avons, d'ailleurs, qu'à citer sa *Piété*, son *Christ* de la Minerve, son *Moïse*, pour justifier l'aspect sous lequel nous le présentons, comme le premier des sculpteurs chrétiens, bien qu'il n'ait jamais pénétré, ni dans les délicatesses, ni même dans les profondeurs les plus viriles de la pensée chrétienne.

Le *Moïse* est chrétien en tant qu'il est biblique, et il est biblique par la puissance, plutôt que par la justesse de l'inspiration. C'est assez cependant, le prenant pour l'une des plus grandes œuvres de la renaissance, pour maintenir que cette grande époque, par ses sommités, demeure son mode de glorification pour le règne de Jésus-Christ.

Passé sa première période, la renaissance se continue, quant aux progrès artistiques et surtout quant à leur extension, mais ce qui était resté aux artistes de leur première impulsion chrétienne va en s'affaiblissant ; aussi, ne voit-on plus reparaître des hommes de taille à se mesurer avec ceux de son commencement. Nous ne nous croirons pas obligé pour cela de rejeter comme n'étant plus chrétiennes des œuvres que l'on peut seulement accuser de ne plus l'être assez. Nous relevons, au contraire, en l'honneur des pensées chrétiennes, tout ce qui a été fait pour les revêtir de cette parure distinguée entre toutes, que leur prête la perfection du devoir, les charmes du coloris et du clair-obscur, la grâce des contours, le relief, la vie des personnages. Il se peut que ces pensées soient faiblement comprises en tant que chrétiennes, imparfaitement senties, rendues insuffisamment, c'est pour nous un profond regret ; mais, s'il n'y a pas de contre-sens, s'il y a respect des convenances, nous y voyons encore des victoires partielles sur cet esprit mauvais qui dès lors, aurait voulu soustraire la civilisation moderne à toute influence

ce point. Mais cessant de rechercher ce qui leur a manqué pour accomplir leur mission tout entière, nous les prenons eux-mêmes tels qu'ils nous sont donnés et nous disons qu'en somme leur génie est un triomphe pour le christianisme. Ce génie, en effet, c'est du christianisme qu'il est né, c'est le christianisme qui l'a couvé, qui l'a fait éclore. On doit au christianisme, tout ce qu'il a chez eux de vraiment bon, de vraiment supérieur. Et quant à ce qui s'y mêle de défaillance, quant à ce qu'il y a de trop sensuel chez l'un, de trop matériel chez l'autre, nous y voyons la main de l'ennemi. Et constatant par ce moyen même que l'esprit chrétien avait des ennemis à combattre, nous évaluons mieux le prix de la victoire qu'il a remportée, comme une des gloires du règne de Jésus-Christ au sein même de cette renaissance trop saturée de réminiscence païenne.

Ah ! sans doute, pour que le triomphe fût complet, absolument complet, il eût fallu que tous les ferments de fausse civilisation, qui s'y mêlaient, eussent disparu. Bien loin de là, ils devaient progresser jusqu'au moment ignoré de nous, où le souverain Roi les aura mis définitivement sous ses pieds, mais ils ne prévaudront jamais, la renaissance même dans ce qu'elle eut de chrétien nous en renouvelle la promesse.

Il y en a qui maintiendront sur la même ligne, le génie tout à la fois vif et pénétrant, mesuré et gracieux de Raphaël d'une part, le génie vigoureux et grandiose de Michel-Ange d'autre part ; d'autres accorderont leurs préférences à l'un des deux. Pour nous, nous ne dissimulerons pas que le premier nous paraît plus complet dans son genre, que le second dans le sien. Les considérant surtout, non pas seulement au point de vue de l'art, mais en tant que cet art nous le voulons chrétien, nos préférences pour Raphaël s'accroîtront de plus en plus. Nous ne saurions ni voir en lui sous ce rapport, l'idéal qu'il contribue à nous faire entrevoir, ni contester le relief que Michel-Ange a donné à des idées vraiment chrétiennes. Nous ne saurions renier la voûte de la chapelle Sixtine où l'action chrétienne apparaît avec tant de puissance ; où l'homme est si beau, quand, pour la première fois, il reçoit de Dieu, le mouvement et la vie. Est-ce que les prophètes trop exhubérants, il est vrai, de force corporelle, n'y sont pas en même temps pleins d'âme et d'inspiration ? Le jugement dernier, malgré tout ce qui chez lui prête encore plus à la critique, n'imprime-t-il pas en somme une haute et vive idée de la

puissance divine et ne peut-il pas servir à imprimer la salutaire terreur des jugements de Dieu.

En Raphaël, nous voyons le peintre, et il suffit de rappeler les chambres et les loges du Vatican, la *Dispute du Saint-Sacrement* et la *Transfiguration*, n'eût-on égard qu'au rang que ces grandes œuvres tiennent dans l'opinion pour constater combien il a fait pour exalter le règne de Jésus-Christ.

En Michel-Ange, nous considérons plutôt le sculpteur ; en effet, dans ses peintures même, il brille par les qualités qui font le grand sculpteur, plus que par celles qui demeurent propres à la peinture. Nous n'avons, d'ailleurs, qu'à citer sa *Piétà*, son *Christ* de la Minerve, son *Moïse*, pour justifier l'aspect sous lequel nous le présentons, comme le premier des sculpteurs chrétiens, bien qu'il n'ait jamais pénétré, ni dans les délicatesses, ni même dans les profondeurs les plus viriles de la pensée chrétienne.

Le *Moïse* est chrétien en tant qu'il est biblique, et il est biblique par la puissance, plutôt que par la justesse de l'inspiration. C'est assez cependant, le prenant pour l'une des plus grandes œuvres de la renaissance, pour maintenir que cette grande époque, par ses sommités, demeure son mode de glorification pour le règne de Jésus-Christ.

Passé sa première période, la renaissance se continue, quant aux progrès artistiques et surtout quant à leur extension, mais ce qui était resté aux artistes de leur première impulsion chrétienne va en s'affaiblissant ; aussi, ne voit-on plus reparaître des hommes de taille à se mesurer avec ceux de son commencement. Nous ne nous croirons pas obligé pour cela de rejeter comme n'étant plus chrétiennes des œuvres que l'on peut seulement accuser de ne plus l'être assez. Nous relevons, au contraire, en l'honneur des pensées chrétiennes, tout ce qui a été fait pour les revêtir de cette parure distinguée entre toutes, que leur prête la perfection du devoir, les charmes du coloris et du clair-obscur, la grâce des contours, le relief, la vie des personnages. Il se peut que ces pensées soient faiblement comprises en tant que chrétiennes, imparfaitement senties, rendues insuffisamment, c'est pour nous un profond regret ; mais, s'il n'y a pas de contre-sens, s'il y a respect des convenances, nous y voyons encore des victoires partielles sur cet esprit mauvais qui dès lors, aurait voulu soustraire la civilisation moderne à toute influence

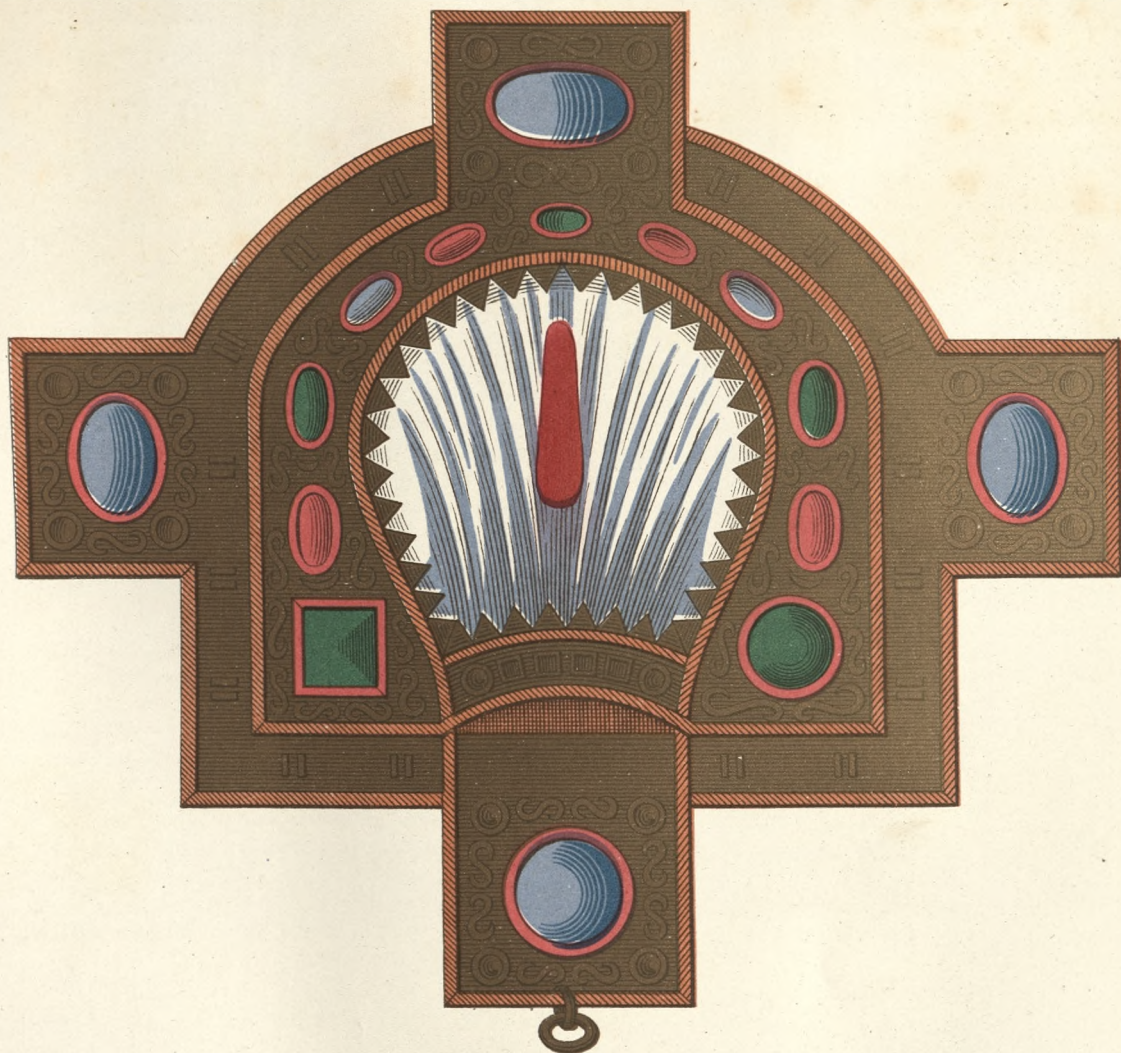
chrétienne, on dirait aujourd'hui affranchir l'humanité à toute croyance surnaturelle. Le règne du Christ se poursuit donc au travers de ces luttes incessantes ; et toutes ces œuvres d'art qui peuplent nos musées, où, contre leur goût, contre leur tendance, les artistes bien souvent, sans avoir un bien vif sentiment des sujets qu'ils traitaient, ont célébré, forcés par le courant social des vérités religieuses et des vertus chrétiennes, sont autant de trophées pour la religion. Nous ne dirons pas qu'il en est comme d'un vainqueur qui force ses captifs à servir de manœuvres dans ses armées, mais la comparaison pourrait être maintenue, si, faisant la part aux dons de l'intelligence et du savoir, on disait qu'il emploie les ingénieurs ennemis tombés en son pouvoir à élever les fortifications de ses propres forteresses, ou mieux encore, si, trouvant parmi eux des artistes, il les oblige à décorer magnifiquement ses arcs de triomphe.

Dans l'architecture, de même, graduellement, on avait laissé perdre l'inspiration chrétienne jusqu'à construire des monuments qui, qualifiés de temples, parce qu'ils avaient besoin d'une qualification, n'avaient plus rien dans leur plan qui correspondît directement aux besoins de notre sainte liturgie. Rien n'y répond à l'aspiration qui porte le chrétien vers le ciel, rien n'y est disposé pour appeler du dehors les chrétiens à la prière, et si on a pu adroitement y placer des cloches, c'est à la condition de les dissimuler comme si on avait dû les cacher. Eh bien, cependant, qu'un édifice construit dans ces conditions, que la Madeleine de Paris, par exemple, parce que, en somme elle avait dans son genre, de la grandeur et de la beauté, n'ait pu faire qu'une église, c'est encore un triomphe pour le règne de Jésus-Christ ; car on voit par là qu'on ne peut rien faire de grand, de beau, qui, se présentant avec un certain degré d'élévation morale ne doive lui revenir.

GRIMOUARD de ST-LAURENT.

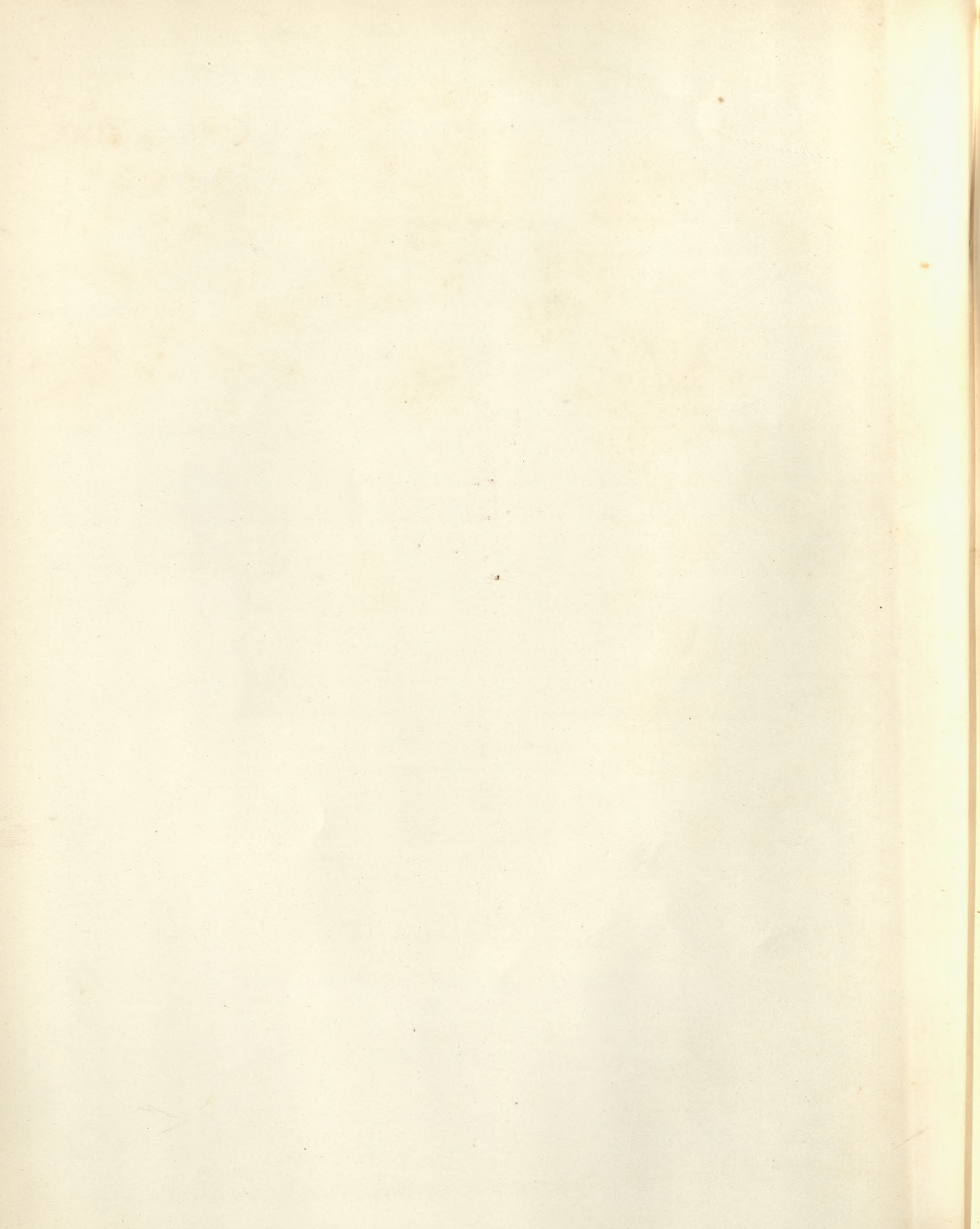
(A suivre)





LE S^T SANG DE WEINGARTEN (SOUABE)

VUE DU RELIQUAIRE (Grandeur naturelle)
*légé l'an 1090 par la Princesse JUDITH, épouse de WELF IV
à l'Eglise du Monastère de Weingarten
au berceau même de la puissante Maison des Guelfes.*



MONUMENTS DU RÈGNE

LE SANG DU SACRÉ-CŒUR, A WEINGARTEN

(Explication de la Planche LXV^e, à la page 26.)

Dans une lettre magnifique, publiée par le bulletin d'août 1886, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque d'Adana nous a raconté qu'une parcelle du saint Sang de Mantoue fut donnée à Henri III, empereur d'Allemagne, lors de la seconde invention de ce précieux trésor, et qu'on la transporta à Weingarten, où elle est encore honorée dans le reliquaire dont nous donnons la reproduction.

Les lecteurs du Bulletin savent qu'il s'agit du sang sorti du Sacré-Cœur ouvert par la lance, relique adorable, apportée à Mantoue par saint Longin, et découverte sous le pape Léon III et l'empereur Charlemagne, heureux témoins des prodiges qui éclatèrent à cette occasion.

Enfouie à l'approche des invasions, la sainte relique fut de nouveau découverte par un miracle, prélude d'autres merveilles en nombre incalculable.

Voici comment un chroniqueur allemand du XVIII^e siècle résume les nombreux auteurs (1) qui ont parlé des origines de la relique de Weingarten :

« Léon IX et l'empereur Henri III, entourés d'une multitude de prélats et de princes, tant d'Italie que d'Allemagne, reçurent l'heureuse nouvelle. Ils furent plutôt les témoins hors pair que les juges du prodige. Après des honneurs très solennels rendus au précieux Sang, il s'éleva une contestation entre le Souverain-Pontife et les habitants de Mantoue, sur la question de savoir à qui appartiendrait désormais la garde d'un si grand trésor. Léon la revendiquait pour la principale des églises de l'univers, de peur que la gloire de Mantoue ne vint à éclipser la splendeur de l'Église, mère de toutes les autres. *Ne Mantuæ gloria Matris Ecclesiarum splendorem offuscaret.* Les habitants de Mantoue, de leur côté, étaient prêts à accourir aux armes pour ne point perdre un pareil gage de

(1) Cf. Franc. Sollius de Sang. Xi, lib. V, c. 2. — Sylvestran in tract. de Sang. Xi, c. 4. — Gaspar. Asian. in Histor. Ital. de sang. Xi, c. 1. — Ughellus, tom. I. Ital. Ssac. in Episc. Mant. — Hipp. Donesmundus in Hist. Mant. — P. Gabr Bucel in Chron. Const. — Bertholdus in Chron. adann. 1094. — Palatius in Aquil. Suv., etc., etc. En revanche, de la relique de Weingarten et du pèlerinage très remarquable qu'elle a créé, on ne trouvera pas un mot dans l'Encyclopédie catholique au mot Weingarten (1^e édit.). Les deux énormes volumes de la collection Migne, consacrés aux pèlerinages ne nomment pas même Weingarten. Pourtant, le dictionnaire général de biographie et d'histoire de Bachelet et Dezobry, si insouciant des célébrités catholiques, signale le pèlerinage.

« l'amour divin envers eux (1). *Mantuanis è contrà, ut tantam in se divini amoris tesseram non amitterent, vi armatâ obnitentibus.* Après des prières extraordinaires et publiques, l'intervention très heureuse de l'empereur mit fin au débat. Il pensa qu'en partageant le saint trésor, chaque partie aurait la valeur du tout, et satisferait ainsi abondamment les vœux des compétiteurs. D'un avis unanime, on partagea le saint Sang, et, en récompense du conseil qu'il avait donné, l'empereur reçut le tiers de ce trésor. (*Donesmus. — Asinaus. — Bucel in Maj. Imp.*) ... Henri ne se sépara plus de la partie qui lui était échue et la porta partout avec lui. Mourant, il la légua à Baudoin, comte de Flandre, qui fut à la fois héritier du don et de la piété du donateur. »

Une revue allemande, que nous traduisons, va achever le récit :

« La portion du saint Sang passa du comte Baudoin à sa fille Judith, épouse du roi Tosto d'Angleterre. Après la mort de son mari, Judith retourna en Allemagne, et épousa le duc Welf IV. Celui-ci érigea la splendide église de Weingarten (2) qui est tenue pour la plus belle des églises d'Allemagne dans son genre. (*Welche die schonste ihrer Art in ganz Deutschland geuannt wird.*) Judith légua à sa mort, l'an 1094, la relique du saint Sang à cette église, et statua que cette relique devait rester à jamais dans ce temple. La relique fut remise un vendredi, le 31 mai 1090. Une procession en grande pompe eut lieu, chaque année, au vendredi où l'on célébra cet anniversaire, appelé depuis le Vendredi du sang (*Blutfreitag*). Peu à peu, des foules de croisés y vinrent en grandes masses, et la procession prit un caractère particulier. C'étaient des escadrons de croisés, comptant jusqu'à 7.000 chevaliers, montés et en armure.

« Cette procession à cheval dura encore après la réforme; on y venait de loin et en compagnies.

« Weingarten est aussi un trésor pour l'histoire. C'est le berceau de la maison puissante des Guelfes, qui a conquis des droits à la plupart des trônes de l'Europe. Dans un étroit rayon, se dressaient là 56 châteaux-forts, qui n'ont été renversés que pendant les guerres des derniers temps. » (*Heil. Cathol. Gnad. und Walfahrtssorten. Heft IV, p. 148, avec une image chromo de la procession et une curieuse liste des corps de cavaliers.*)

Nous possédons au Musée de Paray une des premières chromolithographies existantes. Elle représente, de grandeur naturelle, le reliquaire du saint Sang de Weingarten. Dans la reproduction que nous en faisons, nous dégageons le reliquaire primitif du crucifix dont on l'a surmonté depuis.

Ce reliquaire est un bijou byzantin (3) fabriqué d'abord pour être porté au

(1) Un autre Pape (Paul IV, si notre mémoire nous sert bien), fut obligé de s'enfuir précipitamment de Mantoue à cause du soulèvement des habitants, informés que le Pontife était dans l'intention d'emporter une parcelle du saint Sang. Nos catholiques modernes, si froids pour tout ce qui enthousiasmait leurs pères, trouveront cette dévotion un peu batailleuse; mais l'historien sérieux se doit de relever des faits qui révèlent l'opinion que les peuples d'alors avaient des reliques, surtout de celles qui se rapportaient au Christ-Hostie. Les événements leur avaient montré quelle sauvegarde c'était pour les cités.

(2) Remarquons que cette église est consacrée à S. Martin, apôtre des Gaules.

(3) Dans une brillante exposition d'objets d'art, notre vieille et grossière chromolithographie fut ce qui frappa le plus le célèbre orfèvre, M. JEAN MELLERIO. Il prit copie du bijou pour le reproduire en orfèvrerie.

cou. Dans le sens où on le suspend, il représente un pectoral. Retourné comme il l'est maintenant, depuis qu'on y a fixé un crucifix, sa forme rappelle la couronne du saint Empire.

Diadème ou bouclier, c'est bien l'idée que se formaient de la sainte relique les princes et les peuples: « Pretiosissimo e Christi Latere profuo Sanguini Thaumaturgo, PATRIÆ AZYLO » disait l'inscription, qui lui dédiait une basilique.

En attendant que quelqu'un de nos associés veuille nous raconter la glorieuse histoire d'une relique dont les destinées furent unies, plus qu'on ne le pense, à celle de la chrétienté, nous terminons cette note par quelques réflexions sur les raisons providentielles qui amenèrent la relique du Sacré-Cœur à Weingarten, au berceau des Guelfes, pour y être l'objet d'un pèlerinage très fréquenté et illustré par des miracles sans nombre.

Weingarten se trouve au centre du foyer d'où surgit la puissante maison des Guelfes, qui donna le signal de l'opposition à la politique aventurière des Hohenstaufen.

Au moment même où les Hohenstaufen se déclaraient ducs héréditaires de Souabe, la relique du saint Sang venait se poster au centre de la contrée qu'il s'agissait bientôt de remuer dans les intérêts de l'Eglise et du Saint-Siège.

Autour du sanctuaire érigé en l'honneur de la Relique, se dressaient, sur un vaste plateau, un cercle de châteaux-forts, tenus par les plus puissantes lames de la Souabe. Ces châteaux-forts se trouvaient sur le plateau, parce qu'il était la clef de passage de la vallée du Rhin à la vallée du Danube. Position commandant Augsburg, et qui coupe, lorsqu'elle est occupée, l'accès de l'Allemagne sur l'Italie.

Il est facile dès lors de s'expliquer comment les Guelfes purent braver là toutes les fureurs des Hohenstaufen.

Maîtres du plateau reliant le Rhin au Danube, ils n'eurent qu'à lever la main, en déclarant qu'ils fermaient leurs châteaux-forts à ces empereurs, pour faire échouer aussitôt le plan des Hohenstaufen, hostiles à la papauté.

La présence de la relique du Sacré-Cœur attira là des foules innombrables. Des guérisons instantanées et en masse s'y produisaient pour le corps et pour l'âme.

Alors, affluant du Rhin et du Danube, tout ce qui portait une épée chevaleresque, s'y donna rendez-vous, et jura de tenir tête à l'orage contre la sainte Eglise.

Les Guelfes, aidés des braves tenants de la droite politique de Charlemagne, maintinrent le plateau, et proclamèrent les Hohenstaufen déchus de leurs droits. Les Hohenstaufen tombèrent.

La relique seule est restée là, pour dire ce que le Sacré-Cœur y a fait : SALUS GERMANIÆ.
A. S.

LE SCEAU DU CONCORDAT DE FRANÇOIS I^{er}

(Planche LXVI^e à la page 32)

Voir l'explication à la page 18 de ce fascicule.

VENISE DÉLIVRÉE DE LA PESTE

TABLEAU DE MARC VECELLI

(Explication de la Planche LXVII^e, à la page 54)

Ce monument connu sous le nom de Peste de Venise a été peint pour la chapelle des Crucifères, à Venise, par Marc Vecelli (1545-1611).

La peste dont il s'agit, doit être celle de 1576, qui enleva le Titien, oncle et maître du peintre chargé d'exécuter le tableau dont nous nous occupons.

Venise, dans cette calamité, se souvint sans doute, de ce qu'avait fait Florence dans une circonstance analogue : « Ce fut alors, dit le chevalier Artaud, après avoir rappelé la peste qui désola l'Italie de 1542 à 1560, ce fût alors que Florence, qui venait d'être ravagée par la peste, implora la miséricorde de Dieu, et « décréta que Jésus-Christ serait déclaré Roi perpétuel. Dans son enthousiasme, « elle fit placer sur la porte du Palais-Vieux, une inscription qui constatait « cette élection. »

(Voir *Italie* par le chevalier Artaud, p. 251).

Le fléau qui sévit plus tard à Venise, fut écarté par d'instantes prières à la très sainte Vierge, et c'est en action de grâces que les Crucifères commandèrent au neveu du Titien un tableau qui attestât à la fois, leur reconnaissance à la Vierge pour sa protection, et comme gage de cette reconnaissance, leur ardeur à proclamer le Christ-Hostie Roi perpétuel de Venise et de son empire maritime.

La confrérie des *Crucifères* ou *Croisés* se recrutait dans la haute noblesse et comptait dans ses rangs les descendants des plus grands patriciens.

Dans le tableau où il a peint « *la Procession sur la place Saint-Marc*, » Bellini les a représentés dans leur costume, avec la croix rouge à la place du cœur, sur la longue robe blanche qui cache l'armure ou la simarre. Cette croix ressemble à celles des chevaliers de Calatrava.

La noble compagnie, très puissante à Venise, était un véritable ordre chevaleresque. Dans ses rangs, on vit les Bragadino, les Vénier, les Cicogna et tous les émules du doge Grimani, nobles champions eucharistiques de la République de Saint-Marc, que le Titien, Paul Véronèse et le Tintoret ont immortalisés dans la grande salle du palais ducal.

Nous sommes portés à croire que la République de Saint-Marc avait, dans cette confrérie, concentré toutes ses forces vitales. C'était elle qui marchait en tête des cortèges officiels du doge et du Sénat dans les grandes solennités religieuses.

Le lion de Saint-Marc comptait sur cette phalange de braves, bataillon d'élite, toujours les premiers au combat. Leur bravoure n'était égalée que par leur piété envers le Saint-Sacrement.

Lorsque Venise fut délivrée de la peste, ils demandèrent à Marc Vecelli d'exécuter le tableau suivant : (1)

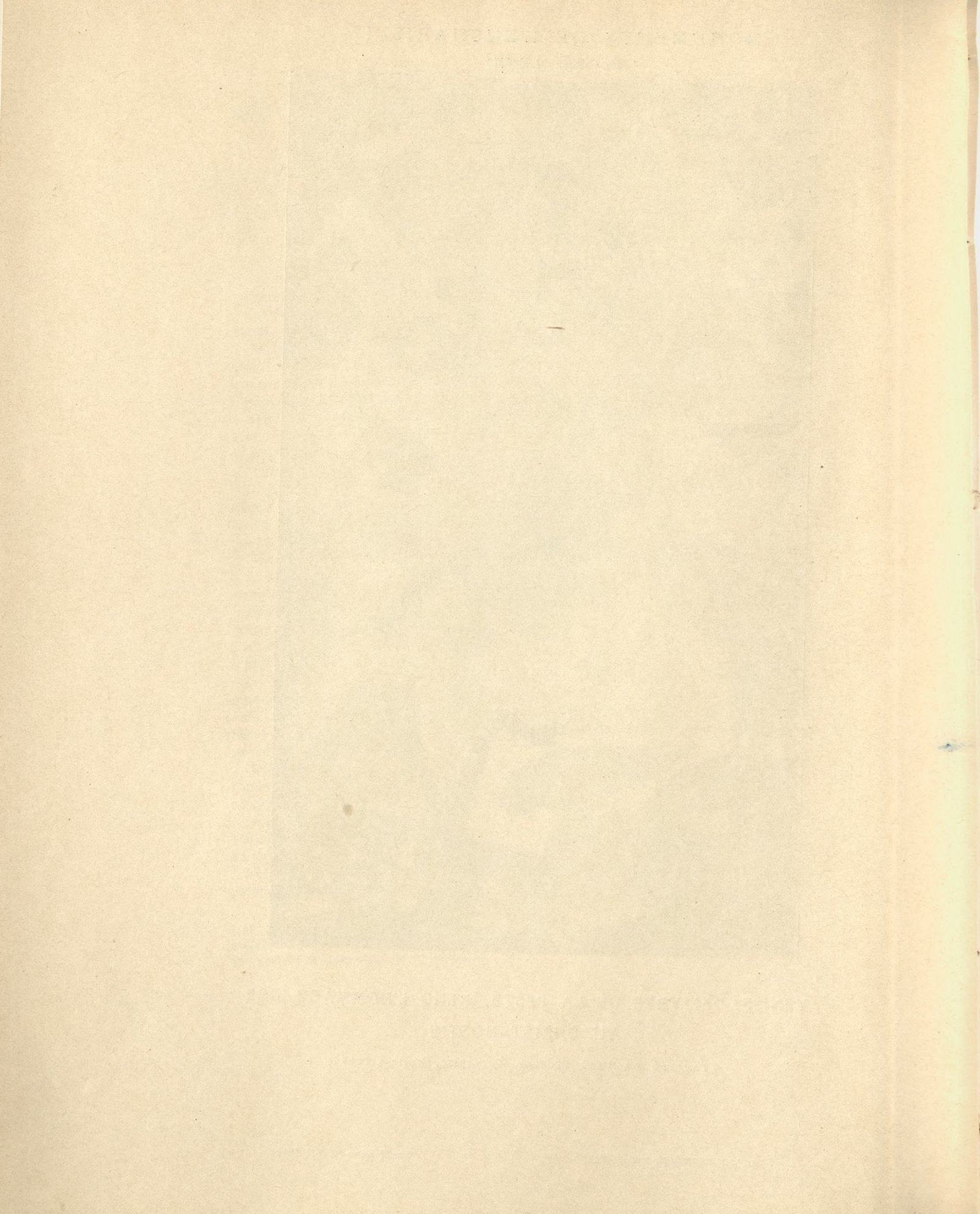
(1) Nous avons fait reproduire en similligravure la délicieuse aquarelle dans laquelle M. le professeur Gaggio, a reproduit l'œuvre de Vecelli. Il nous a peint sur toile pour le Musée une grande et belle copie de ce tableau.

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE
PLANCHE LXVII*



VENISE, DELIVREE DE LA PESTE, REND L'HOMMAGE-LIGE
AU CHRIST-HOSTIE

(TABLEAU DE MARC VECELIO. — VENISE, XVII^e SIÈCLE)



La Vierge montre à Venise le Christ-Hostie qui sera sa sauvegarde si elle lui est fidèle.

La Vierge della Salute indique de la main droite la Religion apportant la croix, l'hostie et le calice. De la main gauche, la Vierge tient son Fils qui, attentif à l'hommage de Venise, la bénit.

Sur la place, devant les Procuraties, se voit dans le lointain la colonne du lion de Saint-Marc, et la flotte pavoisée, assistant à l'hommage-lige de la république du Lido.

Agenouillée, la République regardant l'hostie qui rayonne sur le calice, va prêter un serment.

Sa main gauche étendue sur le cœur fait le geste de l'hommage. Sa droite montre, se dessinant légèrement à l'horizon, la flotte qui, cinq ans auparavant, était victorieuse à Lépante.

Au premier plan est le lion de Saint-Marc, ailé, couché, sa griffe montrant d'un geste indicateur l'Évangile du disciple de Pierre, dont Venise conservait l'original.

La barrette dogale placée sur un coussin d'or, recouvre un peu le livre du Lion, comme pour indiquer que l'Évangile doit être le vrai code de la puissance Vénitienne.

Nous aurons lieu de prouver amplement, par d'autres monuments, que dans le lion de Saint-Marc, les doges du Moyen-Age voyaient le symbole du Christ-Hostie, roi de Venise.

Ce Roi, présidait aux destinées de la République, il résidait dans la basilique de saint Marc : eux n'en étaient que *les procureurs*.

Le Palais où ils traitaient les affaires de l'État, n'était pas considéré comme leur palais ; c'était le Palais du Christ-Hostie, attendant à son temple. Voilà pourquoi on l'appelait *Procuraties*.

Ces anciennes traditions s'étant obscurcies depuis longtemps, et surtout depuis les ravages de la contagion protestante ; la Confrérie des croisés, héritière des anciennes coutumes qui firent la gloire de Venise, eut à cœur de les raviver, pour donner au gouvernement, en même temps qu'au peuple, une grande leçon d'histoire, dont les deux profitèrent.

On se ressouvint des anciens jours, où les doges gouvernaient, sous le règne du Christ-Hostie, par la douceur, sans avoir besoin du Tribunal des Dix, des fers, du stylet et des *plombs*.

Les doges Venier et Cicogna, membres de la Confrérie des croisés, aussitôt élus à la procurature de Saint-Marc, firent abolir ces horribles objets de terreurs, et donnèrent à Venise les derniers beaux jours de sa liberté.

A. S.

LA CARTE EUCHARISTIQUE DE BELGIQUE

(Planche LXVIII^e à la page 38)

Voir l'explication à la même page.

HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

LA CARTE DES MIRACLES DE L'EUCARISTIE

DANS LES PROVINCES BELGES

L'heure n'est pas venue de faire la synthèse définitive de tous les miracles eucharistiques, au point de vue social. Il nous faut auparavant une analyse rigoureuse et complète, une monographie vraiment scientifique de chaque miracle en particulier. Mais cette analyse même et ces monographies ont besoin, croyons-nous, d'être plus ou moins guidées par une synthèse provisoire.

Considéré au point de vue du gouvernement providentiel des sociétés par le Christ, chacun des miracles sociaux de l'Eucharistie est comme une partie dans un tout, comme une pièce dans un mécanisme.

Il est bon d'avoir une idée au moins confuse de l'ensemble pour saisir le jeu de la partie dans le tout, et sa sphère d'action. C'est ainsi qu'une synthèse provisoire prépare une analyse exacte, et celle-ci une synthèse complète et définitive.

Afin d'aider à ce travail de synthèse provisoire, nous apporterons successivement à nos sociétés des Fastes-Eucharistiques, des cartes, qui, présentant à un seul coup d'œil tout l'ensemble des miracles du Christ-Hostie, pour tel et tel pays, permettront de placer chaque détail dans son rapport au tout.

Ces cartes sont conçues surtout au point de vue stratégique, et ici nous prenons le mot stratégie dans son sens propre.

L'examen consciencieux des faits *démontrera* que dans la formation, le développement et la défense des sociétés chrétiennes, tout s'est passé,

comme si un chef avait parcouru les espaces et les siècles pour tout ordonner, pour tout combiner, suivant les règles de la stratégie la plus consommée. Or, entre des mouvements sociaux rythmés, d'après des lois si étonnantes, et les miracles eucharistiques, il y a un parallélisme indéniable, qui, se reproduisant partout, ne peut être attribué au hasard, à moins qu'on ne veuille nier les plus sûrs procédés de la science et la valeur même de l'induction. Que sera-ce, si l'on considère que ces coïncidences se rencontrent avec l'attente des peuples; si l'on prouve que les mouvements sociaux visiblement et matériellement produits par les miracles eucharistiques ont toujours obéi aux lois stratégiques dont nous parlons?

Cette démonstration sera produite un jour, on peut y compter.

Nos cartes ont l'ambition d'attirer sur ce point de vue l'attention de nos associés, et de rallier à des lignes communes les travaux de ceux d'entre nous qui ont du goût pour ces recherches.

Ainsi, avec le concours de toutes les bonnes volontés, se fera la lumière, au moment opportun.

Nous commençons aujourd'hui par la carte de Belgique.

Nous avons l'intention de ne rien ajouter aux indications très sommaires qui précèdent, dans la conviction que nos recherches personnelles sont encore beaucoup trop incomplètes pour être soumises au public. Les cartes, pensions-nous, parleront assez d'elles-mêmes pour le but auquel nous nous bornons, dans ce moment.

Mais des amis ayant parcouru quelques notes jetées sur le papier pour nous guider nous-même, sans préoccupation de la publicité; on nous a persuadé que d'autres en pourraient faire leur profit, malgré ce qu'elles ont de fruste et d'incomplet. Voilà pourquoi nous livrons ces notes à l'indulgence de nos lecteurs, à peu près telles quelles, quoique légèrement retouchées en vue de la publication.

Donc, afin de mieux orienter nos études sur la stratégie du Christ-Hostie dans les Provinces belges, nous nous étions demandé quel pouvait être le secret des prédilections évidentes du Christ-Hostie pour la Belgique; par quelle divine stratégie Notre-Seigneur a formé ce peuple; quel rôle il lui a donné; et comment, d'une manière générale, les miracles eucharistiques ont pu contribuer à réaliser ses desseins sur cette terre privilégiée.

A ces quatre chefs se rapportent les réflexions qui nous ont frappé tout d'abord.

I

LES PRÉDILECTIONS DU CHRIST-HOSTIE POUR LA BELGIQUE.

Nous ne sommes point téméraire en disant que, sans vouloir décider si la Belgique a le premier rang parmi les nations, en fait de prééminence eucharistique, elle est au moins certainement dans les premiers rangs.

Aux hérésies qui attaquaient le dogme eucharistique, elle fut la première à opposer des docteurs; elle resta la dernière sur la brèche quand il fallut défendre ce dogme par le sang des martyrs. Depuis Théoduin, Adelman et saint Norbert, jusqu'aux martyrs de Gorcum, combien de champions du Très Saint-Sacrement elle a échelonnés sur toutes les routes de l'histoire? Comme à travers les siècles, tous ses saints et toutes ses âmes éminentes portent un cachet tout particulier de ferveur eucharistique! Que n'a-t-elle pas fait elle-même pour donner le signal de la Fête-Dieu? initiative si bienfaisante que, tout dernièrement encore, l'Eglise se retourna attendrie et reconnaissante vers le sanctuaire, berceau d'une institution si féconde, pour lui décerner le titre royal de basilique.

Liège la sainte, qui conserve ce berceau, n'est point devenue indigne de sa mission. Ce fût elle qui, la première, même avant Fribourg et l'Equateur, donna le caractère social à un congrès eucharistique, comme plus tard, la première, elle donna le caractère eucharistique à un congrès social. N'est-ce pas son évêque qui, dans cette circonstance, décerna publiquement au Christ ce beau titre de Roi-HOSTIE, que nous ne laisserons plus tomber?

Et quand, sur la terre belge, une victoire politique s'appela la victoire des catholiques, les chefs vainqueurs n'ont-ils pas déposé aux pieds du Roi eucharistique, les palmes du triomphe? Sur quel coin de terre ont été plus multipliés, plus serrés et plus illustres les miracles eucharistiques de premier ordre? A interpréter la carte de ces miracles, par l'histoire, on dirait vraiment que toute la zone centrale de Belgique ne fut, pendant longtemps, qu'un vaste lieu de pèlerinage au Très Saint-Sacrement, tant se multipliaient en des lieux voisins et les hosties miraculeuses, et les caravanes de pèlerins qui venaient se relayer autour de chacune d'elles.

Les Provinces belges ont donc une sorte de prédestination eucharistique, et il vaudrait la peine d'en chercher les causes.

Pourquoi le Roi-Hostie a-t-il pris, prend-il encore tant de gages sur cette vaillante terre que l'historien-conquérant César proclamait brave parmi les braves?

Pourquoi le divin Ethnarque a-t-il donné une telle importance à ce petit peuple? Y a-t-il dans son histoire quelque chose qui corresponde à de telles prédilections, et qui jusqu'à un certain point les explique?

D'abord, il nous semble que le terrain occupé par la Belgique a une valeur stratégique de premier ordre. Dès lors, rien d'étonnant, si le Christ en a pris une possession bien marquée, s'il y a accumulé les forces nécessaires pour que ce pays ne manquât pas à sa mission, dans la formation, dans la défense, et au besoin dans la résurrection de la chrétienté.

Même avant la conquête des Barbares, la Belgique avait été fort remarquée par le coup d'œil si sûr des Romains. Vinrent leurs successeurs. Avec leur instinct de conquérants, les Francs comprirent qu'ils devaient s'appuyer sur la Belgique pour s'étendre dans la Gaule, tout en se gardant des tribus germanes.

C'est ainsi que la Belgique devint la terre classique des grands événements sociaux, qui, au iv^e siècle, ont fait du royaume des Francs le premier peuple chrétien. Plus tard, elle sera le théâtre des événements qui ont fondu, au ix^e siècle, dans l'Empire d'Occident, les races germaniques jusque-là rebelles au christianisme, et qui ont contribué à créer, dès Charlemagne, le *Saint Empire romain germanique*. En d'autres termes, les deux premières puissances de la *Chrétienté* se sont constituées en Belgique.

Au iv^e siècle, les Francs ont leur capitale en Belgique; c'est la ville de Diest, en l'an 428; c'est celle de Tournai, en l'an 480; c'est celle de Cambrai, en 500. (*Van Hasselt*, Belgique, p. 4.) Clovis siège à Tournai. Il se convertit, à Tolbiac, près de Tongres. C'est là qu'il reçoit l'écu aux trois lys, des mains d'un ange, avec ordre de le fixer à ses étendards, comme Constantin avait reçu l'ordre de placer le chrisme sur le Labarum. C'est à Tournai que saint Eleuthère remit en état de grâce Clovis, coupable de grands crimes depuis son baptême. Il lui obtint cette seconde conversion,

par la vertu divine que l'Agneau sans tache communiqua au vénérable évêque pendant les saints mystères (1).

La Belgique revendique l'honneur d'être le berceau de Pépin de Landen, de Pépin d'Héristal et de Charlemagne. En tout cas, Charlemagne tenait sa cour à Liège, avant de la transférer à Aix-la-Chapelle. C'est à Liège qu'il conçut le plan de tout son Règne, et qu'il se traça les moyens de propager la foi chrétienne au dehors de son Empire, tandis qu'il élèverait l'Eglise du Christ au suprême degré de splendeur à l'intérieur de ses Etats, se considérant lui-même comme le lieutenant de l'Agneau.

Pendant l'époque féodale, la Belgique, divisée en fiefs relevant soit de la France, soit du Saint Empire romain, sera convoitée par les vassaux de ces deux grandes puissances rivales. Chacune d'elles cherchant à fortifier ses tenants de l'appui de sa force armée.

L'Angleterre, à son tour, jalouse de la sécurité de son littoral, pour empêcher une puissance française ou germanique, de se saisir des Pays-Bas, jettera plus d'une fois ses troupes à travers les Flandres.

Lorsqu'au XIII^e siècle, Notre-Seigneur ordonnera, à Liège, l'institution de la Fête-Dieu, ce sera en partie, on peut le croire, pour opposer une digue de pacification aux torrents de sang répandus dans ces contrées par l'ambition des princes, les rivalités locales, et la dépravation de la soldatesque.

Les raisons qui déterminaient alors le Saint-Empire, la France, l'Angleterre, et plus tard les Ducs de Bourgogne et l'Espagne, à exercer une pression armée plus ou moins énergique, sur les provinces belges, étaient pour la plupart du temps, basées sur la nécessité d'empêcher leurs territoires respectifs d'être envahis par certains côtés faibles qui prêtaient le flanc à l'attaque, sans aucun moyen de défense. Aucune de ces puissances ne pouvait voir sans crainte sa rivale disposer de ce que j'appellerais l'estuaire du Rhin et de l'Escaut (2).

Car, la puissance maîtresse de cet estuaire aurait aussitôt menacé de son épée l'indépendance des autres puissances. D'autre part, ces raisons

(1) Voir les miracles Euchar. opérés par saint Eleuthère, cités par le R. P. Schoutens dans son *Histoire du culte du Saint-Sacrement, en Belgique*.

(2) Comparez cette crainte avec l'alarme causée par la politique de la Russie, depuis qu'elle menace la presqu'île des Balkans, et par conséquent l'estuaire du Danube.

se fondaient sur la nécessité d'opposer une barrière de fer aux incursions des pirates, issus des *wyking*s, ou corsaires scandinaves, qui avaient établi leur repaire sur toute la côte septentrionale, du territoire de Flessingue, jusqu'à celui d'Amsterdam.

La contrée, qui est actuellement la Hollande, vomissait alors des hordes absolument ingouvernables, semant le pillage et le meurtre. Elles descendaient par l'Escaut, la Meuse et le Rhin, jusqu'aux portes d'Anvers, de Gand, de Bruges, et de Liège, perpétuelle menace de terreur et d'anarchie contre tout l'ordre social chrétien.

Il fallait donc là se tenir en garde, et voilà pourquoi les puissances chrétiennes avaient toujours amassé des légions de ce côté, pour pouvoir être à même de se défendre.

C'est cette double espèce de raison qui fit que la Belgique eut à subir tant de maux et tant de ravages. Par d'aussi effroyables souffrances, ces populations méritaient, en quelque sorte, et provoquaient les prodiges eucharistiques que Notre-Seigneur leur réservait, pour en faire *son peuple, sa nation*. Mais surtout, il fallait, ee semble, tout ce déploiement de puissance eucharistique, pour faire jaillir du sein de ce peuple ces nobles bourgeois qui devaient devenir les Mécène des beaux-arts, et ces gens de métiers qui devaient porter si haut la gloire industrielle de la Belgique, et ces conseils de cités qui devaient rivaliser avec Venise pour l'art, avec Gènes pour le commerce, avec l'Helvétie pour la liberté.

Dans l'ordre providentiel établi par le Christ, la grandeur sociale est en raison du travail, de l'effort, de la souffrance et de la somme de sacrifices d'une nation pour ces trois grandes causes : *Dieu, la Patrie, le Foyer*. La Belgique lutta, pendant dix siècles, pour faire triompher ces trois grandes causes, et conquérir la force *léonine* dont elle a placé les symboles sur son bouclier.

Il y a du génie de la Grèce dans le lion belge.

La Grèce libre eut, vis-à-vis de l'Asie despotique, la même situation que la Belgique vis-à-vis de l'Europe, au moment où les monarches des vieilles nations essayèrent de se lancer dans l'absolutisme et la tyrannie.

La Grèce accomplit sa tâche en cinq siècles ; il en fallut dix à la Belgique avant de pouvoir se dresser comme un obstacle à toute oppression venue des quatre parties de l'horizon.

Bien volontiers, nous empruntons à *Ozanam* cette belle pensée : « La mythologie avait fait jaillir d'un coup de pied de Pégase la fontaine poétique d'Hippocrène, elle exprimait ainsi l'aimable facilité du génie grec, qui avait pour ainsi dire ses sources à terre. Celle du génie moderne était à d'autres profondeurs, et pour creuser jusqu'à elles, il n'avait pas fallu moins de dix siècles d'efforts : la Providence a traité les nations chrétiennes d'une manière plus sévère, et à mon sens plus honorable, en voulant que pour elles l'inspiration fût le prix du travail (1). »

Cette pensée est surtout vraie de la Belgique. Car, historiquement, c'est la première nation qui ait incarné en elle la force des résistances du travail chrétien. C'est la première qui sût, avec le lion de Juda, avec le Christ-Hostie pour chef, faire briser à toutes les nations les chaînes du féodalisme, du despotisme et du césarisme militaires. Elle fut la première qui pût imposer à toutes les puissances hostiles, la neutralité de son sol et la paix de ses foyers.

On le voit, les raisons ne manquaient pas au Roi-Hostie pour faire de la Belgique une nation privilégiée. Il accumulera si bien ses faveurs sur cette nation de choix, qu'un jour, comme nous le dirons plus loin, elle sera toute prête pour arrêter le protestantisme aux frontières du monde latin, et garder ainsi à la civilisation, non seulement les races latines, mais aussi les germaniques ; car sans la conservation du catholicisme dans certains peuples, le protestantisme aurait bien vite tourné à la barbarie.

Mais avant d'éveiller l'attention sur ce rôle trop inaperçu de la Belgique, il ne sera pas inutile de voir par quelle divine politique, il fallait tout disposer, pour préparer cette noble terre à son noble rôle.

II

DES CONDITIONS NÉCESSAIRES POUR PRÉPARER LA BELGIQUE A SES DESTINÉES

Si nous considérons, d'une part, l'état social intérieur déplorable dans lequel se trouvait la Belgique au XIII^e siècle ; d'autre part, les obstacles sociaux de l'extérieur qui s'opposaient à son indépendance et même à son existence possible en tant que nation, nous sommes amenés à constater que pour constituer la nationalité belge, et la diriger à sa mission, il fallait alors réunir trois conditions :

(1) *Ozanam*, la civilisation, tome II de ses Œuvres complètes, Paris, Lecoffre, 1862, page 433.

1° Trouver dans la religion du peuple une force de *cohésion morale* capable de contrebalancer les causes du morcellement infini du territoire de ces provinces, puisqu'elles étaient divisées en seigneuries indépendantes les unes des autres, et occupées par des races hostiles entr'elles, à ce point que, même de nos jours, tout antagonisme n'a pas disparu entre Flamands et Wallons ;

2° Arrêter les suzerains de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, par une quatrième force armée venant occuper transitoirement le pays, non plus avec des droits *acquis de vasselage*, mais seulement avec des droits *concedés de patronage*, ce qui est tout différent ;

3° Repousser des côtes de la Hollande les courses des scandinaves, et fermer les ports à leurs incursions, en prêtant main forte aux Frisons, si hostiles toujours à toutes les formes et toutes les institutions de la féodalité.

Voilà le problème posé dans toute sa simplicité, mais aussi dans toute sa difficulté à cette époque de crise. Examinons chacune des mesures indiquées. Et d'abord le ressort religieux à faire jouer au premier plan ;

I. Dans un pays livré aux déchirements de races aussi différentes par l'origine et les intérêts, qu'étaient alors les Flamands et les Wallons, naturellement antagoniques et de plus soumis à des influences politiques absolument opposées : il fallait, pour faire l'union, aviver l'instinct religieux de ces peuples.

Une croisade intérieure, intime, persévérante de la parole évangélique administrée à fortes doses par l'Eglise, et le recours aux sacrements distribués avec énergie par des missionnaires intrépides, pouvaient seuls faire espérer qu'on apaiserait les passions, qu'on soumettrait les intelligences, qu'on dompterait les volontés, et, qu'on dirigerait les *forces sociales* de manière à effacer peu à peu les coutumes de discorde par des habitudes de conciliation.

Il fallait, pour arriver au but, stimuler toutes les énergies des masses ; il fallait opérer, en quelque sorte, la concentration de toute leur puissance de résistance et d'action, par une accumulation de vitalité religieuse ; il fallait enfin leur insérer avec la sève fécondante du Christ, la capacité d'user sans abuser de la liberté civile qui allait leur revenir de droit. C'est de la liberté civile, en effet, qu'allait sortir l'indépendance définitive du sol,

puisque c'est par elle que le territoire allait se délivrer, non plus comme autrefois en recourant à des chefs suzerains ou à des princes imposés maîtres et seigneurs; mais, désormais, à l'aide des autorités locales, issues de l'organisation libre des cités.

Ce passage de la suzeraineté à la liberté, organisée au sein des cités affranchies, était un pas extrêmement difficile, où, si la religion n'était pas prise pour guide, on risquait de tomber dans un chaos de licence et d'anarchie.

Si, au moment où l'on allait lâcher la bride à ces puissantes cités armées comme Bruges, Gand, Anvers, Louvain, Bruxelles, Liège, dans lesquelles tout citoyen était soldat, et habitué à se rendre justice par le glaive; si alors, dis-je, ces villes n'avaient pas eu le frein de la religion, et d'une religion fortement administrée et comprise, on aurait vu, comme on le vit du reste plus d'une fois, toutes ces villes libres s'entre-détruire, et ne chercher que leur mutuelle oppression.

Soumises au lien fraternel de la religion catholique, ces cités cherchèrent le salut dans la solidarité de leurs intérêts. Ce lien tutélaire leur donna une force de cohésion et de défense réciproques. Des pactes transitoires, entre elles et les provinces attenantes aux cités, finirent par devenir des contrats persistants. Réunies souvent sous les mêmes bannières religieuses, ces cités et ces provinces appliquèrent, longtemps avant la venue de Napoléon, les deux fameuses formules de sa stratégie militaire qui se résume ainsi :

1° *La concentration des hommes est le coefficient de la force armée.*

2° *Marcher désunis, combattre unis.*

C'est d'ailleurs ce que dit le lion belge avec sa devise légendaire, « L'UNION FAIT LA FORCE. » Disons-le à sa louange, la Belgique a mérité, pour symbole le lion de Juda et pour exergue la devise de son blason, car elle a su comprendre que l'union sans la religion n'aurait abouti qu'à la faiblesse. En ces jours de détresse, du XIV^e au XV^e siècle, en ces temps de crise de sa première constitution, elle plaça carrément sur son drapeau l'emblème social du Christ-Roi, tandis que les nations voisines cherchaient ailleurs leur point d'appui. Elle se jeta dans la mêlée sans autre sauvegarde que le Christ-Hostie, et remporta avec lui, malgré l'infériorité de ses forces matérielles, des victoires, qui firent pâlir la gloire des empires et des nations

les plus florissantes. Plus d'une fois, la petite Belgique fit blêmir de rage l'Europe entière en armes, se ruant, impuissante et meurtrie, contre ses imprenables boulevards.

Donc, l'union de la Belgique avec le Christ-Hostie, ce fut là le premier ressort du mouvement qui fit de tout ce territoire une forteresse chrétienne inexpugnable, en même temps qu'un camp catholique retranché, commandant les portes et les passes de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

II. Passons à la seconde condition dont nous avons parlé. Voyons comment se pouvait faire jouer le second ressort de la divine stratégie, qui consiste à introduire une quatrième force armée, à opposer aux forces suzeraines de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il fallait pour le but que cette quatrième force fût de passage seulement, et avec de simples droits de patronage, dans le nouveau *quadrilatère formé entre Bruges, Namur, Anvers et Liège*.

Avec un peu d'habileté, ne pouvait-on entraîner des négociations entre les provinces de Liège, Luxembourg et Namur, d'une part, et les ducs de Bourgogne, d'autre part, pour conférer à ces puissants ducs, rivaux de la France et de l'Allemagne, une sorte de droit de sauvegarde armée en cas de danger, de manière à contrecarrer les prétentions de ces deux puissances ? Ne pouvait-on point passer le même contrat entre les duchés de Brabant et de Limbourg et les États de Bourgogne, pour empêcher l'Angleterre de s'immiscer dans les affaires des pays belges.

Du coup, les droits de suzeraineté invoqués jadis par les trois grandes puissances pour occuper les Provinces-Unies au nom de leurs feudataires, se changeaient en droits de patronage offerts à une quatrième puissance, ne pouvant plus invoquer aucun droit féodal, mais simplement une charte de complaisance.

De cette manière, le danger d'un écrasement par la coalition des trois anciens suzerains était écarté.

On leur plantait dans le quadrilatère une force armée assez puissante pour leur faire perdre le goût d'y pénétrer.

C'est ce qu'on fit dans les neuf provinces. Elles se trouvèrent toutes, de l'an 1399 à l'an 1443, réunies de concert, protégées par les forces des ducs de Bourgogne.

III. Reste la dernière des conditions énoncées. Comment repousser des côtes de la Hollande les corsaires du Nord, fermer les ports à leurs incursions, et prêter main forte aux Frisons ?

Ces peuples, soit ceux qui habitaient la Hollande proprement dite, ou l'évêché d'Utrecht, soit ceux qui se trouvaient établis entre les côtes orientales du Zuydersée et les bords de l'Ems, portaient dans leur caractère la fierté, la roideur et la ténacité qui distinguent encore aujourd'hui les enfants de cette race. Leurs luttes constantes avec la mer, et l'ardeur infatigable avec laquelle il leur fallait combattre ce terrible élément et lui disputer le sol natal, les avaient endurcis aux plus rudes fatigues, et rendus impatients de tous les jougs. Ce furent les dernières populations païennes des Pays-Bas ; et les traditions de la mythologie du Nord avaient imprimé à leur esprit leur couleur sombre et farouche. La crosse du clergé n'avait jusqu'ici pu mieux les dompter que les épées des chevaliers n'y avaient réussi. Que faire alors pour les courber sous la double puissance de l'Eglise et de l'Etat ?

La réponse est simple. Il suffisait de munir les Frisons de navires de course, de leur livrer la mer du Nord avec l'Océan, d'en faire une puissance maritime de premier ordre, et de mettre le tout sous le même protectorat des ducs de Bourgogne, après quoi on laisserait venir les événements. . . . Ce qui fût fait de point en point.

Tout le problème posé se trouvait ainsi résolu, à la lettre. La Belgique et la Hollande devenaient maîtresses de leurs destinées distinctes, avec l'extinction de la Maison de Bourgogne, l'an 1482.

Un seul point noir pouvait gâter cette belle combinaison ; c'était la transmission des Etats de Bourgogne sur la tête d'un prince aussi *ambitieux et aussi entier que Charles-le-Téméraire*, dont les forces pouvaient être battues par les grandes puissances, ce qui eût entraîné la confiscation de ses Etats, en même temps que le démembrement des Pays-Bas, placés sous sa tutelle.

Il eût suffi que ce duc de Bourgogne *trop présomptueux*, en voulant se faire roi, perdit une bataille, soit contre la France, soit contre l'Empire germanique, soit contre l'Angleterre, pour que les Provinces belges et hollandaises fussent privées de tout le terrain de leur indépendance, si laborieusement acheté, et au prix de tant de sacrifices.

Pour parer à une telle éventualité, il ne restait qu'un moyen pour dégager le sort des provinces unies, du sort du Téméraire. Ce moyen était de l'entraîner par son ambition à se mesurer avec une République, comme la Suisse, qui avait assez de sang chrétien pour arracher le glaive à l'agresseur, sans pourtant confisquer ses États.

Les sanglantes journées de Granson et de Morat paraissent répondre à ce but. C'est à l'héroïsme chrétien des Suisses que la Belgique et la Hollande doivent de jouir aujourd'hui des franchises qu'elles ont gardées.

III

DU ROLE SAUVEUR DONNÉ A LA BELGIQUE PAR LE ROI-HOSTIE

Avons-nous besoin maintenant, après avoir montré les plans suivis, selon ce que nous venons d'expliquer dans le précédent chapitre, de dire le nom du personnage caché qui les faisait exécuter à sa guise, se servant des hommes et des événements, dans le but qu'il s'était proposé.

Mais quel but poursuivait l'*Agneau* ? Pourquoi s'intéressait-il ainsi au sort de la Belgique et au sort de la Hollande ?

Quel mouvement espérait-il ? Qu'attendait-il de ces nations ?

Il voyait venir le xvi^e siècle. Il voyait venir le siècle des apostasies principales. Il se donnait comme son poste de combat, dans le quadrilatère belge, contre l'invasion future du protestantisme.

Si dans sa justice insondable, il laissait des nations prévaricatrices tomber dans l'hérésie, il voulait les arrêter à moitié chemin du précipice, et leur donner le moyen de se relever, en préservant, dans sa miséricorde, d'une apostasie prématurée, les nations latines, en créant ainsi une réserve religieuse, qui au moment marqué reconstituera plus forte et plus épurée que jamais la société chrétienne.

Donc, en prévoyant l'apostasie des princes, il convenait que le Christ se réservât un boulevard pour le catholicisme, dans l'estuaire du Rhin et de l'Escaut. Etant donné le cas où la Hollande ferait cause commune avec l'Angleterre et l'Allemagne pour implanter le protestantisme en France, comment parer le coup ?

Faute d'avoir la Belgique, on n'aurait pas la France, et le complot des princes protestants échouerait. Il suffisait par conséquent que Charles-Quint naquit à Gand, au moment même où se tramait le complot d'Henri VIII, de Guillaume le Taciturne et de Luther. Il suffisait de faire converger sur la tête du prince catholique la couronne du Saint-Empire germanique et la couronne d'Espagne agrandie par les conquêtes des Christophe Colomb et des Fernand Cortez, pour maintenir toutes choses à leur place. Le coup paré, il fallait aider la France à convertir son chef Henri IV, il fallait appuyer d'une main de fer la *Ligue*, et frapper le coup de Saint-Quentin, qui enlevait aux calvinistes tout espoir de triomphe. Le bras de Philippe II, se levant ailleurs qu'en Belgique, n'aurait jamais pu porter ce coup-là.

Il serait inutile de pousser plus loin nos investigations sur ce terrain. Le mouvement que Notre-Seigneur voulait produire, il l'a produit.

Il a gardé la Belgique, par l'Espagne, et la France par la Belgique. Il a dit aux ondes du protestantisme : *Arrêtez-vous là*. Et les flots protestants obéissant comme jadis les flots albigeois à Avignon, comme les flots sarrasins à Assise, les tartares à Zlabings, les arabes à Luchent, les Turcs à Vienne, reculèrent sans pouvoir passer outre. C'est maintenant aux ondes révolutionnaires à forcer les mêmes passages. Si elles arrivent à franchir la ligne de défense posée en *Belgique* par le Christ-Hostie, gare à elles ! C'est sur cette ligne même de barrage que Dieu les attend.

IV

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR PRODUISIT TOUS CES MOUVEMENTS PAR LES HOSTIES DE MIRACLES

Nous prétendons que Notre-Seigneur s'est servi des miracles eucharistiques pour opérer en Belgique l'ensemble des mouvements que nous venons de décrire.

Sur une portion fort restreinte du territoire belge, passent trois grandes routes internationales : L'une, de *Paris à Aix-la-Chapelle*, reliant la France aux groupes des Nations germaniques, slaves, et russes ; la seconde, d'*Ostende à Namur*, reliant l'Angleterre aux mêmes groupes de nations ; la troisième, d'*Anvers, par Bruxelles à Namur*, qui relie la Hollande à

la Bourgogne et de là, par Marseille, à l'Italie. Or, c'est *échelonnées sur ces trois routes, que se rangent les Hosties de miracles*. C'est sur ces passages que la force eucharistique a jugé à propos de se manifester pour produire les divers mouvements que nous avons décrits dans les chapitres précédents.

Il n'y a là aucun doute à alléguer, aucun subterfuge à invoquer, l'*Agneau* n'a déclaré sa présence, sous des hosties de miracles, que par rapport aux grandes voies de communications des peuples limitrophes. Il a poussé les précautions, dirait-on, jusqu'à barrer de ses miracles même les voies de seconde importance. Il n'y a pas une seule tête de ligne de route transversale tombant sur l'une des grandes artères sus-dites, qui ne soit commandée par un signe de miracle, correspondant : 1° à l'importance du mouvement produit sur cette route transversale ; 2° à l'époque où le plus grand mouvement s'est effectué de son côté.

Le Tronçon de la grande artère centrale entre Bruxelles et Namur est criblé de miracles du XIII^e, XIV^e, XV^e siècles, parce que c'est là qu'ont été soudées religieusement d'abord, puis civilement ensuite, les deux races absolument réfractaires à l'union : *la race flamande et la race wallonne*. Union qui s'est effectuée comme nous l'avons vu précédemment, du XIII^e au XV^e siècle.

Quelle influence, me direz-vous, pouvait avoir l'apparition de ces prodiges, sur l'union religieuse et civile entre les deux peuples jusque-là désunis ? Je réponds : placez-vous à l'époque dont il s'agit, et avec les idées de foi régnantes à cette époque.

L'apparition d'un si grand nombre de miracles eucharistiques dans des paroisses et des communes se touchant les unes les autres, remuait ces foules de fond en comble, les rapprochait mutuellement, les obligeait à se fréquenter, à prier ensemble, à se donner la main, à s'entendre et à se concerter sur les intérêts dont la défense s'imposait alors. De ce frottement des deux races naquit leur force de cohésion et leur capacité de résistance.

Qui sait même, si l'organisation corporative des gens de métiers qui prit, à partir du XIV^e siècle, une forme toute militaire, ne fut pas inspirée de l'exemple des confréries armées qui se rangeaient autour des hosties de miracles, à leurs anniversaires, ou à la Fête-Dieu. C'est très probable, car

dans un certain nombre d'endroits de miracles, l'usage de cavalcades militaires s'est conservé en Flandre comme en Bavière, jusqu'à la Révolution.

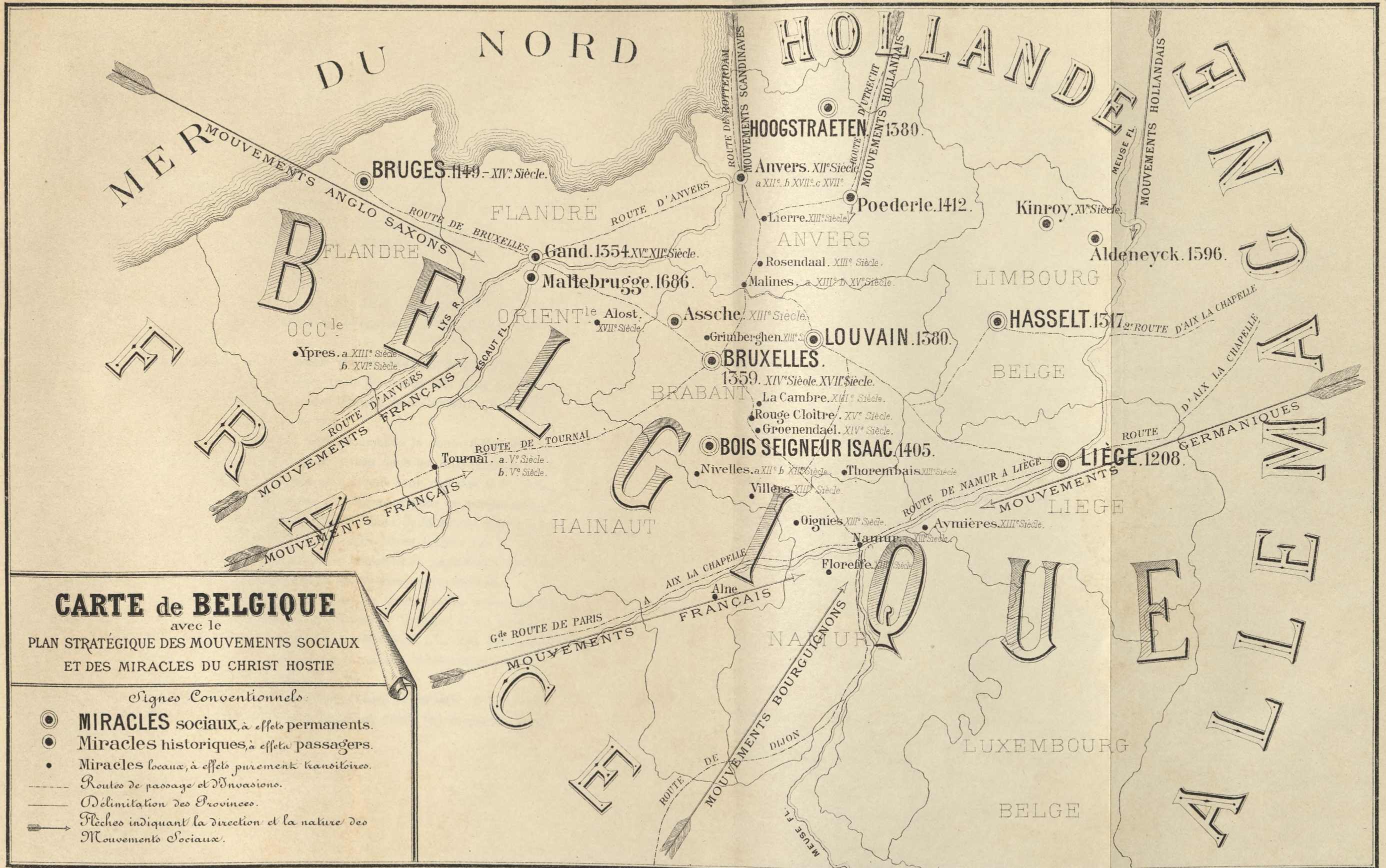
Quoiqu'il en soit, pour ce détail, voyez comment les endroits de miracles s'accumulent sur les routes de passage et d'invasion.

Dans les diverses zones de la Belgique, remarquez ceci :

I^{re} Zone, longeant la frontière française, comprenant le sud de la Flandre Occidentale, le Hainaut, le Sud de la province de Namur et le Luxembourg belge : absence de miracles permanents, aucun miracle de deuxième ordre, rien que trois localités signalées par des miracles de troisième ordre : Ypres, Tournai, et Alne, sur les routes d'Anvers, Bruxelles et Namur.

II^e Zone, contenant le centre de la Belgique, entre le Nord de la Flandre Occidentale, la Flandre Orientale et le Brabant méridional. Zone traversée par la grande artère d'Ostende, par Bruges, Bruxelles à Namur. Ici s'échelonnent les miracles de premier rang : BRUGES, GAND, BRUXELLES, BOIS-SEIGNEUR; appuyés des miracles de deuxième ordre : *Maltebrugge*, *Assche*; renforcés des miracles de troisième rang : Alost, Grimberghe, La Cambre, Rouge-Cloître, Groenendael, Nivelles, Thorembais, Villers, Oignies, Namur, Floreffe, Aynières. C'est l'ancienne route des Croisés-Saxons. C'est la route des idées sceptiques d'Henri II d'Angleterre. C'est la route des Anglais pour arriver à Waterloo. Waterloo se trouve au centre de la région criblée de miracles entre la Cambre, Rouge-Cloître, Groenendael, Bois-Seigneur, Nivelles, Thorembais.

III^e Zone, comprenant l'Est et le Nord, c'est-à-dire la province d'Anvers, le Limbourg, et la province de Liège. Les miracles s'échelonnent ici sur les quatre routes du Nord et de l'Est. (a) De Rotterdam à Bruxelles se trouvent les miracles : d'Anvers, Lierre, Rosendal, Malines. (b) Sur la route d'Utrecht à Bruxelles : HOOGSTRATTEN et *Poederle*. (c) Sur la route de la Meuse à Liège : *Kinroy*, *Aldeneck*; sur le tronçon se dirigeant vers Bruxelles : HASSELT et LOUVAIN. (d) La route d'Aix-la-Chapelle est tenue par le miracle de LIÈGE. Ce sont les routes des protestants, allemands, hollandais et juifs de Hollande. Les anciennes routes des Cathares et des Corsaires scandinaves; et les nouvelles routes du Droit-Moderne, selon les légistes bâtaues.



CARTE de BELGIQUE

avec le
 PLAN STRATEGIQUE DES MOUVEMENTS SOCIAUX
 ET DES MIRACLES DU CHRIST HOSTIE

Signes Conventionnels:

- **MIRACLES sociaux**, à effets permanents.
- Miracles historiques, à effets passagers.
- Miracles locaux, à effets purement transitoires.
- Routes de passage et d'invasions.
- Délimitation des Provinces.
- Flèches indiquant la direction et la nature des Mouvements Sociaux.

subirent une défaite si sanglante ; toutes ces routes, dis-je, forment le point de jonction qui relie les artères de miracles du XIII^e au XV^e siècles.

Conclusion. — Pour tout œil de bonne volonté, *les événements* que nous venons de résumer *parlent* et *s'imposent*, non pas comme une théorie en l'air, mais comme les vestiges de mouvements sociaux qui ont fait de la Belgique *une nation* privilégiée du Christ-Hostie et créée pour des destinées superbes qui sont loin d'être closes.

A. DE SARACHAGA.



DOCUMENTS DU RÈGNE

LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST A L'ÉQUATEUR

Deux catholiques du vieux monde ne peuvent s'aborder sans se demander l'un à l'autre, pleins d'anxiété: *Où allons-nous ? Où est le salut ?*

Où nous allons ? Aux abîmes, où doivent fatalement s'engloutir bientôt toute civilisation, toute société, soit indifférente, soit hostile au Christ; nous glissons, et nos mains débiles s'accrochent vainement aux saillies des ruines accumulées sur la pente où descend la civilisation sauvage et athée du XIX^e siècle : ruines des trônes vermoulus, ruines de l'antique honneur national renié, ruines de constitutions vicieuses et mort-nées ; ces appuis branlants s'écroulent et notre chute s'accélère. Sourds aux cris de l'histoire, aveugles devant la Main toute-puissante qui nous est tendue, nous tombons, nous tombons toujours ; déjà la nuit du gouffre nous entoure, encore quelques efforts désespérés, et tout sera fini.

Cependant, au plus haut sommet habité du globe, là où la terre semble s'élever jusqu'aux pures régions du firmament, une voix s'est fait entendre, et cet hosanna triomphal nous arrive à travers l'Océan :

La nuit se dissipe ; l'aurore d'un jour nouveau commence à luire ; ses premières splendeurs dorent déjà les cimes du Pichincha ! (1).

C'est que là-bas, dans cette Amérique, que l'Europe catholique à découverte et conquise au nom du Christ-Roi, un petit peuple entraîné comme les autres aux abîmes, a trouvé, dans sa chute, le point d'appui sauveur ; il s'est arrêté, il se relève, et revendique fièrement son droit

(1) Discours de D. Jose Julio Matovelle, au Congrès Eucharistique de Quito.

d'aïnesse dans le monde à venir. Le premier entre tous les peuples de nos jours, celui de l'Equateur a osé proclamer à la face du monde moderne, la royauté sociale du Christ, cette royauté que l'Eglise catholique demande de tout temps et chaque jour dans le Pater, *que nous savons devoir être le SALUT, et que, poussés par une crainte insensée du ridicule, et renégats de notre croyance, nous traitons de rêverie mystique de conception gothique d'un autre âge !!!...*

Rêverie ? Conception surannée, dites-vous ? Hommes de peu de sens ! Regardez au sommet des Andes : vous y verrez un peuple, *petit en nombre, mais grand en courage* comme celui des Francs, premiers fondateurs du royaume social du Christ, dans le monde nouveau qui surgissait des ruines du monde romain. Le peuple de l'Equateur, premier fondateur du Règne social du Christ dans le monde nouveau prêt à surgir des ruines de notre civilisation décrépite, est régi par la forme du gouvernement la plus moderne : c'est une république parlementaire. Lui aussi, il a passé par le feu de l'épreuve ; l'impiété et la révolution l'ont conduit au seuil de la ruine totale ; des forfaits épouvantables l'ont ensanglanté, mais près de périr, il a crié au Christ comme Clovis à Tolbiac : « Sauvez-nous et nous serons à vous ! »

Dès 1873, l'Equateur tenait sa promesse, et se consacrait *officiellement* au Sacré-Cœur de Jésus. Ce n'était pas assez, il fallait une consécration *sociale*. Donnons la parole aux faits.

I

CONSÉCRATION ET RÉPARATION NATIONALE

Elle eut lieu le 21 février 1886, date à jamais mémorable dans l'histoire du monde à venir, *aurore d'un jour nouveau*. Un Congrès Eucharistique était réuni à Quito (1). Depuis les premières lueurs de l'aube jusqu'à onze heures, la sainte Communion est de nouveau distribuée à un peuple innombrable.

Dans la cathédrale, se tiennent l'archevêque et tous les évêques de la nation ou leurs délégués, les députés de tout le clergé régulier et séculier, le président de la République et tous les ministres, des députations du Sénat et de la Chambre, réunis en Congrès national, la Cour suprême de Justice,

(1) Pour l'ouverture de ce Congrès, du 11 au 19 juin 1886, voir l'article de M. de Maricourt, à la page 287 d'octobre dernier.

les chefs de l'armée, et une immense foule de peuple, qui déborde de bien au-delà de l'église, sur les places et dans les rues voisines. C'est la république de l'Equateur tout entière qui est là.

L'archevêque expose le TRÈS SAINT-SACREMENT, et toute la multitude tombe à genoux, et du haut de la chaire, M. Joseph-Jules Matovelle, *au nom des autorités religieuses et civiles de la République*, lit d'une voix forte les deux actes suivants :

ACTE DE CONSÉCRATION DE LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

« Cœur adorable de Jésus, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, par qui et pour qui
 « ont été créés tous les peuples et toutes les nations de la terre, pleins de respect pour
 « votre Souveraineté aimable et infinie, tous les pouvoirs publics de l'Eglise et de l'Etat
 « prosternés en votre divine présence, vous offrent et vous consacrent d'aujourd'hui et
 « pour toujours la république de l'Equateur comme votre chose et votre propriété exclusive.
 « Daignez accepter ce peuple pour votre héritage, régnez à jamais sur lui, couvrez-le
 « de votre souveraine protection, délivrez-le de tous ses ennemis ; montrez à toutes les
 « nations que l'Equateur est à vous ; prouvez au monde que bienheureux est le peuple
 « qui vous choisit pour son Seigneur et son Dieu, et faites briller toujours dans notre
 « république la gloire de votre Saint-Nom. — Amen. »

ACTE DE RÉPARATION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS POUR LES CRIMES PUBLICS DE L'ÉQUATEUR

« Divin Cœur de Jésus, Créateur du Ciel et de la terre, Roi universel des nations et
 « maître absolu de toutes choses, vous êtes le Saint, vous êtes le Seigneur, vous êtes le
 « Très-Haut, vous êtes notre seul Dieu ; de vous émanent tout pouvoir, toute autorité,
 « toute souveraineté, c'est par vous que les rois règnent et que les législateurs rendent
 « la justice ; soyez loué par tous les peuples toutes les races, et soyez exalté par toute
 « créature dans les siècles des siècles.

« Nous vous rendons grâce, Seigneur, pour tous vos bienfaits et principalement de ce
 « que, dans votre bonté, vous avez daigné choisir l'Equateur pour votre héritage, vous
 « l'avez défendu contre ses ennemis, vous l'avez comblé de vos dons. Mais hélas ! au
 « lieu de reconnaître tant de largesses, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité ;
 « nous avons cheminé dans l'impiété ; nous nous sommes éloignés de vos jugements et
 « de vos commandements. Dieu très clément, ne considérez pas nos iniquités mais
 « votre miséricorde ; détournez de nous votre colère ! éloignez vos châtimens de ce peuple.

« Seigneur, pour toutes nos iniquités,
 « Pour les péchés de nos prêtres,
 « Pour les égarements de nos législateurs,
 « Pour les erreurs de nos magistrats,
 « Pour les fautes des pères de famille,
 « Pour les méfaits de tout votre peuple,
 « Pour toutes les impiétés et tous les blasphèmes,
 « Pour tous les parjures et les sacrilèges,
 « Pour la profanation des choses saintes,
 « Pour nos révolutions et nos guerres fratricides,
 « Pour notre manque de respect envers l'autorité ecclésiastique,
 « Pour les attentats contre l'autorité civile,
 « Pour les crimes du 6 août et du 30 mars,
 « Pour les excès licencieux de la presse,
 « Pour tous les crimes politiques,
 « Pour tous les scandales publics,
 « Pour toutes nos iniquités,

Pardon !

« A nous, Seigneur, à nos prêtres, à nos magistrats, à nos pères et à tout notre peuple, « la honte et la confusion, parce que nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, « à Vous seul gloire et bénédiction. Mais maintenant, Dieu d'infinie bonté, penchez-vous « vers nous et écoutez-nous. Eloignez de nous votre colère, appeaisez votre courroux, sauvez « votre peuple qui a invoqué aujourd'hui votre saint Nom. De votre sanctuaire et des « hauteurs de votre trône, regardez, Seigneur, la Victime sainte qui s'immole incessamment « pour nous sur l'autel, le Cœur très aimant de votre divin Fils. Pour Vous-même, « Seigneur, pour l'honneur de votre Nom, sauvez le peuple que Vous avez choisi pour « votre héritage ; délivrez-le de ses ennemis, et faites voir à tout l'Univers que bienheu- « reuse est la nation qui vous choisit pour son Seigneur et son Dieu. Amen. »

II

CONSÉCRATION, ACTES DE RÉPARATION DES GROUPES SOCIAUX

Mais ce n'était pas encore assez de la consécration générale et sociale de la république au Sacré-Cœur de Jésus, ni de cette réparation publique de tous les crimes sociaux ; il fallait une consécration spéciale de chaque classe de la société, elle eut lieu le 2 juillet.

L'espace nous manque pour publier ici ces admirables formules de consécration récitées à haute voix par tous les groupes qui viennent tour à tour s'agenouiller devant le SAINT-SACREMENT EXPOSÉ, et se vouer à Lui.

Le clergé se consacre : *au Pontife Saint, au Bon Pasteur qui doit donner au peuple des pasteurs selon son cœur* ; le président de la République se consacre *au Roi immortel des fidèles, au Roi des rois et Seigneur des seigneurs, de qui viennent toute puissance et toute force* ; les magistrats se consacrent : *à Celui de qui procède toute justice, au Soleil des intelligences*. Puis l'église se vide, et elle est remplie par les femmes et jeunes filles de la république, qui viennent se consacrer : *au Père des miséricordes, au Dieu de toutes consolations* (1). Elles sont remplacées par la foule des enfants qui viennent se consacrer : *à Celui qui se plaît entre les lis* (2) et qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants (3). » Ils font place à la garnison de Quito, composée d'un régiment d'artillerie, d'un bataillon d'infanterie et d'un escadron de cavalerie, qui viennent se consacrer *au Seigneur Dieu des armées* (4). Après eux, tous les ouvriers, tous ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front viennent se consacrer : *au Pauvre, à l'Humble qui a travaillé dès la jeunesse* (5) et qui a dit : « Venez à moi, vous qui travaillez et souffrez, et je vous soulagerai (6).

(1) Reg. xv. 2.

(2) Ps. LXXXVII, 16.

(3) Math. xi. 28.

(4) 2. Cor. 1-3.

(5) Cant. ii. 16.

(6) Marc x. 14.

La formule de consécration spéciale à chaque groupe est suivie de cette invocation commune à tous, et que la multitude récite lentement et d'une seule voix :

« Très doux Cœur de mon Jésus, Roi d'amour et monarque universel des nations, moi, « fils du peuple qui s'est consacré à Toi, je me livre et m'abandonne entièrement au sein « de miséricorde que tu as ouvert à ma catholique patrie. En retour, conserve-lui notre « foi, assure notre espérance, enflamme notre charité, défends-nous de nos ennemis, « donne-nous la paix et l'abondance de la gloire dans l'Éternité, et que le monde « apprenne que bienheureux est le peuple que Tu protèges et défends. Amen. »

III

HOMMAGE SOCIAL LE JOUR DE LA FÊTE-DIEU

Entre ces deux manifestations, se place celle de la Fête-Dieu. Une immense et splendide procession de près d'un kilomètre de long, sillonne pendant deux heures les places et les rues de Quito magnifiquement ornées. AU SAINT-SACREMENT qui passe entre les troupes agenouillées et présentant les armes, servent de garde d'honneur : le Président de la République, les ministres de l'intérieur, des affaires étrangères, des travaux publics, de la guerre et de la marine, et tous les employés du pouvoir exécutif ; la Cour suprême de justice, tous les juges et greffiers, le gouverneur de la province, le Conseil municipal, le recteur de l'Université, le directeur de l'Institut des sciences, le général commandant la division militaire, de nombreux officiers de la garnison, les membres du Congrès Eucharistique, parmi lesquels le président du Sénat et beaucoup de représentants des deux Chambres, et une énorme foule où toutes les classes de la société sont représentées. C'est le cœur même de l'Équateur qui palpite de foi et d'amour près du cœur du Roi des nations. Au moment de la bénédiction finale, répétée trois fois : au nord, à l'orient et à l'occident, les volées des cloches et les salves d'artillerie, répétées au loin par les grands échos de la Cordillère, semblent annoncer au monde que l'Équateur rend hommage à son Seigneur et son Dieu.

IV

MANIFESTATION DU RÈGNE SOCIAL DU SACRÉ-COEUR

DANS LES SÉANCES DU CONGRÈS EUCHARISTIQUE

En même temps, le premier Congrès Eucharistique de l'Équateur continue ses séances régulières auxquelles prennent part, non comme invités, mais *comme Membres du Congrès*, le chef de l'État, les magistrats et tous les fonctionnaires du gouvernement.

Nous voudrions pouvoir citer, sans en rien retrancher, tous les admirables discours prononcés en ces assises solennelles. Le manque d'espace nous

l'interdit. Tous ont un caractère commun : l'enthousiasme des grandes choses, et, s'il est permis de le dire, la jeunesse ardente des longs et glorieux avènements !

Le R. P. Manuel Proano, S. J. fait un superbe discours en faveur de la prompte érection de la Basilique du Sacré-Cœur votée par la législature de 1884. Il prend pour texte cette parole du chapitre ecclésiastique qui décida, en 1401, la construction de la cathédrale de Séville : Faisons une église si grande et si belle que les hommes à venir vous déclarent fous.

La prospérité matérielle, aussi bien que la grandeur morale de la République est intéressée à cette œuvre gigantesque, l'orateur le prouve par des chiffres, en même temps que sa parole vibrante soulève l'enthousiasme.

M. le D^r Jose-Julio Matovelle, curé, député du diocèse de Cuenca et directeur du Comité central d'organisation, parle sur le Règne du Sacré-Cœur de Jésus, et prend pour texte les paroles du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie : *Je règnerai malgré mes ennemis.*

Il expose dans un magnifique langage l'état actuel du monde comparable à celui de la Nature tremblante dans une muette épouvante, à l'approche de la tempête. A quelle heure de l'histoire sommes-nous parvenus ? Quel sera le lendemain des nations ? Le jugement dernier approche-t-il et le règne de l'Antechrist est-il commencé ? Ou touchons-nous, au contraire, à la réalisation de cette promesse : *Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul Pasteur ?*

Or, à notre époque semble s'appliquer la terrible prophétie du chapitre IX de l'Apocalypse, mais ceux qui portent au front le signe de Dieu doivent être épargnés. Nous touchons à une heure décisive de la vie de l'Eglise, à la veille d'une Pâque nouvelle, c'est-à-dire à la sortie de la servitude d'Egypte pour entrer dans la terre promise de la sainte liberté. Le signal pour la maison d'Israël fut l'apparition à Moïse du Très-Haut dans un buisson ardent, sur le mont Horeb ; le signal du salut pour la chrétienté est aujourd'hui le cœur ardent de Jésus ; la voix qui s'élève sur nos autels ne dit plus, comme dans le buisson ardent de l'Horeb : « JE SUIS CELUI QUI EST » mais bien « JE SUIS CELUI QUI AIME. » Nous sommes à la veille du Sinaï de l'amour.

Dieu veut imposer une nouvelle loi au monde : LA LOI D'AMOUR. *Sous cette loi, le monde ne formera qu'un seul troupeau sous un seul pasteur ; l'Asie et l'Afrique marchent au christianisme, la vieille Europe, écrasée par l'incrédulité et la révolution, n'est pas perdue pour la Foi ; sous la paille se trouve le bon grain réservé pour les semailles, et l'Europe se relèvera ardente et généreuse comme naguère.*

L'humble république de l'Equateur a été choisie pour annoncer au monde l'aube du triomphe. Combien sera glorieuse la place qu'elle occupera dans l'ère d'amour qui va s'ouvrir, si elle reste fidèle au titre qu'elle a conquis de la République du Sacré-Cœur !

Monseigneur l'évêque d'Ibarra prononce ensuite un éloquent panégyrique du Sacré-Cœur de Jésus, où, prenant pour texte ce verset du Cantique des cantiques : *Vulnerasti Cor meum, soror mea sponsa*, il énumère toutes les douleurs et toutes les joies causées au Cœur divin par son Epouse, l'Eglise.

Parmi les résolutions adoptées par le Congrès, nous notons les suivantes d'une importance capitale :

1° *Supplique aux prélats de toutes les nations d'Amérique de bien vouloir consacrer solennellement leurs diocèses au Sacré-Cœur de N.-S. J.-C.*

2° *Engagement pris par tous les membres du Congrès :*

A. *De travailler de tout leur pouvoir à propager la dévotion au Sacré-Cœur dans tous les diocèses de l'Equateur ;*

B. *De provoquer la demande et la perception des offrandes destinées à la construction de la basilique ;*

C. *De propager autant que possible la revue catholique intitulée : la République du Sacré-Cœur ;*

3° *Supplique aux Evêques de demander relativement au Saint-Siège que la fête du Sacré-Cœur soit fête d'obligation dans la République ;*

4° A. *Renouveler et accentuer la protestation que la République a formulée en 1871, par la bouche de son président, Garcia Moreno, contre l'injuste et violente usurpation des Etats Pontificaux ; B. Faire part de cette résolution à tous les Congrès catholiques et eucharistiques et autres réunions de même ordre.*

Quant au discours de D. Belisario Peña, il nous a paru d'une telle importance au point de vue du *Pacte Social du Christ avec l'Equateur et de son extension à tous les peuples d'Amérique*, que nous avons cru ne pouvoir l'analyser ; nous le publions en entier :

V

LE PACTE SOCIAL DU CHRIST-HOSTIE ET DE L'ÉQUATEUR

ÉTENDU A TOUTE L'AMÉRIQUE LATINE

Discours de D. Belisario Peña (1)

Messieurs,

En m'invitant à vous adresser la parole en une occasion si solennelle, en un lieu si sacré, la commission d'initiative du 1^{er} Congrès eucharistique équatorien a bien voulu oublier mon insuffisance, vous le comprenez, pour récompenser non seulement mon fidèle attachement à notre mère, la sainte Eglise catholique, mais encore l'amour sincère que je porte à la République

(1) Délégué de la Colombie, au Congrès eucharistique national de Quito.

du Sacré-Cœur de Jésus. J'ai osé ambitionner cette faveur imméritée, je ne m'en cacherais pas, et lorsqu'elle me fut gracieusement accordée, c'est sans hésitation que je l'ai acceptée, malgré mon absence de talent, malgré l'obscurité qui entoure, dans l'isolement du chagrin et des désillusions, les derniers jours de ma vie. Accusez-moi de présomption, si votre bienveillance vous le permet, moi je répondrai qu'en cette assemblée religieuse et très pieuse, personne n'ambitionne le triomphe des applaudissements bruyants, personne ne prétend disputer la palme de l'éloquence.

Ce qui doit encore plaider en ma faveur, c'est la bonne volonté, le vif désir d'un cœur qui aspire à votre bien, à l'accroissement de votre patrie, et surtout à la gloire de Jésus-Christ. Oui, à la gloire de J.-C. Roi des nations, qui a posé la première pierre de sa souveraineté sociale, dans cette heureuse république, lui passant, comme à Jacob, le droit d'aînesse de son règne à venir sur les peuples et les empires. Un mystérieux décret réservait cette magnifique gloire à l'Équateur qui, semblable à la Bethléem d'Ephrata, est petit entre les nations.

Que d'autres soient puissantes par les armes, et dominant les terres et les mers ; qu'elles s'enorgueillissent de leur opulence, qu'elles conviennent tous les arts à les embellir ; qu'elles se glorifient des plus merveilleuses inventions de la science ; ni les armes, ni les richesses, ni les arts, ni les sciences n'ont mérité de servir de piédestal au trône sans égal en puissance, que bientôt le monde entier élèvera à J.-C. Dieu, au Roi des Cieux qui réclame aujourd'hui le vasselage des nations de la terre. La primauté du règne social de J.-C. vous a été accordée, et personne ne peut vous déposséder de cette gloire, supérieure à toute autre gloire, qui doit passer aux siècles futurs, toujours radieuse entre ces gloires, qui, proies de la jalousie et victimes du temps, s'obscurcissent et disparaissent dans le vol des années fugitives.

Je vous parlerai d'abord des mérites que s'est acquis la république en se consacrant solennellement et comme État au Divin Cœur de Jésus ; je vous dirai ensuite les faveurs par lesquelles Dieu a *récompensé* cette consécration ; enfin je vous montrerai le devoir qui vous incombe, de propager le Règne de Dieu dans les autres nations, principalement celles de notre Amérique espagnole auxquelles nous attachent de doux liens d'amour et de fraternité chrétienne. Daignez, messieurs, m'honorer de votre attention.

Quand Dieu veut opérer dans le monde un de ces prodiges extraordinaires dans lesquels doit éclater la miséricordieuse Toute-Puissance, Il emploie, pour préparer les voies, ce qui semblait devoir être un obstacle. Il redresse, à son intention, les projets tortueux des hommes, Il concentre, sur un point, toutes les forces de l'activité humaine, et Il répand dans les esprits un pres-

sentiment vague, confus, si l'on veut, mais qui se manifeste de toutes parts, en aspirations et en espérances.

Rome la païenne n'a jamais soupçonné que les légions qu'elle envoyait, avides de dominer le monde, jusqu'aux extrémités de la terre, n'étaient dans les dessins de Dieu, que les phalanges de pionniers ouvrant, par leurs prouesses et leurs carnages, la voie à un autre empire, à une domination plus étendue que l'espace, plus durable que les siècles. Les maîtres des aigles latines ne soupçonnaient pas que leurs sanglants triomphes ne servaient qu'à aplanir le champ, à ouvrir les horizons fermés, pour préparer les pacifiques victoires de la croix : la conquête matérielle ne fut que le moyen de la conquête morale. A la même époque, les âmes étaient agitées par l'attente de quelque chose d'extraordinaire pour le genre humain, par un pressentiment des splendeurs de la crèche sacrée de Bethléem. Ce n'était pas pour jouer du grossier chalumeau champêtre que le prophète de Mantoue conviait les muses de Sicile à élever leur voix pour chanter l'avènement d'un Sauveur qui devait apporter un âge d'or au monde : il obéissait aux aspirations qui s'échappaient même, sous forme d'oracles, des grottes des Sybilles.

Si nous étudions attentivement ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, nous le voyons divisé sous des bannières ennemies, en deux grandes armées qui se préparent à une lutte acharnée. Que dis-je ? La bataille est engagée, elle devient plus ardente d'instant en instant ; leurs armes ne sont ni le canon bruyant, ni l'épée resplendissante, quoiqu'ils se mêlent parfois à la lutte, mais bien la puissance des idées, la force du raisonnement, la libre volonté. L'empire du monde est l'enjeu du combat. Jamais le Christ-Roi et Satan rebelle ne se sont disputé avec plus d'ardeur, la souveraineté sociale ; ils combattent aujourd'hui, face à face, corps à corps. Le cri des uns s'élève aux cieux dans cette supplique aimante : « Que votre règne nous arrive ! »

Le cri des autres descend aux abîmes infernaux avec ce blasphème : « Debout, Satan, et règne sur nous ! »

Les uns et les autres ont concentré tout le pouvoir de leur intelligence, toute la force des moyens dont ils disposent, dans ce combat acharné entre la lumière et les ténèbres. Ceux-là, les vassaux de Satan, se réunissent en associations mystérieuses ; tous les moyens, licites ou non, leur sont bons ; ils promettent la satisfaction de tous les appétits, sans autre frein que la satiété ; ils sont animés d'une audace insensée, et soutenus par une persévérance opiniâtre ; ils font des sacrifices que nous qualifierions d'héroïques, s'ils n'étaient sacrilèges ; ils gaspillent des trésors sans compter, ils donnent sans réserve, et, forts par l'unité des vues et des forces, par l'extrême prudence du commandement et l'obéissance passive de l'exécution, ils tournent vers le mal les plus nobles instincts et les plus généreuses vertus du cœur. Si grands

sont les sacrifices qu'ils font pour l'œuvre du mal, qu'il n'en serait pas demandé de tels à la nature humaine pour être sanctifiée dans le bien.

Et les autres, les disciples de Jésus, les vassaux de son Règne, que font-ils?.. Ames saintes, il ne m'est pas donné de pénétrer dans vos sanctuaires intimes; je ne puis entrevoir ces élans d'amour qui vous embrasent et s'exhalent en effusions vives, lumineuses, enflammées; je ne puis vous suivre dans ces régions de l'extase où disparaît le visible, ou se brisent les liens de la matière, qui vous transportent vers les espaces infinis ou vous vous offrez en holocaustes pour le salut du monde; je ne puis mesurer la douleur des martyrs d'esprit et de corps, d'autant plus méritoire qu'elle est plus cachée, d'autant plus féconde qu'elle paraît plus stérile. Ils sont puissants, les efforts de la prière humble et de la pénitence rougie de sang!. Joignons à ces œuvres sacramentelles toutes celles qu'accomplissent les partisans du bien, soit dans le domaine de la pensée, soit par le généreux sacrifice de tout ce qui peut être l'objet de l'ambition, l'appât de la convoitise, l'amour et la joie de la vie. Et malgré tout, il est certain que le bien récolte à peine quelques épis, tandis que le mal ne peut suffire à entourer son immense récolte d'ivraie; le mal coule en torrents d'eaux infectes, le bien, comme l'eau de rose se distille lentement goutte à goutte.

Ce ne sont plus seulement les dogmes, remarquez-le, que battent en brèche les hérésies d'aujourd'hui, c'est la Société elle-même, c'est l'autorité, base de la religion, du gouvernement, de la famille qui est attaquée, que l'on prétend détruire; il faut donc que religion, gouvernements et familles se rapprochent, se liguent entre eux et se lèvent pour défendre leur sainteté, leur pouvoir, leur existence même. Le remède à opposer au cancer social doit être social, et puisque c'est l'autorité qu'on prétend détruire, il faut constituer pour la défendre, une autorité suprême, une souveraineté indéniable, absolue, éternelle, *la Souveraineté du CHRIST-ROI*. En proclamant le Règne social de Notre-Seigneur, nous ne croyons pas offrir à Celui qui a reçu toute puissance dans les cieus et sur la terre, quelque chose qui ne lui appartient pas déjà de plein droit: ce que nous appelons de nos vœux ardents, *c'est la reconnaissance spontanée de ce monarque par tous les peuples, et la soumission à sa domination de toutes les volontés libres, usant de leur liberté pour se mettre en son servage.*

Nous sommes donc engagés dans la guerre la plus formidable qu'aient jamais vu les siècles, lutte acharnée qui a le monde entier pour champ de bataille, le genre humain pour champion, toutes les facultés morales et physiques mises en jeu comme moyens d'action. La cause d'un tel combat doit être considérable; de son issue doit dépendre quelque chose d'essentiel, d'absolument nécessaire à l'existence du monde. De très hauts desseins de

Dieu doivent être en question dans cette lutte, *et je tiens pour certain que l'heure approche* : OU LE CHRIST DOIT ÊTRE ADORÉ COMME ROI, NON SEULEMENT PAR LES INDIVIDUS, MAIS ENCORE PAR LES SOCIÉTÉS.

Le monde physique même, semble se préparer à l'avènement et à la domination d'un monarque universel. Les hommes ne gaspillent plus aujourd'hui leurs forces et leur sueur pour amonceler les matériaux des pyramides d'Égypte ou de la grande muraille de la Chine ; c'est la distance que tendent à détruire les puissantes inventions de la science. Si la nature est un obstacle, on brise la nature. Des travaux plus qu'herculéens arrachent aux montagnes leurs entrailles pour livrer passage au vol bruyant de la vapeur, à travers l'obscurité des abîmes naguère éternellement silencieux ; les isthmes se rompent, et les océans immenses de la terre ne forment plus qu'un seul Océan ; le télégraphe porte avec l'éclair les messages de nation à nation d'un bout du monde à l'autre ; le téléphone nous apporte la propre voix de nos amis absents, et nous causons avec eux à travers la terre et les mers ; la science s'applique à diriger sûrement l'aérostat à travers les espaces éthérés jusqu'à présent sillonnés seulement par les aigles ; c'est l'ubiquité qu'on cherche à atteindre autant que possible par la rapidité du mouvement. *Ne voyez-vous pas en cela, Messieurs, la préparation à une domination universelle ? Ne voyez-vous pas que les hommes, instruments inconscients de la Providence, comme jadis les romains, LUI PRÉPARENT LA VOIE ?*

Si le monde matériel se prépare à un triomphe extraordinaire, les hommes le pressentent et l'attendent. Comment expliquer autrement l'inquiétude que nous éprouvons tous, et qui tient notre esprit suspendu entre la crainte et l'espoir ? Que penser des aspirations des justes qui, au milieu du déluge universel du mal, engloutissant tout, trouvent dans l'université même des ravages une raison de s'affermir dans l'espérance d'une réparation prompte et nécessaire ? « Que votre règne nous arrive ! » C'est l'exclamation que la piété grave sur le métal de ses médailles. « Que votre règne nous arrive ! » C'est l'invocation née au fond des âmes, qui sort aujourd'hui, plus ardente que jamais, de toutes les lèvres chrétiennes.

L'Equateur, placé au cœur des Etats d'Amérique, a le premier accepté la glorieuse souveraineté du Christ ; il a secondé, par cette acceptation, un grand dessein de Dieu, il a acquis, à l'exclusion de tout autre peuple, la primauté de ce mérite. Ce n'est pas sans difficultés qu'il a mené à bien cette sainte entreprise, difficultés propres à augmenter la valeur de cette magnifique oblation d'un peuple.

« Pourquoi, disaient les timides, nous exposer aux sarcasmes et aux moqueries du monde ? Pourquoi, faibles et petits, prétendre donner l'exemple

aux grands ? Que Jésus-Christ règne sur chacun de nous en particulier, rien de mieux, mais pourquoi faire mépriser notre patrie et nous faire ridiculiser avec les épithètes de *fanatiques* et *d'obscurantistes* ? » Les conseils de la prudence mondaine étaient à coup sûr, fortement motivés, car il fallait braver le formidable respect humain, il fallait subir, en rougissant, les dédains de la compassion méprisante, il fallait supporter les figures de la raillerie, plus blessantes que l'injure, épreuves si cruelles qu'elles ont dompté la force de plus d'un cœur né pour les grandes choses. Que de hauts faits, dignes d'illustrer le monde, que d'héroïsmes, capables de le sauver, ont été étouffés dans leur germe par la crainte imaginaire de ces fantômes forgés pour effrayer non pas des enfants, mais bien des hommes plus timides encore.

Si les pusillanimes combattaient avec ces terreurs le projet de consacrer la république au Sacré-Cœur de Jésus, les forts de leur côté, appuyaient leurs oppositions sur des motifs divers et d'un plus grand poids. Pleins d'humilité, et troublés par le sentiment de leur faiblesse devant la grandeur infinie de Dieu, ils s'exprimaient en ces termes, par la propre bouche d'un Garcia Moreno : « L'Equateur sera-t-il une offrande digne du cœur de l'Homme-Dieu ? Ce cœur est saint, il est immaculé : sommes-nous parvenus à moraliser assez le peuple ? Avons-nous sanctifié le foyer domestique ? La justice règne-t-elle dans les conseils ? la paix dans les familles ? la concorde entre les citoyens ? la ferveur à l'église ? Le cœur de Jésus est le trône de la sagesse : l'Equateur accepte-t-il tous ses enseignements ? Est-il docile et soumis à ses leçons ? Repousse-t-il avec succès les erreurs du siècle, et se tient-il au-dessus de la perversion actuelle des idées ? Je ne crains pas les hommes, mais je crains que ce pays ne constitue pas une offrande digne du cœur de Jésus-Christ. Adressons d'ardentes prières au Seigneur pour qu'il nous envoie de saints missionnaires, d'infatigables apôtres ; qu'il arrive au moins cinquante prêtres zélés et charitables qui parcourent tout le territoire de notre pays ; qu'ils visitent nos villages et nos hameaux sans oublier un seul recoin ; qu'ils prêchent et enseignent l'Évangile ; qu'ils convertissent, si c'est possible, tous les pécheurs ; et alors nous pourrons offrir avec des mains pures, au Dieu de la pureté, un peuple purifié par le sang divin. »

Ces objections, dictées par des considérations bien différentes, se réunissaient donc pour créer des difficultés à la grande œuvre. Mais le troisième concile provincial de Quito, inspiré de Dieu, consacra définitivement la république au Sacré-Cœur, au mois d'août 1873 ; et deux mois après, la Chambre des députés et le Sénat, réunis en Congrès, confirmaient cette consécration nationale, suprême gloire de l'Equateur catholique.

Si vous consentez à me continuer votre bienveillante attention, je vais vous exposer maintenant, Messieurs, les faveurs que votre patrie a méritées, en récompense de sa fidélité au Christ.

L'histoire nous rapporte qu'aux temps antiques, avant que les souverains eussent arraché le sceptre de la maison de Judas pour s'ériger en maîtres de Jérusalem, les ténèbres de la nuit étaient, de temps en temps, traversées par ce cri des gardes placés sur les murailles de la Ville sainte : « *Custos, quid de nocte ?* » (*) « Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? » Je pourrais aussi vous demander maintenant, du haut des murs de cette Jérusalem : « Qu'y a-t-il dans cette nuit qui nous environne ? Que dites-vous des ténèbres, palpables comme celles de l'Égypte, qui couvrent l'univers ? » Portons nos regards vers l'Asie, et nous la voyons dormant dans l'idolâtrie son sommeil séculaire, ensevelie dans l'ignorance, énervée par la molesse. Regardons l'Europe, et nous serons épouvantés par les ravages qu'y produit le monstre, multiple de formes, immense de grandeur, dont le nom renferme en un seul celui de tous les crimes : *la révolution*. Il y a des siècles, le mal revêtait la forme d'un serpent, mais d'un serpent séducteur, et il attirait par l'appât du doux fruit de Paradis ; aujourd'hui, Satan ne se déguise plus, il ne voile plus l'orgueil de l'archange rebelle. Ce n'est plus dans un serpent, mais bien dans les âmes qu'il s'incarne ; il n'excite plus les hommes à devenir les égaux, mais bien les supérieurs de Dieu. *Remplaçant dans la société les droits de Dieu par je ne sais quels droits de l'homme*, il circonvient ses adeptes avec des paroles magiques d'un charme puissant qui leur bouleversent le jugement et les prive de la lumière de l'âme : liberté de penser, pour ne pas croire ; liberté de parole, pour blasphémer ; liberté d'action, pour commettre l'iniquité... Non, ce n'est ni le temps, ni le lieu, et je serais d'ailleurs incapable, de vous peindre ces scènes de dévastation et de vous conduire, comme par la main, à travers les décombres des ruines matérielles et morales accumulées par la civilisation sauvage du XIX^e siècle. Qu'il nous suffise d'entendre de loin, et en sûreté, les rumeurs de cette guerre. Les colères s'exhalent en insultes, l'intrigue trame ses perfidies, et l'espace retentit du fracas de l'écroulement d'une société.

Et, quoi, me direz-vous, où donc est la force des gouvernements, qu'ils ne l'emploient pas à conjurer de si grands maux ? Où est la vigueur de l'autorité et des lois ? » Je vous répondrai : *Quand la couronne souveraine est retirée du front de Dieu, celle que les gouverneurs de la terre portent en son nom sur leur tête, tombe en morceaux*. De toutes les nations européennes, il en est deux seulement, l'Allemagne et

(*) Isaïe XXI, 11.

la Russie, où l'autorité conserve encore aujourd'hui quelque pouvoir ; dans les autres, sans exception, la toute-puissance appartient à l'opinion, c'est-à-dire aux foules ignorantes et corrompues. Ce sont elles qui changent les dynasties, décident dans les conseils, renversent les ministres, font et abrogent les lois, demandent avec menaces, et reçoivent sans reconnaissance. Et, de la part des grands, quelles complaisances ! quelles concessions ! Quel mépris de la dignité ! Quelles alliances et quelles combinaisons ! Quelles bassesses pour qu'on n'arrache pas de leur main débile le tronçon impuissant d'un spectre brisé ! Les gouvernements, ainsi asservis, deviennent eux-mêmes des fauteurs d'iniquité, ou, tout au moins, ils se tiennent, indécis et irrésolus, entre le danger de la sévérité nécessaire pour réprimer, et les humiliations des concessions à l'iniquité.

Les Sénats des nations ont perdu cette dignité antique qui forçait le respect et la vénération des peuples. Les Congrès de nos jours sont des arènes où s'engagent des luttes acharnées d'où la vérité, la justice et le droit sortent tout sanglants.

Les journaux nous apportent l'écho des applaudissements qui acclament l'impiété triomphante : Proclame-t-on un décret qui dépouille l'Eglise de ses biens pour la priver de les posséder ? Applaudissements. Chasse-t-on les religieuses pour le crime de l'être ? Applaudissements. Proscrit-on l'Eglise dans l'Etat, et Jésus-Christ dans l'enseignement ? Applaudissements. Refuse-t-on au moribond la douce consolation d'exhaler son dernier soupir devant l'image divine de Jésus ? Applaudissements frénétiques, et cris retentissants. Non, Messieurs, la vertu persécutée n'a plus, comme la colombe de l'Arche, un endroit où se poser sur terre ; elle élève le vol de ses blanches ailes jusqu'aux cieux, emportant, non plus le pacifique rameau d'olivier, mais bien la palme du martyr.

La source des maux est la perte de la foi chez la majorité des hommes ; elle est remplacée soit par une négation audacieuse et absolue, soit par le doute plus dangereux encore, car, sous des dehors de prudence et de philosophie, il sommeille dans l'inaction oisive, et se déclare satisfait du néant ; il craint autant de croire que de nier ; il repousse la précision mathématique, l'évidence de l'axiôme, le corps tangible de la vérité matérielle ; il n'accorde rien aux élans généreux du cœur, rien aux aspirations de la conscience, rien à la nature, rien à Dieu ; c'est l'aveugle qui crie : « *Il n'y a pas de lumière, puisque je ne la vois pas !* » Interrogez-le, il vous répondra : « *Je ne sais pas ;* » pressez-le d'arguments puissants, il dira : « *Peut-être oui, peut-être non.* » Il n'y a pas à le saisir par le raisonnement, c'est un reptile glissant qui coule entre les doigts.

La Société est donc malade d'incrédulité ; elle est terrassée par le doute ;

elle se meurt de haine contre Dieu, d'ignorance de Dieu, de confusion dans la connaissance de Dieu. Et comme la haine est d'autant plus ardente qu'elle est plus injuste, bien ardente doit être celle que le vice porte à la vertu.

Rien n'est, en effet, plus violent que cette haine, ni plus haïssable que cette violence.

Au sein de l'Apostasie, l'Equateur a conservé l'intégrité immaculée de la foi. C'est là un bienfait dont nous ne pouvons mesurer l'étendue, car, habitués à l'éclat des rayons du soleil, nous concevons imparfaitement le malheur de l'aveugle plongé dans les ténèbres au milieu même de la lumière.

Si le bienfait insigne du maintien intégral de la foi avait été la seule récompense accordée à la république de l'Equateur pour la consécration au Sacré-Cœur, elle eût été plus que suffisante ; mais le cœur magnifique se plaît à récompenser magnifiquement, et je ne puis m'étonner de l'abondance des faveurs descendues sur vous. Celles que je vais vous rappeler ne sont pas des moindres.

Lorsqu'un homme extraordinaire, digne d'une gloire qu'il ne recherchait pas, réunissant en lui, par grâce divine, les hautes vertus du chrétien, l'habileté consommée du magistrat, la vaillance du grand capitaine, parvint au pouvoir suprême, une ère heureuse et brillante s'ouvrit pour vous. Votre nation s'épanouissait, belle dans l'ordre, heureuse par la concorde, honorée par la bonne foi, tranquille dans la paix, adoucie par la politesse, riche en nécessaire et en superflu. Il était à la fois la tête qui conçoit le projet et le bras qui l'exécute, il était.... Supposez que Garcia Moreno n'ait pas existé, supprimez les biens moraux et les œuvres matérielles que vous lui devez, et dites, avec une noble loyauté, ce que serait aujourd'hui l'Equateur ? Peut-être quelqu'un me parlera-t-il de ses erreurs ? Je ne discuterai pas pour les nier, mais je répondrai que les taches du soleil sont deux mille fois plus brillantes que la lumière de la lune.

Ah ! Messieurs, soyons justes au moins envers les morts. L'âme du grand homme est là où sa gloire ne peut être agrandie par la louange terrestre ni obscurcie par l'outrage : que sa dépouille mutilée et sanglante jouisse, ici-bas, dans son sépulcre ignoré, de la paix que donne l'ingrat oubli. Je n'ajouterai qu'un mot, et seulement parce qu'il est utile à mon sujet : Lorsqu'ici même, dans cette enceinte sacrée, nous vîmes, livide, ce front qui aurait porté la couronne du monde ; ce rayon d'intelligence vive, spontanée, rapide, qui l'animait tout entier, éteint ; l'éclat de ces yeux où brillait l'intelligence du commandement, l'éclair de la vaillance et du patriotisme, mort ; alors, je compris ce qui remplissait tous les cœurs ; je l'éprouvai

ce sentiment puissant et indéfinissable, mélange de colère, de désespoir et d'effroi ! Qui n'a craint alors, de voir l'ordre et la paix de la république, maintenus par son grand homme vivant, bannis désormais pour toujours de son territoire ? Qui n'a pensé que le crime avait déblayé le sol pour y implanter l'impiété ? Et néanmoins, contre les prévisions humaines, contre les pressentiments des bons et les calculs des méchants, les assassins de Garcia Moreno, ont eu à pleurer avec des larmes de rage, (que n'étaient-ce des larmes de repentir !) l'inutilité de leur crime. *N'attribuez pas le salut de la république à l'efficacité de moyens humains ; n'enlevez pas à Dieu l'honneur de nous avoir sauvés, même contre nos propres efforts, et contre tout ce que nous avons fait pour nous perdre.*

Si la main de Dieu s'est manifestée, visible et bienfaisante, pour sauver la république en des circonstances si graves, si lamentables ; l'intervention de la Providence n'a pas été moins évidente pour la retenir au bord de l'abîme où elle devait infailliblement tomber. Tout s'était conjuré pour la perte de la république ; la révolution victorieuse levait la tête ; hautaine comme si les rênes du gouvernement eussent été déjà fermement assujetties dans ses mains, elle savait où placer sa confiance. Les intérêts de celui qui nous gouvernait, la stabilité de son pouvoir, la sécurité même de sa vie, tout le poussait à s'unir définitivement aux ennemis du bien, tandis que l'animadversion des meilleurs citoyens excitait sa haine à s'allier aux autres pour se venger d'eux. Pour le précipiter d'un coup dans les abîmes du mal, les méchants conçurent le crime le plus monstrueux et l'exécutèrent dans ce temple même, sur cet autel sacré. Ici même... juste ciel, où était ta foudre ? Ici même, notre pontife but la mort, dans le calice du salut empoisonné ! Ici même, le poison du meurtrier sacrilège s'est répandu dans ces veines et ce cœur, pleins de mansuétude et de bonté.

Pardonnez-moi, messieurs, d'avoir osé toucher d'une main hardie la blessure à peine cicatrisée de votre cœur, mais je devais vous rappeler la grandeur et l'éminence du danger, pour vous montrer la miséricorde qui vous a sauvés en surmontant des obstacles insurmontables, au dire du jugement humain. *Quel pouvoir a lié les mains qui tenaient la force des armes, les trésors de la république, le commandement absolu ? Quelle volonté a pu dominer celle du soldat exalté par la victoire, surexcité par l'orgueil, sollicité par la flatterie intéressée ? Qui a pu brider les convoitises des appétits, des intérêts, des ambitions ?*

C'est l'œuvre surnaturelle de Dieu, en faveur de son peuple choisi ; que ces merveilles provoquent en nous amour et reconnaissance, et soient les gages qui nous affermissent dans l'espérance avec laquelle nous attendons l'avenir, malgré les images qui assombrissent notre horizon patriotique.

Ne craignez donc pas les embuches que les méchants tendent à notre doux repos. Dieu a condamné l'impiété à se tordre, impuissante tant que vous serez fidèles, sous les pieds virginaux de Marie ; il lui permet de rugir avec une rage vaine, aux portes de la république du Sacré-Cœur de Jésus, mais il ne lui donnera pas la clef d'or de son sanctuaire et ne permettra pas qu'elle occupe le siège de sa magistrature supérieure.

Soyons fidèles, je le répète, et ne craignons rien même de la pauvreté qui nous presse ; le mal afflige tous les peuples, en punition du culte rendu par notre siècle au veau d'or. La terre a donné ses riches filons ; les Potosi et les Californie se sont épuisés, et n'ont pas assouvi et n'assouviront jamais les besoins factices de l'homme. Ces besoins croissent avec la richesse, et deux fois plus vite qu'elle ; les peuples les plus opulents sont donc les plus nécessiteux et les plus altérés d'or. Peut-être notre détresse actuelle est-elle le moyen dont se sert la Providence pour modérer le luxe qui détruit les familles, et pour enlever à la cupidité l'aliment des rébellions criminelles. Bien souvent la pauvreté et ses soucis, j'en ai fait l'expérience, sont le marteau et l'enclume qui façonnent le cœur ; bien souvent les grandes miséricordes nous arrivent à l'âme par la blessure d'un glaive de douleur. C'est ce qui nous est arrivé, et je ne puis laisser passer l'occasion de le signaler. C'est la Providence divine, et non la volonté humaine, qui a réuni le premier congrès Eucharistique de l'Equateur dans cette église métropolitaine, témoin de ces crimes dont l'histoire nationale n'osera peut-être pas fouiller les pages immortelles. Qu'elle les taise plutôt, car l'exécration humaine est impuissante à les maudire ; mais une expiation sociale était nécessaire, et ici même, sur le théâtre du crime. Vous, messieurs, représentants des catholiques ; l'Equateur, et des milliers d'âmes pures avec vous, à la vue de la blanche hostie élevée en sacrifice expiatoire d'un mérite infini, vous avez fait vôtre la victime immolée sur l'autel, et vous l'avez offerte en oblation pour apaiser les colères vengeresses du Ciel ; ces dalles, vous les avez lavées avec vos larmes, ces voûtes ont retenti de vos prières. Expiation sublime, merveilleuse purification ! Je sais que la plupart des hommes méprisent la valeur de ce bienfait, car les yeux de la chair ne voient rien du surnaturel et du divin, mais vous le comprenez, vous, et le grand jour de l'expiation passera glorieux aux générations à venir.

Pour abrégér, j'arrête ici l'énumération des bienfaits sociaux par lesquels le Christ-Roi a récompensé l'acte de consécration sociale à son divin Cœur.

Dieu se plait, dans l'accomplissement de ses œuvres les plus grandes et les plus merveilleuses, à se servir comme marque, de ce qui est petit et faible, c'est là une des lois d'après lesquelles il gouverne le monde ; Celui qui a tiré tout du néant, aime à opérer en tout comme pour la création, c'est-à-dire, à

produire les grandes choses par les petites causes. Dieu n'a besoin ni des richesses, ni de la force des armées, ni de la puissance du talent, ni du génie ; ce sont là ses œuvres, mais il semble qu'il les destine à l'accomplissement des desseins humains. Rien de surprenant, donc, à ce que l'Equateur que vous qualifiez modestement de faible et de petit, soit l'instrument choisi par Dieu pour exercer sur le monde une influence sociale si grande, qu'elle sera marquée au sceau resplendissant de la Toute-Puissance divine. Nous touchons, je le répète, aux temps, peut-être voisins de la fin du monde, où Jésus-Christ doit être reconnu et proclamé Roi des nations et Seigneur des empires. Pendant le cours de sa vie mortelle, et tandis qu'il fréquentait les hommes, le divin Sauveur ne voulut jamais consentir à être proclamé roi par les multitudes émerveillées de ses miracles ; il se rendit invisible et se déroba à leurs regards pour échapper à leurs sollicitations. *Mais à la consommation du sacrifice rédempteur, il voulut que sa royauté fut publiée, et trois langues la proclamèrent du haut de la croix ; Il mourut crucifié, mais comme roi ; couvert d'opprobres, mais la couronne sur sa tête souveraine.* Les premiers, je l'ai déjà dit, vous avez élevé dans les airs l'étendard de sa souveraineté sociale, mais ce n'est pas là tout ce qui vous a été commandé. A qui la reconnaissance et l'amour imposent-ils plus qu'à vous, *l'obligation de propager et de répandre l'idée rédemptrice du Règne Social de Jésus-Christ dans le monde entier ?* Une lumière si éclatante n'a pas été allumée ici pour être cachée sous le boisseau ; il est indigne de nobles cœurs de garder pour eux seuls, avec un égoïsme coupable, les bienfaits reçus. Accomplissez donc fidèlement, comme des justes, le devoir qui vous est imposé ; accomplissez-le par reconnaissance, d'une manière générale et effective.

Puissiez-vous fléchir les cœurs de tous ceux qui gouvernent les peuples afin que, rompant avec l'apostasie, et se relevant virilement de la prostration dans laquelle ils gisent, *ils mêlent leur ombre de pouvoir au pouvoir fondamental de Jésus ; c'est en se reconnaissant vassaux du monarque suprême qu'ils deviendront vraiment rois des nations.*

Puissiez-vous leur faire comprendre combien diffère la paix du Règne du Christ, de cette paix armée dans laquelle ils végètent craintifs, à la fois dédaigneux et effrayés les uns des autres, redoutant un péril dans chaque agrandissement du voisin, état plus néfaste pour les peuples que les armes meurtrières qu'ils inventent ! Triste paix qui n'est qu'une guerre sans fracas, une longue lutte sans trêve ; triste paix, qui rêve la guerre, comme remède à ses maux !

Mais si vous ne croyez pouvoir entreprendre, au moins dès cet instant, une telle œuvre, bornez, à présent, votre action à l'Amérique, à cette Amé-

rique, si grande, si féconde et si belle, que la glorieuse Espagne, notre mère commune, quand elle en devint maîtresse, crut devoir pluraliser son propre nom ! Un même sang nous rend frères, une même langue nous rapproche, une même religion nous unit ; des liens si intimes nous convient à une association supérieure à celles de la nature, et à une communauté de biens qui ne finisse pas avec le temps. Le Mexique opulent, le Vénézuéla, père des héros, le Pérou ruiné par sa propre richesse, mais enrichi de gloire par son Rosa, la Bolivie qu'éclaire son Potosi, la République argentine, qui devrait s'appeler République dorée, l'heureux Chili, *ne suivront-ils pas bientôt l'exemple du pieux Equateur ?*

C'est à dessein que j'ai omis, dans cette énumération, le nom qui m'est bien doux, de ma patrie, car, en le prononçant, je sens mon cœur filial s'attendrir, et les souvenirs de ses gloires m'assaillent, confondus avec ceux de ses vicissitudes et de ses infortunes. La Colombie se relève aujourd'hui, purifiée par la souffrance, corrigée par l'expérience, embellie par son génie particulier et sa féconde nature, et elle peut, elle aussi, s'asseoir en reine, au banquet nuptial des élus, et y montrer, des premières, la palme de son martyr, et la couronne de son triomphe. Je crains d'être aveuglé par mon patriotisme, mais je pressens que la Colombie est aussi réservée à de grandes choses dans l'ordre surnaturel, car ce n'est pas sans avoir des desseins extraordinaires de grâce et de miséricorde que Dieu relève une nation des tombeaux, et dissipe subitement et comme par enchantement, les ténèbres qui la couvraient. Cette espérance me soutient et m'encourage à vous affirmer que la Colombie, votre sœur, qui vous aime, qui considère comme siennes, votre paix et votre prospérité, doit être la première nation qui, docile aux inspirations du ciel, donnera un témoignage national de cette foi que les efforts de l'inférieure milice ont pu opprimer, sans l'ébranler jamais.

Rien ne s'oppose au noble projet que vous avez formé, de convier tous les diocèses des républiques hispano-américaines à se consacrer solennellement au T. S. Cœur de Jésus. *Les liens qui doivent unir entre elles les nations du Nouveau-Monde seront ainsi resserrés, et de cette union, naîtront, comme d'une racine féconde, le vrai patriotisme, la liberté, l'égalité, la fraternité chrétienne; et tous les germes de bien et de richesses qui décorent la terre de Christophe-Colomb croîtront et s'épanouiront.* Les bandes impies pousseront leurs cris habituels contre votre sainte entreprise, mais, si le grand Pontife Pie IX, de mémoire glorieuse et bénie, a pu dire qu'il y a deux Frances en France, deux Espagnes en Espagne, deux Italies en Italie, il est également vrai qu'il y a deux Colombies en Colombie, deux Chilis au Chili, et même deux Equateurs dans l'Equateur. Ils nous

appelleront rétrogrades, qu'importe ? Par progrès, ils entendent la marche descendante vers les abîmes ; par progrès, nous entendons aussi la marche ascensionnelle vers le ciel. Ils nous appelleront ignorants ; qu'importe ? *Nous n'envions pas la science du mal, nous n'admirons pas ces intelligences désordonnées comme les nuages errants de l'été ; notre science est LA VÉRITÉ, notre passion L'AMOUR.*

Et le Cœur Sacré de Jésus, brûlant, couronné d'épines, blessé, crucifié, *est la synthèse de l'amour infini.* N'est-ce pas en lui qu'on apprend à aimer d'un seul regard, d'une aspiration, d'un élan ? Le voyez-vous, languissant de tendresse et inquiet comme l'oiseau qui, du nid, regarde ses petits dispersés : Vienne le jour, et puisse-t-il venir bientôt, où nous volerons tous à Lui. L'orgueilleux socialiste, dans sa haine de l'humanité, brûle du désir d'incendier le monde matériel : imitons-le, Messieurs, dépassons-le même, et pour le bien de l'humanité, *brandissons une inextinguible torche d'AMOUR, et si grande qu'elle embrasse l'univers, si haute qu'elle domine les cieux, si ardente qu'elle fonde le bronze des cœurs impies ;* alors le volcanique Equateur, étincelle chargée de divins incendies, *fera de l'Amérique immense, UNE SEULE RÉPUBLIQUE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS !*

Voilà ce qui se passait, il y a quelques mois seulement, à l'Equateur ! Il ne s'agit plus de *rêveries mystiques de conceptions d'un autre âge* ; c'est un fait accompli ; un État tout moderne a proclamé *officiellement*, par la voix de ses députés, le Christ son souverain. Puis, le peuple *tout entier*, prosterné devant l'Hostie Sainte, a renouvelé *socialement* cette proclamation ; enfin la nation tout entière : chef de l'État, gouvernement, clergé, magistrature, armée, peuple, hommes, femmes et enfants, s'est *individuellement* donné au Christ.

La consécration est complète, absolue ; depuis le palais du chef de l'État jusqu'à la plus humble chaumière du dernier hameau, toute la république de l'Equateur est *officiellement, socialement, individuellement*, offerte au Christ-Roi. Et pour rendre cette magnifique offrande d'un peuple entier plus digne de Celui qui la reçoit, ce peuple joint à la donation la confession humble et publique de tous ses crimes sociaux, et en demande pardon.

Certes, c'est un fait bien étrange au XIX^e siècle, et l'histoire du monde en offre peu d'analogues. Il en est un cependant qui, à la différence des temps et des mœurs près, nous semble pouvoir lui être comparé.

Le vœu de Clovis à Tolbiac et le préambule de la loi Salique « Vive le Christ qui aime les Francs ! » durent étonner les païens et les hérétiques du VI^e siècle, autant que l'acte de la république de l'Équateur étonnera les athées du XIX^e. Cette petite peuplade barbare et croyante qui osait s'élever seule en Gaule contre tous, dut provoquer les mêmes sourires méprisants que la petite république américaine, seule aussi, au milieu du monde revenu à la barbarie.

Les sourires du VI^e siècle, sourires de sauvages qui ne comprennent pas, s'évanouirent bientôt devant la framée victorieuse des Francs aimés du Christ, fondant à la fois et la grande France et la chrétienté, plus grande encore.

Les sourires du XIX^e siècle, sourires de sauvages qui ne comprennent plus, ne dureront pas davantage.

Les destinées de l'Équateur doivent être aussi glorieuses que celles des Francs, et atteintes d'une façon plus pacifique ; « *la nuit se dissipe, l'aurore d'un jour nouveau paraît et dore déjà les cimes du Pichincha* ».

Toutes les républiques Hispano-Américaines regardent, attentives et surprises, ce qui se passe chez leur sœur de l'Équateur ; son exemple les fascine, sa voix les appelle.

Laissez passer deux ou trois générations ; et alors toute l'immense Amérique du Sud, fédérée sous le gouvernement social du Christ, ne fera qu'une seule république du Sacré-Cœur. Le catholique Canada est mûr pour le Règne du Christ ; les Etats-Unis, déjà dégoûtés de leur protestantisme usé, qui se délite en sectes parcellaires ridicules, iront spontanément à la vérité, à la prospérité sociale qui les étreindra par le Nord et le Midi. L'Amérique, donnée au Christ par l'Europe, rendra, à son tour, au Christ, la vieille Europe qui lui a donné le culte du Sacré-Cœur.

Nous touchons à l'un des moments les plus solennels de l'histoire du monde, tout le dit. Ce n'est pas seulement l'Europe et sa fille l'Amérique, qui s'agitent ; l'Asie sort de son sommeil séculaire, et la mystérieuse Afrique ouvre ses déserts à l'Évangile. « *Sanguis martyrum semen christianorum est*. Bien abondante doit être la moisson chrétienne semée par les torrents de sang de martyrs dont a été récemment abreuvée la terre d'Asie ; cette moisson sera mûre pour le début de l'ère nouvelle. Au moment où le

concile du Vatican a été suspendu, un groupe d'évêques s'apprêtaient à demander que l'Eglise universelle élevât ses prières à Dieu pour le supplier de retirer l'antique malédiction qui pèse sur Cham ; Dieu exaucera cette prière à temps pour que l'Afrique chante avec l'Asie et le reste du monde l'*alleluia* de l'avènement du monarque universel au trône social de toutes les nations et tous les peuples.

La France doit-elle rester étrangère à ce mouvement immense, ou se laisser entraîner passivement par le courant ? Non, la Fille aînée de l'Eglise ne perd pas son droit de primogéniture ; une tourbe athée, eut-elle même la prétention d'être la majorité de la nation, n'en possède ni le cœur, ni l'âme. La vraie France, si réduite soit-elle, garde son titre et ses prérogatives ; *Elle conserve le PACTE DE TOLBIAC, qui garde tous ses effets, car le Christ ne retire pas sa parole.*

Que la vraie France, celle qui seule possède tout le cœur et toute l'âme de la patrie, proclame, SOCIALEMENT et INDIVIDUELLEMENT, le Christ Roi, et le Christ permettra bientôt à son peuple de pouvoir le proclamer : officiellement.

La petite république de l'Equateur a donné l'exemple ; suivons-le, si peu nombreux que nous soyons au début. Le Roi Immortel des siècles n'a pas à compter le nombre des bulletins pour apprécier la valeur d'un vote. Ne nous laissons plus précéder par d'autres dans la voie du salut où le monde va s'engager ; si, à notre titre imprescriptible de Fils aîné de l'Eglise, nous ne pouvons plus ajouter celui de premiers-nés du Règne social universel du Christ, réservé à l'Equateur, soyons, du moins, les restituteurs et les Champions des anciens pactes du Christ avec les nations de la vieille Europe, habituée dès longtemps à nous suivre, soit dans le mal, soit dans le bien. *Sursum Corda, et VIVE LE CHRIST QUI AIME TOUJOURS LES FRANCS !.*

Baron de MARICOURT,
Secrétaire Général de la Société du Règne.

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

L'ŒUVRE DU RÈGNE

APPEL DE S. G. MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE MITYLÈNE

ET DES AUTRES FONDATEURS

DE LA

SOCIÉTÉ PORTUGAISE DES FASTES EUCHARISTIQUES

AUX CATHOLIQUES MILITANTS DU PORTUGAL

(Texte Portugais)

AOS CATHOLICOS MILITANTES

Tendo-se creado, ha alguns annos, em Paray-le-Monial, na França, uma obra catholica intitulada *Sociedade do reino de Jesus Christo e dos fastos e monumentos eucharisticos*, com o elevadissimo e sancto fim de promover o reinado de Christo-Hostia, ou Sacramentado e vivo entre nós e a restauração da ordem social christã na Europa, acaba de constituir-se em Portugal uma commissão filial e correspondente da de Paray,

(Traduction française)

AUX CATHOLIQUES MILITANTS

Dans le but sacré et très noble de promouvoir le Règne de Jésus-Christ-Hostie, vivant parmi nous sous les voiles eucharistiques, et de restaurer en Europe l'ordre social chrétien, il s'est formé, depuis quelques années, à Paray-le-Monial, en France, une œuvre catholique, sous le titre de : Société du Règne de Jésus-Christ et des Fastes et Monuments eucharistiques.

Pour la seconder, une commission, fille de l'Œuvre de Paray, et correspondant avec elle, vient de se constituer en Portugal.

que, no intuito de a secundar, procurará investigar os factos e monumentos historicos do nosso paiz, relativos ao SS. Sacramento e suas misericordias, isto é, aos actos do Rei-Eucharistico, inspirador e conservador de nossas glorias nacionaes e penhor querido da piedade dos portuguezes.

Esses actos e misericordias do Rei pacifico de nossos tabernaculos, attestados por tantos testemunhos e traduzidos em tantos monumentos insignes da nossa historia, cahiriam em eterno olvido e desappareceriam em seus ultimos vestigios, se a mão cuidadosa e paciente do observador christão os não fôsse recolhendo e consignando por escripto ou de qualquer outra fórma os não guardar e apontar ao mundo catholico e civilizado. E se os que teem fé desconhecem taes monumentos, como incriminar aquelles que os ignorassem, esquecessem ou fizessem desapparecer e, com elles, tantas obras inspiradas pela religião nas edades de força e esplendor da patria, tantos signaes do poder e influencia benéfica do Nosso Senhor Jesus Christo reinando de sobre os altares?

Importa, pois, ao restabelecimento da ordem social christã na Europa e á gloria de nosso amoroso Salvador,

Cette commission se propose, de rechercher les faits et les monuments historiques de notre pays. relatifs au Très Saint-Sacrement et à ses miséricordes, c'est-à-dire les actes du Roi Eucharistique, ce promoteur et ce conservateur de nos gloires nationales, cet objet chéri de la piété portugaise.

Ces actes et ces miséricordes du Roi pacifique de nos tabernacles attestés par tant de témoignages, et traduits par tant d'insignes monuments de notre histoire, tomberaient en éternel oubli, et disparaîtraient jusque dans leurs derniers vestiges, si d'une main attentive et patiente, l'observateur chrétien ne vient les recueillir, en s'aidant de la plume ou de tout autre moyen, pour les conserver et les signaler au monde catholique et civilisé. Si ceux qui possèdent la foi se montrent indifférents à cette œuvre de conservation, de quel droit pourra-t-on accuser ceux qui ignoreraient ces monuments, qui les déprécieraient, qui les démoliraient, qui feraient disparaître avec leurs vestiges, tant d'œuvres inspirées par la Religion aux époques où la foi florissait dans notre patrie, et tant de preuves du pouvoir et de l'action bienfaisante exercés par Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant sur les autels?

Il importe donc au rétablissement de l'ordre social chrétien en Europe, il importe à la gloire de notre amoureux

que ponhamos em relevo e façamos conhecidas as provas historicas pelas quaes a nossa raça tam singularmente se distinguiu no serviço e amor do Cordeiro de Deus e as da dignação e correspondencia d'elle ao affecto dos portuguezes. É para esta tarefa christã e gloriosa que os abaixo assignados, constituídos em commissão com séde no Porto, sollicitam a cooperação intelligente e dedicada de todos os que n'ella quizerem tomar parte. Pedem, pois, a todos os portuguezes de boa vontade o obsequio de lhes indicar quanto souberem em materia de homenagens e milagres eucharisticos bem attestados e insignes objectos d'arte que os reproduzam : e com a ajuda de Deus a Commissão espera poder, um dia, dar conta minuciosa e solemne das suas investigações e das vantagens praticas que d'ahi derivam.

O movimento social que na Europa e no mundo se está operando em torno da SS. Eucharistia é um presagio consolador para as almas que teem esperanza no futuro e que sabem que o Deus feito homem e Sacramentado entre nós é aquella que em sua mão tem a solução dos problemas candentes de que tam seriamente se estão preocupando governantes e governados. Ora, é na orbita d'esse

Sauveur, que nous faisons connaître et que nous mettions en relief les preuves historiques qui montrent d'une part, comment notre race s'est si remarquablement signalée dans le service et l'amour du divin Agneau, et d'autre part, avec quelle condescendance le Christ a payé de retour l'affection des Portugais.

Pour cette entreprise si chrétienne et si glorieuse, les soussignés réunis en une commission qui siège à Porto, viennent solliciter la coopération intelligente et dévouée de tous ceux qui voudraient y prendre part.

A tous les Portugais de bonne volonté, ils demandent de vouloir bien leur indiquer ce qu'ils pourraient savoir sur les hommages et les miracles eucharistiques bien attestés, ainsi que sur les objets d'art qui en sont comme les monuments insignes. Avec l'aide de Dieu, la commission espère pouvoir, un jour, rendre un compte minutieux et solennel de ses investigations et des avantages pratiques qui en résultent.

Le mouvement social qui dans l'Europe et dans le monde, tend à s'opérer autour de la Sainte-Eucharistie est un consolant présage pour les âmes qui ont espoir dans l'avenir, et qui savent que l'Homme-Dieu vivant au milieu de nous, sous les espèces sacramentelles, tient en même temps dans ses mains la solution des problèmes brûlants dont gouvernants et gouvernés se préoccupent si vivement à notre époque.

C'est dans l'orbite de ce divin soleil eucharistique, centre des peuples qui

divino sol da Eucharistia, centro dos povos que querem ser civilizados e felizes, é no movimento d'attracção, e restauração com que agita as nações, que desejamos vêr entrar francamente o nosso paiz tam privilegiado do ceu e a quem tanto dever corre de ser reconhecido áquelle Deus d'amor que foi sempre o Deus de nossos maiores.

Porto, Festa da Purificação de Nossa Senhora, 2 de feveiro de 1887.

Presidente honorario

† JOAO, *Arcebispo de Mitylene.*

Presidente effectivo

Pº Dº THEOPHILO S. C. V. DE SEABRA,
professor de theologia.

1º Vice-Presidente

Dº ANTONIO MARIA PINHEIRO TORRES,
medico.

2º Vice-Presidente

Pº JOAO PEDRO FERREIRA AIROSA.

Secretario

Pº ILLIDIO JOSÉ VIEIRA DA COSTA.

Vogaes

D. LUIZ D'AZEVEDO DE SA COUTINHO,
ANTONIO LUIZ FALCAO.

veulent vivre heureux et civilisés, c'est dans le mouvement d'attraction qu'il produit au milieu des nations pour les restaurer, que nous voudrions voir entrer franchement, dès cette heure, notre pays si privilégié du ciel, notre pays auquel s'imposent tant de devoirs de reconnaissance envers le Dieu d'amour qui fut toujours le Dieu de nos pères.

Porto, Fête de la Purification de Notre-Dame, 2 février 1887.

Le Président d'honneur,

† JEAN, *ARCHEVÊQUE DE MITYLÈNE.*

Le Président effectif,

DOCTEUR THÉOPHILE DE SEABRA S. C. V.,
prêtre, professeur de théologie.

Le 1º Vice-Président,

DOCTEUR ANTOINE-MARIE PINHEIRO TORRES, *médecin.*

Le 2º Vice-Président,

JEAN-PIERRE FERREIRA AIROSA, *prêtre.*

Le Secrétaire,

DIEUDONNÉ-JOSEPH, VIEIRA DA COSTA,
prêtre.

Les Conseillers,

DON LOUIS D'AZEVEDO DE SA COUTINHO,
ANTOINE-LOUIS FALCAO.



LETTRE DE S. G. MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'ALBI

A M. DE SARACHAGA

Monsieur le Baron,

En raison de votre zèle intelligent et fécond, je crois devoir vous informer officiellement de la triple décision que je viens de prendre.

Désormais, l'archéologie, complément indispensable des études ecclésiastiques, sera enseignée aux séminaristes ; elle figurera au programme d'épreuve des jeunes prêtres, et une travée spéciale lui sera affectée dans la bibliothèque du clergé.

Je tiens essentiellement à ce que le culte eucharistique ait une large place à la fois dans l'enseignement et dans la bibliothèque.

En conséquence, je serais très heureux, Monsieur le Baron, si vous vouliez nous enrichir de votre *Revue* spéciale justement appréciée dans le monde savant, et qui a imprimé avec tant d'à-propos le mouvement pour ces sortes d'études.

Nos séminaristes, formés à votre école, mis en goût par ce qu'ils apprendront de vous, pourront devenir plus tard de sympathiques correspondants et d'utiles collaborateurs à votre œuvre, que je prie Dieu, du fond du cœur, de bénir et d'étendre pour la gloire de l'Eglise et l'édification des fidèles.

Veillez agréer, etc.

JEAN-EMILE, *Arch. d'Albi.*

CORRESPONDANCE DU RÈGNE

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. J. MATOVELLE

DIRECTEUR DE LA REVUE: *LA RÉPUBLIQUE DU SACRÉ-CŒUR*

A M. LE BARON DE SARACHAGA.

Très respecté Monsieur le Baron,

La grande œuvre de la basilique du Sacré-Cœur de l'Equateur doit être le foyer du grand mouvement religieux que nous essayons d'imprimer à notre petite république, pour le communiquer ensuite aux autres nations de notre continent. Tout d'abord, le comité Eucharistique de Quito s'est déjà adressé à tous les évêques de l'Amérique pour leur demander de consacrer leurs diocèses au Sacré-Cœur, et nous avons résolu de fonder une Revue spéciale pour soutenir et propager ce mouvement Eucharistique dans toute l'Amérique latine. Nous sommes assurés déjà du concours de quelques excellents prêtres qui seconderont ce mouvement en Colombie, au Chili, dans la république Argentine. J'espère que nous parviendrons ainsi à poser peu à peu les pierres qui, peut-être, serviront de base à l'œuvre magnifique de la constitution des Etats-Unis du Sacré-Cœur en Amérique. Chose digne de remarque : cette œuvre si gigantesque et si belle est plus facile à réaliser qu'on ne pourrait le croire.....

Une pensée qui m'a toujours préoccupé est celle-ci : Pourquoi donc les

catholiques d'Europe, si zélés pour le bien, ne font-ils jamais rien pour cette pauvre Amérique latine, à la perte de laquelle les Européens impies et incrédules s'emploient avec tant d'ardeur ? D'Allemagne est venu l'arrêt de mort contre Garcia Moreno, de France arrivent tous les jours des envoyés des Sociétés secrètes, les Espagnols indifférents propagent sur notre sol les Sociétés corruptrices ; les excitations au mal abondent, mais pour le bien, nous ne recevons rien, pas même un mot d'encouragement. D'après une loi du zèle chrétien formulée par saint Paul, nous devons dans nos œuvres de charité accorder la préférence aux catholiques : « *abundantes semper in opere bono, maxime ad domesticos fidei.* » Mais cette règle est oubliée en Europe ; les plus grands efforts sont tentés en faveur des infidèles, et personne ne daigne se souvenir des pauvres nations catholiques parvenues au bord de l'abîme. En France, en Italie, en Espagne, dans toute l'Europe, on a fondé d'innombrables congrégations de missionnaires pour le Congo, pour la Tartarie, pour la Chine, pour le Japon, et je ne sache pas qu'on ait fondé jusqu'à présent une seule congrégation de missionnaires pour l'Amérique latine. Cependant, peu de nations auraient aussi grand besoin de ce secours que les pauvres républiques américaines semblables au paralytique qui ne peut approcher de la piscine de Salut « *Quia hominem non habeo.* »

Ce n'est pas une simple théorie, mais bien une vérité pratique que je viens de vous exposer. Notre petite congrégation a commencé par se charger d'Azogues, petite ville de notre petite république, où, depuis bien des années, régnaient l'immoralité et l'indifférence religieuse. Eh bien, après deux ans d'un travail organisé par notre centre, Azogues est aujourd'hui une des villes les plus religieuses de l'Equateur. Qui a opéré ce prodige ? Le Très Saint Cœur de Jésus, l'adorable Sacrement de l'autel. Nous avons peu à peu rétabli ici les anciennes coutumes Eucharistiques de nos pères, la communion fréquente, l'adoration perpétuelle, les visites au Très Saint Sacrement..... et en peu de temps, les impies et les libéraux indifférents ont disparu, les bonnes mœurs se sont rétablies, et toute la population est devenue décidément pieuse.

C'est à cette méthode qu'il me semble nécessaire de recourir pour la grande conquête sociale du Règne du Sacré-Cœur : prendre d'assaut paroisse

à paroisse, province à province, nation à nation, et enfin continent à continent, pour que le monde entier tombe à genoux devant le Roi immortel des siècles.

Des hauteurs de la spéculation, il faut descendre sur le terrain pratique. Le règne du Sacré-Cœur n'étant autre chose que le Règne de Dieu, doit commencer par le grain de sénévé, et ce grain de sénévé est aujourd'hui la république de l'Equateur. Non seulement l'Equateur, mais encore toute l'Amérique latine serait promptement transformée en un jardin Eucharistique, en un véritable paradis terrestre, si nous avions des prêtres, des prêtres qui dirigent la presse, qui enseignent dans les universités, qui forment les paroisses. Des prêtres qui parlent aux gouvernements, les sermonent et les convertissent.

Savez-vous, Monsieur, pourquoi l'Amérique est perdue ? C'est par le manque de prêtres. Au Pérou, en Colombie, en Bolivie, il y a des populations entières qui n'ont pas vu un prêtre depuis douze ou quinze ans, ou, si elles en ont vu un, ce n'a pas été le prêtre qui édifie, mais bien le prêtre dégradé qui détruit. Il est honteux de le dire, mais il faut que l'Europe connaisse l'état de la pauvre Amérique et tâche d'y porter remède : deux maux affligent notre continent, le manque de prêtres dans quelques républiques, la corruption des prêtres dans d'autres. Il est des contrées, comme le Pérou et le Brésil, où l'immoralité du clergé est la source primordiale de tous les maux sociaux. Au Pérou surtout, mon Dieu ! Quels scandales ! La franc-maçonnerie trouve ses plus fervents adeptes et ses plus ardents défenseurs dans le clergé séculier. Il est des populations nombreuses qui ne connaissent de la religion catholique que les scandales des mauvais prêtres ! — Que de messes sacrilèges ! Quelles profanations des choses saintes ! Quelle dérision de notre sainte religion ! Les choses en sont arrivées à un tel point au Pérou, que les Chinois y recrutent des adeptes à Confucius ! Il y a là, à coup sûr, quelques bons prêtres, mais si peu ! et *quid inter tantos* ! Le Chili est, sous ce rapport, la plus favorisée des républiques américaines, toutes les autres souffrent plus ou moins des mêmes maux. Notre Equateur lui-même manque de prêtres ; il est un très vaste diocèse qui ne possède que son évêque et *quatre prêtres* ! Cette situation lamentable du clergé dans l'Amérique latine est la cause fondamentale de tous nos scandales politiques et religieux.....

Si la belle Société Eucharistique de Paray-le-Monial se propose d'établir le Règne de Jésus-Christ sur le monde, qu'elle commence par l'Amérique, où le terrain est déjà préparé; et d'Amérique, par répercussion ou contre-coup, le mouvement sauveur reviendra en Europe. Dans l'ordre de la divine Providence, le meilleur moyen de nous sauver nous-mêmes, c'est de sauver les autres; et le temps est venu où des Sociétés nouvelles de missionnaires pour convertir les nations paganisées sont aussi nécessaires que les Sociétés anciennes pour la conversion des nations payennes. Ce dernier miracle sera l'œuvre du Sacré-Cœur de Jésus, réalisant ainsi la belle prophétie: *Videbunt in quem transfixerunt*. La dévotion au Très Doux Cœur du Sauveur n'est pas faite pour les infidèles, mais bien pour les catholiques, pour ceux de la *Maison*, selon l'expression de l'Écriture: « *In domo eorum qui diligebant me.* » Les nations qui, des hauteurs de l'apostolat, sont tombées aux abîmes de l'incrédulité sont celles qui, de même que saint Thomas au Cénacle, se guériront de leur incrédulité en touchant le Cœur du Sauveur. Il n'est pas éloigné le temps où la France, l'Espagne, et les autres nations d'abord ferventes catholiques, aujourd'hui tristement incrédules, tomberont à genoux devant le Rédempteur en criant: « *Dominus meus et Deus meus!* » Cela sera quand toutes ces nations seront entrées dans le Cénacle, c'est-à-dire dans le mouvement Eucharistique qui va se propageant si rapidement par le monde. Mais la première conquête sera l'Amérique; et dans l'Amérique, l'Equateur; comme dans les processions, où les moins dignes et les plus humbles marchent les premiers.

C'est avec une respectueuse franchise, monsieur le Baron, que je vous ai exposé mes humbles idées. Puissent quelques-unes d'entre elles mériter d'être acceptées de vous et obtenir, dans la pratique, votre coopération.

Que ne puis-je vous raconter dans toute la vérité, cette soif qui me tourmente, de voir établir sur le monde le Règne, attendu depuis si longtemps, par le Sacré-Cœur du Sauveur! Voici venir la date mémorable de mil huit cent quatre-vingt-neuf. Deux siècles complets seront alors révolus depuis que le Sacré-Cœur a révélé à la Bienheureuse Marguerite-Marie son désir de voir les nations chercher le salut dans la blessure ouverte à son flanc divin. En deux siècles entiers, ne se sera-t-il pas trouvé un seul peuple pour réaliser ce désir? Eh bien, si vous, monsieur le

Baron, et les autres membres du *Règne de Jésus-Christ*, vous vous y employez, l'Equateur sera le pays où le désir du Sauveur deviendra une réalité.

La divine Providence paraît même préparer ce triomphe dans l'ordre physique. Chose bien remarquable, quoique inaperçue, le percement de l'isthme de Panama a coïncidé avec le grand mouvement religieux de l'Equateur, et on annonce que le passage sera ouvert précisément en 1889. Fasse le ciel que l'illustre France, Royaume de Jésus-Christ, et l'humble Equateur, république du Sacré-Cœur, se donnent un joyeux baiser au pied des autels du Dieu d'Amour. C'est la France qui a entrepris le percement de l'isthme; il n'y a pas de doute, *c'est la France qui doit sauver l'Amérique*. L'Espagne a ouvert à l'Amérique les portes de la Foi; la France va lui ouvrir les portes de l'amour, en l'introduisant dans le Très Doux Cœur de Jésus.

M. de Lesseps a entrepris l'œuvre glorieuse du canal de Panama, la Société Eucharistique de Paray-le-Monial peut en entreprendre une plus glorieuse encore : la reconstitution sociale et religieuse de l'Amérique. Alors, chose admirable mais certaine, d'Amérique viendra le salut pour la France.

Si je pouvais vous raconter dans les étroites limites d'une lettre, les surprenantes révélations que le Sacré-Cœur a faites, à cet égard, à quelques âmes privilégiées !

Excusez-moi, Monsieur, d'avoir trop longuement développé, dans cette lettre, ma manière de voir. Daignez agréer, etc.

Julio MATOVELLE.

HISTOIRE MONUMENTALE

LES MONUMENTS DU CHRIST-ROI A LA CATHÉDRALE DE BARCELONE

La cathédrale de Barcelone possède, entre autres richesses religieuses et artistiques, un Christ du XIII^e siècle appelé le *Crucifix* ou le *Saint-Christ de Lépante*, un trône de la fin du XIV^e siècle, nommé le *Trône d'Aragon*, et enfin un splendide ostensor de la même époque. A ces objets se rattachent des souvenirs précieux pour l'histoire du règne social de Jésus-Hostie et, à ce titre, ils méritent d'être reproduits et expliqués dans la *Revue du Règne*.

Pour comprendre à fond la raison d'être de ces monuments religieux, il faut remonter par la pensée à la grande période historique du moyen âge.

L'hommage lige au Christ-Roi, d'où le serment prêté sur l'Hostie ; les combats avec l'Hostie portée dans des arches sur les chars de bataille eucharistiques ; les crucifix de bataille dressés à la proue des galères amirales, avec le Saint-Sacrement placé dans la tour de poupe du vaisseau dirigeant l'escadre, pour indiquer que le Christ veille au gouvernail, au-dessus de la barre de commandement, présidant en personne à l'expédition navale : tout cela s'écarte fort des usages actuels et peut étonner les hommes de notre temps qui n'ont qu'une légère teinture d'histoire ; mais il n'en est pas moins vrai que les Sociétés modernes basent encore ce qui leur reste de force et de prépondérance, sur ces sortes d'hommages reconnus autrefois indispensables pour bien gouverner.

Les Sociétés chrétiennes de la dernière période du moyen âge, du XIII^e au XVI^e siècle, reconnaissaient encore, dans le *Christ-Hostie*, leur *monarque crucifié*, comme l'appelle l'Eglise (1), auquel en de certaines circonstances de grave péril pour l'Etat, ou de triomphe à la Fête-Dieu, ou d'engagements

(1) *Christum regem adoremus dominantem gentibus* (Invit. de l'office du S. Sacrement). — *Christum regem crucifixum, venite adoremus* (Invit. de l'office de la Passion).

sur mer ou sur terre, l'Etat chrétien devait rendre des hommages nationaux et princiers, dont ensuite l'on a ignoré et perdu le sens.

Ces hommages dérivait eux-mêmes de l'idée que les Sociétés chrétiennes, fondées du ix^e au xii^e siècle sur le lien féodal, avaient de l'hommage lige au Christ-Hostie-Roi, (dont le Christ-Couronné que nous avons déjà décrit, et le Christ-Cuirassé dont nous parlerons plus tard, sont les vestiges liturgiques).

Lorsque, entraîné par l'orgueil de la victoire de Courtrai (1328), Philippe de Valois somma avec hauteur Edouard III d'Angleterre de lui faire hommage en qualité de duc d'Aquitaine et de comte de Ponthieu, le roi d'Angleterre se présentant, le 6 juin 1329, dans le *chœur de l'église cathédrale d'Amiens*, fit hommage en termes vagues: il ne fut ni *lige* ni *simple*. C'était à cette époque une distinction importante (1). L'hommage *simple* différait de l'hommage *lige* (2) en ce qu'il n'était nullement personnel: le vassal ne le rendait que pour raison d'un fonds érigé en fief. L'hommage lige constituait des devoirs plus étroits, des obligations plus étendues; il affectait tous les biens du vassal qui ne pouvait s'affranchir de la ligéité sans le consentement de son seigneur, même en abandonnant le fief lige. Par cet honneur le vassal devenait l'homme du baron; il était contraint de suivre sa bannière et de combattre pour lui en personne (3). Mettez à la place du baron ou seigneur le Christ au tabernacle, et au lieu du vassal, le chef chrétien ou le roi, et vous aurez une idée de la constitution des Etats chrétiens au moyen âge.

C'est à ces idées essentielles à la constitution de la Catalogne et de l'Aragon que se rattachent les monuments somptuaires du Christ-Hostie-Roi conservés à la basilique de Barcelone, qu'il nous faut maintenant expliquer. Nous commencerons par le trône d'Aragon, bien que d'une date matériellement plus récente que celle du Christ de Lépante, parce qu'il se rattache à des faits plus anciens que ceux rappelés par le Saint-Christ de don Juan.

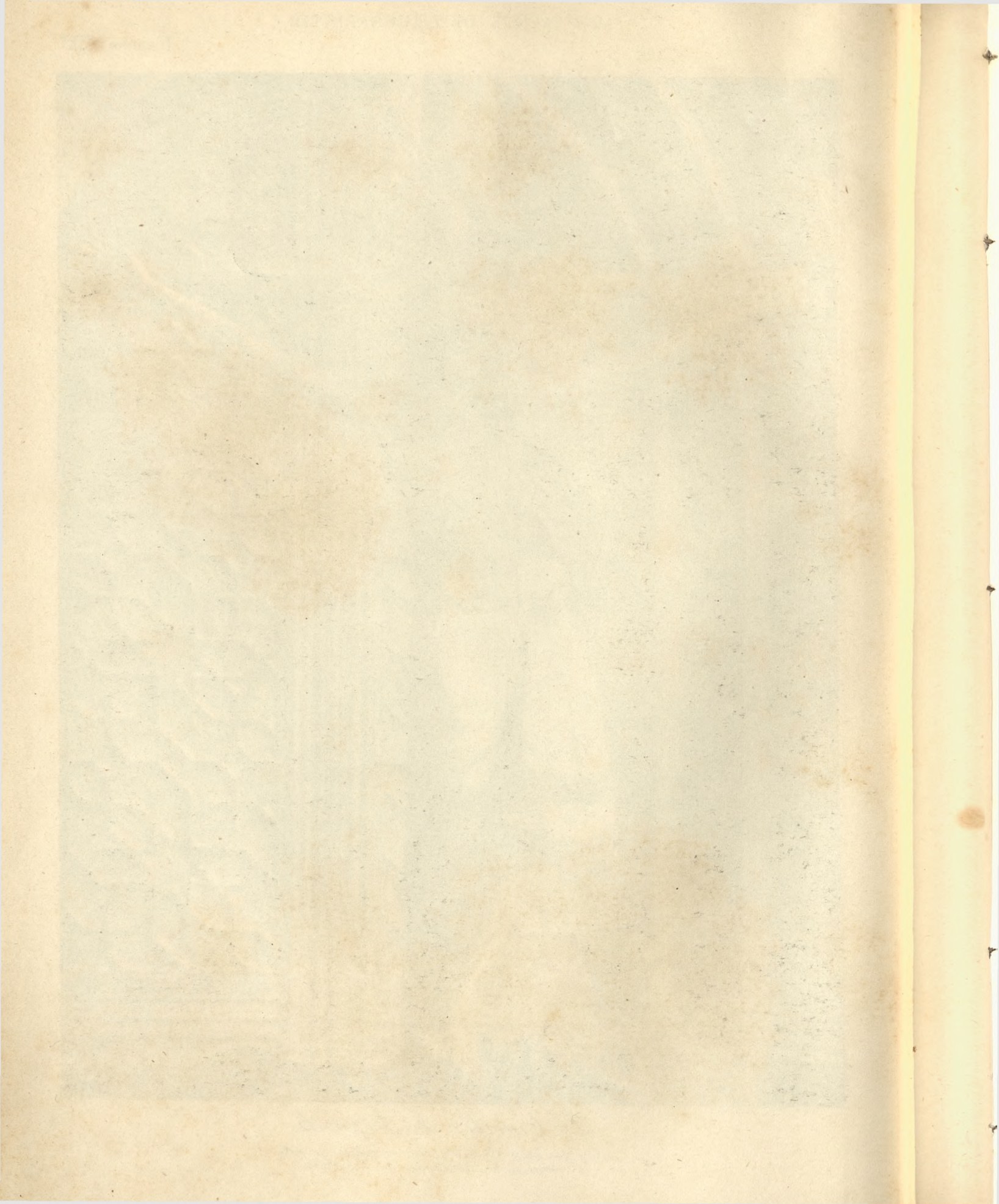
(1) J. Vatout : *Résidence royale d'Eu*, p. 99.

(2) *Lige* du latin *ligare*, lier.

(3) Vatout : liv. I, p. 102.



*Le Crucifix de Lépante
arboré par Jean d'Autriche sur sa galère amirale
et conservé à la Cathédrale de Barcelone.*



PREMIÈRE PARTIE : LE CHRIST VICTORIEUX

I

LE TRÔNE D'ARAGON (1). — Citons d'abord la description donnée par une revue de Madrid, » La Lampara « qui cite elle-même les ouvrages intitulés : « *Bellezas de España* » et « *Barcelona antigua y moderna* » : « L'ostensoir de la Fête-Dieu, à la cathédrale de Barcelone, a pour support le siège du trône d'un monarque, Martin d'Aragon; et c'est aussi sur ce même siège placé dans un grand char de triomphe, qu'un autre roi d'Aragon, Jean II, revenant de Perpignan, après la conquête du Roussillon, fit son entrée à Barcelone, le 22 octobre 1473.

« La chaise est remarquable par la délicatesse de son exécution, comme « par la hardiesse de ses lignes et l'harmonie de ses contours. Ces qualités « ressortent surtout à la base dont le front présente un arc orné de segments, « et dont les côtés offrent de petites ogives trilobées, soutenues par des « colonnettes fort légères, et couronnées deux à deux par de gracieuses « rosaces. Le dossier composé de trois frontons est moins agréable à cause « de la confusion des lignes. »

Ajoutons quelques détails : le dossier du trône mesure 1^m 35 ; le devant 0^m 48 ; le siège a 0^m 52 de large, et 0^m 41 de profondeur.

A première vue, on reconnaît un délicieux travail de la fin du xiv^e siècle. D. Martin régna, en effet, de 1395 à 1410, époque où l'art ogival a perdu de sa simplicité primitive, mais n'est pas encore tombé dans l'exagération et les mille détails de la troisième période ogivale. Les faces latérales sont formées de deux ogives géminées surmontées d'une frise losangée qui contourne le siège de trois côtés. Au dessus, deux gracieuses volutes feuillagées relient le siège au dossier et servent d'accoudoirs.

Le dossier est formé par un ensemble architectural composé de trois compartiments égaux en largeur et en hauteur, à deux étages, et terminés par des pinacles et clochetons. Il semble que si le fronton du milieu avait un peu plus d'élévation que les deux autres, cela donnerait à l'ensemble plus de légèreté. Ce défaut, si c'en est un, est racheté du reste par deux tiges

(1) Voir la planche LXX^e, à la page 98 du présent numéro.

élégantes, terminées en spirales, qui ont été adaptées au dossier pour soutenir, au-dessus du Saint-Sacrement, une riche couronne.

Cette question se pose maintenant : Comment se fait-il que le trône des rois d'Aragon ait été affecté au service du Saint-Sacrement, et cela à Barcelone, capitale de la Catalogne ?

Pour résoudre cette double question, il suffit de rappeler quelques particularités de l'histoire d'Espagne qui nous montrent entre ces deux pays un lien social, dont le trône d'Aragon, laissé en don à la Catalogne, est demeuré comme le riche et précieux symbole. C'est un brillant souvenir d'une jonction qui dura plus de deux siècles et demi (1137-1410) et qui fut si glorieuse pour la province de Catalogne. Ce don magnifique, fait par le dernier des rois de la Maison de Barcelone qui ait régné sur l'Aragon, et sa pieuse destination au service de Jésus-Hostie sont comme l'emblème tardif d'un hommage, plus ancien, de toute une nation envers le Saint-Sacrement, comme l'expression sensible du lien social existant depuis des siècles entre le Christ sacramenté, d'une part, et les chefs de la Catalogne et de l'Aragon, d'autre part.

Cet hommage ou lien social se trouve stipulé au chapitre IX du *fuero* (ou code) de Sobrarbe, dont la première disposition est le fameux *fuero* de lever le Roi, « *Fuero de alzar Rey*, » indiquant la manière de mettre le roi sur le pavois d'Aragon.

« Il faut savoir, dit M. J.-M. Antequera, dans son ouvrage sur la législation espagnole, qu'entre les fonctions du magistrat suprême d'Aragon, appelé le « *Justizia* » se trouvait celle de recevoir le serment. » Le *fuero* de « *alzar Rey* » indique le serment que le roi devait prêter de maintenir le droit d'Aragon et ses prérogatives. Puis il règle comment « *le Roi s'élève assis sur le trône de Rome, ou d'archevêque, ou d'évêque, après avoir passé la nuit en vigile, entendu la messe, et offert pourpre et monnaie de son effigie; et, ayant communiqué, qu'il se mette debout sur son bouclier, en même temps qu'on l'élève sur le trône, les gentilshommes le tenant et criant à tous poumons: Royal! Royal! Royal! (1)* ».

Sobrarbe, aujourd'hui province d'Huesca, était une république indépendante, fondée au VIII^e siècle, qui défendit glorieusement son indépendance

(1) Antequera, p. 274.

contre les Arabes, puis s'éteignit, au ix^e siècle, anéantie par l'invasion d'Abdérame III (1).

Le pacte de Sobrarbe a dû être juré au ix^e siècle, à l'approche d'Abdérame I, et les chrétiens qui l'adoptèrent se sont inspirés du pacte de Cavadonga juré par Pélage pour la Galice et les Asturies. La dernière phrase du préambule du même « fuero » le dit textuellement : « Ils écrivirent (les chefs chrétiens de la république de Sobrarbe) ces *fueros*, en suivant le conseil des (chefs) Lombards et Francs, et puis ils élurent pour roi, le roi Pélage (2). »

C'est-à-dire qu'à l'approche d'Abdérame I, ils placèrent la république de Sobrarbe sous la sauvegarde des rois de Galice et des Asturies, dont Pélage avait été le fondateur et avait en même temps donné l'exemple de la défense du règne du Christ contre l'Islam.

La république, avons-nous dit, s'éteignit au ix^e siècle, anéantie par l'invasion d'Abdérame III, mais ses *fueros* furent adoptés par l'Aragon, fondé au xi^e siècle, sur les ruines de Sobrarbe, dont ils devinrent le code. Au xiii^e siècle, l'Aragon ayant acquis la suprématie sur la Catalogne, conquis Valence, les Baléares, la Sicile et une partie du royaume de Naples, le fuero de Sobrarbe fut imposé aux divers chefs féodaux et tenant fiefs d'Aragon.

Dans le pacte juré par Pélage au viii^e siècle, comme dans le fuero de Sobrarbe, juré au xi^e pour l'intronisation des rois catholiques en Aragon, le Christ-Hostie est le lien social qui donne au peuple chrétien le droit d'élire son roi, à condition que le chef élu reconnaitra la souveraineté du Christ, et du Christ dans l'*Eucharistie*.

De là, l'obligation du serment de la part du chef montant sur le trône, en face de l'autel et sur l'hostie, de maintenir la charte de liberté du peuple chrétien. Ainsi le jura Pélage, dans la cathédrale de Lugo, où le tabernacle est resté tel qu'il était disposé lors du serment, la porte du tabernacle étant en cristal, de telle sorte que le Saint-Sacrement reste perpétuellement exposé (3).

Ainsi le juraient, à son exemple, les rois d'Aragon, recevant leur pouvoir du Dieu de l'Eucharistie. Voilà pourquoi on assied l' élu, la veille, sur le *trône*

(1) Guérout et Lavallée, *Histoire d'Espagne*, p. 170.

(2) Antequera, p. 162.

(3) *La Lampara*. De l'exposition perpétuelle du Saint-Sacrement à Lugo.

de Rome, comme tenant le droit de Rome, parce que, dans les temps primitifs, le territoire espagnol relevait comme fief du Saint-Siège, comme l'Angleterre, la Hongrie, la Pologne et plusieurs autres contrées, ainsi que l'attestent les encycliques de Grégoire VII.

On l'assied sur le *trône d'archevêque ou d'évêque*, parce que l'élu pouvait avoir d'autre part précédemment fonction d'empereur ou de roi. S'il était empereur, il avait le droit d'être sacré d'après le rituel des archevêques, sur siège archiépiscopal; tandis que, s'il n'était que roi, il n'avait le droit d'être sacré que d'après le rituel des évêques, sur siège épiscopal.

L'élu ainsi placé sur son trône, devant l'autel, devait passer la nuit *en vigile*; et le lendemain à la messe, *offrir la pourpre et la monnaie frappée pour son sacre*, c'est-à-dire reconnaître par ces offrandes, à l'instar des Mages, aux yeux du peuple assemblé, la royauté sociale de Jésus-Christ. Puis le roi *communiait*; et c'est alors seulement qu'ayant reçu, de par le corps de Jésus-Christ, communication du droit royal de se *mettre debout sur le trône*, les *gentilshommes posant le bouclier royal sous les pieds de l'élu*, *élevaient le trône pour montrer le roi au peuple*, en criant : *Royal! Royal! Royal!*

Transportons-nous à l'époque où fut mis en vigueur pour la première fois, en Espagne, ce rit du sacre royal. C'était le temps où les Arabes balayaient tous les trônes de la Péninsule. Il n'en restait plus un debout lorsque Pélage se réfugia dans les Asturies avec tout ce qui restait de catholiques en Espagne. Il est probable que ce fut quelque moine échappé de l'Irlande, en ce moment envahie par les Anglo-Saxons fuyant les Normands, qui révéla à Pélage et aux chrétiens réfugiés dans les cavernes de Cavadonga le mode de l'élection royale d'après le rituel consigné, par ordre d'un ange, dans l'ouvrage célèbre de l'irlandais Colomba intitulé : « Le livre de l'ordination des rois. »

« Après que les Irlandais furent devenus les instituteurs des Anglo-Saxons, dit Ozanam, on n'est point surpris de voir, chez leurs disciples, « la tradition d'une royauté marquée d'une onction sainte et de trouver « dans le Pontifical d'Eybert, archevêque d'Yorck, en 735, un rituel pour « le sacre des rois. Ce temps est celui de Pépin couronné en 752. On « comprend dès lors que saint Boniface, dont l'Angleterre est la patrie, ait « transporté le rituel d'Yorck sous les voûtes de la cathédrale de Soissons. »

Mais revenons à l'Espagne. Le sacre des rois s'y faisait donc à peu près comme dans les autres pays. On peut voir la même disposition du siège ou trône du sacre dans le bas-relief récemment découvert par Mgr Barbier de Montault, à Monza (1).

Tant que les rois d'Aragon furent élus parmi les ducs aragonais, ils furent sacrés à Saragosse ou à Pampelune. Lorsqu'ils furent pris parmi les comtes de Barcelone, c'est dans cette ville qu'eut lieu la cérémonie du sacre. Le trône de la cathédrale de Barcelone est donc fort probablement le siège du sacre de D. Martin I, fils de D. Pedro le Cérémonieux, ce dernier mort en 1390.

Ce trône a dû servir aussi au sacre de Jean II, fils de Ferdinand l'Honnête, l'an 1470; et fut donné par lui à la basilique pour servir de support à l'ostensoir de la Fête-Dieu.

L'on sait que les rois avaient, en d'autres pays, pour coutume de faire abandon de leur couronne de sacre à quelque sanctuaire. En Aragon, les rois donnaient leur trône de sacre ou quelques insignes ayant servi à la cérémonie, pour rehausser la pompe des solennités de la Fête-Dieu.

C'est ainsi que Jacques le Batailleur offrit au Sanctuaire de Daroca un coffre en or massif pour porter en triomphe, le jour de la Fête-Dieu, les corporaux ensanglantés de l'Hostie de Daroca.

Il serait trop long de rapporter ici les raisons pour lesquelles les rois d'Aragon avaient une tendance particulière à rehausser par tous les moyens les solennités du *Corpus Domini*. Qu'il nous suffise de dire que l'Aragon, plus que tout autre royaume, avait ressenti les effets de cette institution. Ses premiers rois, comme les derniers, connaissaient parfaitement les rapports qu'avait eus la dévotion à Jésus-Hostie avec l'affermissement de leur trône, depuis le moment de sa fondation.

II

LE SAINT-CHRIST DE LÉPANTE (2). — Voici ce qu'écrivit, au sujet du crucifix miraculeux de la cathédrale de Barcelone, le chanoine archiviste de la Basilique : « L'on ignore quand ce crucifix fut placé dans cette église. Il « est constaté cependant qu'en 1651, c'est-à-dire quatre-vingts ans après

(1) Monographie de Monza.

(2) Voir la planche LXIX^e, à la page 86 du présent fascicule.

« la célèbre bataille navale, la *Confrérie du Saint-Christ de la galère de Jean d'Autriche* existait déjà.

« L'on assure que cette vénérable image fut arborée par Jean d'Autriche, « sur son vaisseau amiral, au commencement du combat, et qu'au moment « où une bombe ennemie allait frapper le corps du Christ, celui-ci s'inclina « de côté pour éviter le boulet, le corps restant tourné vers la droite, ainsi « qu'on le voit actuellement. »

La croix, haute de 3 mètres, mesure 1 mètre 65 à la traverse. Elle est écotée, c'est-à-dire qu'elle représente un arbre dépouillé de ses branches; c'est ainsi qu'est représentée une croix de la fin du XII^e siècle, dans les *Annales archéologiques* de Didron, et la croix du christ de Mozat (Puy-de-Dôme), du XIII^e siècle.

Le christ de Barcelone dépasse les proportions naturelles, puisqu'il a 2 mètres de hauteur, sur 1 mètre 50 de largeur de l'extrémité d'une main à l'autre. Il est attaché à la croix par trois clous, le pied droit posé, comme d'habitude, sur le pied gauche. Le torse se porte vers la droite et la tête, couronnée d'épines, est inclinée du même côté. Jésus est représenté dormant suivant l'usage constant de la deuxième période ogivale, pour dire : *Ego dormio sed cor meum vigilat; du fond du tabernacle je veille sur vous et je vous sauvegarde*. Les yeux sont abaissés, et le côté percé et saignant au-dessous du sein droit. Les traits du visage sont soignés, mais l'anatomie du buste et des bras n'est que sommairement indiquée, pour ne pas donner au Corps du Christ l'aspect d'un *supplicié*, mais d'un chef *glorieux*, dans la plénitude de sa force et de sa victoire.

Les clous à tête ronde sont exactement reproduits des *saints clous*. Une ceinture en soie brodée, agrafée par un brillant, entoure le corps et ne permet pas de voir la forme de la ceinture sculptée. Une étoffe également de soie, fixée au sommet de la croix et portant l'inscription INRI, empêche de voir le titre sculpté, s'il en existe.

D'après cette description et la reproduction que nous donnons ici on peut juger que ce christ est de la fin du XIII^e siècle ou du commencement du XIV^e. La gloire en rayons inégaux qui surmonte, ou plutôt couvre le chef, doit avoir été ajoutée à la Renaissance, peut-être après le retour de Lépante.

Ce christ, d'une conservation parfaite, est en grande vénération à Barcelone.

Il n'existe aucun monument écrit relativement à son histoire et tout ce qu'on en sait nous est venu par la tradition, qui le donne comme ayant été arboré sur la galère de Don Juan. Cette tradition a un solide appui dans la mention indiquée plus haut de la *Confrérie du Saint-Christ* existant en 1651. Par exemple, nous n'avons pas besoin de la légende pour expliquer l'inclinaison du corps à droite. Sans nier la possibilité du fait qu'elle rapporte, nous ferons remarquer que c'est bien là la pose donnée aux crucifix de l'époque gothique, et surtout du XIII^e siècle.

La vision de Constantin, où la croix, ou plutôt le chrisme figurant la croix lui fut montré avec ces mots : *In hoc signo vinces*, « par ce signe tu vaincras », ouvre la carrière de ces victoires dues au Christ-Roi ; la croix de Lépante serait-elle destinée à la fermer ? Non ! Si les sociétés modernes ébranlées et penchant vers la ruine veulent ne pas périr, elles remettront à leur tête le chef divin dont on ne méconnaît pas impunément les droits sociaux, et à leur base le fondement nécessaire posé par Dieu lui-même et que personne ne peut changer sans tout détruire.

L'Espagne, plus fidèle qu'aucune autre nation, peut-être, aux anciennes traditions, ne regarde pas, même encore aujourd'hui, le crucifix comme une simple reproduction de la crucifixion calvérienne, mais toujours comme une sainte image du Christ-Hostie ; voilà pourquoi sur les crucifix faits en Espagne, le Christ est représenté presque toujours *dormant* ; presque jamais *mort* ; voilà pourquoi le christ de Barcelone se nomme, en espagnol, *le Saint-Christ de Lépante*.

L'usage d'employer les crucifix de batailles sur mer semble venir des Portugais, du moins comme signe adopté pour le branle-bas. C'est à cet usage que fait allusion Sa Sainteté Léon XIII dans ce beau tableau des grandeurs du Portugal.

« Auprès de l'image des plaies de Jésus-Christ qui est la bannière
« populaire de la nation, vos ancêtres avaient coutume d'arborer la Très
« Sainte Croix sur leurs trirèmes, dans les batailles, animés en cela d'un
« sentiment de vénération et à la fois de confiance, afin de montrer ainsi
« que leurs éclatantes victoires ils les remportaient, non pas tant par la
« force des armes que par la vertu de la même Croix. »

Peut-on s'étonner après cela que les escadres chrétiennes, engagées à Lépante dans une lutte décisive entre la Chrétienté et l'Islam, aient eu

recours au signe de bataille employé de tout temps dans les engagements combinés du Portugal et de l'Espagne contre le Croissant ?

Les amiraux du Portugal ne donnant le branle-bas qu'à l'apparition du Christ à la proue de leur galère, les amiraux d'Espagne n'attaquaient aussi qu'à ce signal. Il en fut ainsi du XII^e au XV^e siècle. Comment s'étonner dès lors que Don Juan ait employé le même signe ?

Dans une rencontre générale où il s'agissait de sauver la Chrétienté, tout autre signe de combat aurait été déplacé, et contre les règles préétablies dans l'espèce. Jean d'Autriche devait, comme amiral en chef, se procurer un christ de bataille, selon les anciens règlements. Où pouvait-il en prendre un plus commodément qu'à la cathédrale de Barcelone, puisque c'est de Barcelone que partait son escadre ?

Sans doute ce christ avait déjà maintes fois servi au même usage, dans les expéditions que les amiraux catalans avaient faites de concert avec les flottes du Portugal. Sans doute ce grand christ de bataille était déjà regardé alors comme trophée national, gardé dans la basilique au même titre que le grand étendard des Croisés catalans.

On pourra objecter que le pape saint Pie V, promoteur de cette nouvelle croisade, avait envoyé à Don Juan un étendard, qui devait être comme le drapeau de l'armée fédérée, sur lequel le Pape avait fait représenter Jésus en croix, généralissime divin de l'expédition. Quelle nécessité par conséquent de prendre un christ de bataille ? Nous ferons remarquer que le christ fut pris à Barcelone au départ de l'escadre espagnole et que l'étendard ne fut remis à Don Juan qu'à Naples, par le cardinal Granvelle, au milieu d'une Messe solennelle ; que le Christ fut arboré à la proue du vaisseau amiral, où il demeura peut-être pendant toute l'expédition, tandis que l'étendard du Pape fut arboré au grand mât, au moment de livrer bataille (1). L'un par conséquent n'excluait point l'autre.

On dira encore que saint Pie V et toute la Chrétienté attribuèrent la victoire de Lépante à la protection de la Sainte Vierge, que ce fut à cette occasion que l'invocation *Auxilium christianorum* fut introduite dans les Litanies de Lorette et que fut instituée, quelques années après, la fête du Rosaire. Sans doute, mais si la Sainte Vierge apparaît ici, ce n'est toujours

(1) *Hist. de l'Église*, par l'abbé Daras, t. XXXV, p. 270-275.

que comme intermédiaire entre son Fils et l'Eglise. La Sainte Vierge fut le moyen dont Dieu voulut se servir pour accorder la victoire à son Eglise, mais l'agent principal, le sauveur véritable fut le Christ. Le Pape n'avait-il pas dit à Marc-Antoine Colona, en le bénissant : « *Allez au nom du Christ ; combattez son ennemi ; vous vaincrez !* » Et quand il put juger que les confédérés pouvaient être en mesure de rencontrer les infidèles et d'engager le combat, les différentes maisons religieuses de Rome ne reçurent-elles pas l'ordre de veiller et de prier, afin que les supplications s'exhalassent sans aucun intervalle au pied du *Très Saint-Sacrement* ? (1). C'est donc le Christ, et nous pouvons dire, le Christ-Hostie qui a vaincu à Lépante.

Après l'expédition, le crucifix fut rapporté dans la cathédrale qui l'avait prêté à cette nouvelle victoire, et placé sans doute de façon à pouvoir être vu de près. C'est alors que, pour contenter la piété des fidèles, et faciliter la dévotion populaire à ce crucifix, on lui destina la chapelle du chevet, derrière le maître-autel, dont le rétable le masque aujourd'hui complètement. Auparavant il devait, placé à l'arc triomphal, se profiler dans la grande nef dont il était le principal ornement, car c'est ainsi qu'apparaissent ces grands christs dans les basiliques du moyen âge et même de la Renaissance.

Mais, comme tout s'harmonise dans les manifestations du culte catholique aussi bien que dans les desseins de la Providence, le Christ de Lépante ne manque pas d'affinité avec le trône d'Aragon : l'un explique et rehausse l'autre dans la basilique des croisades. C'est du trône d'Aragon et d'un de ses premiers rois, D. Jayme I^{er} (1213-1276), qu'était parti, à Daroca, le premier signal d'adhésion d'un royaume à la solennisation de la Fête-Dieu, avant même que cette fête ne fût d'obligation, en même temps que la levée en masse pour chasser les Maures de l'Espagne, d'après l'attestation d'un archevêque de Valence rapportée par le P. Fonseca (2). C'est du crucifix de Barcelone qu'est parti, à Lépante, le dernier signal pour ensevelir la puissance de l'Empire ottoman, sur la Méditerranée.

Tout se tient : *le Trône et la Victoire.*

Ce sont *deux aspects* du même *Christ-Victorieux !*

(A suivre)

J.-B. CHABAU, *chan. hon.*

(1) Darras, *loc. cit.*, p. 280.

(2) *L'expulsion des Maures*, liv. IV, c. 7.

L'ESTHÉTIQUE DU RÈGNE

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

MANIFESTÉ PAR LE MOYEN DE L'ART

IV

TROISIÈME PÉRIODE. — LES TEMPS MODERNES (1)

(Fin)

II. — Voilà pourtant que l'idée chrétienne s'est relevée dans l'art, d'autant que graduellement, on s'en était aperçu, elle s'affaissait dans l'art chrétien lui-même ; et il est arrivé que dans aucun autre siècle, peut-être, on n'avait bâti d'églises, en aussi grand nombre et aussi bien que dans le nôtre. Welby Pugin a donné l'impulsion en Angleterre ; bientôt elle a été suivie en France, et sous l'empire de ce mouvement, l'Allemagne vient d'achever sa cathédrale de Cologne.

Il est vrai que dès qu'il s'agit d'une œuvre de premier ordre, il faut remonter de cinq siècles en arrière pour retrouver le souffle qui les inspire, et que, en attendant l'achèvement de l'église du vœu national, nous ne voyons point apparaître de ces œuvres qui, rivalisant d'importance avec nos anciennes cathédrales, puissent être données comme étant tout entières notre ouvrage de la base au sommet.

La puissance de construction si prodigieuse de notre temps a pris une autre direction, l'on sent que le nombre nous échappe, mais c'est une monstrueuse erreur que de tout faire reposer sur le grand nombre. Même

(1) Voir le commencement de cet article, à la page 28 du fascicule de janvier 1887.

la règle du vrai et du juste est-elle de ne compter de succès qu'à la condition de les obtenir par voie de majorités ? Qu'il ait ou non la majorité, le Règne de Jésus-Christ ne s'en poursuit pas moins et il s'affirme par la fécondité de ses œuvres : des œuvres qui persistent et fructifient. Un de ces mots par lesquels on trompe les multitudes est celui du progrès ; et l'on fait consister le progrès dans le changement qui est le contraire du progrès.

Pour progresser, au contraire, la première condition est de durer, et ensuite il faut se développer. Quand on est dans les vraies conditions du progrès on peut attendre. La semence ne germe pas aussitôt qu'elle est mise en terre ; elle ne produit ensuite d'abord qu'un peu d'herbe et il faut du temps pour qu'il en vienne des épis et que le bon grain soit récolté, tiré et rentré dans le grenier. Notre sainte religion triomphe par cela même qu'elle subsiste, qu'elle continue de subsister. Et dès qu'elle subsiste, ne doutez pas qu'il y ait en elle un travail au moins intérieur de production. Il en est de même de tout ce qui lui tient ; nous le dirons, par conséquent, de l'art chrétien ; et nous sommes persuadé que l'avenir lui appartient. Ces recrudescences par lesquelles il se manifeste, insuffisantes en ce moment pour atteindre le but de glorieuse manifestation qui lui est proposé, sont un témoignage du travail et de la sève chrétienne ; et ses fruits seront recueillis quand l'heure en sera venue.

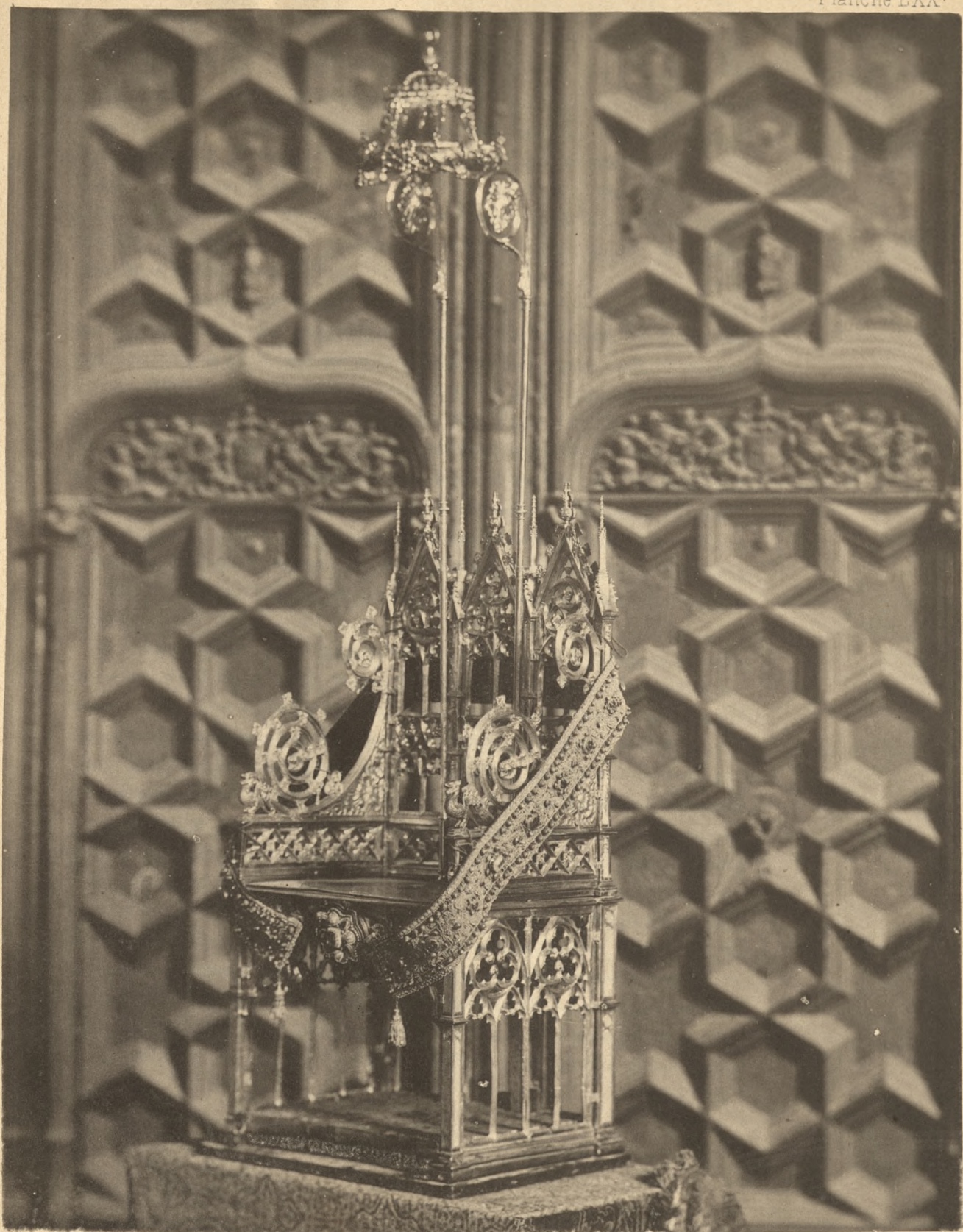
Qui dit art, dans une acception du terme suffisamment élevée, l'entend à la fois de ce qu'il faut rendre et de la manière de le rendre ; il y faut le fond et la forme, vérité et beauté dans le fond, vérité et beauté dans la forme : le fond avant la forme, mais aussi la forme avec le fond. Le fond doit préexister puisqu'il doit inspirer le choix de la forme ; et quand l'idée a été saisie, quand l'affection a été saisie, en tant qu'elles peuvent être, qu'elles doivent être l'objet d'une manifestation de grande beauté, on peut dire que le germe existe, qu'il est semé et qu'il ne faut plus que des circonstances favorables pour lui faire produire tous ses fruits. L'idée chrétienne formulée humblement dans un *cubiculum* des catacombes n'avait qu'à progresser, qu'à se développer, pour produire Saint-Pierre de Rome.

La bonté infinie de notre divin Maître s'est d'abord formulée sous la douce figure du bon Pasteur, le pasteur nourrit ses brebis : et, pour qui

sait pénétrer la valeur de cet emblème, le pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, qui les nourrit de son sang.

Quand vint le triomphe de l'Eglise, ce triomphe procuré par la conversion de Constantin, qui n'était qu'un prélude, cependant, une de ces images du triomphe définitif, qui se répètent de temps en temps pour entretenir la confiance et ne dispensent pas de combattre, ne donnent pas de signal pour désarmer : Le *Christ triomphant* apparaît, avec toute la majesté, la puissance, que les artistes étaient capables de lui imprimer ; comme l'expression de ce que les fidèles pouvaient attendre de son Règne, c'est-à-dire bien plus qu'il ne leur était donné. Si la céleste image ne répondit pas à la grandeur de l'idée, on peut dire du moins que tout ce qui a été réalisé de plus grand, de plus admiré pour représenter Jésus-Christ dans sa puissance et sa gloire, est provenu de cette idée, comme l'épi provient du grain de blé. Prenez chez Raphaël le *Christ* de la *Dispute du Saint-Sacrement*, celui de la *Transfiguration*, chez Michel-Ange, le *Christ* de la Minerve, prenez peut-être, avec plus de raison encore, le *Christ* de Léonard de Vinci, dans sa Cène, prenez-les, non pas seulement tels qu'ils vous sont donnés, mais tels que ces grands artistes les auraient voulu, car on sent bien qu'ils n'ont pas fait ce qu'ils auraient voulu ; prenez-les tels que vous pouvez les concevoir sous l'impulsion donnée à votre esprit par l'effet de l'art, par de là tout ce que l'on a pu réaliser. Vous ne voyez rien, vous ne concevez rien qui n'ait son principe, sa raison d'être, son germe dans l'idée que les chrétiens du VI^e siècle se faisaient du Fils de Dieu représenté dans les splendeurs de son Règne et céleste et terrestre.

Après l'image du Christ triomphant dans le cours des temps, celle de Dieu crucifié est devenue pour les chrétiens, toujours appelés à combattre et à souffrir dans ce monde, leur image principale. Cette image, on l'a appelée par excellence un *christ* parce qu'elle en était venue à représenter mieux qu'aucune autre l'idée qu'ils se faisaient de Dieu qui s'est fait homme et s'est livré à la mort pour nous racheter. Après avoir représenté notre divin Sauveur comme en triomphe sur la croix même, on en est venu à rechercher l'idéal d'un crucifix dans l'expression de la douleur à son paroxysme, unie au plus ardent amour, soit que cet amour s'élève vers Dieu le Père dans le



Le Trône d'Aragon

servant à porter le S^t Sacrement à la Fête Dieu, à Barcelone.

sentiment du sacrifice, soit qu'il se dirige vers nous dans l'expression d'une indicible tendresse. Sur ce thème ont été faits bien des chefs-d'œuvre ; et l'on peut en faire dériver non seulement les plus beaux de nos crucifix, mais toutes les images de Jésus-Christ souffrant représenté dans les diverses phases de la Passion, qui peuvent porter à la componction. Aucun cependant de ces chefs-d'œuvre ne saurait atteindre l'idéal auquel la pensée chrétienne invite l'art à s'élever.

Voilà maintenant un autre idéal qui vient soulever les âmes. La plupart des artistes ont, il est vrai, aujourd'hui, malheureusement des âmes trop inclinées vers la terre pour ressentir cette impulsion, mais enfin il ne faut qu'une étincelle pour allumer un brasier, et les âmes sont aussi communicatives que le feu. Une idée qui a pris feu dans l'âme de quelque chrétien a des charmes pour enflammer un jour un véritable artiste et lui faire produire des fruits proportionnés à son élévation, à son excellence. Or, les âmes que la dévotion au Sacré-Cœur a pénétrées de ses saintes ardeurs se comptent par centaines de mille : petit troupeau par rapport aux centaines de millions d'êtres humains qui peuplent l'univers, il porte cependant en lui les destinées du monde, et il contient en puissance tout ce que l'on peut tirer du Cœur de Jésus.

Le Cœur de Jésus, c'est l'organe de son amour et cet organe sacré dans la dévotion au divin Cœur en est pris comme le signe. La représentation de ce Cœur adorable est liée à tel point à cette dévotion qu'on peut les dire inséparables. La Bienheureuse Marguerite-Marie ne croit avoir véritablement établie la dévotion au Cœur de Jésus qu'au jour où elle en eut fait adopter l'image. L'art n'a qu'une faible part à prendre dans l'exécution de cette image tant qu'on se borne à représenter l'organe du divin amour comme signe de la dévotion qu'on lui porte ; mais on lui propose un thème d'une élévation inouïe quand on le convie à représenter Jésus aimant, au titre qu'on représentait le Christ triomphant, le Christ souffrant. Et, cependant, comme il est impossible de représenter extérieurement tout ce qui se passe intérieurement dans le Cœur du Sauveur, et d'en rendre la beauté, on en consacrera le signe apparent, et par conséquent, tout en représentant Jésus en personne, on ne manquera pas toutes les fois qu'il s'agira de guider et de satisfaire la dévotion à son Sacré Cœur, de faire en même temps

apparaître brillamment ce signe et ces organes de son amour. Et c'est là ce que nous appelons, un *Christ au Sacré-Cœur* ; un *Christ* qui porte sur sa poitrine l'image de son Cœur.

Quand on a représenté Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'éclat de sa gloire et de sa puissance ; quand on l'a représenté aux prises avec la douleur et la souffrance, les artistes pour bien faire, ont dû viser à le montrer toujours en même temps, bon, aimable, miséricordieux, et tout ce qui a été fait pour associer des sentiments toujours si admirablement réunis, en effet, dans l'âme de l'Homme-Dieu, n'a pas été absolument sans succès. Il n'y a même pas de vraie majesté sans douceur et, par elle-même, la douceur est toujours aimable. Il en est arrivé que des *christs* dans la gloire ont une expression de suavité plus encore que de grandeur et de puissance ; on peut le dire particulièrement du *Christ* de la *Dispute* du Saint-Sacrement. Ces *christs* alors indiquent la voie où il faut entrer pour faire un *christ au Sacré-Cœur* qui répondît à la sublimité ineffable de l'idée ; un *christ* rayonnant d'amour, apparaissant avec la physionomie que lui voient les Saints, quand ils le contempnent en extase, comme on le verrait s'il se manifestait dans l'Eucharistie ; un *christ* définitif, qui approche autant que possible, à nos yeux, de l'état où il s'offre dans le ciel à la contemplation des Saints, en un mot, un *Christ* régnant par l'amour.

Que dirons-nous encore, pour nous résumer. Le règne de Jésus-Christ en ce monde s'accomplit au milieu des traverses ; son char triomphal est souvent souillé par la fange du chemin ; et il n'est pas rare que cette fange soit plus ou moins détrempée de sang ; mais il n'en marche pas moins toujours vers le but. Chaque pas en avant est un succès, il ne recule jamais ; le triomphe définitif en sera l'issue, et l'art chrétien est le germe de ses magnificences.

GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.



MONUMENTS DU RÈGNE

FRAGMENTS DE LA BASILIQUE DE CAPHARNAÛM

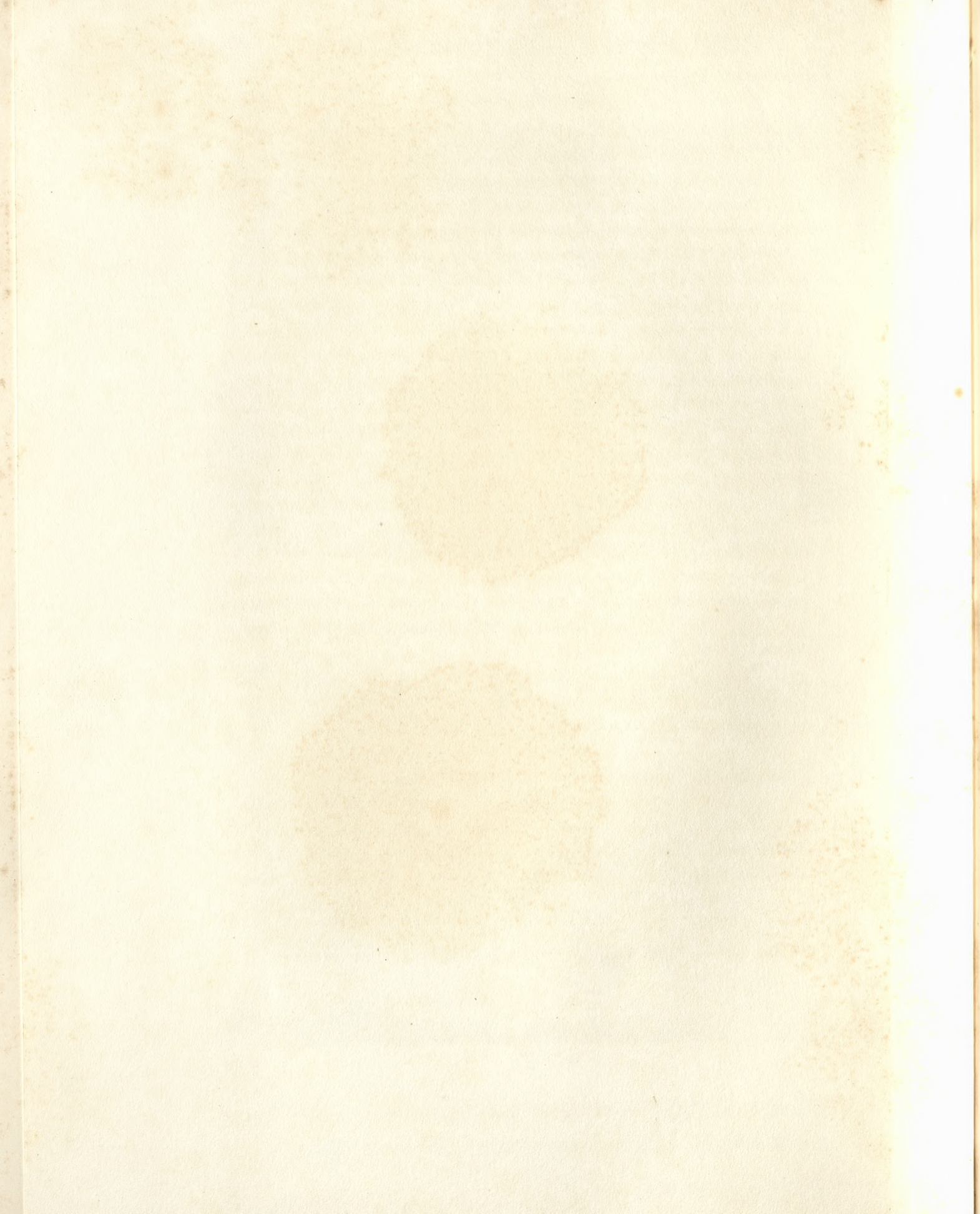
(Explication de la planche LXXI, à la page 102)

Grâce à l'obligeance du R. P. Jullien, S. J., missionnaire en Syrie, il nous est donné de reproduire par la gravure, un fragment de la corniche et de la frise de la basilique élevée (du iv^e au v^e siècle) sur la maison de saint Pierre à Capharnaüm, aujourd'hui Tell-Houm à l'extrémité nord du lac de Tibériade. Une esquisse de la frise a été dessinée par le R. P. Jullien, en septembre dernier. On y voit sculptée une corbeille de raisins entre deux gerbes de blé, et au sommet, un rinceau de branches de vigne.

La corniche est tirée d'une photographie stéréoscopique. Des enroulements de vignes, surmontés de lancettes, en forme de *langués*, y supportent des palmes de victoire.

Au sujet de ces deux pierres, le R. P. Jullien nous écrit : « Ces deux pierres viennent de la basilique construite dans les premiers siècles sur la maison de saint Pierre, où logeait probablement Notre-Seigneur quand il venait à Capharnaüm, tout à côté de la célèbre synagogue où Notre-Seigneur annonça l'institution de la Sainte Eucharistie comme il est rapporté au chapitre VI de saint Jean (voy. verset 60), synagogue dont on voit encore aujourd'hui les soubassements.

« D'après le frère Liévin, *guide indicateur de la Terre-Sainte*, l'église de Capharnaüm, d'où viennent ces pierres, fut construite par Joseph, gouverneur de Tibériade; saint Antonin, le martyr, la visita l'an 600; et elle fut probablement détruite par Chosroës en 616, car les pèlerins postérieurs, Areulfe et saint Willibald, n'en parlent pas.



Saint-Pierre à Capharnaüm, apporterait à l'art chrétien un principe hors ligne, la fécondation esthétique. »

Depuis longtemps des membres de la section d'architecture de notre Société du Règne (1), s'étaient persuadé à la vue des *sarcophages* des premiers siècles chrétiens, conservés au Musée du Latran, qu'en cherchant *notamment en Syrie*, l'on trouverait les vestiges d'un style chrétien, *pur grec, dont tous les ornements devaient être eucharistiques*. Ces vestiges trouvés, il serait facile, pensions-nous, *de prouver que l'ordre gréco-syriaque nous donne vraiment le fil conducteur qui relie le style salomonien, d'une part, aux quatre ordres grecs, qui ont fait : le composite romain et la renaissance composite du XVI^e siècle ; et d'autre part, aux ordres byzantin, roman et gothique, du III^e au XV^e siècle.*

Mais cette clef maîtresse de l'unité de tous les ordres d'architecture en Occident, nous la soupçonnions sans pouvoir en montrer un seul spécimen bien probant.

Grâce à la découverte du R. P. Jullien, cette lacune sensible est comblée désormais, à la gloire de la religion de Notre-Seigneur.

Au point de vue où se place notre Société du Règne, le savant jésuite vient de mettre la main sur une découverte architectonique capable, par ceux qui sauront l'exploiter, de faire la renaissance chrétienne de l'architecture en Europe au XIX^e siècle, renaissance même qui a échoué si piteusement après l'achèvement de Saint-Pierre de Rome au XVI^e siècle, et malgré la bonne volonté d'une pléiade de constructeurs, tous de génie.

Nous n'avons pas ici la place voulue pour dérouler les raisons sur lesquelles la section d'architecture de notre Société se base pour croire ce qu'elle ose affirmer, sur la clef du gréco-syriaque.

Mais, nous bornant aux pierres de Capharnaüm, nous prétendons qu'elles forment un *élément incontestable* de la dérivation *du grec au roman*, pour tout homme expert.

Voici sur quoi nous nous basons pour le prétendre :

Admettant même que les vestiges de la frise et de la corniche que nous

(1) Entre autres était de cet avis le R. P. Pailloux, l'auteur de la savante monographie du temple de Salomon, qui professait ces croyances, et qui allait nous écrire sur cette question lorsqu'il mourut.

donnons n'aient pas appartenu à la basilique primitive du iv^e au v^e siècle; en les reléguant même à la fin du vi^e siècle (dernier terme de leur construction, puisque l'an 616 Chosroës mit à bas la basilique); le fait suivant ne s'impose pas moins :

Dans la frise et la corniche se retrouvent tous les éléments d'ornementation du *pur grec*, en même temps que les éléments d'où sont sortis le byzantin, le roman et le gothique, et en plus des symboles eucharistiques de l'ordre gréco-syriaque, dont les ordres d'architecture du vii^e au xvi^e siècle ont perdu la tradition.

La frise de Capharnaüm garde le collier de perles à la base de la ligne horizontale, pour détacher du mur la beauté symbolique de l'ornement. Ce qui a lieu dans l'ordre grec comme dans l'ordre byzantin.

Au lieu de la métope grecque qui signifie le trophée de guerre, le gréco-syriaque met la corbeille remplie de raisins, accostée de deux gerbes de blé, trophée de paix et d'abondance. Puis, le syriaque arrête la frise par des rinceaux de vigne dans le genre du roman, formé depuis.

A la corniche, revient le collier de perles grec et byzantin, surmonté des volutes d'achante portant des grappes de raisin, et surgissant de la fleur virginale du *lothus* ou du lys royal. Dans le style grec, l'ornement correspondant à cette place symbolise la force du temps rappelée par des ondulations faisant penser au mouvement du flot pressé des siècles qui se succèdent.

On comprend de suite le sens de ce que le syriaque a mis à cette place. Les volutes eucharistiques ondoyantes s'arrêtent à une double rangée de lancettes portant des cubes, lancettes en forme de *langues*. A chaque langue, trois incisives rappellent la Trinité. Ces cubes en forme d'autel supportent les palmes de la Victoire.

Le tout veut dire en style symbolique que toutes les langues, investies de la force eucharistique par la volonté de la Sainte Trinité, seront comme autant d'autels d'où surgiront les couronnes éternelles.

Voici maintenant pourquoi c'est au gréco-syriaque que doivent se rattacher les ornements romane et gothique du v^e au xvi^e siècle, que l'on trouve en Occident :

C'est parce que la Palestine, fermée pour l'Europe, par l'invasion des Arabes au vii^e siècle, lui resta impénétrable jusqu'au xi^e siècle, où commen-

cèrent les Croisades. Lorsque les Croisés y rentrèrent, les Arabes avaient dispersé les derniers vestiges de ces monuments.

Par conséquent, les Occidentaux ne purent en prendre que les rudiments, par les voyageurs chrétiens en Palestine, du v^e au vii^e siècle, voyageurs qui ne surent en donner que les éléments.

Or, c'est juste à ce moment qu'éclate, chez les Lombards et les Normands, l'ordre gréco-byzantin; comme le siècle après, chez les Gallos-Germains, l'ordre roman; comme chez les Anglo-Saxons, trois siècles plus tard, l'ordre gothique: avec les mêmes éléments!

Dans ces trois ordres européens, nous sommes donc forcés de reconnaître la même filiation issue de l'ornementation gréco-syriaque. Le sol de Palestine qui synthétisa, *dans le temple de Salomon*, les ordres égyptien, babylonien, assyrien et perse, c'est-à-dire les ordres principaux de l'architecture orientale, est le sol qui fournit, après l'époque de Salomon, les rudiments des ordres de la Grèce et de Rome. Le même sol a fourni au christianisme les rudiments des ordres d'architecture dont le reste de l'Europe est justement fière.

Dans les ruines de Capharnaüm, nous n'hésitons pas à voir les vestiges de l'ornementation la plus conforme à l'esprit chrétien. Nous pouvons juger par ces restes mutilés quel fut l'élan d'un style, qui périt sous les ruines amoncelées par la haine sémite; nous pouvons juger aussi que dans une époque prochaine, l'Europe chrétienne verra l'épanouissement d'un art monumental qui dans sa nouveauté synthétisera toutes les vieilles traditions.

C'est ainsi que ces pierres, peut-être au moment d'être roulées dans les profondeurs du lac de Tibériade, nous viennent à point, avant de s'engloutir sous la main perfide de l'ennemi du Christ-Hostie, pour attester la vérité de ce que nous disions à propos du cycle des *Monuments* placé au cadre de notre premier frontispice (1):

« Les styles tels qu'ils se sont développés à travers les âges doivent tous concourir au même but, à savoir l'*expression complète par les Monuments, du Règne universel et Eucharistique de Jésus-Christ.* »

LE SECRÉTARIAT.

LA CARTE EUCHARISTIQUE D'ESPAGNE

Voir l'explication à la page 108.

(1) Voir janvier 1885 du *Règne*, à la page 56.

HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

LA CARTE DES MIRACLES SOCIAUX DU CHRIST-HOSTIE EN ESPAGNE

(Explication de la Planche LXXII^e à la page 131)

Comme celle qui la précède, comme celles qui la suivront, cette carte a pour but d'aider nos hommes d'étude à reconstituer le contexte historique et social des miracles du Christ-Hostie dans un pays donné (1).

Quand l'islamisme vint, par l'Afrique, frapper aux portes méridionales de l'Europe, toujours il trouva l'héroïsme espagnol debout pour lui fermer la barrière des Pyrénées et l'empêcher de passer. Seule à soutenir pendant huit siècles le choc de l'Afrique, se ruant sur elle, et vomissant sur son sol des hordes innombrables et souvent renouvelées, l'Espagne n'a jamais capitulé, elle n'a jamais déserté son poste de gardienne de l'Europe, ni avant, ni pendant, ni après les Croisades.

Elle a fini par chasser à tout jamais l'ennemi de la civilisation chrétienne ; elle a définitivement sauvé l'Europe de ce péril.

Service d'autant plus signalé, qu'à partir des Croisades, l'islam avait secrètement fasciné et séduit plus d'une puissance chrétienne, et s'était ménagé de mystérieuses intelligences au centre de l'Europe, promettant à ses affidés de leur livrer le reste du continent européen, s'ils lui laissaient prendre Rome et l'Italie.

Ennoblie par ses longues luttes, l'Espagne n'eut pas plutôt purgé son sol, qu'elle vendit les bijoux qui lui restaient, pour s'élancer sur les vaisseaux de

(1) Voir pour la carte précédente de *la Belgique*, à la page 38 du fascicule de janvier 1887.

Colomb à la découverte de l'Amérique. Elle ouvrit à l'Europe et au christianisme le Nouveau-Monde et une partie de l'Océanie, en même temps qu'à Lépante, elle délivrait l'Italie de toute terreur du côté de l'islam, et que postée dans la bonne terre de Belgique, elle arrêtait de là l'invasion politique du protestantisme en France, et lui traçait les limites qu'il ne devait plus franchir.

Le Christ-Hostie, à qui la Providence a passé les rênes de tous les Empires; le Christ-Hostie, que dès l'origine l'Espagne chrétienne a reconnu pour son roi, et sous les pieds duquel elle étend ses fières enseignes, quand il passe dans ses rues à la Fête-Dieu; le Christ-Hostie, que ses monarques saluent encore du nom de Majesté; le Christ-Hostie fut-il étranger aux gestes de son peuple très catholique?

Interrogée, l'histoire montre les miracles eucharistiques postés à toutes les époques critiques sur tous les grands chemins de l'attaque et de la défense.

Elle montre les peuples divisés, abattus, meurtris, accourant à ces foyers miraculeux où le miracle premier n'était qu'une source intarissable de nouveaux prodiges; elle les montre là, se réconciliant, s'unissant, se comptant, s'exaltant, partant faible poignée et arrêtant le déluge barbare, qui après avoir tout inondé prétendait tout engloutir.

Cette barbarie de l'islam était savante; un instant on put croire que ceux qui n'étaient pas encore à la portée de ses armes, seraient éblouis et domptés par l'éclat trompeur de sa civilisation avancée.

Toutes ses invasions sont calculées par une habile stratégie contre laquelle ne peut rien ce semble, l'ignorance des montagnards espagnols.

Mais l'hostie miraculeuse qui a donné à ces braves leur union, leur espoir et leur vaillance, semble leur avoir donné aussi l'instinct stratégique le plus sublime, car si savante que soit l'attaque, plus savante encore paraît la défense. On sent qu'elle est calculée d'après les lois d'une prudence surhumaine: la stratégie de l'islam est battue par la stratégie du Christ-Hostie.

Voilà le champ d'études que nous signalons à nos associés, en leur offrant quelques travaux préliminaires.

Certes, que les miracles eucharistiques, soit en Espagne, soit ailleurs, n'aient eu qu'un but social, nous sommes loin de le dire. C'est le propre de Dieu d'atteindre par le même moyen plusieurs fins harmonieusement

subordonnées. Pour nous, nous n'étudions qu'une de ces fins, la fin sociale, nous ne calculons que les effets sociaux.

Mais avant de signaler aux études de nos associés le rôle et la portée sociale des miracles eucharistiques de l'Espagne, considérés dans leur ensemble, nous étudierons au point de vue stratégique le théâtre de leur influence et les conditions dans lesquelles leur action s'exerça, soit avant les croisades, soit depuis.

Depuis les croisades, les mouvements stratégiques dans lesquels les miracles jouent leur rôle, deviennent d'une importance telle, que nous étudierons séparément la stratégie de l'attaque et celle de la défense.

I

L'ESPAGNE AVANT LES CROISADES

Lorsque la main de Dieu creusa les mers, souleva les monts, déprima les terres au Sud et tout à l'extrémité de l'Europe, on dirait qu'elle voulut asseoir la péninsule Ibérique, comme un château-fort destiné à arrêter les migrations des Aryens de l'Est à l'Ouest, et les irruptions des Sémites du Sud au Nord.

Au Nord, la péninsule Ibérique tient à la France. De tous les autres côtés, elle est entourée par la mer. Mais tandis que du côté de la France, les Pyrénées forment comme un rempart ininterrompu, dressé là pour la défense de l'Europe; du côté de l'Afrique, au contraire, la forteresse présente six portes principales par où elle peut s'ouvrir aux incursions de l'Afrique. Ces portes sont Valence, Alicante, Carthagène, Almería, Malaga et Cadix. On pourrait comparer la pointe extrême méridionale entre Tarifa et Gibraltar et vis-à-vis, en Afrique, la pointe entre Ceuta et Tanger, aux deux assises d'un pont-levis.

Qui saura bien garder ce passage peut à volonté ouvrir ou fermer l'accès de la Méditerranée. Il résulte de cette configuration que le passage des Pyrénées dépendra de la foi et de la fidélité des peuples campés au nord de la péninsule, sur la ligne de l'Ebre, du Duero et du Miño. Ce sont ces peuples qui seront les gardiens de l'Espagne et par conséquent les sentinelles de la chrétienté. Pour pouvoir les atteindre, l'ennemi venant par l'Afrique

devra d'abord emporter à l'Occident quatre lignes de défense, à savoir : les lignes du *Guadalete*, du *Guadalquivir*, du *Guadiana* et du *Tage*; et à l'Orient, trois lignes, à savoir : celles du *Ségura*, du *Jucar* et du *Guadalaviar*.

Pour ne pas entrer dans trop de détails, bornons-nous à remarquer que : 1° ce sont là *les lignes de communication* donnant accès de la mer à l'intérieur. Sur ces lignes sont assises les principales cités, les villes les plus riches du territoire, avec les populations les plus denses échelonnées sur tout leur parcours, à cause de la fertilité des terrains bordant les rivières. Ces villes et campagnes sont reliées par des chemins de communication qui côtoient les fleuves de leur source à leur embouchure ; 2° le bassin de chaque ligne de fleuve est séparé par des chaînes de montagnes très escarpées, formant boulevard et rendant le passage d'un bassin à l'autre, extrêmement difficile. Vrais bastions superposés, ils se dominent les uns les autres, en sorte que pour pénétrer de l'un à l'autre, il faut choisir des passes traversées par des routes abruptes et d'un accès terrible aux expéditions armées. Ces DERNIÈRES GRANDES ROUTES DE PASSES ou de montagnes sont en très petit nombre. Et à cause des obstacles et des grands frais de leur établissement, on ne les a pu tracer que pour relier entr'eux les principaux centres de la péninsule : ainsi, la première relie *Tolède* à *Cadix*, par *Séville* ; la seconde, *Tolède* à *Malaga* et *Almeria*, par *Cordoue* ; la troisième, longeant la Méditerranée, *relie tous les points de la côte de Cadix, Malaga, Valence jusqu'à Barcelone*. La quatrième, de *Tolède* à *Zamora*, relie *Avila*, *Salamanque*, *Lugo* et *Compostelle*. La cinquième, de *Tolède* à *Barcelone*, par *Madrid*, *Guadalajara*, *Daroca*, *Saragosse*. La sixième, de *Tolède* à *Santander*, relie *Valladolid*, *Palencia* et *Burgos*. La septième relie *Pampelune*, *Vittoria*, *Logroño*, *Saragosse*, *Daroca*, à *Valence*. La huitième enfin, appelée *la route de Compostelle*, longe tout le littoral nord par la *Biscaye*, les *Asturies* et la *Galice*. C'est suivant ces grandes artères romaines et du moyen âge que les nouvelles voies de chemins de fer ont été tracées.

Dans tout ce territoire (sans nous occuper du Portugal qui demande une étude à part), les limites naturelles s'opposaient donc comme barrières aux mouvements des peuples soit résidents, soit attaquants, soit enfin

passant sur les lignes de fond formées par les fleuves et les routes de plaines, ou sur les lignes de crêtes formées par les chaînes de montagnes et les routes de passes. Et telle était la configuration de ces limites qu'on pouvait prévoir de grandes difficultés pour se rendre maître de toute la péninsule, sans avoir à lutter avec six ou sept têtes de peuples, entièrement distincts de coutumes et de destinées. L'on pouvait prévoir que chacun de ces peuples formerait sous l'action du temps une patrie distincte, avec des manières de se régir toutes différentes ; et qu'ainsi un jour, avant de pouvoir parvenir à l'*unité*, des luttes interminables surgiraient entre leurs royaumes. Le grand docteur de l'Espagne, sainte Thérèse, dit de l'âme humaine, qu'elle a sept chambres retranchées qu'il faut forcer avant de parvenir à l'âme de l'âme. — Ainsi, la patrie espagnole, si l'on nous permet cette comparaison, a elle aussi sept chambres. Les trois premières correspondent à l'*Andalousie* et aux anciens royaumes de Murcie et de Catalogne-Aragon. Par elle on arrive à trois autres chambres qui correspondent aux terres de *Nouvelle-Castille-Estramadoure*, de *Vieille-Castille* et de *Navarre*. Ces territoires sont comme le parvis de ce que nous appellerons la septième chambre. Elle est formée par les provinces basques, les Asturies et Gallice-Léon. C'est là que, dans l'histoire de l'Espagne chrétienne, on trouvera toujours comme l'âme de l'âme de la patrie espagnole ; là, le réservoir intarissable de sa sève, là le sanctuaire inviolable de son indépendance.

Situées au midi et à l'est de la péninsule, les trois premières terres offrent aux convoitises de l'étranger un accès facile et des plaines fécondes. Elles ont peine à se défendre par elles-mêmes. Les trois royaumes du centre sont trop loin du littoral, pour être facilement abordés de l'étranger ; ils n'en sont pas moins soumis aux incursions des habitants indigènes ou conquérants des trois premières régions.

Le royaume Ibérique du Nord est le seul qui puisse porter des secours aux autres royaumes, sans avoir à craindre de leur influence, ni de leur rivalité, ni de leur jalousie, grâce à l'âpreté de son climat, à la difficulté de son sol, à la pauvreté de ses habitants.

Les Phéniciens, les Grecs et les Carthaginois ne purent pénétrer que dans les trois premières terres du littoral. Rome eut toutes les peines du monde

à se forcer un passage à travers les trois terres du centre. Mais sa puissance échoua devant la septième terre qu'elle ne conquit jamais.

Cette disposition explique pourquoi à l'établissement du christianisme, les terres du littoral méridional furent les plus difficiles à évangéliser. Les terres du centre offrirent un peu moins de difficultés, tandis que la terre de la côte cantabrique se convertit entièrement et d'emblée.

Lorsqu'arrivèrent les invasions des barbares, leurs premières colonnes, les Visigoths, traversèrent, par le col des Ayres et le col du Perthus, les Pyrénées-Orientales ; et se rendirent maîtres du littoral méditerranéen qu'ils s'adjugèrent comme le plus riche et le plus fertile. Leur seconde colonne, les Vandales, les Suèves et les Alains, franchirent les cols d'Ibanueta et de Roncevaux, dans les Pyrénées-Occidentales ; se séparèrent là et se divisèrent le reste de la Péninsule. Les Vandales prirent le midi, les Alains le centre, et les Suèves le nord-ouest.

Les Visigoths étaient *ariens*, les Vandales et les Alains étaient manichéens comme les Suèves. De sorte que de l'an 507 à l'an 712, époque où les Arabes franchirent Gibraltar, la péninsule fut régie de trois sortes de manières. A savoir : 1° le *littoral*, par des rois visigoths et une administration *arienne* ayant à compter avec une *population chrétienne* dense, riche, mais peu homogène, et mêlée avec des éléments hostiles à la chrétienté. Ici, l'épiscopat et le clergé catholique ne pouvaient exercer de grande influence sur les rois, ni sur l'administration ; 2° le *centre* fut régi sous des rois vandales et alains et une administration manichéenne en face d'une *population chrétienne* moins riche, plus homogène, et sur laquelle pouvait s'appuyer l'épiscopat, avec un clergé fort et vaillant. L'épiscopat et le clergé du centre de l'Espagne imprimèrent à l'administration des rois vandales et alains, qu'ils convertirent, une véritable direction dans les conciles où le peuple et la noblesse écoutaient leurs voix. Au contraire, les rois vandales ou alains de l'Andalousie et de Murcie influencés par les rois visigoths, passèrent du manichéisme à l'arianisme, pour lutter ensemble avec plus de force contre le catholicisme qui envahissait leurs Etats ; 3° le *nord* fut régi par des rois suèves qui se convertirent au catholicisme avec tous leurs tenants. C'est ainsi qu'en Galice, dans les Asturies et les provinces basques, tous les rouages sociaux de haut en bas restèrent *absolument chrétiens*, et de plus *uniquement*

catholiques ; à tel point que tout homme professant une autre religion, ne pouvait rien acquérir, ni exercer de commerce avec les habitants : le séjour d'un étranger n'y était toléré que pour trois jours.

La masse des Vandales arrivés avec les autres barbares était telle, qu'une grande partie passa en Afrique et y fixa son empire, depuis le Maroc jusqu'à Tunis. Après avoir détruit de fond en comble le christianisme dans toute cette partie de l'Afrique, le surplus des envahisseurs partit de là pour aller ravager les Iles Baléares, la Sardaigne et l'Italie. Ceux qui restèrent en Afrique se firent bientôt *musulmans*. Les Arabes qui avaient été refoulés par suite de cette invasion au delà de Tunis, dès qu'ils le purent, se mirent en marche pour reprendre leurs anciennes possessions. Mais entre temps ils reçurent l'invitation, tant des chefs vandales musulmans d'Afrique que des rois vandales ariens d'Espagne, de passer Gibraltar pour mettre l'Ibérie sous leur domination. C'est ainsi que les portes d'Espagne furent ouvertes aux Maures, qui s'y précipitèrent en grandes masses. Et comme le centre et le midi étaient régis par des Alains et des Vandales ariens, toute l'Espagne, jusqu'aux lignes du Mino, du Duero et de l'Èbre tomba du coup, entre les mains des infidèles, leurs alliés.

Alors tous les chrétiens espagnols se réfugient dans les Asturies. Pélage est élu leur chef. Ils ne combattent qu'en invoquant saint Jacques, sous son pennon de Galice, qui porte à l'écu un calice. Avec la victoire de Covadonga commence la vraie monarchie chrétienne espagnole, celle dont le Christ-Hostie devait faire l'unité. Son premier noyau se réduisit d'abord uniquement à la province des Asturies, ayant pour capitale Oviedo.

Deux autres puissances chrétiennes se fondèrent ensuite, l'une en Navarre et l'autre en Catalogne. Tout le reste est la proie des infidèles, qui heureusement divisés les uns contre les autres par mille sectes, se font une guerre acharnée.

Cette division permet aux chrétiens, du x^e au xi^e siècle, d'avancer leurs conquêtes jusqu'à Tolède, Sarragosse et Valence, qu'ils prennent à l'ennemi. Mais hélas ! la division éclate parmi les rois chrétiens. Déjà au lieu de trois rois, ils sont cinq, se disputant les terres de Galice, de Léon, de Castille, d'Aragon, de Catalogne, et le protectorat sur les pays basques.

Les dissensions entre les rois chrétiens, et les intrigues de leurs vassaux,

pendant ces deux siècles de fer, ressemblent à des combats de bandits, traîtres au Christ et à la patrie, s'entretenant pour savoir qui aura raison du butin de son adversaire. Les limites de Tolède, Sarragosse et Valence se reperdent. Il faut alors que l'épée du Cid, d'Alphonse le Batailleur et de saint Ferdinand (III) de Castille les reprennent. Mais cette fois, se souvenant de l'Espagne de Pélage, ils combattent pour le Christ-Roi, sous la protection de saint Jacques de Galice. Le Cid fond comme un ouragan de Zamora à Valence, et déclare la prise faite, non plus pour un roi mortel, mais à la gloire du Saint-Sacrement.

Alphonse le Batailleur, part de Pampelune, pour Sarragosse, et rattache soudain cette ville à la république chrétienne du Sobrarbe, foyer chrétien formé au pied des Pyrénées, qui, après avoir secoué le joug des princes et de leurs vassaux, s'est déclaré indépendant sous la sauvegarde eucharistique du Christ. Saint Ferdinand de Castille part alors comme la foudre, de Valladolid, s'empare de Tolède, et dans la cathédrale voue la couronne de Castille et l'Espagne entière au Dieu de l'Eucharistie.

Les rois arabes du Midi et de l'Est sentent le terrain de l'Espagne glisser sous leurs pieds et leurs trônes s'effondrer. Ils appellent à leurs secours les forces de l'Afrique et de l'Asie. Sur ces entrefaites, les Croisés d'Occident sont entrés triomphants à Jérusalem. C'est l'islamisme tout entier qui voit arriver le jour de sa perte. *La Guzma*, la guerre sainte des infidèles, est alors proclamée. Trois corps d'armées arabes sont poussés d'abord sur l'Espagne. Tout ce qui tient un cimetière, depuis le Caire jusqu'au Maroc, est appelé à franchir Gibraltar et les Pyrénées, pour enlever d'assaut l'Espagne, frapper la France et marcher sur Rome. Jamais, au dire des historiens, ne se virent de masses pareilles en branle. Nous allons étudier leur marche, leur assaut, et leur mise complète en déroute, par les rois catholiques, triomphe consommé par la prise de Grenade.

II

STRATÉGIE OFFENSIVE DE LA GUZMA EN ESPAGNE

Nous prions nos lecteurs de se reporter à ce que nous avons dit sur la topographie naturelle de l'Espagne, et sur ses grandes routes de passe ou de montagnes. Car, c'est d'après ces notions sur la configuration du pays ;

c'est d'après le tracé de ses grandes voies de communication que furent combinés les plans de la campagne des Maures, quand se leva la Guzma avec le dessein arrêté de démembrer l'Espagne, de pénétrer en France, et de marcher sur Rome.

Des sept grandes routes dont nous avons parlé, les trois premières appartenaient aux Arabes ; à savoir : 1^o la route de *Cadix* à *Tolède*, par Séville ; 2^o celle de *Malaga* à *Tolède*, par Cordoue ; 3^o celle de *Cadix*, *Malaga*, *Valence*, sur Barcelone.

Les cinq autres grandes routes appartenaient aux chrétiens ; à savoir : 4^o la route de *Tolède* à *Zamora* ; 5^o celle de *Tolède* à *Barcelone* ; 6^o celle de *Tolède* à *Santander* ; 7^o de *Pampelune* à *Valence* ; 8^o de la *Biscaye* à *Compostelle*.

D'après les routes qu'ils possédaient, il n'était pas difficile aux Arabes de savoir ce qu'ils avaient à faire. Aussi leur aile gauche formée de cent mille combattants débarquait l'an 1204 à Cadix et marchait sur Tolède par Séville. Leur centre formé de cent mille autres combattants débarquait à Malaga et rejoignait par Cordoue l'aile gauche. Les deux masses réunies devaient emporter Tolède, et prendre la route de Barcelone. Pendant ce temps, une troisième armée de 50.000 hommes, débarquée sur le littoral, prenait la route de Malaga à Valence, et devait les rejoindre à Barcelone.

Les trois armées arabes, forçant ensemble le passage des Pyrénées-Occidentales, se proposaient d'entrer en France pour y appuyer le mouvement des albigeois. Des armées de renfort, lancées chaque année, des rives de l'Afrique, et suivant toujours les mêmes routes, devaient arriver en très peu de temps à briser les masses chrétiennes de l'Espagne, incomparablement moindres par le nombre et, ce qui est pire, n'ayant aucune *unité de plan*. Tous les royaumes ibères tomberaient la proie des vainqueurs ; après quoi, le gros de la Guzma irait rejoindre l'avant-garde, qui d'après, ses calculs, devait être alors en France auprès des albigeois ; et de là, tous ensemble partiraient pour fondre sur l'Italie.

Il s'agissait ici, répétons-le, d'un mouvement écrasant et poursuivi beaucoup plus en vue de frapper la chrétienté tout entière que l'Espagne. C'est pour se venger de l'Europe et détruire l'empire de la chrétienté, que l'islam avait formé le double calcul de verser simultanément l'Afrique sur l'Espagne,

et l'Asie sur l'Allemagne. Du XIII^e siècle jusqu'au XVI^e, il n'est plus seulement question en Espagne de combats localisés entre chrétiens et Maures, comme dans les âges précédents; la lutte prend un caractère d'ensemble. Auparavant, elle n'avait lieu que comme chaque partie l'entendait, sans obéir à un seul commandement. Maintenant, au contraire, les sultans turcs ont pris le commandement en chef de toutes les forces de l'islam. Cette unité de plan, les masses écrasantes qu'elle ordonne, combine, met en jeu, fera désormais toute la force du Croissant.

Tandis que l'Europe va se livrer à des guerres intestines interminables; tandis que les empereurs d'Allemagne vont conspirer contre la Papauté, et trahir la chrétienté; tandis que les albigeois se soulèvent en France, et que les rois de France et d'Angleterre vont se disputer la préséance et s'arracher la couronne; tandis que les seigneurs féodaux vont chercher à s'emparer du pouvoir royal, du droit des cités, et du droit des peuples; c'est à ce moment que les portes de l'islam s'ouvrent à deux battants: l'Europe va être cernée et prise dans un double étau de fer et de feu; la chair chrétienne sera criblée à merci par les coups du cimenterre et de la lance.

L'ennemi tient son plan, mûrement prémédité, tracé avec une énergie infernale. Il a l'unité, il a le nombre et la discipline, il a le courage du fanatisme et du fatalisme. Du côté de l'Europe, absence d'entente et de subordination, désordre à tous les degrés, révolte de toutes les puissances temporelles; abandon de la foi, de l'honneur, de la fidélité de toutes les classes dirigeantes.

Le Pape, l'épiscopat, le clergé et les peuples sont livrés désormais à la merci des princes et de leurs vassaux. Tandis que tel est l'état lamentable de l'Europe, que pourra opposer l'Espagne à l'irruption de l'Afrique sur ses côtes? Que pourra-t-elle présenter, en face d'armées d'Afrique comme celle de Ben-Youssouf, comptant à elle seule 250,000 hommes; comme celle de All-Nassr qui la rejoignit l'année suivante, en lui amenant 160.000 hommes; comme celle d'Abul-Hasan, s'élevant à 400,000 fantassins et 60.000 cavaliers. Et nous ne comptons pas ici les contingents fixes des Maures d'Espagne, qui, pour le royaume de Grenade seul peuvent lever 200.000 hommes par an; pour Cordoue, Séville et Murcie, environ le double. Soit un effectif annuel de 600.000 combattants fournis par les Maures

d'Espagne, auxquels il faut ajouter des renforts de 250.000 ; de 410.000 ; de 460.000 Arabes d'Afrique, levés environ chaque 30 ans.

En face de ces masses écrasantes, l'Espagne chrétienne ne disposait tout au plus que de 120.000 combattants par an ; 40.000 pour chacun des royaumes de Castille-Léon, d'Aragon-Catalogne et d'Asturie-Galice. Comment se fit-il qu'avec des forces si disproportionnées, les Espagnols non seulement arrêtaient le choc de la Guzma pendant trois siècles, mais obligèrent au surplus les Arabes à purger le sol de l'Espagne ?

Si les royaumes chrétiens d'Espagne eussent fait la guerre de concert, passe encore. Mais ils étaient désunis entre eux, et se faisaient une guerre constante ; bataillant chacun à sa fantaisie, sans aucun lien, sans aucun plan, sans aucune entente, ne pouvant jamais livrer de bataille combinée. Léon détestait Castille ; Castille détestait Aragon ; Aragon ne pouvait sentir Catalogne ni Navarre ; Galice aux prises avec Léon ; Asturies et Biscaye aux prises avec Léon et Castille.

Chacun de ces pays à son tour était livré à une telle anarchie et à un tel désordre, qu'il faut lire ce qu'en dit la chronique d'Alphonse XI : « Les riches hommes et les chevaliers vivaient d'exactions et de vols qu'ils commettaient dans le pays.

« L'autorité les laissait faire pour pouvoir à son tour se prévaloir de leur aide... Toutes les villes étaient déchirées par les factions... Des troupes d'artisans se soulevaient sous le prétexte de l'intérêt commun. Ils sacca-geaient et pillaient les biens des oppresseurs... Les choses en étaient venues au point que, dans la crainte des voleurs, on ne sortait sur les routes qu'en armes et par grandes compagnies. Personne n'habitait dans les endroits ouverts. Dans les villes fermées, bourgeois, artisans, gentils-hommes ne subsistaient presque tous que de vols et de brigandage ; enfin, il se commettait tant de crimes, que c'était chose dont on ne s'étonnait plus de trouver des cadavres sur les grands chemins. » Cette description pour Castille peut s'appliquer à tous les autres royaumes.

Dans de telles conditions que pouvait faire l'Espagne pour arrêter la Guzma ?

Comment parer à tant de maux intérieurs et extérieurs ? Comment sauver ce pays et en faire la nation d'Isabelle la Catholique ?

III

LA STRATÉGIE DE LA DÉFENSE CHRÉTIENNE

Là, où huit peuples, quoique chrétiens, se détestaient, il fallait les forcer à s'entendre; d'abord les attirer deux par deux, puis trois par trois, à se respecter mutuellement, à cause des mêmes intérêts qu'ils avaient à défendre; et enfin ainsi groupés, les atteler en quelque sorte au char de la défense commune.

Nous sera-t-il permis de ne pas écarter ici une comparaison toute locale et qui exprime assez bien de quelle manière se fit l'unité espagnole contre le mahométisme?

Autrefois pour guider sur les grandes routes ses plus lourds chariots, l'Espagne avait à dresser des animaux rebelles et à demi sauvages, qu'il fallait assouplir peu à peu à un attelage commun. Voici comme on s'y prenait :

Huit étalons par exemple étaient attelés au char deux par deux; chaque paire d'animaux ayant son guide particulier qui ne leur ménageait pas le fouet. Le conducteur en chef, caché au sommet de l'impériale, guidait le tout à grands coups de sifflets. Quand les bêtes étaient habituées à courir ensemble, sans trop d'encombre, peu à peu on réduisait le nombre des guides subalternes, jusqu'à ce qu'enfin un seul conducteur pût suffire à tout. L'attelage était alors si bien dressé, qu'on ne tardait pas à voir aux divers relais chaque paire de mules ou de chevaux venir se ranger d'elle-même à son poste.

Par une méthode analogue, les divers royaumes d'Espagne furent formés peu à peu à se ranger et à combattre sous une seule direction et un seul gouvernement, jusqu'à ce que toute la nation fut mûre pour l'unité définitive.

D'abord Galice et Léon s'associèrent pour faire le premier service de défense sur la route de *Lugo-Zamora à Tolède*.

Puis à l'ouest, devant Galice et Léon; Vieille-Castille et Biscaye s'unirent pour faire avancer le deuxième service sur la route de *Santander, Valladolid, Tolède*.

A l'est, au contraire, de la péninsule, Navarre se rapprochait d'Aragon, pour tenir la route de *Pampelune, Valence*. Et devant Navarre et Aragon, se plaçaient Catalogne et Valence, pour tenir la route de *Barcelone sur Valence*.

Il suffisait dès lors de mettre quatre rois catholiques à cheval, pour forcer les royaumes à marcher à la destination que demandait le salut commun.

Ce fut la première mesure qui arrêta Ben-Youssouf et le battit devant Tolède, le 19 juillet 1195, à *Alarcos*.

Dès que les royaumes s'habituaient à marcher deux par deux, le *conducteur* caché, dont il est impossible de ne pas voir la main dans tous ces événements, ordonna de réunir Asturies, Galice, Léon, à Castille et Biscaye, sous le même commandement pour l'Ouest, avec ordre d'enlever Nouvelle-Castille et Estramadoure.

Navarre, Aragon, Catalogne et Valence étaient réunies sous un autre commandement pour l'Est, avec ordre d'enlever Alicante et Murcie.

Ce fut la seconde mesure qui arrêta All-Nass, et le battit devant Baeza, le 16 juillet 1212, aux *Navas de Tolosa*.

Lorsque les royaumes chrétiens de l'Ouest et de l'Est se furent habitués à se secourir, le *conducteur* ordonna la troisième manœuvre, consistant à couper les communications des Arabes par le midi, en leur fermant le détroit de Gibraltar.

Troisième mesure qui arrêta Abul-Hasan et le battit devant *Tarifa*, le 30 octobre 1380.

A chacune de ces trois grandes journées, le Portugal, à peine constitué indépendant par l'ordre du Christ lui-même, avait donné l'appoint providentiel de ses forces pour enlever les positions de l'ennemi.

Après cela, il ne restait plus qu'à réduire les Maures de l'Andalousie : en tournant leurs positions par le Midi, en enveloppant Grenade leur capitale, et la forçant à capituler.

Ce qui eut lieu par une série d'évolutions et de campagnes, qui aboutirent à leur fin le 2 janvier 1492.

Isabelle et Ferdinand n'entrèrent dans leur conquête que le 6 janvier 1492, au cri de : « *Le Christ règne!* »

Ils firent aussitôt célébrer le service divin à l'Alhambra ; remerciant au pied de son autel improvisé, le Christ-Hostie, Seigneur des armées, qui leur avait donné le moyen d'extirper à tout jamais la domination musulmane établie en Espagne depuis près de huit siècles. (*Ibid.* p. 783.)

Ils le remercièrent d'avoir réuni sous leur sceptre toutes les couronnes d'Espagne, déchirées jadis par des divisions intestines et des haines féroces de dynasties et de races. Ils le remercièrent de les avoir dotés d'un empire régénéré par l'esprit de concorde qui fait la force et la prospérité des nations.

C'est l'Espagne catholique de Pélagie, l'Espagne catholique du Cid, d'Alphonse d'Aragon, et de saint Ferdinand de Castille qui triomphait à Grenade, pour aller déployer l'étendard du règne du Christ en Amérique, à Lépante et en Océanie.

IV

LE RÔLE DES HOSTIES DE MIRACLES DANS CETTE DÉFENSE

Pour montrer comment se sont répartis les miracles eucharistiques parallèlement à la défense de l'Espagne, comprise dans le sens que nous venons d'expliquer, établissons d'abord le contingent général des miracles eucharistiques d'après la statistique dressée dans le *catalogue* de notre œuvre (1), et divisons le tout en trois périodes, à savoir :

I^{re} PÉRIODE : *Depuis l'invasion des barbares (507) jusqu'à l'invasion de la Guzma (1208)*. Les auteurs tant profanes qu'ecclésiastiques ne nous citent que huit miracles : Tolède, l'an 530, SAN CUGAT DEL VALLES 993, IBORRA 1010, ZAMORA 1168. Carola, Sorona, Arrebalo, Colibre 1181. Jaen 1190 (2).

De ces miracles deux sont de premier ordre, c'est-à-dire à *effets permanents* durant encore ; les hosties s'y gardent, attirant chaque année pendant huit et neuf siècles un grand nombre de multitudes : ce sont ceux de SAN CUGAT DEL VALLES, et ZAMORA. Ces deux miracles se trouvent à la tête des deux grandes routes : en tête de la route de Tolède, capitale du royaume des Alains ; à Barcelone, capitale du royaume des Visigoths ; et en tête de la route de Tolède à Zamora, capitale du royaume des Suèves.

(1) Voir le *Catalogue Général des Miracles*, de la p. 49 à p. 55.

(2) La différence des caractères indique la différence d'importance des miracles. (Voir les signes conventionnels à la Carte.)

Six des miracles de cette époque sont de deuxième ordre, c'est-à-dire à effet d'une permanence passagère. L'évêque de Tolède, Montanus, a été sauvé d'un incendie par l'Eucharistie pendant la messe. Des corporaux ont été trouvés ensanglantés : 1° en Catalogne, à *Iborra*, près de Cugat de Valles sur la route de Zeo d'Urgel, pendant le passage des Sarrasins sur cette route; 2° en Biscaye, à *Corola*, à *Sorona*, à *Arrebalo* et à *Colibre*, où les doctrines des albigeois commençaient à s'infiltrer.

Le dernier des miracles de cette époque est de troisième ordre, c'est-à-dire à effets purement transitoires : En territoire musulman, l'évêque de Jaen, emprisonné, reçoit la visite d'un enfant se disant Notre-Seigneur.

Ces données posées, constatons d'abord les effets généraux qui ont dû résulter de la position de ces divers prodiges, pour toute la Péninsule.

Aux deux extrémités des grandes routes de Tolède sur Barcelone et sur Zamora se sont établis deux foyers permanents d'attraction spirituelle pour les chrétiens soit résidant, soit passant sur ces deux têtes de ligne, soit y aboutissant d'ailleurs. L'attention des chrétiens de la capitale de Léon et des chrétiens de la capitale de la Catalogne est mise en éveil, et cela de siècle en siècle, par la résolution que manifeste ainsi Notre-Seigneur de leur prêter le secours de sa puissance thaumaturgique. D'ailleurs, de Tolède, de la Biscaye et de Jaen, des signes manifestes de son secours sont annoncés et prêchés en chaire, par les prédicateurs chargés de mettre au courant de ces merveilleux événements les chrétiens qui s'étaient réfugiés dans le Nord à la suite de l'invasion des Maures, depuis le temps de Pélage jusqu'au temps du Cid.

Constatons ensuite les effets régionaux qui ont dû résulter des mêmes prodiges pendant cette première période :

L'action permanente des hosties de miracles sur les capitales de Léon et de la Catalogne a eu pour effet de concentrer, autour de ces deux résidences si populeuses, les énergies militantes, les résistances héroïques de la péninsule à cette époque. L'attraction spirituelle de ces deux foyers de défense contre les infidèles s'est transformée bientôt en concentration armée, de la part des habitants que ces prodiges du Christ-Hostie stimulaient dans leur foi, leur patriotisme et leur bravoure. De là, de ces deux capitales, les groupes chrétiens commencèrent à se croiser.

De là, la flamme héroïque prit sa course embrasant les cœurs chrétiens de manière à lutter en corps d'attaque contre les Maures et en corps de conquêtes sur l'islam.

C'est-à-dire que dans ces deux centres sur lesquels la puissance Eucharistique a agi, de préférence, d'une manière thaumaturgique permanente, les forces chrétiennes se sont concentrées, organisées et comptées; et *d'assiégées sont sorties assiégeantes*. Voilà le fait.

Expliquera-t-on, sans l'intervention des miracles, pourquoi ce sont de ces deux centres que partent aussitôt les attaques contre le Croissant? Auraient-elles pu même partir ou de Catalogne ou de Léon, ces premières attaques, si elles n'avaient pas été sûres de n'avoir derrière elles aucun ennemi? Auraient-elles pu laisser le pays dégarni de forces, si par exemple les pays basques eussent été entraînés dans l'hérésie des albigeois? Certes non.

Or, les miracles eucharistiques arrêtant net l'hérésie dans les provinces basques; d'autre part, les Basques gardant les Pyrénées occidentales, plus d'infidèles à craindre ni sur la route de Compostelle, ni sur la route de Pampelune. Par conséquent, en arrière, pas un seul ennemi.

De plus, le peuple chrétien des provinces basques, libre de faire reconnaître le Christ-Roi, comme protecteur de ses anciennes coutumes fédératives, ne fut pas ingrat au Christ-Hostie. Il transmet le modèle des constitutions basques vouées à l'Eucharistie, aux groupes issus de Sobrarbe, qui abritèrent la Navarre et qui secoururent l'Aragon.

Ainsi qu'on voit dans les forêts se transmettre les graines, les plus fortes volant derrière les plus faibles, ainsi dans les constitutions des pays basques, de Sobrarbe, de Navarre et d'Aragon, l'on aperçoit les traces de lois transmises de pays en pays, s'abritant l'un derrière l'autre, pour se garantir sous la sauvegarde du Christ-Hostie, à laquelle tous ces pays vouent leurs forces.

L'unité *régionale* et non pas l'unité *nationale* surgit de cette façon; brisant peu à peu, par la liberté des Basques, les mailles de fer du régime féodal.

Il est évident que l'idée de placer les groupes chrétiens sous la sauvegarde du Christ-Hostie a éclaté de cette façon, à la même époque, non

seulement de ce côté sur les rampes méridionales des Pyrénées, mais encore de l'autre côté vers les Asturies, la Galice, Léon et Vieille-Castille. Les trois expéditions mises en mouvement par cette idée, partent en effet l'une avec le Cid, de Zamora sur Valence; l'autre avec Alphonse le Batailleur, de Pampelune sur Sarragosse. La troisième avec saint Ferdinand, de Burgos sur Tolède. Ajoutons-y les expéditions des Catalans, de Barcelone sur Valence; et nous constaterons que ces quatre mouvements prenant des routes différentes présentent un système de défense si fort, qu'aucun stratège n'en aurait imaginé de plus brillant. N'oublions pas que les expéditions lancées par chaque groupe, suivront sans cesse les mêmes chemins pendant quatre siècles, deux fois par an, l'un à l'aller l'autre au retour. Et que chaque groupe travaille sans s'être concerté, à cause des rivalités et des hostilités ouvertes de chacun contre son voisin.

Or, par la disposition de ces quatre routes, dont deux sont convergentes sur Tolède à angle presque droit, et dont les deux autres sont presque perpendiculaires aux premières, il se forme, sans qu'on s'en rende compte, du côté des chrétiens, la disposition d'une phalange macédonienne ayant les ailes à Zamora et à Saragosse, la tête à Tolède, avec deux corps perpendiculaires formés en éventail pour empêcher chacun de son côté le débordement de chaque aile, et postés en arrière, ayant leur base de Burgos à Pampelune, base couverte par les pays basques et les Asturies.

Cette disposition, répétons-le, est au point de vue stratégique, si splendide, que jamais capitaine n'en conçut de pareille, pour dérouter avec de faibles forces disséminées sur un vaste territoire, un ennemi écrasant par sa masse et son déploiement de front.

Comme les armées des Arabes et des Maures se déployaient selon leur coutume, en forme de croissant, depuis le Mino jusqu'à l'Ebre, dès qu'elles voulurent avancer, la phalange chrétienne fendit leur centre à Tolède, brisa leurs ailes à Fraga et à Santarem, et tournant les défilés des cols de Baeza et de Lherena, leur infligea les plus sanglants échecs. Un esprit observateur aurait pu aussitôt prévoir ce qui arriverait, à bref délai, c'est-à-dire la prise de Tolède, suivie du mouvement tournant sur Jaen, absolument comme l'indiquaient les miracles advenus dans la première période des Croisades.

II^e PÉRIODE : *Depuis l'invasion de la Guzma l'an 1208, jusqu'à la*

prise de Grenade l'an 1496. Un coup d'œil jeté sur la carte des Miracles Eucharistiques d'Espagne suffit pour nous convaincre que les villes où se produisent les miracles s'échelonnent seulement sur les quatre routes dont nous venons de parler.

Sur la route longeant la Méditerranée depuis Caravaca jusqu'à Saint-Jean-des-Abbesses, apparaissent onze miracles, à savoir : *Caravaca*, Alicante, Alcoy, VALENCE, Alboraya, Onda, AQUAVIVA, Magaléon, SAN-CUGAT, GÉRONE et SAINT-JEAN-DES-ABBESSES. Tous ces prodiges se manifestant au devant des Croisés, à mesure que les Sarrasins de l'aile droite de la Guzma avançaient sur Barcelone, devaient produire une appoint de force décisif en faveur de la résistance chrétienne sur toute la côte. De sorte que les Croisés n'avaient qu'à s'avancer sur cette route, comme ils le firent, pour trouver partout des populations chrétiennes prêtes à leur ouvrir les bras, et avides de leur prêter main-forte.

Sur la route de Barcelone à Tolède et les aboutissants, apparaissent les miracles suivants : Urgel, Iborra, Campo, Huesca, Cadix, FRAGA, *Andorre*, Villanueva, DAROCA, Tartanedo, Guadalajara, ALCALA DE HENARÈS.

Sur la route de Pampelune-Valence, apparaissent les miracles : d'Agreda, Osma, CIMBALLA, Vilueña, ANIÑON, DAROCA, Chovar et Moncada.

Sur la route de Zamora-Tolède, apparaissent : CEBRERO, Pelayo de Alban, ZAMORA, AVILA.

Sur la route de Burgos-Tolède : FROMISTA, Lerma, Medina del rio Secco, Ségovie.

Ainsi donc, sur toutes les routes maîtresses, se produisent les mêmes effets. La foi au Saint-Sacrement rapproche peu à peu les populations échelonnées sur les grandes artères des royaumes chrétiens. L'unité régionale de la première période se transforme en unité gouvernementale, pour les régions qui concourent aux mêmes expéditions et aux mêmes conquêtes. C'est ainsi qu'un groupement coordonné de province à province, compromises dans les mêmes attaques, se produit bientôt entre Galice et Léon d'une part, Catalogne et Valence d'autre part. Les intérêts dynastiques, les rivalités féodales disparaissent devant les alliances provinciales qui dictent dans les Cortès leurs volontés aux rois et aux seigneurs et les forcent

finalement à abdiquer leurs violences. Ces alliances varient souvent, mais finissent par former la subordination de toutes les provinces engagées dans les croisades, soit sous le lion de Léon, soit sous la tour de Castille. Ferdinand et Isabelle n'ont qu'à se donner la main. L'unité catholique de l'Espagne est faite.

III^e PÉRIODE : Après la prise de Grenade, les miracles Eucharistiques diminuent en nombre et en intérêt. Sans doute il faut soutenir encore les provinces faibles nouvellement réunies à l'unité, mais nous n'insistons pas. Nous voulons seulement appeler l'attention sur deux faits significatifs, à savoir : 1^o *la déposition des chars-eucharistiques des Croisades dans les sanctuaires les plus fameux de l'Espagne pour y servir de chars de la Fête-Dieu* ; 2^o *l'érection, par Philippe II, de l'Escorial, pour y garder une Hostie de miracles, venue, à grands frais, de la Hollande, après y avoir subi les derniers outrages au moment où se livrait la bataille de Saint-Quentin*. Ces deux faits attestent d'une manière invincible et péremptoire que les peuples ibériques et leur plus puissant prince ont compris la défense catholique absolument à notre point de vue.

Par ces deux actes, ils ont confessé leur croyance entière, absolue, unanime au règne social du Christ-Hostie ; ils ont affirmé qu'ils devaient l'unité nationale et la puissance de l'empire d'Espagne aux Miracles du Christ-Hostie. Voici ce que la chronique d'Alphonse V, constatait déjà vers 1330, en parlant des Croisés de Castille : « Quand ils demeuraient
 « dans leurs terres, ils étaient de vrais bandits ; mais quand ils entraient
 « en campagne, quand ils venaient en campagne, faire cette sainte
 « guerre : en eux tout se convertissait en bien. Ils se confessaient
 « souvent, et faisaient pénitence de leurs fautes, communiaient
 « tous les dimanches et frappaient fort sur les ennemis ; aussi n'était-il
 « pas étonnant qu'un petit nombre d'entre eux suffit pour l'emporter sur
 « beaucoup de Maures(1). »

Ce passage d'un état de brigandage à un état d'héroïsme fut le partage de tous les chefs et soldats engagés dans les croisades de toute la péninsule. Moralisés pendant leurs expéditions, par le sang Eucharistique de l'Agneau

(1) Histoire d'Espagne, *ibid.* p. 359.

versé dans leurs veines, ils rentraient chez eux pour opposer au brigandage une barrière d'honneur et de patriotisme, devant laquelle le pays s'inclina peu à peu.

Les Croisés, combattant pour la foi, avaient, dans leurs expéditions, adopté des chars qui les suivaient partout, où le Saint-Sacrement était porté à leur usage. Ces chars surmontés des drapeaux correspondant au royaume, chacun d'eux était vraiment le char de l'Etat (1).

Nous n'avons pas pu jusqu'ici obtenir malheureusement des données précises sur leur forme.

Le peu que nous savons nous ferait soupçonner qu'ils devaient tous être somptueusement sculptés, et ornés de plaques d'ivoires, représentant les patrons célestes des Croisés pour chaque région.

Certains indices nous portent aussi à supposer en attendant plus ample information, que la charpente supportée par ces chars affectait plus ou moins une forme qui rappelait l'emblème peint sur l'écu national. Ainsi, le char de *Léon et Galice* aura-t-il pris la forme approximative d'un calice, d'où sort la tête d'un lion? Le char de *Castille et Navarre* aura-t-il pris la forme d'une tour, surmontée d'une chaîne d'or? Le char de *Catalogne et d'Aragon* aura-t-il pris la forme d'un trône surmonté d'une hostie?

Telles sont nos conjectures. Suivant l'usage des rois goths le char royal de combat était *d'ivoire*. Il est question d'un char en forme de *tour* d'ivoire, au XIV^e siècle, en Belgique. Le *trône* royal sur lequel est porté le Saint-Sacrement à la Fête-Dieu de Barcelone a probablement fait partie du char d'Aragon. Sans entrer ici dans de plus grands développements, bornons-nous à constater que chacun de ces chars fut donné aux principaux sanctuaires d'Espagne, avec l'intention formelle de les faire figurer à la Fête-Dieu.

Ainsi nous savons qu'à Tolède, le vieux char de Castille étant tombé en pièces, *de Arce*, le fameux orfèvre, fut chargé d'en reconstruire un nouveau sur lequel on plaçait le Saint-Sacrement pour la procession du Corpus. A Barcelone, l'on aura probablement avec le temps supprimé la caisse et les roues du char d'Aragon, pour ne se servir que du *Trône*.

(1) Qui sait si ce n'est pas de cette coutume que nous vient la locution maintenant consacrée: *le char de l'Etat*.

Des vestiges de ces chars doivent se trouver aussi à Saragosse, à Compostelle, et ailleurs. Il serait utile d'en faire une recherche spéciale. *Ce sont les restes les plus précieux des hommages rendus au Christ-Hostie par la nation espagnole...*

L'hommage de Philippe II au nom de la Monarchie, dans sa grandiose bâtisse de l'Escorial érigé au Christ-Hostie, a été l'objet de critiques amères, nées d'une ignorance absolue des faits Eucharistiques auxquels nous venons de toucher, et qui se rapportent à l'histoire des royaumes d'Ibérie.

Les uns ont dit que Philippe n'avait en vue que le fameux gril de saint Laurent. Les autres ont cru qu'il ne voulait se construire qu'un caveau royal. Autant d'imaginations inventées par ceux qui ignorent l'histoire précise de ce monument, et ne connaissent pas les types similaires construits par les rois du Portugal, aussi bien que par les républiques d'Italie, dès le moyen âge. Au retour des croisades et des expéditions d'outre-mer, les rois de la maison d'*Aviz* avaient longtemps auparavant dressé de ces TEMPLES-PALAIS à la gloire du règne social du Christ-Hostie. C'est ainsi que le palais des Doges, à Venise, faisant corps avec la basilique de Saint-Marc ; le palais de Gênes, celui de Sienne, de Padoue et d'autres édifices en Italie, faisant corps aussi avec quelque sanctuaire important, donnaient au gouvernement du Christ-Hostie tout autant de TEMPLES-PALAIS, où le Christ-Hostie résidant en personne était censé présider et présidait de fait aux actes et aux conseils de l'État chrétien (1). Le Royaume Très Catholique adopta la même idée.

(1) M. le comte d'Alcantara, nous écrit à ce sujet :

« A Sienne, le palais public, monument des plus remarquables que surmonte la tour du Mangia, se trouve adossé à une chapelle érigée en commémoration de la cessation d'une épidémie. Elle est entièrement à fresque par le Sodoma. Au milieu se présente la Vierge tenant l'Enfant Jésus, et tout en haut la Sainte-Eucharistie. — Mais ce qui va encore plus à la confirmation de notre thèse, c'est l'aspect de l'immense salle de délibération. Celle-ci est divisée en deux parties égales : la moitié consacrée aux délibérations, enrichie de fresques représentant la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus et les saints Siennois, Bernardin, Catherine, Ansano, ou protecteurs de la ville, saint Sébastien, etc. Les dites fresques exécutées par Sodoma. L'autre moitié de la salle est une chapelle. Je n'insiste pas sur la conséquence à tirer. Ce n'est pas une chapelle à côté de la salle, c'est une chapelle dans la salle, participant à la même décoration, et qui lui est exactement semblable. Un couloir pris sur la longueur de cette chapelle donne entrée à une autre salle correspondant à celle que l'on nomme à Venise, la salle du Conseil des Dix. Là, d'après le cicerone, s'assemblait au

Mais Philippe II, en s'emparant de cette idée, pour bâtir l'Escorial, voulait faire quelque chose de plus imposant encore. L'Etat catholique d'Espagne auquel le Christ-Hostie avait donné, sous Philippe, la domination sur les deux mondes, devait offrir au Christ-Hostie un TEMPLE-PALAIS d'un nouveau type, montrant l'union de l'Agneau aux actes gouvernementaux de l'Espagne sur les Deux-Mondes. Philippe, donc, taciturne et sans communiquer ses plans, sur l'édifice, se contenta de dire aux instruments de sa puissante volonté : « Faites-moi retrouver les plans du temple de Salomon. » Ainsi parla-t-il à Herrera son architecte. Celui-ci envoya le jésuite Villalpand arpenter le mont Moriah, *avec le livre d'Ezéchiel à la main*. Villalpand revint en Espagne, et dit à Herrera. Voici le Temple.

L'Escorial fut bâti sur le plan de Villalpand corrigé par Herrera. Le fronton du gril qu'on a cru découvrir au milieu des quatre cours, n'est que le fac simile du pylône du Saint des Saints, d'après les plans du temple de Jérusalem (1).

L'idée fondamentale de Philippe est pourtant bien simple. Le gouvernement qu'il personnifie lui-même en tant que Dominateur des Deux-Mondes, il veut l'exercer sous la domination et protection immédiates de l'Agneau. Le Christ-Hostie, c'est le silence, l'austérité et la force, le recueillement, la prière et l'immolation au service de l'Etat catholique. Voilà pourquoi le monarque espagnol veut qu'on érige le TEMPLE-PALAIS DE L'AGNEAU en pleine solitude, et qu'il inspire l'idée d'un tombeau. C'est là, aux pieds du Christ-Hostie, que le Monarque doit vivre et mourir, s'il veut pouvoir gouverner l'Empire des Deux-Mondes avec le secours de l'Hostie, auquel l'Etat rendra dans ce temple un culte d'Etat au nom de la *couronne*.

sortir de la Messe, le tribunal d'Etat du Conseil. Une fresque très remarquable y représente les effets d'un bon et d'un mauvais gouvernement. Une figure allégorique que d'aucuns disent être Notre-Seigneur Jésus-Christ au Ciel, (mais qui doit être JÉSUS-CHRIST-HOSTIE, CHEF DE SIENNE,) tient le milieu ; et est entourée des trois vertus cardinales et des *sept dons du Saint-Esprit*. Ici, pas de doute, le peintre ayant écrit en toutes lettres *fides, spes, caritas, prudentia, etc.*

D'un côté l'on voit la prospérité, de l'autre la désolation dans les villes et les campagnes. Le Comité d'Italie ne manquera pas d'étudier ce monument. »

« ALCANTARA. »

(1) On peut le constater tant dans l'ouvrage que Villalpand fit paraître aux frais de Philippe II, après que l'Escorial eut été terminé, que d'après l'ouvrage plus récent du R. P. Pailloux, S. J., sur le temple de Salomon.

La disposition de tout l'Escorial est calquée sur les dispositions des planches de Villalpand. Il ne peut plus y avoir de doutes à cet égard.

Les hiéronymites, religieux cloîtrés, vaqueront devant le Saint-Sacrement, exposé jour et nuit à ce culte d'Etat, au lieu même où se traitent les affaires de la catholicité. L'Hostie de miracles de Gorkum y sera vénérée officiellement, en souvenir des interventions miraculeuses qui, aux yeux de Philippe, sont nécessaires pour convertir le monde entier à l'*Unité catholique*.

La bataille de Saint-Quentin ayant arrêté le protestantisme en France, le jour de la Saint-Laurent et le jour où une Hostie à Gorkum fut profanée, le chef de l'Etat plaça l'édifice votif sous le patronage de Saint-Laurent, à la gloire de l'Hostie poignardée le même jour.

Acte digne de la foi de Philippe, tenu en grand honneur par sainte Thérèse, qui peut-être a été pour quelque chose dans cette conception. Tel est l'hommage principal de la couronne d'Espagne à son fondateur le Christ-Hostie.

CONCLUSION. — Nous venons d'entrevoir jusqu'à quel point l'Espagne fut redevable de son énergie et de son indépendance aux miracles du Christ-Hostie-Roi.

Tant qu'elle n'appellera Notre-Seigneur au Saint-Sacrement que *Sa Divine Majesté* ; tant qu'à la Fête-Dieu, elle abaissera le drapeau national, sous les pieds du *Dieu des Armées*: l'Espagne restera debout, gardienne du catholicisme, le glaive levé pour le règne de l'Agneau.

Pour anéantir sa puissance, il faudrait pouvoir lui enlever LE PACTE, que le Christ a contracté avec elle, à *Cavadonga, sous Pélage*. La révolution sémitique y travaille, nous le savons, assez. Mais nous doutons fort qu'elle puisse réussir.

La ruse maçonnique alliée au mensonge juif, n'y suffiront pas plus, que, jadis, la force maure alliée au fanatisme arabe.

ALEXIS DE SARACHAGA.



DOCUMENTS DU RÈGNE

LE PACTE SOCIAL DE L'ÉQUATEUR ET SON IMPORTANCE POUR L'EUROPE

Vers la petite république de l'Équateur tournent les yeux, non seulement les membres des Sociétés du Règne de Jésus-Christ et des Fastes Eucharistiques, nos lecteurs, mais en général, tous les catholiques qui entendent et comprennent la grande voix du Christ-Hostie : demandant l'observation du pacte que les sociétés ont toutes contractées avec Lui à leur origine; réclamant le sceptre des nations, non plus, comme à Paray, à une Sainte ravie en extase dans le calme du sanctuaire, mais bien au monde entier terrifié, au milieu du fracas des trônes qui s'écroulent, des peuples qui s'effondrent, des coups de tonnerre qui sapent la civilisation. C'est que ce vaillant petit Etat, vrai pionnier du salut social, le premier parmi tous les peuples modernes a su trouver et leur montrer le chemin, au bout duquel se trouve l'infaillible et divine solution de tous les problèmes qui pèsent comme un cauchemar sur les sociétés nouvelles.

C'est pourquoi nous ne nous lasserons pas de leur parler de cette glorieuse nation du Sacré-Cœur qui, après deux siècles d'attente, est enfin venue réaliser le désir exprimé par le Christ à la B. Marguerite-Marie en proclamant sa souveraineté sociale (1).

C'est, d'ailleurs, un puissant encouragement à notre zèle que de pouvoir joindre aux témoignages irréfutables, mais souvent mal compris, de l'histoire, cette démonstration tangible, présente, actuelle, efficace de ce grand principe

(1) Voir à ce sujet les précédents articles de M. de Maricourt : à la page 287, d'octobre 86; et à la page 55, de janvier 87.

qui est toute la raison d'être de nos œuvres, que : « *la condition, — parfaitement réalisable, même à notre époque, et surtout à notre époque, du salut du monde, — est la restauration du Règne social du Christ-Hostie sur les nations.* »

Une lueur vague et lointaine commence à luire dans nos ténèbres, un souffle nouveau passe sur nos vieilles sociétés, comme ces bises tièdes qui, de bien loin encore, précèdent le printemps.

Lueur d'aurore et souffle de renouveau nous arrivent d'Amérique; l'exclamation si éloquemment prophétique de D. Julio Matovelle au Congrès National Eucharistique de Quito est justifiée par ces présages; nous la citons dans le numéro de janvier du *Règne*, nous ne saurions assez la répéter: « La nuit se dissipe, l'aurore d'un jour nouveau commence à luire, ses premières splendeurs dorent déjà les sommets des Andes. »

Le Congrès Eucharistique de Quito est terminé depuis longtemps, tous les membres, réunis, en un jour qui datera à jamais dans l'histoire du monde, aux pieds du Christ auquel ils faisaient hommage de leur patrie, sont aujourd'hui dispersés. Mais l'aurore qu'ils avaient signalée, grandit, et ses splendeurs descendent lentement des cimes de l'Equateur, pour s'étendre peu à peu sur toute l'immense surface de l'Amérique latine.

I

LES BASES DE L'UNION ENTRE LE CHRIST-HOSTIE ET L'AMÉRIQUE LATINE

Dans le dernier numéro du *Règne*, nous citons en entier le magnifique discours de D. Belisario Peña, délégué de la Colombie au Congrès Eucharistique National de Quito.

Voici en quels termes s'exprime D. Mariano Soler, vicaire général de Montevideo, l'ardent défenseur du catholicisme à la Plata, venu spécialement à Quito pour préparer les bases d'une union entre tous les catholiques de l'Amérique latine :

« Bien que j'aie parcouru l'Orient et l'Occident, et visité l'Amérique du Nord au Sud, me trouver aujourd'hui dans la république de l'Equateur, est la réalisation d'un désir qui m'a fait longtemps soupirer. C'était mon

MONUMENTS de L'EUCCHARISTIE



MONUMENT

1875

1875

CEBREROLAN

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

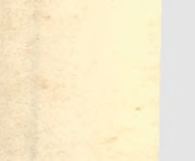
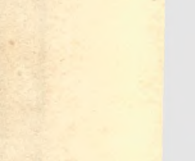
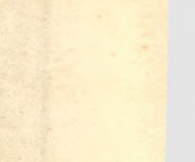
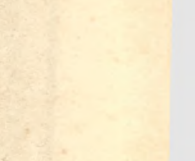
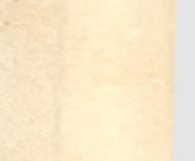
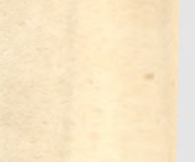
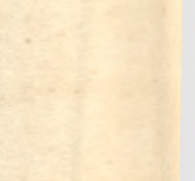
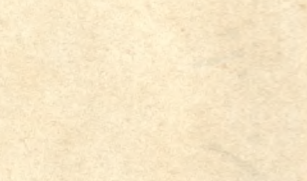
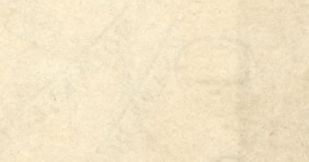
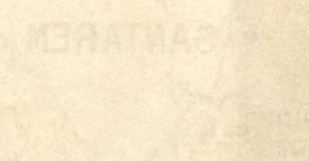
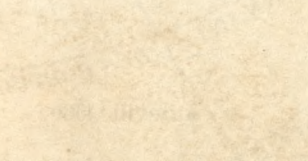
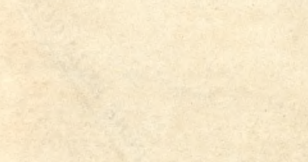
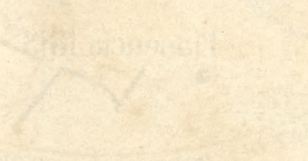
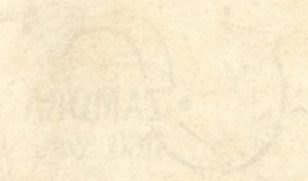
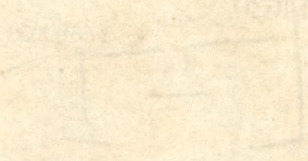
1875

1875

1875

1875

1875



« rêve doré... Je voulais apporter l'hommage de ma plus profonde
« sympathie au peuple de l'Equateur, honorable exception de l'Amérique
« et du Monde, modèle des nations catholiques, glorieuse république du
« Sacré-Cœur...

« Je désire ardemment que ses liens de fraternité avec les autres
« républiques de l'Amérique latine se resserrent fortement, tout spécia-
« lement par le moyen de la Sainte-Ligue de l'Association et de la presse
« catholiques, si utiles à la réaction et à la régénération sociale, par
« l'organisation du laïcisme catholique, qui est l'idéal de l'apostolat
« séculier. C'est la Société qui doit s'employer avec ardeur à la restau-
« ration et à l'avènement du Règne de Jésus-Christ. — « Que votre Règne
« nous arrive ! » C'est le cri sauveur des temps modernes. Le triomphe du
« Règne social de Jésus-Christ ne viendra qu'après l'organisation
« universelle du laïcisme catholique et de l'apostolat séculier, sous l'égide
« de l'Eglise et de son chef suprême... Les associations libérales et franc-
« maçonnes ont perdu le monde, ce sont les associations catholiques qui
« doivent le sauver.

« Le monde est sur la voie douloureuse d'un bouleversement gigantesque,
« mais au Calvaire est aussi la Résurrection. Un profond découragement et
« le plus affreux désenchantement conduiront les peuples au repentir de
« leur ingrate apostasie et les amèneront au but vers lequel ils auraient
« dû diriger leurs premiers pas : vers la reconnaissance du Règne social
« de Jésus-Christ, au Nom seul de qui les hommes et les sociétés peuvent
« obtenir le salut.

« Et il y a des timides qui ne croient pas en cette sainte transformation
« du monde ! Hommes de peu de foi, que craignez-vous ? Beaucoup de
« victimes tombent pour la défense de la sainte cause. Mais, « Dieu ne
« meurt pas. » Que peuvent contre le Christ ces tourbes impies qui, en
« fin de compte, ne savent que se détruire et se guillotiner entre elles ?
« Voyez-les courir aveuglément à leur perte ! Mais cela même rendra la
« régénération nécessaire... Le jour du Règne du Christ n'est pas éloigné,
« il ne tardera pas à venir, car la miséricorde infinie de Dieu, qui a donné
« son Fils pour sauver le monde, ne permettra pas la mort de l'humanité.
« Ce jour sera le plus glorieux pour l'Equateur, car il a, le premier,

« proclamé devant la face du monde, le Règne social du Sauveur. Que Dieu
« récompense son héroïsme, en lui accordant la persévérance dans la
« glorieuse primauté ! »

L'union de tous les peuples de l'Amérique latine, sous le sceptre du Christ Roi, telle est la préoccupation qui se fait jour dans tous les discours du Congrès ; c'est sur cette pensée qu'il s'est séparé, après la belle péroraison du discours de clôture, prononcé par D. Honoratio Vazquez, député du diocèse de Cuenca.

« Ce que j'ambitionne, Messieurs, ce n'est pas seulement l'union dans
« le quiétisme, mais encore l'union dans l'activité de l'esprit chrétien,
« bouillonnant de vie dans chacune de ses opérations, habile et féconde
« en moyens ingénieux pour le bien, infatigable dans la propagande, une
« dans ses desseins harmoniques en un seul esprit : l'esprit d'amour de
« sacrifice, d'espérance, l'esprit de Jésus-Christ.

« L'apostolat d'aujourd'hui, comme celui d'hier, ne peut espérer aucune
« conquête par la force, mais beaucoup par l'amour.

« Nous devons tendre à la restauration de l'esprit chrétien dans la
« société, ici, en Equateur et en Amérique.

« Catholiques américains, nous devons comme les disciples d'Emmaüs,
« nous réunir dans la notion que nous acquerrons, tout surpris, par la
« fraction du pain... c'est cette table du chemin, où tremble, effrayé, le
« cœur anxieux de trouver le Verbe, qui est le lieu du rendez-vous pour
« votre confraternité. Dans les premiers jours de l'Amérique, il y eut,
« messieurs, une fraction de pain dont le souvenir douloureux me revient
« à l'esprit. Deux des conquérants, séparés par la rivalité, se réconcilièrent
« devant l'autel du sacrifice Eucharistique, et pour que Dieu vint confirmer
« leur résolution, un missionnaire rompit l'Hostie consacrée et en donna
« une partie à chacun d'eux. Cette fraction du pain n'empêcha pas ceux
« qui banquetaient ainsi ce matin-là, à la table de paix, de retomber
« cruellement, quelques jours après, dans les pièges de l'ambition et de
« la férocité.

« Il serait inutile d'appeler les catholiques d'Amérique au pied des autels,
« si le rendez-vous devait avoir la durée de cette heureuse matinée ; inutile,
« si nous n'établissons pas dans les relations internationales le culte du cœur ;

« inutile, si le culte social ne s'élève pas au-dessus du culte intime, comme
« les sons de la cloche au-dessus de la tête des prêtres et du peuple réunis
« en prières. Ce qui est nécessaire, c'est d'avoir un but unique; les moyens
« s'offriront d'eux-mêmes, et le résultat doit être attendu de celui qui fait
« germer dans un grain de semence, l'arbre sur lequel viennent chanter
« les troupes d'oiseaux, qui passent dans les cieus.

« Les jours de la jeunesse sont les jours où le caractère se trempe, où
« s'imprime le sceau de la destinée; nous sommes au jour de la jeunesse de
« l'Amérique; l'esprit de ses fils peut, dès aujourd'hui, préparer l'histoire
« de l'Amérique, non pas la vague histoire des faits qui s'accumulent sans
« leçon pour notre esprit immortel, mais l'histoire qui palpite au pied du
« Calvaire, autour de Jésus-Christ qui a reçu en héritage de son Père,
« la souveraineté des nations...

« Il faut que le christianisme nous pénètre dans tous nos actes, comme
« la lumière, l'air, l'eau ont pénétré dans les mystères de la végétation
« pour former des trésors de parfums dans les jardins de Judée; et que nous
« offrions au Christ le trésor de nos affections comme cette femme, qui,
« scandalisant même les bons, répandit l'essence de ses jardins sur les pieds
« du Sauveur.

« L'Amérique est jeune et veut une poésie jeune, pleine d'espérance
« et de pressentiment; l'Amérique est chrétienne et demande la foi;
« l'Amérique va au progrès et puise sa force dans l'amour, son courage
« dans l'espérance, et c'est la foi qui enflamme l'amour et donne de la
« vigueur à l'espérance; l'Amérique appartient à Jésus-Christ, et son idéal
« poétique est le Thabor où nous devons le trouver transfiguré, éblouissant
« de gloire... Que Dieu reçoive comme un hymne ces humbles actes du
« Congrès Eucharistique de Quito; et Il les recevra, messieurs, car il
« vont à Lui par l'entremise de Jésus-Christ: Dieu pour accueillir l'offrande,
« Homme pour la sanctifier. Que nos frères catholiques d'Amérique écoutent
« nos vœux, qu'ils nous ouvrent les bras, pour travailler avec nous; qu'ils
« soutiennent notre faiblesse, et qu'ils chantent avec nous les dernières
« strophes de cet hymne que l'Equateur élève aujourd'hui à Jésus-Christ,
« Notre-Seigneur, Roi des Nations. »

Les actes de consécration et de réparation publiques, rapportés dans

notre dernier numéro, constituent bien la proclamation officielle du Règne social de Jésus-Christ sur l'Equateur, mais ils ne sont pas limités à Quito ; toutes les provinces de l'Equateur le répètent avec un élan, un enthousiasme, qui prouvent que ces actes sont l'expression d'un besoin national, le cri instinctif d'un peuple tout entier, qui a enfin trouvé la source de salut et de vie.

A Loja, notamment, pendant la procession, la statue du Sacré-Cœur est spontanément soulevée par le gouverneur de la province, le commandant de place, le président de la Haute-Cour, le général commandant la garnison, bientôt obligés de céder à tour de rôle, leur pieux fardeau à toutes les notabilités de la ville. La même ville de Loja, réclamant pour la patrie l'honneur sauveur jadis refusé par Louis XIV, envoie à la Chambre des députés une pétition, couverte de signatures et conçue en ces termes :

« Messieurs les députés,

« Le peuple équatorien, fidèle à ses traditions et à la foi catholique, a
 « reconnu à plusieurs reprises, et par l'organe de ses représentants, la
 « souveraineté sociale de Jésus-Christ, comme fondement de ses libertés
 « et gage assuré de son avenir. Il a, de plus, consacré par des actes officiels,
 « et d'une façon solennelle et irrévocable, cette république, au Sacré-Cœur
 « de Jésus, à la protection duquel il est redevable des plus précieux
 « bienfaits.

« Aujourd'hui, Messieurs les députés, nous nous sommes réunis autour
 « des autels de ce Cœur-Sacré, pour célébrer une des fêtes les plus glorieuses
 « de l'histoire de l'Eglise, nous sentons la nécessité d'affirmer encore davan-
 « tage, s'il est possible, devant le monde entier, notre attachement aux
 « principes catholiques, et de donner un témoignage public de reconnais-
 « sance pour les faveurs, dont nous nous regardons comme débiteurs envers
 « la divine Providence.

« Nous désirons, donc, que l'emblème du Sacré-Cœur de Jésus, imprimé
 « sur le drapeau national, perpétue la consécration de la république à
 « Jésus-Christ, et la reconnaissance de son Règne.

« C'est pourquoi nous nous adressons à vous, dignes représentants du
 « peuple, dont vous connaissez les sentiments et les aspirations, vous priant
 « de publier un décret, dans le sens indiqué.

« La gratitude de vos concitoyens sera votre plus précieuse récompense. »

« Loja, 21 juin 1886. »

Cette pétition est malheureusement arrivée trop tard pour être soumise au vote de la session, mais ne sera pas oubliée.

L'effet produit, dans les provinces, à la suite du Congrès, ressemble à l'effusion des grâces de l'Esprit-Saint dans les Gaules, après le cri de Clovis à Tolbiac. C'est un souffle puissant de rénovation qui traverse tout le pays. Des orateurs inspirés d'en haut se révèlent dans les harangues enthousiastes des étudiants et des jeunes lettrés, qui étonnent le clergé et les magistrats et les forcent à s'écrier : « *Non, il n'est pas possible de gouverner ce peuple sans la Croix !* »

« *Gratia Dei sum id quod sum !* » s'écrie fièrement, avec saint Paul, « l'organe du Congrès : *il n'est possible de gouverner ce peuple qu'à l'ombre de la Croix !* Ce n'est pas à notre honneur que nous l'écrivons, « mais pour la gloire du Christ, et l'enseignement pratique des catholiques « qui nous applaudissent généreusement. Aspirent-ils au triomphe de la « souveraineté sociale de Jésus-Christ dans leurs patries ? Qu'ils fassent « ce que fait la *République du Sacré-Cœur*. »

La reconnaissance de la souveraineté sociale du Christ, pour porter tous ses fruits de salut et de grandeur, doit être scellée par un *pacte social*, dont l'expression juridique se trouve dans le serment lige (1) à l'Hostie, comme nous le démontrerons dans une prochaine étude sur les *Pactes européens*.

Or, ce serment solennel, la république de l'Equateur l'a prêté le dernier jour du Congrès National Eucharistique de Quito. Devant l'Hostie exposée, et la main posée sur l'Évangile, les membres du Congrès et les autorités officielles ont prononcé ces paroles textuelles :

(1) Nous disons et nous répétons : *Serment lige*.

On s'étonnera peut-être de cette expression plutôt entachée d'archaïsme que de néologisme. Qu'on nous la pardonne en faveur de tout l'ordre d'idées qu'elle éveille dans sa brièveté. Le lecteur instruit n'a besoin d'aucune explication pour comprendre que nous entendons par serment lige, celui qui constituait autrefois l'hommage lige : c'est-à-dire la fidélité la plus complète en retour de la protection la plus étendue. En ce qui concerne l'origine du mot lige, nous souscrivons volontiers à l'étymologie allemande, qui sans rallier encore tous les suffrages, a pourtant réuni les plus sérieux. D'après cette étymologie, *lige* serait la contraction de *ledec* ou *ledig*, libre, dégagé de toute restriction. Dans ce sens protection lige correspond à la foi-lige. C'est que le serment de l'hommage lige est un vrai pacte. Aussi les peuples chrétiens comprenaient bien en le prêtant au Christ, que le Christ ne mettrait point de restriction dans sa protection tutélaire, là où il ne trouverait point de restriction dans la fidélité de ses liges.

« JE JURE DE MAINTENIR LES RÉOLUTIONS DE CE CONGRÈS ET DE NE JAMAIS
« FAIRE PARTIE D'AUCUNE SOCIÉTÉ SECRÈTE. JE JURE, EN PLUS, FIDÉLITÉ
« ÉTERNELLE AU RÈGNE SOCIAL DU SACRÉ-CŒUR.

C'est le serment lige, nous venons de le dire, qui est le signe de la constitution d'un pacte social; c'est donc la teneur de ce serment officiel et public juré à Quito, qui constitue juridiquement, *selon le droit sacré*, le PACTE SOCIAL DE L'ÉQUATEUR, entre le Christ-Hostie, l'Etat, et la Nation de l'Equateur.

C'est après cette imposante cérémonie du serment social que Mgr Ordoñez, archevêque de Quito, en prononçant la clôture du Congrès, résuma l'importance capitale de cet acte par cette déclaration solennelle : « LA GRANDE QUESTION, LA QUESTION VITALE DE CE SIÈCLE, C'EST LE RÉTABLISSEMENT PUBLIC ET SOCIAL DU RÈGNE EUCHARISTIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (1). »

II

LA SIGNIFICATION DU PACTE DE QUITO PAR RAPPORT A LA FRANCE ET A L'EUROPE.

Ce qui vient de se passer à l'Equateur est à coup sûr de nature à plonger dans la stupéfaction notre siècle sceptique.

Nous-mêmes, membres de Sociétés qui savent que la restauration du Règne social universel du Christ est prochaine, et qui n'avons d'autre but que d'en hâter la venue, nous n'avons pu nous défendre d'un moment de surprise, analogue à celle du voyageur qui voit soudain surgir devant lui le but, dont il se croyait encore éloigné. Et cependant, les événements de l'Equateur sont dans l'ordre logique des faits, et parfaitement conformes aux lois immuables de l'évolution des peuples dans l'histoire du monde : L'Equateur fait aujourd'hui, ce qu'ont fait tour à tour les peuples à leur origine.

« *Ce peuple n'est gouvernable qu'à l'ombre de la Croix,* » dit l'organe du Congrès de l'Equateur; c'est la vérité. Mais nous généralisons cette vérité

(1) Pour célébrer l'importance de cet événement public et social nous venons de placer au frontispice de la *Revue du Règne*, la phrase de clôture du Congrès de l'Equateur, prononcée par S. G. Mgr Ordoñez.

et nous posons l'axiome suivant : *Un peuple chrétien n'est gouvernable qu'à l'ombre de la Croix, c'est-à-dire, N'EST GOUVERNABLE QUE PAR L'AUTORITÉ DU CHRIST-HOSTIE-ROI.* — Toute autorité autre que celle du Christ, n'est qu'une fragile usurpation que le peuple, dans sa logique brutale, repousse et renverse, comme injuste ; il ne raisonne pas, il ne connaît, trop souvent, le Christ que pour le blasphémer, mais il sait d'instinct, que l'homme, quel qu'il soit, n'a pas le droit d'exercer sur lui une autorité quelconque, s'il n'est le mandataire d'une autorité suprême que nul ne peut contester.

Regardons autour de nous, et voyons ce que sont ces fantômes de gouvernements qui ont prétendu se passer du Christ pour régir la société confiée à leur garde. Sans cesse menacés dans leur existence, qui dépend d'un caprice populaire, soumis à la révolution dont ils se font les serviteurs, en attendant d'en être les victimes, incertains du lendemain, ils ne prolongent leur débile existence qu'en jetant de honteuses concessions comme une pâture destinée à proeurer de nouvelles forces au monstre qui les dévorera, quand son intérêt ou son caprice l'y poussera. Voilà l'autorité qu'a su prendre *le pouvoir moderne.*

Comparons-la à l'antique autorité : celle que les gouvernements, monarchies ou républiques, *tenaient en qualité de lieutenants du Roi suprême, le Christ.*

Regardons passer, à travers les siècles de l'histoire, cette majestueuse procession de grands peuples chrétiens, s'avancant tranquilles et forts, malgré toutes les vicissitudes ; conduits par une autorité légitime et respectée vers le progrès ; guidés par deux sentiments : l'amour de la patrie terrestre, dont il fallait assurer l'avenir, et l'espoir de la patrie céleste, qu'il fallait gagner.

Cette marche triomphale des peuples s'est brusquement arrêtée, du jour où l'autorité, quel que fût son nom, a cessé d'être légitime, en cessant d'émaner de l'autorité suprême. Ils reculent, maintenant, ils tombent ; ils ont déjà reculé si loin, ils sont tombés si bas, le désordre est tel, que chacun pressent la nécessité, pour remettre le monde dans la voie normale, de catastrophes telles qu'on pourra dire : c'est la fin du monde.

Quand, après plusieurs manœuvres mal exécutées, un commandant de troupes voit ses pelotons dans un désordre si grand qu'il ne peut plus les

placer normalement par un mouvement régulier, il commande la batterie de tambour en langue militaire sous le nom connu de *breloque*. A ce signal les hommes se dispersent, puis leurs chefs les remettent individuellement en formation correcte. La Providence semble prête à sonner la fin du monde actuel, à disperser ainsi les peuples, pour les réformer ensuite dans l'ordre normal.

A l'ombre de la croix s'est élevé le monde nouveau, il s'est développé, il a atteint son apogée, il est entré en décadence, il est menacé d'une fin prochaine.

Sa fin est prochaine, parce que chacune des unités qui la composent, chaque nation est condamnée à mort, pour avoir violé le pacte fondamental de sa constitution.

Toute nationalité moderne, l'histoire le prouve, est le résultat d'un contrat, d'un pacte, entre le fondateur de cette nationalité et le Christ-Hostie : la nation proclamait le Christ-Hostie son roi ; et le Christ-Hostie, en retour, bénissait son peuple et sauvait l'autorité de son chef.

Pour n'en citer que quelques exemples :

En 495, Clovis, roi des Francs, proclame la royauté du Christ-Hostie en jurant serment lige au Dieu-Hostie de Clotilde, sur le champ de bataille de Tolbiac ; serment qu'il renouvellera lors de son sacre à Reims : *et la France est fondée*.

En 737, Don Pélage, roi des Asturies proclame la royauté du Christ-Hostie, en jurant le même serment lige à l'Eucharistie, à Cavadonga, seul point du pays qui ne soit pas envahi par les Arabes ; *serment, qu'il renouvellera lors de son sacre à Lugo : et l'Espagne est fondée*.

En 1167, les différents Etats de l'Italie envahie par les Allemands, forment la ligue lombarde et proclament la royauté du Christ-Hostie en lui prêtant le même serment lige, à Milan : *l'Italie est sauvée*.

En 1307, la Suisse opprimée par l'Autriche, proclame la royauté du Christ-Hostie, et lui prête le même serment, au Rutli : *et sa nationalité est fondée*.

En 1337, la ligue des cités belges proclame la royauté du Christ-Hostie dans le même serment lige, à Gand : *et la Belgique est fondée*.

En 1367, l'Allemagne menacée d'un démembrement, jure la ligue de Souabe, sur l'Hostie : *et l'Allemagne est sauvée*.

En 1567, Florence, déchirée par les factions qui se disputent le pouvoir,

proclame le Christ-Hostie, roi perpétuel : *et à l'anarchie complète succède l'ordre social dont le magnifique essor s'étend de Toscane à Rome, et sur le monde, par les Jules II et les Pie V.*

En 1576, Venise prête à succomber au protestantisme, rétablit le serment lige au Lion Eucharistique de Saint-Marc, exigé de ses doges au moyen âge : *et soudain, à des gouvernements de terreur et d'oppression succèdent des gouvernements d'expansion et de liberté, qui donnent à la Reine des mers les jours les plus rayonnants d'opulentes splendeurs, d'honneur et de civilisation, que le monde ait peut-être jamais connus.*

Vers la même époque, l'Espagne menacée de perdre l'unité de la Foi rétablit l'hommage lige national, exigé de ses princes d'après le pacte de Cavadonga, et fait jeter comme tapis pour être foulé aux pieds des prêtres portant le Saint-Sacrement à la Fête-Dieu, le drapeau royal de Castille, symbole sacré de l'unité de la patrie ibère : *et soudain, cette nation oppose la barrière que l'on sait, aux progrès du schisme, de l'hérésie et de la révolution ; en faisant saluer le drapeau de l'Espagne, jusqu'aux confins des mondes, comme celui de l'hégémonie du Christ vainqueur.*

La reconnaissance de la royauté sociale effective du Christ-Hostie est implicitement ou explicitement à la base de toutes les constitutions de tous les peuples modernes, c'est là un fait que je défie n'importe quel libre-penseur de démentir histoire en main, et toute nationalité moderne a pour base un pacte solennel juré entre cette nation et le Christ-Hostie.

Et maintenant apprécions l'acte que vient d'accomplir la république de l'Equateur :

Il n'a rien d'anormal, rien d'étrange, rien de nouveau, même dans l'histoire du monde.

III

CE QU'IL FAUT FAIRE EN FRANCE ET EN EUROPE,
POUR RÉPONDRE AU MOUVEMENT D'UNION DE L'AMÉRIQUE LATINE
AVEC LE SACRÉ-CŒUR

La jeune et vaillante petite république américaine a renouvelé l'acte de la jeune et vaillante petite peuplade franque ; l'Equateur vient de prendre à

l'avant-garde du monde nouveau la première place, occupée dans le monde ancien par la France, en renouant avec le Christ le contrat de Tolbiac, de Cavadonga, de Milan, du Rutli.

Le monde nouveau, comme l'ancien, commence par bien établir sa base sur l'autorité souveraine, la seule juste, la seule réelle, l'autorité de Celui pour qui et par qui ont été faites les nations. Toutes les républiques hispano-américaines, que l'Europe décrépite regardait dédaigneusement comme mort-nées, alors qu'elles s'agitaient douloureusement dans les convulsions d'une laborieuse enfance, contemplant attentives et charmées, les faits et gestes de leur sœur ; comme les petites nations barbares qui, sous les chauds rayons du soleil éternel, le Christ-Hostie, devaient bientôt s'épanouir en grands peuples, regardaient au ^{vi}^e siècle, la France. Bientôt ces républiques latines imiteront l'Equateur, et le sol vierge de l'immense Amérique du Sud produira des grands peuples, avec la merveilleuse puissance de sa végétation exubérante. Et une fois encore, la civilisation aura obéi à cette loi mystérieuse qui la pousse, à chacune de ses étapes, de l'Orient vers l'Occident.

— Et nous?...

Non ! nous ne périrons pas ! L'Agneau Eucharistique qui a longtemps régné sur nous, ne peut permettre que nous soyons exclus de son Règne universel. Les contrats rompus peuvent être jurés de nouveau, et reprendre une nouvelle vigueur ; le Sacré-Cœur du Christ-Hostie nous y invite. Il nous appelle : *c'est à nous qu'Il a d'abord offert son règne social universel.*

COMME MOYEN D'ORDRE ET DE SALUT :

1° *Rétablissons les anciens pactes du Christ avec les Nations d'Occident.* — Ce sont ces contrats splendides, de l'Hostie-Roi avec la France et l'Europe, qui ont été posés aux fondements de l'ordre social chrétien.

2° *Il faudra remettre en vigueur ces pactes fondamentaux.* — Entre les tenants du Sacré-Cœur ; par ceux qui ont une once de son sang dans leurs veines.

BARON LÉON DE MARICOURT,

Secrétaire général de la Société du Règne.

VARIÉTÉS

UN ÉQUATORIEN A PARAY

Sous ce titre, et à l'appui des importantes idées exposées par notre vaillant Secrétaire Général, nous lisons dans l'excellente publication intitulée : *Le Pèlerin de Paray-le-Monial* :

Un fils dévoué de la République du Sacré-Cœur, — visitant l'endroit où Notre-Seigneur découvre les trésors de grâces et de miséricordes de son divin Cœur, pour les nations qui lui seraient consacrées, — ne peut moins de s'écrier :

Je te salue terre bénie, auguste sanctuaire, avec l'enthousiasme que m'inspire l'amour de la religion et de la patrie. — Paray et l'Equateur ne sont-ils pas unis sous les mêmes liens ? Ici, Notre Seigneur manifesta ses désirs de voir les nations consacrées à son règne ; là, ces demandes ont été obéies ?

Qu'il me soit permis de constater « dans le *Pèlerin de Paray-le-Monial* » grâce à la généreuse hospitalité qu'a bien voulu m'accorder son directeur, qu'ici, j'ai renouvelé, dans ce sanctuaire, en qualité de membre du Congrès Eucharistique de l'Equateur, et au nom de cette catholique assemblée, les actes de consécration, de réparation nationale, et le serment social, prononcés dans la dernière séance de ce Congrès à la gloire du Sacré-Cœur.

Paray, 23 février 1887.

ISIDORE BARRIGA, Chanoine,
Secrétaire de S. G. l'Archevêque de Quito.

INTORNO ALLA REALE PRESENZA DI GESU CRISTO NELLA SS. EUCHARISTA,
Studi del Prete Veneto Giusippe Poli, vol. 2. Venezia, tipografia cattolica di Lorenzo Tondelli.

Sous ce titre l'Italie envoie encore à la Bibliothèque eucharistique un ouvrage très important sur l'illustre sacrement de nos autels. Depuis le moment où l'esprit de l'erreur s'est attaqué aux sacrements de l'Eglise, nul autre n'a été si souvent en butte aux sophismes des ennemis de Dieu, que la Sainte Eucharistie. Bérenger, Wicleff, les novateurs du xvi^e siècle, la libre-pensée de nos jours... que n'ont-ils pas dit ou écrit contre le Dieu d'amour, caché sous les voiles eucharistiques ? L'orgueil et la malice, l'ignorance et la méchanceté se sont donnés une main sacrilège pour tout oser contre le plus auguste des mystères. Et cependant, pour les individus et les sociétés (nous avons eu souvent le bonheur de le faire toucher du doigt) la source de tous les biens est là : là le souvenir de tous les bienfaits.

Pour remédier à tant d'erreurs surtout dans notre époque de rationalisme et d'in-crédulité ; pour donner aux faibles une arme et aux ignorants un mode sûr de parer aux coups des adversaires ; pour faire apprécier et aimer les prodiges d'un si grand amour, le savant prêtre vénitien, M. Joseph Poli, vient de publier l'ouvrage que nous avons annoncé. Il veut que, croyant, nous comprenions pour aimer et défendre une vérité si chère à nos âmes.

Dans ce but, après avoir indiqué le point de la controverse entre catholiques et protestants sur la présence réelle de Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie, il s'efforce de donner dans le premier volume l'intelligence du dogme catholique avant de prouver dans le second volume que ce dogme est consigné dans la parole révélée. Ainsi nous voyons tout d'abord se dérouler devant nous les questions qui se rattachent à la convenance, la possibilité du mystère que nous propose la foi de l'Eglise. Et ici dans un bien long parcours, sont examinées toutes les difficultés tirées de l'infinie dignité de Dieu et de l'indignité des hommes ; des principes de la raison, et des données de l'expérience ; des systèmes reçus et des conclusions de la science. L'auteur traite tout cela avec connaissance de cause.

Ce que nous venons de dire du premier volume, il faut le dire du second, où l'auteur traite la question de fait. A part quelque aperçu, qui pourrait être contesté, l'auteur expose les preuves du dogme catholique avec beaucoup de netteté et de force. L'on dirait qu'il est plus à son aise sur le terrain de la positive que sur celui de la scolastique : et cette seconde partie de son ouvrage, à notre avis, a plus de valeur que la première. Toutes les deux cependant se complètent et font un assez bel ensemble.

Ce n'est pas dire que nous approuvions sans réserve tout ce qui est dit dans les 727 grandes pages, dont il se compose. Mais nous nous souvenons que : *Ubi plura nitent... non ego paucis offendar maculis*. Certes, l'ouvrage aurait beaucoup gagné, si l'auteur, au lieu de quereller les scolastiques (chose du reste très facile), les avait mieux étudiés et avait plus exactement proposé leurs doctrines. Il n'aurait point, par exemple, proposé et traité avec tant de confusion la question sur la sensibilité de Jésus-Christ, comme il le fait au ch. VIII^e du I^{er} volume. Soyons juste cependant : il parle toujours avec respect de saint Thomas, et le Docteur angélique est un guide perpétuel.

L'ordre suivi dans la discussion n'est pas sans défaut. L'auteur semble ne pas distinguer assez nettement la probabilité d'une chose des possibilités. Aussi il mêle la question directe de la vérité avec la question réflexe sur le degré de connaissance que cette vérité peut présenter. Le style est presque toujours un peu lourd et un peu diffus : chose qui aurait dû être absolument évitée dans un travail destiné à un public qui n'aime à lire que sous le charme d'une parole vivante et dégagée.

A part ces défauts et quelques autres inexactitudes et opinions moins probables, difficiles à éviter dans un ouvrage de longue haleine, le travail de M. Poli mérite un bon accueil de la part de ceux qui désirent s'instruire sur l'auguste sacrement de l'autel. Nous le recommandons à tous comme une lecture très à propos à notre époque. Les savants catholiques y trouveront une doctrine généralement solide, capable de leur être utile pour leurs études ; les faibles un soulagement ; les fourvoyés un guide sûr pour rentrer en pleine vérité et en pleine lumière.

JOSEPH-MARIE PICCIRELLI, S. J.
au collège Pontano, à Naples

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

CORRESPONDANCE DU RÈGNE

LA RESTAURATION DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST EN ITALIE

OU

L'EUCCHARISTIE, LE ROSAIRE ET LE NOUVEAU POMPEÏ

AVANT - PROPOS

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'oraison dominicale, nous commanda de prier en disant : *Adveniat regnum tuum*, QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE, il prévoyait que ce Règne si désirable ne serait jamais un fait pleinement accompli *ici bas*, mais qu'il serait un perpétuel *devenir*. En effet, si l'on suppose ce règne non seulement établi sur terre, mais parfaitement développé dans toutes ses perfections, contenues en germe dans l'Évangile et dans l'Église fécondée par le saint Esprit et par le Christ-Hostie, ne serait-ce pas une contradiction manifeste que de prier toujours : *Adveniat regnum tuum*, puisqu'il serait déjà complètement venu dans sa substance et son organisation célestes, comme dans toutes les manifestations extérieures de ses inépuisables principes latents ? Il est bien vrai que, de même que Dieu a employé sept jours et probablement sept longues époques indéfinies pour donner à son Règne naturel et préparatoire, l'univers matériel, sensible et humain, toute la perfection relative qu'il voulut bien lui accorder, ainsi il a librement et très sagement établi que son Règne

final, spirituel, surnaturel, c'est-à-dire l'Eglise, employât des dizaines et, peut-être même des centaines de siècles pour acquérir peu à peu cette perfection relativement très haute à laquelle il l'a destinée, sans que toutefois elle l'atteigne réellement jamais.

La loi du progrès indéfini, entendue d'une manière raisonnable et chrétienne, quoi qu'en aient dit et écrit les panthéistes, les saint-simoniens, les darwinistes, n'étant pas applicable à la nature toute seule, il faut sans doute l'admettre dans l'Eglise sous la divine influence de la grâce qui ne cessera jamais de se répandre sur elle *jusqu'à la consommation des siècles*. Or ce progrès indéfini, ce développement incessant du Règne de Jésus-Christ, se manifeste tour à tour, et même simultanément, dans le temps et dans l'espace : par SA DURÉE SANS FIN, *Cujus regni non erit finis* (1) ; *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum* (2), et par SON EXTENSION sur les plages de la terre dont il prend successivement possession, et où il va sans cesse, au prix de la sueur et du sang de ses apôtres, planter ses tentes et élever ses tabernacles, car il est écrit : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ* (Ps. 8.) ; *Dominabitur a mari usque ad mare ; et a flumine usque ad terminos orbis terrarum* (Pal. LXXI, 8). Or, quant au temps, nous voyons que depuis dix-neuf siècles, malgré tant d'horribles persécutions, tant de pièges, tant de délations et de trahisons, le Règne de Jésus-Christ demeure encore plus surabondant de vie surnaturelle ; et, quant à l'espace, nonobstant les lâches défections des peuples jadis très florissants et très chrétiens de l'Afrique et de l'Asie, à cause de ses immenses conquêtes dans l'Océanie et dans les deux Amériques, ce Règne est en réalité de beaucoup plus étendu et plus grand qu'il ne l'a jamais été par le passé.

Mais pouvons-nous en dire de même du Règne de Notre-Seigneur, au point de vue de son action VIVIFIANTE ou considérée d'une manière *intensive* ? Si le Règne de Jésus-Christ est céleste et temporel, religieux et politique tout ensemble, est-il également vrai, que sous ce quadruple aspect, il a également suivi la loi du progrès que nous venons d'examiner et de reconnaître relativement à l'extension ? Pour ce qui regarde l'action intérieure,

(1) Symbole de Constantinople.

(2) Psal. 144, 13.

mystique, religieuse de Jésus-Christ sur les individus, j'ose affirmer qu'elle a certainement toujours été en progression constante, si bien qu'aujourd'hui, malgré les apparences contraires, il m'est avis qu'elle dépasse tous les siècles antérieurs au nôtre.

La descente du Saint-Esprit en personne sous la forme de langues de feu fut le flambeau invisible qui, descendu sur Marie, sur les apôtres, sur les disciples dans le Cénacle, se répandit presque immédiatement et, certes, d'une manière prodigieuse, sur toutes les plages du monde alors connu pour y établir le Règne mystique du Christ. Le nombre incommensurable de vierges pures et saintes, de personnes extrêmement pieuses de tout état, de tout sexe, de tout pays; l'*armée* innombrable des martyrs des premiers temps qui, à l'imitation des gladiateurs romains, à genoux devant la croix, s'écriaient avec un saint enthousiasme : « *Ave, Christe, morituri te salutant!* » tout cela démontre avec la dernière évidence que Jésus-Christ était réellement Roi, et que son Règne intérieur et mystique était soudain presque arrivé à l'apogée de sa puissance et de sa gloire.

Seulement, à cette époque-là, les chrétiens, les sujets du Sauveur, quoique répandus dans toute la terre alors connue, étaient loin d'être aussi nombreux qu'aujourd'hui.

Sans doute dans les siècles qui suivirent Constantin, et en conséquence la paix de l'Eglise, la charité, sève du Règne de Jésus-Christ, se refroidit d'une manière affligeante à cause de la méchanceté et des terribles péchés de beaucoup de chrétiens(1), et, par suite, ce même Règne alla en déclinant. Mais faut-il trop tenir compte de quelque insuccès dans une guerre si longue, pour ne pas affirmer qu'on gagne toujours du terrain et qu'on fait de continuels progrès vers la victoire finale? Est-ce que même les grands fleuves dans leur immense marche triomphale n'ont pas des détours et même des disparitions sous terre pour en sortir de nouveau pleins de majesté et de gloire, jusqu'à leur entrée victorieuse dans le sein de leur père commun, l'Océan? Malgré donc ces détours, malgré ces disparitions, le Règne intérieur de Jésus-Christ a toujours été en progrès, et, je le répète hardiment, de nos jours, durant le dix-neuvième siècle qui paraît un siècle d'indifférence religieuse, de rationalisme, de matérialisme, de sensualisme,

(1) Quoniam abundabit iniquitas, refrigescet charitas multorum (*Math.*, xxiv, 2.)

d'athéisme, le Règne intérieur et intensif de Jésus-Christ semble prêt à devancer tous les siècles précédents.

Pour démontrer cette proposition il suffit de prouver que, dans notre siècle, la somme totale de vertu, d'amour de Dieu et du prochain, bref de charité chez les hommes, est supérieure à celle de toutes les autres époques, même chrétiennes. Il va de soi, qu'à présent, nous n'avons plus ni le nombre incalculable de martyrs, véritables héros chrétiens, ni même l'esprit de mortification corporelle qu'on avait autrefois, au moyen âge surtout ; mais le nombre infini de corps religieux qui abondent dans l'Eglise, de congrégations de missionnaires, tant pour pays chrétiens que pour pays infidèles, de communautés de sœurs de charité, de personnes profondément chrétiennes et pieuses des deux sexes répandues dans le monde, sont là pour nous donner gain de cause, et, par conséquent, nous donner le droit d'affirmer que dans notre siècle le Règne mystique de Dieu et de Jésus-Christ est entré dans une phase de progrès positif et incontestable.

Il n'en est pas malheureusement de même à l'égard du Règne social de Dieu et de son divin Fils. Pendant les trois premiers siècles de persécutions, le christianisme, par son action divine, se glissait insensiblement dans les mœurs publiques et même dans les institutions sociales. Il n'en pouvait pas être autrement, car le philosophe martyr saint Justin et Tertullien, dans leurs éloquents apologies, nous apprennent que les campagnes, les villes, l'armée, le *forum*, les tribunaux, le palais impérial lui-même étaient remplis de sincères et fervents chrétiens. Mais ce fut seulement sous Constantin que le Christ fut proclamé Roi véritable, *Rex Regum et Dominus Imperantium*, ainsi qu'on le constate sur les monnaies à partir de cette époque, et ce ne fut qu'alors que l'Evangile devint le Code suprême de l'Etat. Le Règne social et politique du Sauveur fut de plus en plus affirmé et effectué par Clovis, Pépin, Charlemagne, saint Louis, et par les meilleurs rois des diverses nations d'Europe, ainsi que par les empereurs d'Allemagne, jusqu'à ce que le Règne social du Sauveur atteignit son degré suprême au XIII^e siècle, sans toutefois perdre de sa force et de son influence pendant le siècle suivant, malgré les luttes acharnées entre les Papes et les empereurs surtout au sujet des investitures. L'établissement et la propagation extraordinaire de l'Islamisme uniquement par le fer, le feu et l'affranchissement des passions brutales, portèrent de

terribles coups au Règne de l'Agneau, et l'on ne saurait nier que la puissance de l'Islamisme en Afrique, en Asie, et même dans une partie de l'Europe, n'amointrit de beaucoup, n'éteignît même le Règne de Jésus-Christ qui y avait si longtemps dominé. Enfin le schisme d'Orient et celui d'Occident précédèrent les vastes et affreuses défections causées par la réforme, par l'établissement de l'anglicanisme, par les hérésies des sociniens et des jansénistes, par le rationalisme et l'athéisme du dix-huitième siècle, incarnés dans la révolution française dont les principes funestes, ceux de 1789, nous ont amenés au présent état de choses, où se manifeste la scission la plus radicale entre les institutions sociales modernes et celles de Dieu et de son Christ.

Somme toute, au XIX^e siècle, le Règne social de Jésus-Christ paraît tout à fait disparu ; et de fait, il s'est éclipsé déjà en très grande partie.

Toutefois, la loi du progrès elle-même veut que les extrêmes se touchent, et que par conséquent Jésus-Christ sorte de son tombeau social, de nouveau glorieux et triomphant en s'écriant : *Confidite, filii, ego vici mundum* (1). Le Phénix mystérieux ne ressuscite-t-il pas de sa mort sociale apparente ou réelle ?

C'est ce que nous venons affirmer. — Oui, lorsque le soir, l'on met des braises sous les cendres d'un foyer, le matin suivant l'on retrouve quelques étincelles qui peuvent servir à produire alors un grand feu. Or, un grand feu, nouveau, vient d'éclater, en Italie, de sous la cendre !

Un avocat jadis peu connu, né à Latiano, dans la province de Lecce, royaume de Naples, d'une condition sociale moyenne, doté d'une modeste fortune, mais possédant une foi à transporter les montagnes, dévoré d'un zèle capable d'embraser la terre, nourrissait depuis quelque temps une idée fixe, étrange singulière. De figure, maigre, maladif, petit de taille, blond de teint, à l'esprit sympathique, avenant, c'est un homme très intelligent, érudit, bon orateur et écrivain catholique remarquable... Il mène une vie tout à fait retirée et adonnée au travail, mais il se distingue par maintes bonnes œuvres que Dieu et la Vierge du Rosaire, dont il est le très fervent serviteur, lui ont accordé la grâce d'entreprendre avec un succès tellement extraordinaire que cela tient du miracle. Il s'appelle M. BARTOLO LONGO, et appartient au Tiers-

(1) Joann., xvi, 33.

Ordre dominicain qu'il propage avec un succès incroyable. Il est depuis quelques années, par conseil des autorités ecclésiastiques, marié à M^{me} la Comtesse de Fusco, veuve, assez âgée et infirme, restée sans enfants et qui consacre sa vie et sa considérable fortune en bonnes œuvres de toute espèce.

Ce couple chrétien a conçu le projet de construire une église monumentale en l'honneur de la Vierge du Rosaire à Valle di Pompeï, où la Sainte Vierge a opéré et opère encore des miracles éclatants et nombreux ; de fonder dans cette église, sanctuaire déjà célèbre, des œuvres de charité de toute nature, et enfin, chose étonnante ! d'édifier autour de la même église, qui en serait comme le noyau et le centre, UNE VÉRITABLE VILLE ESSENTIELLEMENT CATHOLIQUE SOUS L'ACTION DU CHRIST-HOSTIE ET SOUS LA PROTECTION SPÉCIALE DE LA VIERGE DU ROSAIRE, le tout en vue d'y établir un foyer de civilisation totalement chrétienne, le siège de l'association universelle du Saint-Rosaire, et en vue d'inaugurer la restauration du Règne de Jésus-Christ, en Italie.

Vain espoir, s'écriera-t-on, utopie, songe de folie ; mais nous allons voir combien ces exclamations sont sans fondement, et combien, au contraire, Dieu lui-même et la Sainte Vierge ont jusqu'ici montré qu'ils veulent, et favorisent, par de nombreux miracles en tous genres, une entreprise si hardie, mais si noble et si féconde en bienfaits résultats.

Afin de procéder avec ordre et de donner de l'intérêt à notre travail, nous examinerons successivement : 1^o *La ville de Pompeï avant 1880.* 2^o *La nouvelle ville de Marie et son sanctuaire tels qu'ils sont aujourd'hui.* 3^o *La future cité de l'Hostie et son rôle dans l'avenir.*

I

POMPEÏ AVANT 1880.

Le voyageur, se dirigeant de Naples à l'Orient vers Castellum ou *Stabies*, après avoir dépassé la riante côte de Portici, Torre del Greco et Torre dell'Annunziata, rencontre une belle plaine au Sud-Est du Vésuve qui se dresse sur elle, sévère et menaçant. Les coulées de laves qui couvrent ces flancs noircis, les diverses crêtes de la montagne, en plusieurs côtés fendue et sillonnée de torrents, la colonne de fumée blanchâtre se terminant

presque toujours en forme de pin gigantesque, indiquent assez la présence du terrible monstre qui fait un sublime contraste avec la nature charmante et féconde qui l'entoure. C'est d'abord la plaine fertile, étendue comme un riche tapis oriental sur le sous-sol volcanique de pierres ponce, de soufre, de bitume, de fer et d'autres métaux, depuis Torre Annunziata, ville bien commerçante, jusqu'à la vallée si pittoresque de Scafati, arrosée par le fleuve Sarno qui la rend très industrielle et pleine de manufactures. En regardant au Midi, on est saisi d'admiration à la vue de cette mer bleu de ciel, argentée, éblouissante, du golfe de Naples, d'où surgit le fameux rocher de Capri, célèbre par les souvenirs de Tibère, par sa *grotte azurée*, par son vin délicieux. C'est là précisément, sur un petit tertre, que fut *Pompeï*, le malheureux Pompeï, jadis plein de vie, de joie, de bruits et de chants, et aujourd'hui démantelé, ruiné, à moitié encore enfoui sous la cendre du volcan terrible. Sous ses ruines, la voilà donc cette bruyante cité, maintenant morne, silencieuse, tout à fait semblable à un cimetière, mais à un cimetière qui, malgré les nudités révoltantes de ses fresques et de ses sculptures, vous fascine et vous attache de manière que vous ne voudriez jamais en sortir.

La méditation de la catastrophe finale, des *dernières heures* de Pompeï vous remplit l'esprit de pensées sublimes et le couvre de sentiments tendres et profonds, tout ensemble. C'est l'image réelle, presque vivante de la Pentapole embrasée par la colère divine !

Fondé ainsi qu'on le croit, par Hercule en même temps qu'*Herculanum*, aujourd'hui *Resina*, qui a eu le même sort fatal que sa sœur, Pompeï était ensuite devenu sous Sylla, une colonie romaine très florissante, et suivant Strabon, le port et l'*emporium* de Nocera et d'Acerra (1). Ses murs avec cinq portes et onze tours découvertes de l'an 1812 à l'an 1814, ses rues assez régulières et larges, avec des trottoirs très curieux, ces deux *forums* vastes et riches, son *ludus gladiatorius* improprement appelé *caserne des soldats*, ses deux théâtres superbes, son amphithéâtre majestueux, ses fontaines à chaque rue, ses thermes, son cimetière, ses neuf temples magnifiques, ses maisons avec de grandes cours ornées de statues et richement décorées de peintures, font bien voir l'importance de cette cité, adonnée du reste à une vie sensuelle, molle, consacrée à Bacchus et à

(1) *Nolæ autem et Nucericæ et Acerrarum navale est* (Lib. V).

Vénus. Il y avait aussi un temple dédié à Isis, et une école isiaque où l'on exerçait les jeunes gens et les filles aux plus affreux mystères.

L'on sait, qu'après avoir été en partie renversée par un fort tremblement de terre, 63 ans avant Jésus-Christ, cette malheureuse ville, fut tout à coup ensevelie l'an 79 de l'ère chrétienne, sous les cendres du Vésuve. Après les fouilles casuelles occasionnées par l'excavation d'un canal, Charles III de Bourbon, roi de Naples, fit faire des excavations sérieuses en 1748, et le succès couronna pleinement son entreprise. Depuis 1799, sous la direction du célèbre chanoine Mazocchi, ces fouilles furent faites d'après un système rationnel, et aujourd'hui elles sont doctement dirigées par le célèbre sénateur, M. Fiorelli, avec des résultats de plus en plus consolants. Tout ce que l'on trouva de plus remarquable et précieux fut emporté à Naples et placé avec ordre dans le Musée des *Studi*, aujourd'hui appelé *Museo nazionale*, et c'est là qu'on va admirer les fresques les plus belles, les statues les plus parfaites, les coupes et les vases les plus intéressants, le mobilier le plus curieux. Depuis quelques années, on a jugé à propos d'établir un petit musée pompéien sur place, et, à la vérité, les antiquités de Pompeï vues et étudiées à Naples, perdent beaucoup de leur attrait. Dans ce petit musée de Pompeï, on voit des fresques, des étoffes de laine, des moulins en pierre noire, des armes, des ustensiles de cuisine, des pains ronds et écrasés devenus noirs, et surtout des *fac-simile* en plâtre d'hommes et de femmes retrouvés dans les dernières fouilles, hommes et femmes qui, bien que parfaits de forme, inspirent cependant un sentiment de dégoût, comme si l'on voyait en eux quelque chose d'excessivement naturel, sans rien de ce reflet de la grâce et de l'état surnaturel qui donne à la figure du chrétien un charme indéfinissable.

On a fait des recherches fort longues et fort sérieuses pour découvrir des signes de christianisme à Pompeï. On sait avec certitude, et le docte archéologue napolitain, feu M. le chanoine Scherillo, l'a démontré à ne point en pouvoir douter, que le Prince des Apôtres, dans son voyage de Brindes à Rome, s'arrêta pendant quelque temps à Naples et dans ses alentours, et qu'il y fonda des chrétientés (1). Il paraît certain aussi que saint Pierre se rendit à Herculanium et les traditions locales les plus anciennes nous autorisent à le croire. Or, comme Pompeï n'est pas éloigné

de cette dernière ville, quand même saint Pierre n'y aurait pas été, il y a tout lieu d'admettre que la lumière de l'Évangile alla briller sur les épaisses ténèbres de cette ville si idolâtre et si voluptueuse.

Le cœur chrétien est navré quand il pense, qu'après dix-neuf siècles de lumière divine, répandue à grands flots sur le monde entier et surtout en Italie, l'instruction religieuse, la piété chrétienne, la civilisation catholique étaient restées lettre morte pour une contrée si proche de centres aussi religieux et civilisés que Naples, Torre Annunziata, Castellamare et autres semblables. Pour se former une idée de l'état déplorable des nouveaux villages de Pompeï et du Val de Pompeï qui touchent presque aux murs de l'ancien Pompeï et s'étendent vers l'Orient sur la magnifique route provinciale, près du chemin de fer de Naples à Salerne et Castellamare, et au Sud-Est du Vésuve, il faut ici laisser la parole à M. l'avocat BARTOLO LONGO lui-même, l'admirable apôtre laïque de ces contrées, choisi et envoyé par Dieu, pour en être le régénérateur.

« Au mois d'octobre 1873, dit-il, nous nous rendîmes pour la première fois de Naples, avec la comtesse de Fusco, en villégiature au Val de Pompeï. En conversant avec les gens du village et de la campagne, nous fûmes très péniblement surpris de ce que la plupart ne savaient pas ce que c'était que le Rosaire de la Vierge, ignorant même les premiers éléments et les principes les plus essentiels de notre sainte religion.

« En voici la raison : Pour tant de monde, il n'y avait qu'une très misérable église paroissiale et encore si délabrée, si peu sûre, si petite que, malgré le prolongement qu'y firent faire Mgr l'évêque de Nole et le curé, quelques années auparavant, à peine pouvait-elle contenir cent personnes. Déjà, au mois d'octobre 1880, cette église paroissiale, tombant en ruine, fut tout à fait démolie par ordre de l'autorité publique. Cette vallée appartient administrativement en partie aux trois communes : de Scafati, Torre Annunziata et Bosco Reale ; quant au civil, à deux provinces : à celles de Terre Labour, Salerne et de Naples, et, enfin, au religieux, à la province de Terre de Labour (Campanie), où le diocèse de Nole est enfermé ; il s'en suivait que personne ne songeait à améliorer le sort intellectuel, moral et religieux de ces malheureux habitants. Pas une école pour éclairer leur entendement ; point

(1) *Venuta di S. Pietro apostolo nella città di Napoli*, chap. dernier, p. 563 et suiv.

d'église pour les recueillir et les civiliser par les salutaires enseignements de notre Religion. Marie, la Mère de Dieu, la consolatrice des affligés, n'avait aucun culte et nul autel où elle pût accueillir les soupirs de ces malheureux et les consoler à l'ombre de son manteau.

« Un jour, nous demandâmes nous-mêmes à l'un de ces villageois : « Sais-tu donc qu'il y a un Dieu ? — Et notre homme de répondre : Ainsi « que votre seigneurie le commande ! » Nous en interrogeâmes un autre : « Dis-nous qui t'a créé ? — Il répondit de suite : — Ma mère ! »

« Un autre jour, une femme assez pieuse et de celles qui fréquentaient l'église, qui savait l'*Ave Maria*, mais point la manière de réciter le chapelet, pendant que nous tâchions de lui apprendre le Rosaire, s'écria : Mais ces choses-là, nous ne les comprenons point. — « Comment, repris-je, ne sais-tu pas qu'il y a la *Madone*, la Mère de Dieu, à qui l'on rend honneur par la récitation du saint Rosaire ? » — « Oui, monsieur, mais dans notre vallée, nous ne l'avons pas. » — « Eh bien ! où crois-tu qu'est la Madone ? » — Je connais sept Madones seulement, qui sont sept sœurs, à savoir : la *Madone de Vagni*, à Scafati ; la *Madone dei Muroli*, la *Madone dell'Annunziata*, à Torre Annunziata, etc.

« C'est ainsi que la pauvre femme continuait l'énumération, croyant qu'il y avait autant de *Mères de Dieu*, que de titres de fêtes, où elle se rendait tous les ans (1). »

Après les désolants témoignages de l'apôtre de ces contrées lui-même, écoutons ce trait raconté par M. l'archiprêtre, le Révérend Giuseppe de Bonis, qui avec tant d'intelligence et de zèle, s'est dévoué lui aussi au développement de cette œuvre de Dieu, du Christ-Hostie et de la Vierge du Rosaire. « Moi qui écris, dit-il, ayant, l'année dernière (1885), poussé ma promenade à une des contrées les plus écartées de notre vallée, et ayant rencontré deux garçons en guenilles qui se lançaient l'un à l'autre des cailloux, je fis en sorte qu'ils s'approchassent de moi, et leur demandai en italien :

— « Où sont vos parents ? » — A quoi ils répondirent : « Non. »

— « Comment vous appelez-vous ? » — « Non. »

— « Aimez-vous la sainte Vierge ? » — « Non. »

(1) *Storia del nascente Santuario di Pompei*, per l'avv. Bartolo Longo, Valle di Pompei, Tipografia del SS. Rosario, 1885.

— « Voulez-vous ce sou ? » — « Non. »

Cependant ils se jetèrent sur lui et me l'arrachèrent de la main, en s'éloignant comme des chats sauvages (1). »

Comme conséquence naturelle de tant d'ignorance religieuse et morale à Pompeï, il se manifesta chez les habitants de ce pays une révoltante corruption de mœurs et des sentiments inspirés par les principes délétères et subversifs propagés par les ouvriers protestants ou socialistes des manufactures de Scafati et de Sarno. Pour eux aussi, la propriété, c'était le vol, et le vol le moyen légitime le plus facile d'être propriétaire. On n'avait que du mépris et de la haine contre les capitalistes et les possesseurs de biens fonds, si bien que Pompeï avait en son sein une forte bande de voleurs et de brigands. On ne se gênait point pour commettre même des sacrilèges horribles, et enlever jusque dans l'église des objets appartenant à la sainte Vierge. Pendant le mois de septembre 1879, seulement dans l'intervalle de huit jours, on vola à l'église du Rosaire, que l'on venait de commencer, des cordes et des outils, et, au mois de février 1881, on dépouilla entièrement la nouvelle église paroissiale.

Voilà donc ce qu'était Pompeï jusqu'en 1880. La nature corrompue, presque tout à fait abandonnée à elle-même, sans qu'aucun souffle vivifiant de la grâce allât la ranimer: l'on pouvait y voir le triomphe de la rusticité et de la barbarie, le comble de l'ignorance et de l'indifférence religieuse, en plein XIX^e siècle!!! Nous allons voir ce que *Pompeï* est devenu, ce qu'il va bientôt devenir par le Christ-Hostie et la Vierge du Rosaire.

(1) *Il Rosario e la Nuova Pompeï*, décembre 1887, p. 602.

(A continuer).

VINCENT AMBROSIANI, *Prof. Arch.*



LES PROMOTEURS DU RÈGNE

LE DERNIER DES CROISÉS

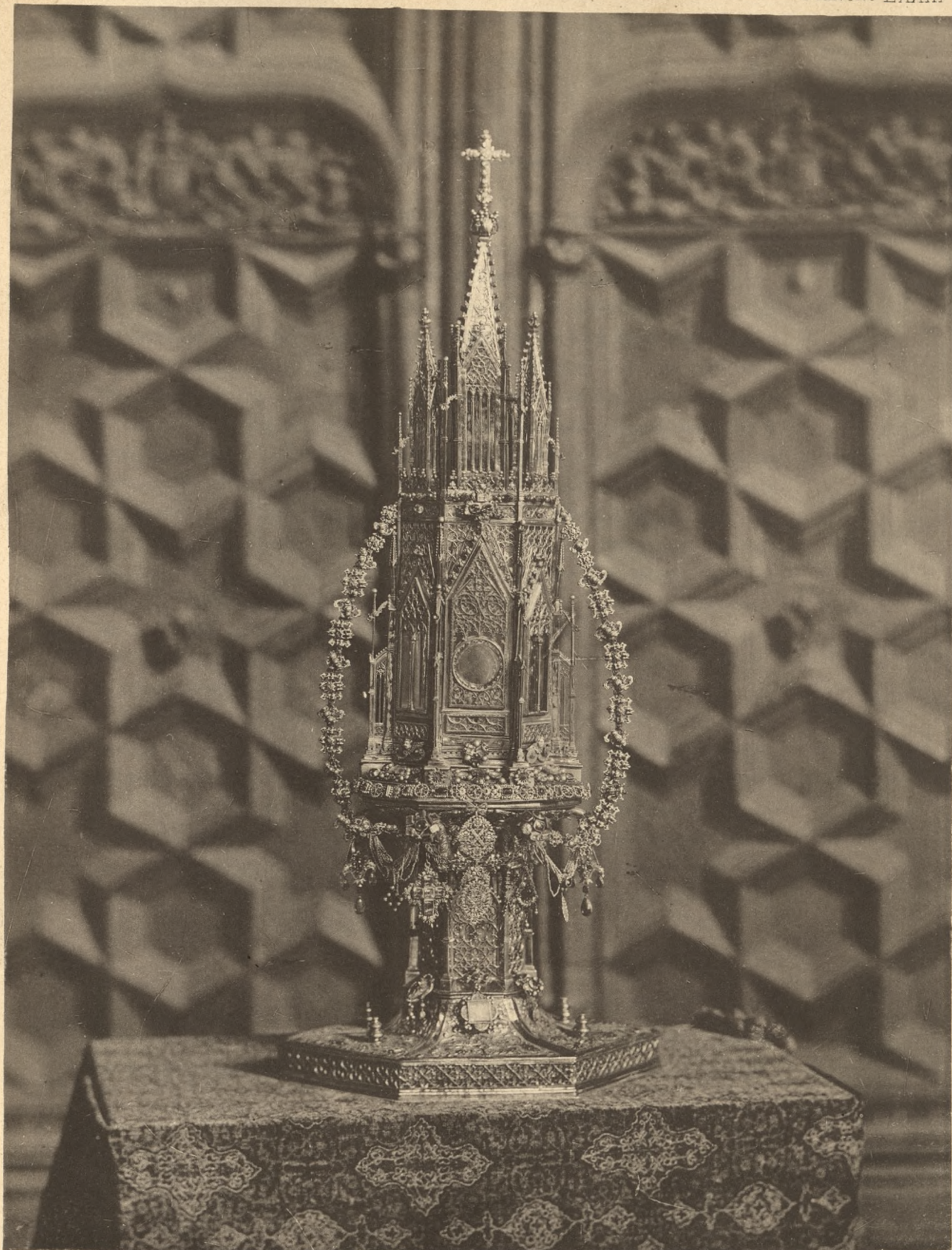
ÉTUDE HISTORIQUE SUR MARC-ANTOINE BRAGADINO,
LE MARTYR DE FAMAGOUSTE

(1570-1571)

La cause de la civilisation chrétienne fut définitivement sauvée à Lépante. Cette victoire mémorable a frappé d'une mort sans réveil un peuple gigantesque dont l'histoire, jusqu'alors, avait eu sa grandeur; c'est la dernière grande bataille de l'Évangile et de l'Islam; de Jésus-Christ et de Mahomet: c'est le couronnement des Croisades. Or, dans l'éclat merveilleux de cette journée célèbre, nous avons vu resplendir l'action Eucharistique: elle nous est apparue dans l'espoir et la reconnaissance de S. Pie V; nous l'avons touchée surtout dans les événements qui rendirent possible une victoire nécessaire.

Au retour de ce glorieux exploit, Pie V décernait à Marc-Antoine Colonna, les honneurs de l'antique triomphe. Le vaillant amiral parut vouloir écarter de son nom la gloire du vainqueur, en faisant ériger, dans l'église de l'*Ara-Cœli*, une colonne d'argent avec cette inscription: *Christo Victori*. — C'était un commentaire éclatant de cette vieille devise qui du IX^e au XVI^e siècle, résuma l'histoire politique et religieuse de la société chrétienne: *Christus vincit; regnat; imperat*.

Nous ne savons si Colonna, lorsqu'il faisait graver, sous les yeux du Pape, cette inspiration de son humilité, voyait bien toute la rigueur historique de ce grand témoignage. Pie V, Souverain Pontife et Docteur de



L'Costenoir de Barcelone

porté sur le trône des Rois d'Aragon à la procession de la Fête-Dieu.

l'Église universelle, ne put manquer d'en être ému : lui, mieux que personne, savait, en effet, que la victoire de Lépante est avant tout une victoire eucharistique et l'une des plus mémorables affirmations du règne social de Jésus-Christ.

N'est-ce pas lui qui en bénissant Colonna, fixait sur la Croix un regard inspiré et disait au guerrier : « Allez au nom du Christ ; je vous promets la victoire ? » Et, au moment critique où les flottes ennemies allaient se heurter dans un choc formidable, n'est-ce pas lui qui prescrivait à tous les religieux de Rome, des supplications incessantes au Très Saint-Sacrement ? Enfin, — sans parler ici du Saint-Christ de Barcelone, à qui des traditions vénérables ont donné, depuis plus de trois siècles, le nom significatif de *Christ de Lépante*, — n'est-ce pas le même Pontife qui envoyait solennellement à don Juan d'Autriche, l'étendard de bataille qui flottait le jour du triomphe de Colonna en montrant à la foule attendrie les traits divins du Christ ? C'est donc le Christ immolé, c'est-à-dire le *Christ-Hostie* qui fut le généralissime divin de l'expédition ; et le véritable vainqueur dans les combats de Lépante, fut le même Christ *dormant* qui sauvait, dans les eaux de Tibériade, la barque secouée des Apôtres. Voilà ce que nous voudrions établir en montrant quel défenseur Jésus-Christ s'est choisi et par qui furent préparés les événements décisifs qui ruinèrent, pour toujours, la puissance Ottomane.

Toutefois, nous avons hâte de le dire : l'intercession bénie de la sainte Vierge à qui saint Pie V et la chrétienté tout entière attribuèrent le succès des armes catholiques, reste intacte, et le titre touchant de Secours des chrétiens qui enrichit les Litanies de Lorette, est pleinement justifié. Si le Christ a daigné prendre le gouvernail dans les eaux de Lépante, c'est Marie qui l'inclina vers nous : Jésus fit le miracle des noces de Cana : mais c'est Marie qui lui dit : Ils n'ont point de vin. Le Christ-Hostie combattit à Lépante, mais c'est Marie qui pria.

I

LÉPANTE ET LES DANGERS DE L'EUROPE CHRÉTIENNE A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE.

Nous n'avons pas le bonheur d'apporter sur le fait si connu de Lépante, des documents nouveaux. Mais parmi les héros qui, sous la main du Christ,

préparèrent ou accomplirent ce grand événement ; à côté du grand nom de Pie V ; à côté des noms glorieux de don Juan d'Autriche et de Marc-Antoine Colonna ; à côté des doges de Venise et du noble Vénier, nous avons rencontré la suave figure d'un admirable inconnu. Nos dictionnaires modernes où se sont donné rendez-vous tant de gloires douteuses, ne le nomment même pas : un mot jeté négligemment sur l'héroïque défenseur de Famagouste ; une brève mention des horribles tourments qui couronnèrent sa vie : tel est le modeste monument qui consacre à l'histoire le nom de Marc-Antoine Bragadino.

Nous en serions réduits à ces renseignements sommaires sur l'un des principaux auteurs du drame de Lépante, si un chercheur pieux n'avait eu l'heureuse fortune, en fouillant les archives de la vieille Venise, de rencontrer le journal du siège de Famagouste et le récit des exploits de Bragadino. Ce récit d'une simplicité antique est beau comme une légende, grave et serein comme une page des Actes des martyrs ; autour de ces souvenirs, avec l'âme d'un artiste et le cœur d'un chrétien, M. Rio a groupé la biographie du héros. Nous lui empruntons les principaux éléments de cette étude et, si le mot ne paraît pas prétentieux, les bases d'une réparation historique. Lépante et Bragadino sont deux noms qui s'appellent et le défenseur de Famagouste a rendu possible un succès inespéré ; mais pour avoir une pleine intelligence de sa providentielle mission, il faut voir aussi combien, vers la fin du xvi^e siècle, l'Europe chrétienne avait besoin de Lépante.

Les grands événements de l'histoire apparaissent rarement dans toute leur lumière au moment où ils s'accomplissent ; ils font partie de cette trame dont parle Bossuet et qui est ourdie par la Providence de Dieu. Il n'en fut pas autrement pour Lépante : les hommes y concoururent au plan divin qui devait sauver le monde sans en comprendre toute la grandeur. L'Eglise seule, dont la vigilance est divine et la clairvoyance infinie, avait vu dans Mahomet toute l'étendue du danger qui menaçait le monde et la ruine irrémédiable de l'Islamisme qui suivit ce grand fait d'armes, a révélé toute la sagesse de cette conception. C'est en cela que consiste, en effet, l'importance exceptionnelle de la victoire de Lépante. Avant Lépante, les Turcs étaient maîtres du monde ; après Lépante, le monde a été pour

toujours délivré des invasions musulmanes, et la durée de cet immense empire qui s'étendait presque sans interruption des bords du Nil aux rives du Bosphore et des colonnes de Gibraltar aux mers qui baignent les côtes de l'Espagne, ne fut plus à partir de ce désastre irréparable, qu'une marche progressive vers le tombeau.

En face de la décrépitude contemporaine du Turc, nous avons peine à comprendre les terreurs qu'il répandait sur l'Europe chrétienne au *xvi^e* siècle, et nous ne nous faisons qu'une idée incomplète de cette vaste puissance.

Ce n'est pas, en effet, l'un des moindres étonnements de l'histoire que le prodigieux développement de cette horde sauvage des Osmanlis; moins de deux siècles après avoir abandonné leurs déserts de la mer Caspienne, ils viennent faire trembler les plus grandes capitales de la vieille Europe. A la tête de leur mystérieuse armée de Janissaires, avec la complicité cherchée des renégats, les Sultans, depuis Othman jusqu'à celui qui devait recevoir à Lépante une blessure inguérissable, avaient heurté tous les remparts chrétiens.

Les villes opulentes de l'Asie tombent les premières sous les coups de ce peuple irrésistible: c'est Nicomédie; c'est Nicée, la cité de la victoire, qui ploient sous l'ouragan. Puis le fléau se tourne vers l'Europe: la Grèce qui avait fait fuir les armées de Xerxès n'est défendue ni par les fossés de ses golfes ni par les bastions de ses montagnes: elle est mise au pillage et désormais le Turc règne aux Dardanelles. Pendant près d'un siècle, de Bajazet I^{er} jusqu'à Mahomet II, Constantinople et la Hongrie supportent les coups de ces farouches conquérants: la Hongrie garde sa foi et sa liberté protégées par l'épée d'Hunyade et de l'héroïque Castriot; mais Constantinople succombe pour ne plus se relever et le Croissant se lève, comme un signe d'esclavage et de deuil, sur les coupoles de Sainte-Sophie.

La prise de Constantinople fut pour l'Europe entière la menace suprême. C'était l'heure des résolutions viriles et des conseils courageux; mais le temps des Croisades était passé: le grand souffle de foi qui avait emporté vers les rives du Jourdain les générations de trois siècles, n'ébranlait plus le monde. L'Europe, par manque de foi ou par manque d'intelligence politique, s'endormit sur ce grand événement, sans prévoir qu'un orage se formait aux rives du Bosphore.

C'est en effet la prise de Constantinople qui constitue dans sa formidable unité le monde musulman. Dès cette époque, il a ses souvenirs héréditaires et absolus ; il a sa capitale, ses provinces, son armée puissante et sa flotte redoutable, si redoutable que quatre siècles de guerres et de massacres presque incessants n'ont pu avoir raison de cette durée mystérieuse. Aujourd'hui encore l'Europe hésite en face de la Turquie : on l'appelle le « *grand malade* », la « *nation moribonde* », et par une suite d'événements inexplicables, les grandes puissances s'arrêtent devant l'influence étrange de ce malade et de ce moribond. S'il en est ainsi au XIX^e siècle, que devaient penser les peuples du XV^e, lorsqu'ils voyaient traverser le Danube, et s'étendre sur ses rives, des armées de deux cent mille hommes ? lorsqu'ils voyaient les eaux de la Méditerranée se couvrir de flottes innombrables et toutes les côtes des mers européennes, ravagées par leurs pirates ?

Seule, à cette époque, la Papauté eut l'intelligence et le courage de la situation, et Nicolas V commença contre l'invasion musulmane une lutte qui ne se terminera que dans les eaux de Lépante. Mais, à ce moment décisif pour le salut de l'Europe chrétienne, nous voyons se produire le spectacle douloureux dont nous serons témoins un siècle plus tard. Quand tous les royaumes formés par la Croix et le sang du Christ devraient unir leurs forces pour repousser l'élément sauvage et le retour d'un paganisme audacieux, chacun se borne à défendre faiblement ses intérêts particuliers. La France des Croisades et de Jeanne d'Arc, épuisée par la guerre de Cent ans, ne songe, avec Charles VII, qu'à se défendre des Anglais ; les Anglais eux-mêmes sont à la veille de se déchirer dans la guerre des Deux-Roses. L'Allemagne se débat dans l'anarchie ; l'Espagne a sa guerre sainte contre Grenade ; Venise est l'alliée des Turcs ; l'Italie énervée par les souffles païens de la Renaissance, appellera bientôt l'ennemi sur ses rives et les peuples du Nord, ayant à peine éprouvé le contre-coup de cette grande secousse, restent sourds à la voix des Pontifes.

L'infatigable conseiller de Nicolas V, Œneas Sylvius, monte sur le trône pontifical et la lutte continue. Vaincu et attristé par l'insuccès de sa clairvoyante prédication, il prend au seuil du tombeau une résolution héroïque et donne à l'Europe indifférente le fortifiant spectacle d'un vieillard intrépide, marchant seul et presque sans défense, contre l'ennemi héréditaire du

Christ. « Lorsque les princes chrétiens, disait-il, verront le vicaire du Christ, vieux et malade, partant pour la guerre, peut-être auront-ils honte de rester chez eux. » Les galères vénitiennes qui l'attendaient à Ancône pour le transporter en Grèce, ne purent saluer que sa dépouille mortelle. — Ainsi, un vent de scepticisme soufflait sur toutes les grandes entreprises, et la voix des Souverains Pontifes s'éteignait impuissante dans le bruit des guerres civiles ou des appétits vulgaires qui avaient remplacé les élans généreux des siècles précédents.

Aucune puissance humaine ne paraissait donc pouvoir arrêter l'infidèle, et l'on put croire un instant que l'Europe tout entière subirait le sort de l'Espagne. François I^{er}, lui-même, le roi très chrétien et le roi chevalier, n'avait pas craint pour lier Charles-Quint, d'unir au Croissant la noble fleur des lys. Ce fut alors avec Soliman II, l'apogée de la puissance Ottomane. Belgrade est tombée; la trahison de Damaral ouvre à la flotte turque les eaux de la Méditerranée; l'héroïque Villiers de l'Isle-Adam n'a plus pour se défendre de 150.000 Turcs que des monceaux de cendres; la Hongrie renouvelle les prodiges d'Hunyade et de Mathias Corvin; les évêques eux-mêmes prennent part à une défense tout à la fois nationale et religieuse; mais la Hongrie succombe. Il était réservé aux armes de Charles-Quint d'arrêter le flot devant les murs de Vienne, tandis que François I^{er} donnait à l'Europe attristée le honteux spectacle d'une flotte française ravageant, de concert avec une flotte musulmane, les côtes d'Italie, et unissant leurs efforts devant Nice pour prendre au nom du grand Turc une ville chrétienne.

De la Corne-d'Or jusqu'aux rives du haut Danube; de Babylone à Bude; des bords de l'Adriatique à ceux de la Méditerranée, le sultan pouvait donc promener le croissant de Mahomet. Les puissances chrétiennes réduites au silence ou écrasées par de mystérieuses défaites; une armée redoutable par la valeur autant que par le nombre; des alliances au cœur même de la chrétienté; telle était la puissance de Soliman en 1571. C'est aussi l'heure de Dieu et nous sommes à Lépante.

Les considérations ordinaires sur l'intervention régulière de la Providence dans les affaires humaines ne suffiraient point pour expliquer ce mémorable fait d'armes; il faut y voir un des plus merveilleux effets de la tactique de Jésus-Christ lui-même. Le lieu de la bataille était en effet choisi avec un

art consommé; et nul, dans aucune autre mer voisine ne pouvait donner plus sûrement au vainqueur la domination du monde. Victorieux à Lépante, les Turcs détruisaient les trois grandes forces dont le Christ-Hostie avait fait en Occident, le boulevard de son Eglise; le Nord de l'Espagne combattant avec don Juan d'Autriche; le quadrilatère lombard appuyé par les escadres de Gênes et de Venise et qui avait envoyé Doria; enfin la ville même de Rome, centre de la chrétienté, qui avait confié son étendard à Marc-Antoine Colonna, l'amiral du Pape. En concentrant leurs forces immenses au golfe de Lépante, les Turcs espéraient donc pouvoir écraser l'une après l'autre les escadres chrétiennes, dernier rempart de la cause du Christ. La flotte vénitienne en descendant l'Adriatique, devait éprouver leurs premiers coups; les deux autres arrivant peu à peu dans les eaux de Messine, ouvertes par un premier désastre, succombaient à leur tour. Dès lors, rien ne pouvait empêcher Mohammed et Mustapha de réunir dans le vaste port de Messine, leurs flottes séparées qui trouvaient ainsi jusqu'aux portes de Rome une mer sans défense et des chemins ouverts. Chypre était donc pour les chrétiens d'une importance suprême. De là, en effet, non seulement ils commandaient l'Asie-Mineure, mais ils menaçaient Constantinople dont l'île est moins éloignée que Lépante et avant qu'une flotte retenue dans les eaux de Corinthe eût pu s'y opposer, un chef audacieux battait la Corne-d'Or. Ce chef audacieux veillait à Famagouste; avant de songer à Lépante, il fallut donc songer aux forteresses de Chypre. C'est ce que firent les Turcs et c'est là que par les soins de la Sainte-Eucharistie, fut préparée leur défaite immortelle.

Nicosie cependant venait de succomber. — Un message d'une barbarie antique annonça l'arrivée des vainqueurs aux serviteurs du Christ qui gardaient Famagouste. De la part de Mustapha, un esclave fut chargé de remettre aux assiégés la tête de Dandolo, le courageux défenseur de Nicosie vaincue.

Or, celui qui reçut ce funèbre message était un amiral de Venise et s'appelait Marc-Antoine Bragadino.

II

LE DÉFENSEUR DE FAMAGOUSTE.

Les Turcs avaient appris à connaître ce nom; les premiers rejetons de cette noble famille avaient versé leur sang sur le tombeau du Christ avec Tancrède

et Godefroy de Bouillon. A une date plus récente et se mêlant aux plus chers récits de sa première enfance, le gardien de Famagouste trouvait les noms de deux autres membres de sa famille, Marc et Antoine Bragadino, tous les deux morts en esclavage dans ces plaines de l'Islam qui dévoraient alors tant de chrétiens par la mort ou par le déshonneur. Ce fils de leur race, en réunissant au baptême leurs deux noms vénérés, devait aussi devenir leur vengeur.

Bragadino se trouvait alors à ce point de la vie où les ardeurs de la jeunesse s'harmonisent et se tempèrent par la sagesse réfléchie de l'âge mûr et où l'homme ne livre au hasard rien de ce que peut prévoir la raison ; il avait quarante-six ans. Ceux que la Providence réserve à des événements considérables ont presque toujours une longue époque de retraite et de silence où Dieu semble à loisir façonner leur âme aux grandeurs de sa destinée. Bragadino fut plus qu'un autre soumis à cette loi. L'illustration de sa famille le désignait aux plus hautes charges de son pays, et Venise paraissait l'oublier. Intrépide et courageux comme ceux de sa race, les combats semblaient le fuir ; chargé par les souvenirs de sa famille d'une dette sacrée, il avait vu plus d'une fois ses amis s'illustrer dans les luttes contre les Turcs, sans parvenir à vaincre la puissance mystérieuse qui l'enchaînait à son foyer. Enfin, doué d'une rare intelligence, il avait une intuition profonde des dangers que faisaient courir les Turcs à la civilisation chrétienne ; son cœur enflammé des vives ardeurs de la foi gémissait tristement sur la Croix humiliée ; mais, pour lui, comme autrefois pour le Christ, l'heure n'était point venue.

Par cette lutte intime, Bragadino se fortifiait pour la lutte suprême, et dans les joies ignorées d'un renoncement douloureux, le héros préparait ses armes et trempait son épée. Il laissait s'allumer dans son âme de fer, les flammes de l'amour divin qui devait donner bientôt à l'amour de la Patrie une forme si pure. C'était aussi l'époque où Venise tressaillait tout entière au souffle éloquent d'un rhéteur célèbre : Battista Egnazio, mêlant avec un art heureux l'explication des saintes Lettres à celle des chefs-d'œuvre profanes, faisait passer dans les jeunes vénitiens, tous les feux de son âme. A cette école fameuse, Bragadino venait apprendre le secret de transformer les foules et d'unir tous les cœurs dans les ardeurs généreuses des plus fiers héroïsmes. Voilà l'homme que Sébastien Vénier sut deviner et comprendre en choisissant pour lui Famagouste et la mort.

Ainsi le héros de Famagouste s'était préparé à Venise et lorsqu'on vit éclater la grande guerre qui finit à Lépante, Bragadino fut prêt. — Il comprit à la façon des saints que la lutte qui allait commencer n'était point une lutte ordinaire, mais un épisode considérable de ce combat perpétuel du bien et du mal ; du Christ et de Satan. Ouvrier du règne social de Jésus-Christ, il voulut s'identifier lui-même et identifier avec le Christ-Hostie la cité qu'il devait défendre. De là cette scène d'une majesté et d'une grandeur incomparables : Bragadino couvert de son armure, revêtu des insignes de sa charge et entouré de ses frères d'armes, s'avançant vers la grande place de Famagouste où, sur un vaste autel, rayonne le Dieu de l'Eucharistie. C'est Jésus-Christ lui-même qui prend possession de son homme-lige et va jeter dans cette âme indomptable, non seulement la flamme inextinguible d'un héroïsme divin, mais le secret de la communiquer. Dès ce moment, c'est Jésus-Christ lui-même qui se constitue le vrai défenseur de la cité et c'est à lui que Bragadino, son lieutenant, viendra dans les moments difficiles et les situations critiques, demander l'ordre suprême.

Vingt siècles plus tôt, sur cette même plage, Salamine que l'on peut retrouver sous les murs de Famagouste avait vu se dissoudre l'immense flotte des Perses, et par cet acte de merveilleux courage, avait assuré l'indépendance de la Grèce et la suprématie de l'Occident. Bien autres étaient les serments que la nouvelle Salamine entendit en ce jour mémorable, et l'aspect de ce grand chrétien recevant son épée de Dieu même est bien autrement fortifiant. Au serment de la Salamine antique, les Grecs représentaient la civilisation contre la barbarie ; la cause de la liberté contre celle de l'esclavage : ce sont là, sans doute, de grandes et nobles causes et chaque fois que le monde est appelé à contempler ces démêlés illustres, il s'émeut et s'ébranle. Mais à Famagouste, tout ce que les puissances divines et humaines ont d'auguste et de vénérable s'était réuni sur la tête de Bragadino, et son épée était vraiment l'épée du Christ. Bragadino devant l'Eucharistie : c'était Venise avec ses doges et sa noblesse qui lui léguait à défendre sa vieille gloire et sa bravoure antique ; c'était la ligue chrétienne que les instances sans trêve des Souverains Pontifes avaient enfin réussi à former ; c'était surtout la Papauté qui par sa divine obstination et son indestructible constance sauvait le monde malgré les hésitations et les

prudences d'une politique humaine. Bragadino avait toute l'intelligence de cette situation unique dans l'histoire, lorsque deux mois avant la prise de Nicosie, il jurait sur l'autel de verser son sang pour Dieu et la Patrie. C'est un spectacle d'une grandeur inexprimable que celui de ces guerriers s'avancant avec Bragadino et comme lui, revêtus de leur armure, vers cet autel qui avait pris possession de la ville entière, s'agenouillant avec lui et avec lui aussi recevant le Pain qui ne fut jamais mieux nommé le Pain des forts. Le peuple lui-même, au milieu des larmes et des prières, au milieu des angoisses de l'attente et des douloureuses incertitudes d'une lutte inexorable, a pris part au même banquet divin : c'est une veillée d'armes incomparable. Tout ce peuple chrétien avec l'évêque à leur tête ; tous ces chevaliers et ces soldats qui représentent le monde chrétien ; tous ont l'âme de Bragadino ; et l'âme de Bragadino, c'est l'âme vaillante des héros ; c'est une âme humaine où a passé l'âme du Christ. C'est une union sans exemple comme la lutte qui va commencer ; or, cette union s'est faite dans l'Eucharistie.

Pour Bragadino lui-même, le héros et l'âme de la défense, il n'a point d'illusion ; Dieu n'en donne pas aux âmes de cette trempe. Au jardin des Oliviers, le Dieu de l'Eucharistie vit dans toute son amertume le calice qu'il devait épuiser pour le salut du monde ; les âmes d'élite que le Christ-Roi réserve pour ses combats sauveurs, savent aussi où ils vont ! L'héroïsme serait moins complet sans cette vue de l'avenir ; c'est la délicatesse du sacrifice. Bragadino a compris la grandeur et le danger de la défense qu'on lui a confiée ; il a beau interroger au loin le vaste horizon des mers, pas une voile amie qui lui apporte le secours qu'on lui a dit d'espérer : il est seul et sait qu'il est là pour mourir. A côté de lui, la croix de sa bannière lui rappelle le Calvaire ; l'écharpe rouge que lui confia Venise, c'est toujours la même voix, la voix du sacrifice et la voix de la Croix. Bragadino n'hésite pas ! il s'avance vers la foule, et avec cette sérénité des âmes que la force de Dieu a visitées, en face de l'Hostie Sainte qui rayonne au-dessus de cette admirable scène, il jure de mourir. Une immense acclamation répondit à ce cri du chevalier chrétien ; sur ce peuple tout entier courbé devant l'Eucharistie, passa comme un vent d'héroïsme et tous les guerriers en brandissant leurs armes, les épouses et les mères en oubliant leurs douleurs, les enfants eux-mêmes, tendant leurs mains vers le ciel, le prirent à témoin de leur promesse et redirent

le serment de Bragadino. Dès cet instant, la bataille de Lépante était gagnée. Deux mois après, les nobles conjurés du Christ étaient appelés à tenir leurs serments. Deux cent cinquante mille Turcs couvraient la plage de Famagouste ; Bragadino avait autour de lui les sept mille héros qui devaient supporter pendant onze mois, tout le fardeau de la Chrétienté. Plus près de Bragadino se tenait Astorre Baglioni ; il était de cette noble famille de Pérouse, dont le chef, Braccio Baglioni, voulait, à la fin du xv^e siècle, faire la guerre à Sienne pour la possession de l'anneau de la Sainte Vierge. Brescia avait envoyé trois rejetons de la race indomptable des Martinengo ; l'un d'eux devait commander l'artillerie vénitienne.

Nous ne redirons pas toutes les circonstances de cette lutte épique. Les beaux faits d'armes ne manquent pas dans les armées chrétiennes, et notre histoire en compte, que l'on dirait des légendes ; mais nous ne connaissons pas d'exemple d'une armée de sept mille soldats luttant pendant onze mois contre une armée de deux cent cinquante mille hommes, aguerrie par deux siècles de victoires, admirablement approvisionnée, soutenue par une flotte puissante et, pendant onze mois, la tenant en échec. Nous aimerions à montrer, cependant, ces assauts formidables comme celui du 27 mai 1571, où, au rapport d'un transfuge converti par le spectacle de cette lutte miraculeuse, les Ottomans tombèrent par milliers et les Vénitiens par centaines ; les assiégés, réparant sous la conduite de Bragadino les innombrables brèches que le feu pratiquait sans relâche dans ces murs glorieux qui ne sont déjà plus que des ruines. Puis, au premier mouvement d'offensive renouvelé par les Turcs, tous se précipitant aux remparts, les femmes et les jeunes filles elles-mêmes, fidèles à leur serment, apportant des pierres et les lançant dans les rangs ennemis. L'évêque était là, lui aussi, un crucifix à la main, entouré de son clergé et exhortant au combat ces magnanimes héros, en leur rappelant la sainte cause qu'ils défendent, les outrages sans nom que réservent les infidèles à l'image du Christ.

III

LE CONSEIL DE GUERRE.

Un jour, cependant, en face de la faim qui commence à faire entendre ses funestes avis, n'osant plus espérer un secours tant de fois promis et toujours différé, le découragement fit sentir ses tristesses et donna ses conseils.

L'Évêque se fit l'interprète de la douleur de tout son peuple et vint proposer à Bragadino de consentir à une capitulation honorable. Le héros convoque à l'Eglise le peuple et les soldats; dans cette même Eglise qui avait retenti de leurs serments de rester jusqu'au dernier souffle, fidèles au Christ et à la cause du Christ. Bragadino, comme au premier jour de la défense, le visage empreint de cette noble tristesse qui ne messied point aux braves, s'avance vers l'autel pour recevoir la sainte communion; puis il se prosterne sur les marches de l'autel et l'arrose de larmes. Que se passait-il dans ce colloque mystérieux du serviteur avec son chef? Bragadino, abandonné de tout secours humain, trahi par l'explicable indolence des puissances catholiques; n'osant plus compter même sur le courage épuisé des héros qui l'entourent, vit-il se dresser devant lui les horreurs inévitables de la capitulation et, dernière humiliation pour sa loyauté sans tache, l'inéluctable nécessité de ne point rester fidèle à un serment fait aux pieds des autels? Comme son maître divin offrit-il sa vie en holocauste pour le monde chrétien? C'est le secret de Dieu, et la tombe du martyr ne le trahira point.

La foule émue attendait avec respect le résultat de ce conseil de guerre entre le Christ-Hostie et son héroïque serviteur. Le résultat fut un cri de courage et de confiance: « La place peut encore tenir quinze jours, dit « Bragadino; accordez quinze jours aux promesses faites à la patrie; aux « puissances catholiques qui ont conclu la Ligue Sainte; au Souverain-Pontife « l'âme et le négociateur de cette nouvelle croisade. » Les nobles habitants de Famagouste, malgré le nombre si réduit de leurs défenseurs; malgré les murailles en ruines et chaque jour battues par le canon des Turcs; malgré la faim qui les décimait, sentirent, sous l'influence de l'Eucharistie, renaître leur courage et leur confiance au contact du courage et de la confiance de Bragadino. Au bout des quinze jours, pourtant, Dieu demanda une victime: l'Évêque de Famagouste, atteint par un boulet égaré, alla continuer au ciel, avec tant d'autres défenseurs tombés sur ces remparts illustres, cette lutte divine.

Mustapha fit enfin hisser le drapeau parlementaire: « Va dire à ton « maître, répondit Bragadino à l'envoyé des Turcs, que je défendrai « cette ville jusqu'à la mort. » Cette réponse fut, de part et d'autre, le signal de la lutte suprême et des derniers combats. C'était le 28 juillet 1571,

et cette lutte gigantesque dura trois jours. Bragadino attendait son heure; toujours calme au milieu d'un combat qui se renouvelait sans cesse; toujours fort de la force divine qu'il puisait dans l'Eucharistie, cet homme extraordinaire inspirait à la poignée de braves que la mort avait encore épargnés, une confiance inexplicable,

L'heure fatale arrivait cependant; les provisions étaient totalement épuisées; deux petits pains et quelques gouttes d'eau étaient toute la nourriture que l'on pouvait distribuer sous un soleil brûlant à ces hommes de fer. Bragadino comprit que tout était fini. Il parcourut une dernière fois ces fortifications où il mit pendant si longtemps sa grande âme de héros et de saint. Il n'y avait plus de fortifications; les créneaux et les tours étaient devenus des monceaux de décombres; des tronçons de murs, dévorés par la poudre étaient tout ce qui restait des ouvrages de défense; à l'arsenal, plus de provisions ni de guerre, ni de bouche; le brave Martinengo restait appuyé sur les canons silencieux: plus de soldats; on ne voyait à ces portes si vaillamment défendues que des spectres livides gardant encore par l'habitude du devoir et de l'honneur des tours qui n'étaient plus, soutenus par leurs armes plutôt qu'ils ne les soutenaient. Alors retentit dans l'âme de Bragadino ce mot plus douloureux que la mort: il faut capituler. — Bragadino courba la tête; le serviteur de l'Eucharistie ne devait pas être plus grand que le Maître. A ce mot, un frisson de douleur fit trembler tous ces mâles visages. Mais Dieu a pour les siens des délicatesses infinies; à ces fiers tenants de l'honneur, il voulut laisser, comme consolation suprême, le sentiment de l'honneur sauf; et au moment où ils discutaient les dernières chances du salut, on vit flotter au camp des Turcs le drapeau parlementaire: l'ennemi cédait le premier.

IV

LE MARTYR.

C'était assez pour l'honneur; ce n'était point assez pour le salut de la chrétienté qui s'agitait dans cette guerre extraordinaire. Bragadino avait promis à Dieu de défendre sa cause jusqu'à la mort; Dieu avait accepté la parole de son héroïque serviteur.

Les clauses de la capitulation réglées, Mustapha voulut voir le défenseur intrépide qui, avec une garnison de 7000 soldats, en avait immobilisé 250.000; leur avait mis 80.000 hommes hors de combat; leur avait fait construire dix-sept redoutes pour combattre la ville et avait exigé qu'on mît en batterie cent quatorze pièces de canon. L'entrevue fut d'abord pleine de courtoisie de la part de Mustapha; puis le farouche vainqueur retrouvant tout à coup les inspirations du sauvage: « Qu'as-tu fait de mes prisonniers que tu gardais dans la forteresse? »

« Les uns y sont encore, répondit Bragadino d'une voix ferme et calme; les autres sont à Venise. » — « Eh quoi! rugit Mustapha, tu oses ajouter le mensonge au crime que tu as commis en les massacrant tous! » — « Et les vivres? et les provisions? qu'en as-tu fait? » — « Nous les avons consommés; » dit fièrement le courageux chrétien. — Dès lors, la rage de Mustapha se déchaîna sans mesure et le dessein de faire expier à Bragadino toutes les pertes du siège se forma dans cette âme ulcérée par la haine du Christ, et que les échecs essuyés pendant ces longs mois avaient altérée de vengeance. Dédaignant, comme il l'avait fait à Nicosie, la foi des traités, il se jette lui-même sur le héros du Christ et lui coupe l'oreille droite: ce fut le signal du massacre de tous les chrétiens qui se trouvaient dans le camp et sur les vaisseaux de la flotte. Baglioni et Martinengo, qui avaient accompagné Bragadino chez le pacha, eurent la tête tranchée sous les yeux de leur chef et, par un raffinement de cruauté barbare, on posa sur sa tête le cimeterre humide encore du sang de ses valeureux compagnons. Quant à lui, sa bravoure méritait un traitement de choix. On le jette d'abord à terre; on le foule aux pieds et Mustapha lui crachant au visage, comme autrefois les valets du prétoire pour le Roi des martyrs, lui disait: « Maintenant, où est ton Christ et pourquoi ne vient-il pas te délivrer de mes mains? » — Bragadino se taisait; sur son visage glorifié par la douleur, on ne pouvait lire que la patience et de ses lèvres meurtries ne sortait que la prière.

Le martyr n'était cependant qu'à la première station de ce douloureux chemin. Trois semaines après, Mustapha le faisait conduire, tout couvert de plaies, dans les rues de Famagouste; puis, descendant vers le port, au milieu des huées d'une populace ivre de la haine du Christ, le défenseur de Salamine, le lieutenant du Christ Imolé dans l'Eucharistie, lié sur une

planche, fut hissé au sommet d'une vergue. Enfin l'épreuve suprême arriva... Sur la grande place de Famagouste en ruines, là même où Bragadino avait fait dresser l'autel des serments, on dressa une estrade richement ornée ; c'était pour Mustapha. En face de ce trône, fut placé un poteau ; c'était pour Bragadino. — « Fais-toi Turc, tu auras la vie sauve », criait l'infidèle au serviteur de Dieu, pendant que le couteau du bourreau pénétrait dans ses chairs. Ecorché vif, Bragadino supporta sans faiblesse ni plainte ces horribles tourments ; seulement, lorsque le fer labourait plus profondément sa chair sanctifiée, l'athlète du Christ levait les yeux au Ciel pour y chercher son appui, et lorsque le martyr eut épuisé tout cet affreux supplice, il inclina sa tête, comme le Crucifié du Calvaire, et comme lui aussi, en rendant à Dieu son âme courageuse et regardant ses bourreaux, il répéta la parole divine : « Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Mustapha poursuivit jusque dans la mort son héroïque ennemi ; il fit remplir de foin la peau du martyr et après l'avoir fait recouvrir du manteau vénitien, donna ordre qu'on la promenât dans les principaux quartiers de Famagouste en tenant au-dessus d'elle le parasol rouge du magistrat de Venise. Ce glorieux trophée fut ensuite offert au sultan lui-même et placé dans l'arsenal de Constantinople, après avoir été donné en spectacle à toutes les possessions musulmanes de l'Asie-Mineure.

V

CONCLUSION.

Bragadino fut vaincu comme le Christ au Calvaire, et du haut du gibet où la barbarie de Mustapha l'avait fait élever, il put voir à travers les nuages du sombre avenir qui pesait sur l'Eglise et menaçait le monde, les flottes alliées qui s'ébranlaient enfin, se dirigeant vers Lépante, et allaient donner à ce golfe célèbre une illustration nouvelle. Les défaites des serviteurs de Dieu sont plus fécondes et plus glorieuses que bien des victoires. Un mot, une ligne à peine, consacrent dans le souvenir des hommes la défense héroïque de Famagouste, et cependant Lépante a sauvé le monde et c'est à Bragadino que le monde chrétien doit Lépante. C'est sa bravoure inspirée, son héroïsme inexplicable qui permit aux alliés d'Espagne de rejoindre les galères du Pape et de Venise ; c'est sa lutte prodigieuse qui, en retenant devant des murs en ruines une armée formidable et une flotte de quatre-vingt navires, immobilisa

les forces turques et les empêcha d'écraser les défenseurs de la chrétienté dans les eaux de Corinthe. Bragadino, plus que don Juan, a donc écrasé les Turcs à Lépante.

Or, à quelle source avait puisé le héros de Famagouste cette indomptable énergie, si ce n'est dans ses épanchements intimes avec le Christ-Hostie. A Famagouste, c'est le Christ-Hostie qui gouverne et qui combat ; c'est au pied de l'autel que se tiennent les conseils de guerre ; c'est après avoir communié que Bragadino et les habitants qui lui ont confié leur défense, font ce serment d'une grandeur antique, de mourir sur les remparts, mais de ne jamais livrer, ni la Croix, ni le Tabernacle, ni la Patrie ; c'est pour rester fidèle au Christ, que Bragadino meurt sur la brèche au milieu des sarcasmes des Turcs.

Nous avons pu, à l'entrée de ce merveilleux musée de Paray-le-Monial, contempler ce guerrier légendaire ; et ce portrait du Titien est resté vivant dans l'émotion de notre souvenir. En face de ces traits d'une si haute et si profonde signification, on comprend mieux encore le mystère de Famagouste : Bragadino n'était que l'instrument du Christ. Il faut voir ces yeux profonds et purs qui paraissent sonder l'immensité du Ciel : ces traits calmes et forts et par un singulier mystère de physionomie, empreints tout à la fois d'une rare douceur et d'une majesté suave : c'est la douceur de l'Agneau dont les saintes colères font trembler les ennemis de Dieu. Sur ce front largement découvert où l'intelligence a tracé ses lumineux rayons, on voit plus encore ce reflet de tranquille et forte majesté que l'on retrouve sur tous les traits de Saint.

A côté de ce portrait de vaincu, il y a le portrait d'un vainqueur ; à côté de la noble figure de l'amiral Bragadino, la figure martiale du doge, de Sébastien Vénier. Là aussi le génie du Titien a devancé l'histoire : Vénier, c'est la république de Venise avec la fierté de sa mâle énergie ; on lit la précision du commandement et la profondeur de la pensée dans ces plis austères qui sillonnent son front ; dans l'éclat de son regard qui interroge au loin l'horizon pour découvrir le point faible, on voit bien la sûreté du coup d'œil et le mépris du danger. Vénier, avec ses cheveux forts et déjà grisonnants ; avec sa barbe blanche et inculte, c'est le lion de Saint-Marc qui domine sa proie et dont la griffe puissante a tenu pendant deux siècles, le royaume des mers ; mais Bragadino, c'est le martyr devant la mort ; c'est le courage divin du devoir accompli sans autre issue que l'immolation spontanée : l'Eucharistie

avec ses harmonies et sa douceur divine a déjà transfiguré ces traits : le doge est peut-être un héros ; mais l'amiral est un saint.

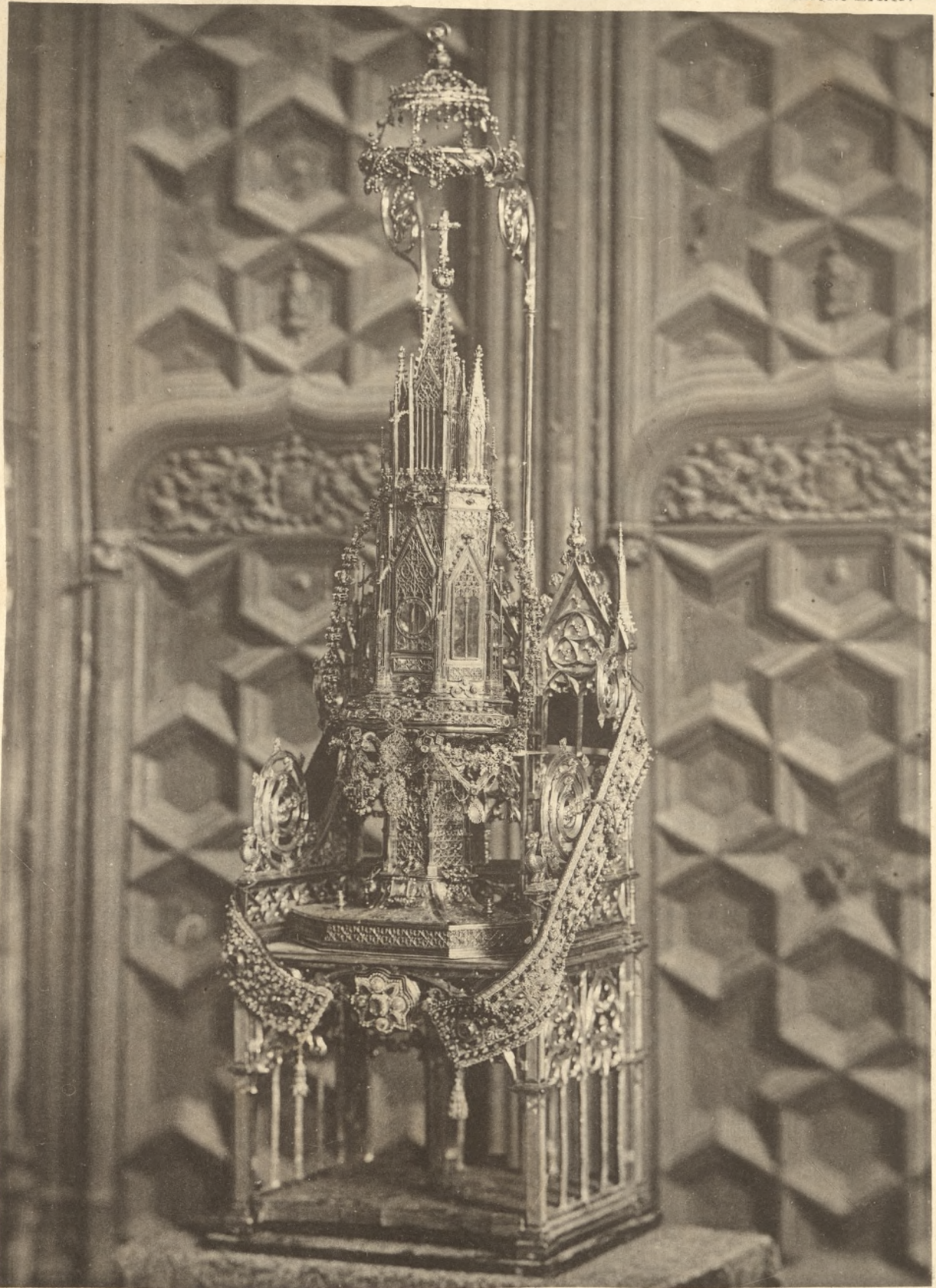
Lépante nous a ramenés pour quelques instants vers un passé plein de charmes. Sans doute l'histoire générale du XIII^e au XVI^e siècle n'a pas toujours ces lumières et ces éclairs de la foi : elle nous offre bien des troubles et bien des scandales : mais on n'a pas tout dit quand on a dit de cette époque merveilleuse qu'elle fut un temps barbare. Si au-dessous de cette enveloppe souvent grossière, parfois même sanglante, un œil attentif pénètre et creuse, il ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur des entreprises et des hommes de ce temps, ainsi que la singulière fécondité de ces peuples qui marchaient dans la foi. Comment expliquer ce problème historique ? C'est qu'il y avait au centre des Etats chrétiens du moyen âge, la véritable clef de voûte, la vraie pierre angulaire de l'édifice social. Ce n'était point par métaphore que le Christ était Roi ; il gouvernait réellement et on lui rendait, comme roi, des hommages nationaux et princiers. On a publié ici même des documents pleins d'intérêt sur cette royauté effective du Christ et nous renvoyons nos lecteurs aux monuments du Christ-Roi conservés à Barcelone.

En présence de notre Société désemparée comme un navire en détresse et que des vents contraires poussent vers l'inconnu ; en face des préoccupations douloureuses qui accablent les fils de l'Eglise et les fils de la France, c'est le travail des catholiques militants, d'arborer hautement la bannière du Christ et de lui rendre au milieu de nous sa place royale. Or, c'est par l'Eucharistie que le Christ a sa place dans le monde ; c'est notre forteresse parce que c'est le trône du Roi, ou plutôt parce que c'est le Roi lui-même : c'est aussi la place que nous devons défendre. Tous les grands défenseurs du Christianisme sont partis de l'autel ; tous les grands Sauveurs des peuples sont venus chercher auprès du tabernacle leur épée libératrice : Pélage pour sauver l'Espagne à la grotte de Covadonga ; le Cid à Séville pour éloigner les Maures ; Charles-Martel à Poitiers, Charlemagne à Roncevaux et Bragadino sur les murs de Famagouste. Or, nous avons la même lutte et les mêmes combats ; il faut donc avoir le même Chef et nous soumettre au même Roi.

A. M. D. G.

L'abbé P. RODILLON,

Professeur de Philosophie au Petit-Séminaire de St-Jean (Lyon).



L'Ostensoir de Barcelone

placé sur le trône des Rois d'Aragon pour la Fête-Dieu.

Reproduit pour l'oeuvre des Fastes Eucharistiques
avec la permission du V. Chapitre de la Cathédrale.

HISTOIRE MONUMENTALE

LES MONUMENTS DU CHRIST-ROI A LA CATHÉDRALE DE BARCELONE

DEUXIÈME PARTIE : LE CHRIST TRONANT DANS L'EUCCHARISTIE

1° L'OSTENSOIR DE LA FÊTE-DIEU (1). — Voici comment ce riche et magnifique objet d'art est décrit dans la *Lampara* (2) :

« Le pied de cet ostensor est surchargé d'ornements, et cependant
« l'ensemble en est svelte et extrêmement délicat. La base est en argent
« doré et des ornements de la renaissance italienne y apparaissent.

« Le corps central, d'or massif, de style gothique, et qui semble avoir
« appartenu à un reliquaire de cette époque, est de grande beauté et de sa-
« sissantes proportions. Chacun de ses six pans contient entre deux hauts
« petits contreforts une ogive couverte d'un fronton aigu et soutenue
« par quatre colonnettes.

« Le second corps, qui se termine en pyramide ornée de feuilles délica-
« tement ciselées, réunit, à nos yeux, encore plus de beauté. Bien que
« peu différente, quant à la décoration, de la partie inférieure, cette partie
« de l'ostensor est la plus majestueuse, à cause de la sobriété relative des
« lignes employées. Les nombreux bijoux qui enrichissent l'ostensor sont
« aussi bien dignes d'être remarqués. Autour du trône qui lui sert de sup-
« port, court une large bande de velours cramoisi, richement brodée d'or,
« d'argent et de pierreries; le corps central de l'ostensor est entouré d'un col-
« lier orné de perles de grand prix; le second corps est surmonté d'une

(1) Voir la Planche LXXIII^e, à la page 156 du présent numéro.

(2) Tome VI, p. 151, année 1875.

« couronne en or massif, et de tous côtés pendent, accrochés aux piliers
 « en filigrane, des croix remplies de diamants, des chaînes couvertes de
 « rubis, des rosaires, des bagues, des camées et autres bijoux où resplendit
 « la richesse de l'Orient et de l'Occident.

« Il faut remarquer aussi un rubis cabochon de la grosseur d'un œuf de
 « colombe ; une croix composée de soixante-six diamants ; une émeraude
 « de la valeur de 1500 ducats d'or ; un diamant noir égal en grosseur au
 « Sancy de France, joyau dont il est impossible de fixer la valeur ; six rosaires
 « en perles fines ; plusieurs chaînes d'or chargées de grenades de Syrie. Le
 « nombre des pierres précieuses ornant l'ostensoir a été compté : il s'élève à
 « 1 206 diamants ; plus de 2 000 perles fines ; 115 opales et 5 saphirs orien-
 « taux ; une quantité innombrable de turquoises. Le nombre de joyaux
 « donnés de tout temps est tel, d'une si grande valeur, d'un goût si exquis
 « et d'un travail si délicat, que ces *ex voto*, distribués avec profusion sur
 « ce tabernacle, cachent la forme pyramidale du superbe ostensor à où se
 « place le Saint-Sacrement.

« Il y a deux ou trois ans (écrit en 1875), que plusieurs de ces joyaux furent
 « volés. Mais, heureusement on les a recouverts presque tous. L'histoire n'a
 « pas conservé le nom des pieux donateurs de ces riches présents. La tradition
 « rapportée par les enfants de chœur, lorsqu'on visite le trésor de la cathé-
 « drale, se borne à ceci : Le diadème serait le don d'un chevalier qui le gagna
 « dans un tournoi ; la plume de diamants posée sur le rebord du premier
 « corps aurait orné la barrette de Philippe IV de Castille ; le large collier
 « aurait appartenu à Charles V de France ; la branche de palmier resplen-
 « dissante d'opales d'orient serait le don de Philibert de Savoie ; la large
 « écharpe qui ceint le siège de D. Martin aurait été donnée par une reine. »

On voit d'après cette description que des joyaux de toute provenance ont
 été offerts en hommage au Christ-Roi porté à Barcelone, comme trônant
 dans l'Eucharistie.

Qui dira jamais au prix de quels sacrifices ces présents sont venus là
 rehausser la richesse de l'ostensoir déjà si précieux ? Mais si le nom de la
 plupart des donateurs nous échappe, leur intention est manifeste, ils ont tous
 voulu attester la *Royauté* du Christ-Hostie ; ils ont voulu affirmer qu'ils
 le reconnaissaient dans l'Eucharistie comme *régnant*, comme *gouvernant*.

Le trône d'abord dans lequel l'ostensoir est placé à la Fête-Dieu, est l'attribut incontesté de la royauté. Le trône est le siège des juges sans doute ; voilà pourquoi l'Écriture nous dit qu'à la fin des temps, Jésus-Christ viendra sur la terre porté sur les nuées du ciel, comme sur un trône pour juger tous les hommes (1). C'est l'attribut des pontifes : l'évêque a son siège fixé dans son église cathédrale et c'est de là que lui vient son nom ; le pape est porté sur un trône nommé la *sedia gestatoria* ; il reçoit dans la salle du Trône.

Mais c'est surtout aux rois que le trône appartient. Rien de plus commun que de dire, par métonymie, le *Trône* pour la puissance royale, le roi lui-même ; le *discours du Trône*, pour le discours émané de la puissance souveraine.

Dieu étant le Roi des rois, le Roi éternel, doit avoir, selon notre manière de parler, son trône à lui. Aussi Isaïe, Ezéchiel, Daniel, Saint-Jean, nous font dans leurs prophéties, les descriptions les plus pompeuses du Trône de Dieu qu'ils avaient vu dans le ciel. Les trônes vus par Daniel (2), signifient d'après Saint Denis l'Aréopagite (3), à la fois la majesté de Dieu, son règne universel, son empire souverain, sa puissance de juge, son immutabilité, sa félicité, sa gloire, enfin l'affermissement éternel de sa Toute Puissance.

Or Jésus-Christ est le Fils de Dieu, vrai Dieu lui-même, et à ce titre il a droit au Trône royal. Voilà pourquoi le prophète David, qui exalte surtout dans ses chants inspirés la royauté du futur Messie, parle si souvent de son *Trône*, sur lequel il s'assied pour juger (4) ; trône plus éclatant que le soleil (5) ; trône immuable sur lequel son Père l'a fait asseoir pour l'éternité (6) et saint Paul rappelle la parole du prophète, fils d'Amos, en l'expliquant : Le Père a dit à son Fils : *Ton trône, ô Dieu, sera éternel* (7).

Bien plus, c'est même comme Homme-Dieu que le Trône est dû à Jésus-Christ. Qui ne connaît la magnifique page où saint Jean décrit dans l'Apocalypse, le Trône où l'Agneau paraissait comme égorgé ? trône d'où partaient

(1) Math. XXIV. 30.

(2) *Aspiciebam donec Throni positi sunt* (Dan. VII. 9.

(3) *De divinis Nom. C. IX.*

(4) *Paravit in judicio Thronum suum.* (Ps. 9. 8.)

(5) *Thronus ejus sicut sol.* (Ps. 88. 38.)

(6) *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi.* (Ps. 44. 7.)

(7) *Ad Filium autem : Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi* (Hebr. 1. 8.)

des éclairs et des foudres, d'où sortait une voix semblable à celle des grandes eaux ; entouré des trônes des vingt-quatre vieillards qui se levaient de leurs sièges pour se prosterner devant l'Agneau et lui jeter leurs couronnes ; et toutes les voix du ciel, et toutes les voix de la terre chantaient : « A celui qui est assis sur le Trône, à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles (1). »

Lui-même nous dit qu'il est assis sur le Trône de Dieu, son Père, et qu'il fera participer à sa gloire et à son triomphe celui qui, comme lui, vaincra le péché et l'enfer. « Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai de s'asseoir avec moi, dans mon Trône, de même que moi j'ai été vainqueur et me suis assis avec mon Père, dans son Trône (2). »

Mais ne perdons pas de vue que l'Agneau qui, au ciel, est à la fois comme égorgé et sur le Trône, c'est le Christ-Hostie, le Christ-Eucharistique, le Christ-Roi dans son sacrement. Là il est en même temps, nous ne saurions trop le redire, et le Roi des cœurs, et le Roi des sociétés. S'il est Roi il lui faut donc un Trône ici-bas, comme il en a un au séjour de la gloire. Ce Trône, c'est à ses sujets de le lui dresser aussi beau, aussi magnifique que possible. Ce Trône, D. Martin le lui a offert ; la Catalogne et l'Aragon le lui ont fourni, et chaque année, Barcelone y fait asseoir le Christ-Roi en intronisant l'ostensoir sur le Trône d'Aragon.

Au-dessus du Trône est suspendue la couronne d'or, offrande d'un chevalier heureux au tournoi ; autre attribut de la royauté, attribut si nécessaire, si exclusif que le mot de couronne se prend, comme celui de Trône, pour la dignité royale elle-même. On dit le *domaine de la Couronne* pour signifier les propriétés qui forment l'apanage du Roi, le *trésor de la Couronne* pour désigner les bijoux qui, dans les jours de solennité et d'apparat, servent à relever aux yeux des peuples le prestige de la royauté.

Pour les païens, l'or était le métal royal ; ils croyaient, ou du moins ils prétendaient que l'or avait été produit par Jupiter et de Jupiter ; c'est pourquoi on ne l'attribuait qu'aux rois et aux héros que l'on mettait au rang des dieux. C'est pourquoi encore on appelait *or de la couronne*

(1) Apoc. IV, 2-21, v. 13.

(2) Apoc. III, 21.

« *Aurum coronarium* », une certaine somme que les provinces donnaient à un magistrat à titre de couronne d'or, de don gratuit, ou de joyeux évènement (1).

Procope nous apprend que Théodat, roi des Ostrogoths d'Italie, ayant conclu une alliance avec un général de l'Empereur Justinien, lui céda toute la Sicile et s'engagea à envoyer, chaque année, à l'Empereur, comme tribut, une couronne d'or, du poids de trois cents livres (2).

Les couronnes triomphales, dit le grammairien Festus, sont les couronnes d'or que l'on offre à l'Empereur et qui ont remplacé les simples couronnes de laurier qu'on se contentait de lui donner autrefois.

Nous ne redirons pas ici les développements que nous avons donnés au sujet de la couronne dans le travail consacré au Christ couronné (3), qu'il nous suffise de constater que la Catalogne n'a pas oublié de donner au Christ-Eucharistique cet insigne naturel et comme obligé de la Royauté. Il en est d'autres encore que nous avons à signaler à propos de l'ostensoir de Barcelone.

Le Trône d'Aragon est entouré, ceint pour ainsi dire, d'une riche écharpe de velours cramoisi, constellée de perles et de pierres précieuses. Elle est là pour affirmer, à sa manière, que Jésus-Christ, trônant dans l'Eucharistie, est reconnu comme *gouvernant*. La ceinture, le baudrier, l'écharpe, n'ont-ils pas été de tout temps l'insigne majeur du commandement suprême, de l'autorité militaire et civile? « La ceinture, dit Denis l'aréopagite, rappelle le soin, la garde fidèle et permanente de soi et des autres (4). »

La ceinture était un des ornements du grand-prêtre sous l'ancienne alliance. Elle entraît dans les habits pontificaux que Dieu lui-même prescrivit à Moïse de confectionner pour Aaron. C'était même plutôt un baudrier, une écharpe (*balteus*) qu'une ceinture (*zona*) (5).

La ceinture était, chez les Romains, le symbole de la force, du courage militaire; c'est à la ceinture qu'étaient suspendus l'épée et le glaive. Elle était aussi en usage chez les Hébreux; nous voyons Jonathas faire échange

(1) Carolus Paschalius; *de Coronis*, (lib. IX, Cap. IX).

(2) *De bello Goth.* lib. I.

(3) Voir *Le Règne de Jésus-Christ*, année 1886, p. 183 et 242.

(4) *De Coelest. hier.* cap. XV.

(5) Cidarim et Balteum. (*Exod.* XXVIII, 4.) — Cingisque balteo Aaron. (ib. XXIX. 8.)

de vêtements avec David et lui donner jusqu'à son arc et à son baudrier (1). Absalon, comme fils de roi, avait son baudrier; Joab le sien, comme chef d'armée.

Mais cet usage remonte encore plus haut : Job célébrant la souveraine puissance de Dieu et voulant en donner une idée supérieure à toute comparaison dit que le Seigneur *brise les baudriers des rois et lie leurs reins de cordes* (2). Ce passage du chantre de l'Idumée nous montre combien est ancien le baudrier, comme *insigne* de la royauté, en même temps que, dans une belle image, il nous fait voir Dieu renversant les rois et les réduisant à la condition d'esclaves. Avec les marques de leur royauté, il leur enlève la gloire, la puissance, et en fait des serfs chargés de fers et jetés en prison.

Après cela il n'est pas étonnant qu'Isaïe nous montre le Messie les reins ceints de la justice comme d'un baudrier (3); que saint Jean nous représente le Fils de l'homme *ceint d'une ceinture d'or* (4), rappelant à la fois son sacerdoce éternel, sa dignité royale et toutes les prérogatives éminentes et souveraines qui forment son apanage comme Fils de Dieu. Il n'est pas étonnant que N.-S. ait apparu, en 1882 à Bordeaux, ceint d'une écharpe rouge, au chant du *Domine, salvum fac Regem*, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement. On comprend dès lors le sens de l'écharpe entourant le Trône d'Aragon, en l'honneur du Christ-Roi.

Les bijoux suspendus en si grand nombre à l'ostensoir lui-même, et qui sont d'origine si diverses, nous semblent être le tribut et l'hommage de tous les pays, de tous les rangs de la société, à la royauté du Dieu de l'Eucharistie.

Ainsi le large collier qui entoure, comme une auréole, le corps principal de l'ostensoir n'est autre chose que le collier de Catalogne, de Navarre et d'Aragon, c'est-à-dire l'insigne du Grand-Maître des ordres chevaleresques de ces contrées, dignité dont Charles V de France fut à un moment investi.

Ainsi les deux plaques en diamants, qui pendent, l'une au-dessus de l'autre, accrochées au bord inférieur de la partie centrale, sont deux plaques

(1) Et usque ad balteum. (1 Reg. XVIII, 4.)

(2) Balteum regum dissolvit, et præcingit fune renes eorum. (Job XII, 18).

(3) Justitia cingulum lumborum ejus (Isa. XI, 5.).

(4) Ap. I, 13.

de grands-commandeurs, telles qu'ils les portent suspendues à la cravate. L'une de ces plaques doit être, autant que la photographie permet d'en juger, une ancienne décoration de grand-commandeur de Portugal ; la seconde, au dessous, est peut-être une plaque de grand-commandeur d'Albion.

Quoi qu'il en soit pour les détails, l'ensemble des bijoux qui entourent l'ostensoir a été disposé là, évidemment, pour grouper autour de l'Hostie *tous les insignes connus du commandement*.

Le Christ-Hostie est donc porté en triomphe, le jour de la Fête-Dieu, en qualité de *commandant et de gouverneur suprême du monde, et d'Orient et d'Occident* ; en qualité de *chef des forces de terre et de mer dans les deux mondes*.

Voilà ce qu'a de souverainement intéressant cet objet d'art. Après la victoire de Lépante, attribuée au Christ-Roi d'Aragon, l'on ne peut s'étonner que le monde entier ait été avide de ceindre de ces emblèmes du commandement, à la Fête-Dieu de Barcelone, la poitrine du Christ-Hostie.

2° LE CARROSSE D'APPARAT.

De tout temps on a employé, chez les peuples chrétiens, des *chars* ou *carrosses* spécialement affectés au service du Saint-Sacrement.

Les chars de bataille eucharistiques, sous les empereurs Constantin, Constance et Justinien, jouèrent un très grand rôle dans leurs victoires, au dire de Sozomène, Théodoret et Baronius.

Il est de toute probabilité que Constantin ne se serait pas permis de faire forger l'un des clous qui avaient servi à la crucifixion de N.-S. pour en fabriquer un mors de cheval, tandis que l'autre clou était fixé à sa couronne, (clou mis plus tard à la couronne de Monza), si ce mors et cette couronne n'eussent été destinés au char de bataille impérial de l'Eucharistie.

« En France, sous les rois de la première et de la seconde race, le pavillon sacré était placé sur le char portant l'Eucharistie, avec les reliques des saints, et surmonté d'un mat élevé d'où flottait le grand étendard (1). »

« En Italie, des chars Eucharistiques furent employés pendant toutes les guerres du Moyen Age, c'était le *palais public allant en guerre*. La

(1) P. Daniel : *De la milice française*, cité par Chéruel dans son *Dictionnaire historique*, au mot *Bannière*.

« justice s'administrerait dans le lieu où le char s'arrêtait, et l'on y tenait le conseil de guerre. La guerre finie, on transportait le char dans une des principales églises, où il servait à la procession de la Fête-Dieu (1). »

Ce n'est qu'après l'invention de la poudre à canon que les empereurs et les rois substituèrent au char l'autel portatif (2).

Le char Eucharistique primitif comportait un siège ou *trône* d'où l'empereur commandait au nom du Christ-Hostie gardé sous son *Labarum*. L'empereur conduisait ce char sur les champs de bataille pour soutenir les troupes par la présence réelle du Dieu des combats, comme autrefois les rois et les juges d'Israël faisaient porter l'Arche d'alliance au milieu des armées en marche.

Plus tard, dans les rencontres où le roi franc, ou goth, ou saxon, présidait à l'action, l'on plaça le siège royal au char de bataille qui portait le grand étendard avec l'Eucharistie. C'était le char d'honneur du royaume, qui servait aux triomphes du Souverain. S'emparer du char royal dans une bataille c'était remporter la victoire ; le perdre c'était la défaite et le comble du déshonneur.

A la procession de la Fête-Dieu de Barcelone, il est probable que l'appareil du trône royal et de l'ostensoir a été d'abord transporté sur le char de triomphe laissé à la basilique sous Jean II d'Aragon.

Le char triomphal sur lequel ce roi, assis dans le siège royal, fit son entrée à Barcelone, après l'expédition du Roussillon, était donc regardé, depuis longtemps, comme le char Eucharistique de Catalogne, Navarre et Aragon. Les chars de bataille, que les rois d'Espagne conduisaient souvent à la guerre, avec l'Eucharistie gardée dans une arche d'ivoire ou un coffret d'or, étaient remisés dans les basiliques, et après les croisades, on les fit servir à la Fête-Dieu, ainsi que l'a fait remarquer le P. Cahier dans ses *Mélanges d'archéologie*.

Il ne serait pas impossible que le coffret d'or qui servit si longtemps, de cette façon, au transport de l'Eucharistie dans les combats, ait été employé à confectionner la partie principale en or massif de l'ostensoir actuel.

(1) *L'Italie*, par le chevalier Artaud.

(2) *Ibid.*

Peut-être aussi aura-t-on affecté l'or et l'argent de la caisse de ce char à construire le reste de l'ostensoir.

Quoi qu'il en soit, le *carrosse d'apparat* qui suit aujourd'hui le Corps du Christ à la procession, a été offert à Barcelone, au commencement de ce siècle, par une grande dame mexicaine qui voulut introduire, ou mieux continuer en Espagne, les usages de son pays.

Au Mexique en effet, les grands seigneurs ont coutume de donner aux églises principales de ces sortes de carrosses pour le service du Saint-Viatique. N'est-il pas de bon ton pour les grandes familles, lorsqu'un de leurs membres sort à pied pour la promenade, de le faire suivre, à quelque distance, par la livrée et le carrosse de luxe? Les Mexicains estiment que ce qui est de bon ton pour eux-mêmes l'est encore plus pour le Corps Eucharistique du Christ.

De là l'usage, lorsque le Saint-Viatique vient à passer, de descendre de voiture pour se mettre à genoux et suivre à pied le Saint-Sacrement, tandis que la voiture se met à la file du carrosse Eucharistique. L'empereur d'Autriche se fait suivre de ses cinquante voitures impériales, lorsqu'il accompgne, à Vienne, l'Eucharistie à la Fête-Dieu.

La riche Mexicaine qui offrit le carrosse à Barcelone le fit faire avec splendeur. C'est un carrosse royal à six chevaux. Elle donna en même temps de quoi entretenir à perpétuité six chevaux superbes et une livrée poudrée à frimas, en tous points dignes d'être au service du Roi des Rois, sortant en pompe de sa basilique, avec tous les honneurs de *Majesté* (1).

3° LE SALUT DES DRAPEAUX.

Un autre signe de commandement c'est l'étendard militaire, le drapeau de la nation qui représente l'autorité suprême, personnifié en quelque sorte le pouvoir et la patrie elle-même.

Or, le Christ, comme Roi, a aussi son drapeau, son étendard : c'est la Croix prédite par le prophète Isaïe, quand il a dit que le Messie *lèverait son étendard parmi les nations* (2). Les généraux romains, pour convoquer leurs soldats et les appeler aux armes, faisaient élever le drapeau sur un point culminant, et à sa vue tous les soldats venaient se ranger autour César

(1) Voir Planche LXXIV^e, page 173, du présent numéro.

(2) *Levabit signum in nationes.* (Is. XI, 12.)

rappelle cet usage dans son Histoire de la guerre des Gaules (1). Ainsi le Christ a levé son étendard parmi les nations, lorsqu'il a envoyé ses apôtres annoncer l'Évangile et prêcher à toute la terre le mystère de la croix. Les nations sont venues et viendront toutes, les unes après les autres, se ranger sous ce Drapeau victorieux, jusqu'au jour final où les anges porteront cet étendard triomphal devant le Christ, descendant des cieux pour exercer sa mission de juge universel des vivants et des morts. Aussi l'Église salue-t-elle la croix, au temps de la Passion, par la belle hymne de Fortunat de Poitiers :

Vexilla Regis prodeunt
Fulget Crucis mysterium...

Mais outre la Croix, l'Eucharistie est aussi, dans un autre sens, le signe du Roi des Rois. D'abord tout *sacrement* est un *signe*, et celui-ci, le plus auguste de tous, est le signe de l'amour de Dieu pour l'homme, *signe* si parfait, qu'il comprend la Chose signifiée elle-même. C'est un signe de ralliement pour toutes les âmes éprises de l'amour de leur Dieu. « Là où est le corps, là aussi se rassembleront les aigles (2) » c'est-à-dire les âmes nobles, grandes, généreuses.

Mais il y a plus : La croix n'est rien sans le Christ, et l'Eucharistie n'est autre chose que le Christ sacramenté. Donc, le Christ est lui-même un drapeau, un signe, le signe de l'amour que la Trinité tout entière a porté à à l'humanité ; l'étendard de ralliement de tous les bons, de tous les prédestinés, de tous les élus.

Le vieillard Siméon l'a proclamé au jour de la Présentation du Sauveur au Temple : « Celui-ci a été posé pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et comme un *signe* auquel on contredira (3). Plusieurs Pères, entre autres saint Basile et le vénérable Bède, entendent ce passage dans le sens d'étendard, de drapeau qui sera l'objet de la haine, du mépris, de l'attaque des uns, de l'amour, du respect, du dévouement des autres. Signe de contradiction, le Christ deviendra par là une cause de ruine pour ceux qui l'attaqueront, de salut et de triomphe pour ceux qui le défendront.

(1) *De bello gall.*, lib. II, cap. X.

(2) *Ubi cumque fuerit corpus illic congregabuntur et aquilæ.* (Luc, XVII, 37.)

(3) *Et in signum cui contradicetur.* (Luc II, 34.)

Or devant la croix, drapeau du Christ qui précède toujours l'Eucharistie, devant l'Eucharistie, monument de l'alliance définitive de Dieu avec l'homme, devant le Christ-Hostie ambassadeur de son Père, *Ange du grand Conseil*, Roi lui-même, tous les drapeaux des puissances terrestres doivent s'incliner. Aussi dans toutes les villes de la catholique Espagne, à la procession de la Fête-Dieu, les drapeaux de la garnison s'abaissent à terre, à l'exception du drapeau de Lugo, que l'on se contente d'agiter, s'il se trouve faire partie de la garnison (1). D'où vient cet usage ? Pourquoi le drapeau de Lugo, seul, a-t-il le droit de s'agiter en l'air, sans s'abaisser au passage du Saint-Sacrement ?

La circulaire d'infanterie à laquelle nous venons de faire allusion, fait observer, à ce propos, que ce drapeau tient ce privilège de *longue date* ; qu'on attribue généralement ce privilège « à ce qu'il porte représenté un ciboire surmonté d'une hostie, bien que le régiment de Cuenca porte aussi un calice surmonté d'une étoile et ne jouit pas de la même prérogative. »

A cette observation de la circulaire, nous nous permettrons d'ajouter que le *drapeau royal d'Espagne* porte des symboles tout aussi eucharistiques que ceux des régiments de Lugo et de Cuenca. La tour de Castille, le lion de Léon, la Grenade d'Andalousie sont des symboles : du Christ-Hostie gardien de Castille ; du Christ-Hostie lion combattant pour Léon ; du Christ-Hostie fruit du soleil d'amour nourricier de l'Andalousie. Sainte Thérèse affirme que la grenade, au drapeau royal, signifie le Sacré-Cœur qui unifie par l'amour la nation au monarque. Ce n'est donc pas à cause des symboles Eucharistiques du drapeau de Lugo, que ce drapeau a reçu ce singulier privilège.

La coutume de *frémir l'enseigne* était le salut d'honneur de l'*enseigne romaine* sous laquelle le *César* recevait le triomphe. A partir du moment où un chef de légions avait été salué empereur, l'enseigne que le chef portait lorsqu'il était acclamé César le précédait partout, avec le privilège d'*être frémie*. C'était la prérogative d'honneur qu'on donnait à l'enseigne, sur laquelle le chef d'armée allait prêter le *serment* au capitole, avant de prendre les rênes de l'Empire.

Par conséquent, le privilège du drapeau de Lugo vient de *très longue*

(1) Circulaire de l'Infanterie, du 17 sept. 1834.

date, et doit se rattacher à un *serment*, prêté *sur ce drapeau*, par un chef célèbre reconnu *Empereur* chrétien en Espagne. Or quel est ce *serment* sinon celui de *Pélage*, juré le jour de son sacre, l'an 737, dans la basilique de Lugo?

Nous avons démontré, à propos du code de Sobrarbe, que Pélage a juré le pacte de Covadonga devant le ciboire exposé et l'Hostie de Lugo. L'enseigne sur laquelle il prêta le *serment-lige au Christ-Hostie, roi des Espagnols*, était le drapeau de Lugo. Ce drapeau, dès ce jour, acquit le *droit d'être frémi*.

Nous avons également démontré que la République de Sobrarbe se plaça sous la suzeraineté de Pélage, en s'inspirant du pacte de Covadonga pour son *fuero* « de Alzar Rey; » que la Navarre, puis l'Aragon, puis la Catalogne adoptèrent ce *fuero*, comme garantie fondamentale de leurs libertés. Nous aurions pu démontrer tout aussi bien que Léon, Castille, Valence et les provinces basques adoptèrent, sous d'autres formes, les garanties prescrites par le pacte de Covadonga, jurées par Pélage, et, après lui par les rois catholiques des royaumes d'Espagne.

Mais cet hommage-lige, qui place la nation espagnole sous le gouvernement du Christ-Hostie-Roi, ne s'est pas effectué au même moment dans tous les royaumes; il a fallu l'imposer successivement par la force des armes aux monarques qui n'étaient pas en général portés à le faire spontanément, et c'est au drapeau de Lugo qu'en revient l'honneur. C'est sous ce drapeau que, de Galice, Pélage força Léon à faire hommage-lige au Christ-Hostie. Puis ce fut le tour de Castille, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les royaumes ibériques eurent adhéré à cet hommage envers le Christ-Roi.

Voilà la véritable raison pour laquelle le drapeau de Lugo a conservé le précieux privilège d'*être frémi* devant le Saint-Sacrement, à l'exclusion de tous les autres drapeaux d'Espagne.

Nous ne nous attarderons pas maintenant à la description de la procession de la Fête-Dieu à Barcelone, parce qu'elle a souvent été faite. L'ostensoir dressé sur le trône, *se porte sur des brancards que soulèvent HUIT PRÊTRES*, comme dans les triomphes de l'ARCHE SAINTE d'Israël. C'est le même défilé qu'ailleurs, mais avec cette différence que le *drapeau royal de Castille* est apporté au front de la garnison et qu'au moment où les prêtres portant le

Saint-Sacrement passent devant les autres drapeaux abaissés, celui de Castille est jeté aux pieds des prêtres qui le foulent en passant. Tel est l'usage de Barcelone.

D'où vient cet autre usage ? Il convient de le rechercher et d'éclaircir ce point, car il contient en quelque sorte le secret de l'histoire tout entière de la nation ibérique.

En vertu de la clause primitive du pacte de Covadonga, lorsque le Saint-Sacrement passe devant l'armée, « le drapeau royal doit s'abaisser à terre en signe d'hommage, de manière que le prêtre portant le Saint-Sacrement pose le pied sur le pavillon (1). » Cette ancienne prescription étant tombée en oubli, n'a pas été rétablie à la procession de Grenade, ni de Tolède, ni de Madrid ; mais à Barcelone, la coutume est maintenue. Tout porte à croire que cet usage a été rétabli par la volonté des Catalans, sous Philippe II, qui estimait beaucoup le maintien de leurs franchises, et peut-être aussi en signe de reconnaissance pour la victoire de Lépante. Toute l'Espagne catholique, églises et couvents, avait été mise en prière, jour et nuit, devant le Saint-Sacrement, par ordre même de Philippe II pour obtenir la réussite de la croisade.

La correspondance de ce monarque avec sainte Thérèse en fait foi. Toute la politique de Philippe II était en jeu à ce moment. Sa suprématie croulait, si don Juan d'Autriche n'enfonçait pas, avec ses escadres, les flottes du croissant. Il est donc bien naturel de penser que, la victoire gagnée, le Roi d'Espagne ait voulu rétablir cet hommage antique pour perpétuer le souvenir de sa reconnaissance envers le Christ Victorieux de la basilique catalane.

Nous voici donc en présence de deux coutumes bien différentes : d'une part le drapeau de Lugo qui *frémit* sans s'abaisser ; de l'autre le drapeau de Castille qui est *foulé aux pieds*. Mais si c'est un privilège d'honneur pour le drapeau de Lugo, de demeurer élevé pendant que passe le Saint-Sacrement, n'allez pas croire que la faveur du drapeau de Castille d'être *le seul* foulé aux pieds de l'HOSTIE, à la Fête-Dieu de Barcelone, soit de nature à déconsidérer le drapeau royal de la nation.

C'est le contraire qui a lieu. Le grand étendard de Rome avait *seul* le droit d'être foulé par le pied du César, montant à cheval pour se rendre au Capitole. Par ce signe du *foulement*, les Romains reconnaissaient à leur

(1) *Lampara*, voir le *Règne*, 3^e année 1885, p. 63, note.

grand étendard le droit que Rome s'attribuait de pousser ses aigles jusqu'aux confins du monde pour le subjuguier en entier. Les Césars, en foulant le *Labarum*, lui rendaient un honneur qu'aucune autre enseigne n'aurait pu usurper.

Le Gros, ou Horace Vernet, n'a-t-il pas, à la galerie de Versailles, représenté Napoléon I^{er} foulant le drapeau tricolore, avant de monter à cheval, à la bataille d'Austerlitz ?

Philippe II n'était pas homme à ignorer ce que valait le *foulement*, par le Christ-Roi, du drapeau de Castille. Au besoin saint François de Borgia, l'ancien capitaine général de la Catalogne, se serait empressé de le lui dire.

Ayant à rendre un hommage à la Fête-Dieu de Barcelone, le roi d'Espagne choisit le plus honorable au drapeau national et royal, celui d'être foulé par le Christ-Hostie, comme étant le drapeau chargé de pousser les aigles du Christ jusqu'aux confins du monde. Cette noble tâche ce drapeau l'a remplie.

Les détails qui précèdent doivent nous persuader que des usages, considérés comme fort secondaires, peuvent parfois être des clefs pour ouvrir les arcanes de l'histoire, et que bien ridicule serait le pauvre incrédule qui se moquerait de ces traditions.

Pour nous, il était nécessaire d'entrer dans le vif de ces traditions-mères, pour qu'on ne pût pas attribuer à une piété extravagante ou excessive ce qui n'est que le résultat d'un *pacte juridique*, accepté par toute la nation.

A la base de ce *pacte* gît, répétons-le, l'obligation du monarque catholique de reconnaître le Christ-Hostie comme régnant sur la nation Ibère. A cette obligation il ne peut se soustraire sans rompre le *lien social auquel il a prêté serment*.

Par conséquent, si l'*Ostensoir de Barcelone*, sur le Trône d'Aragon, porte les emblèmes du commandement des forces de terre et de mer ; si le *Carrosse d'apparat* le suit, pour attester que l'Amérique a reconnu l'excellence de ce commandement de l'Agneau triomphant ; si le *salut des drapeaux* se fait de la manière la plus flatteuse pour le Cœur royal de l'Agneau vainqueur ; n'attribuez pas à la simple piété d'une nation ce qui est la manifestation de son droit incontestable et imprescriptible de n'être gouvernée que sous la souveraineté du Christ-Régnant.

Ici, à la Fête-Dieu de Barcelone, c'est la nation *Espagnole* qui déclara *le Christ trônant dans l'Eucharistie* son chef et son maître. La nation invite le pouvoir central à le reconnaître en cette qualité. Tant que le pouvoir de *Madrid* s'abaisse devant LA MAJESTÉ choisie par le peuple Ibère, pour le régir, tout est en règle. L'Etat et le chef de l'Etat, fidèles au pacte conclu entre le peuple et le pouvoir, restent dans le devoir *juré*.

A Dieu ne plaise qu'un jour la nation invitant le pouvoir à la même Fête, le pouvoir constitutionnel refuse de reconnaître LA MAJESTÉ de l'Agneau intronisé comme Souverain de l'Espagne ! Car ce jour-là serait le premier où, sur le sol de *Catalogne* et d'*Aragon*, un pouvoir oserait jeter, impuni, à la face du peuple le plus fier du monde, le *contrat juré*, pour son Unité sociale, sur l'Arche sainte de l'Hostie !

J.-B. CHABAU,
Chanoine honoraire.



MONUMENTS DU RÈGNE

LA CONSÉCRATION DE VENISE AU CHRIST-HOSTIE-ROI

SOUS LE DOGE PASCAL CIOGNA

FRESQUE DE DOLABELLA, AU PALAIS DE SAINT-MARC

(Explication de la planche LXXV^e.)

Nous avons indiqué à propos du tableau de Marc Vecelli, intitulé « *Venise délivrée de la Peste* (1), » comment un retour loyal aux vieilles traditions de St-Marc s'effectua, à Venise, après la peste de 1576, et sous l'impulsion de la haute aristocratie enrôlée dans la confrérie des Crucifères.

La fresque de Thomas Dolabella, qui décore le plafond d'une des chambres du Palais Ducal, est le monument officiel de ce retour, adopté comme ligne de gouvernement, de la part des Doges et du Sénat qui dirigèrent les affaires de Venise à la fin du xvi^e siècle.

Cette fresque est connue vaguement sous le nom de « *Peste de Chio*, » et ce nom ferait croire que cette composition rappelle un acte d'hommage de la république du Lido au Christ-Hostie, pour la délivrance d'une peste advenue sur l'île de Chio.

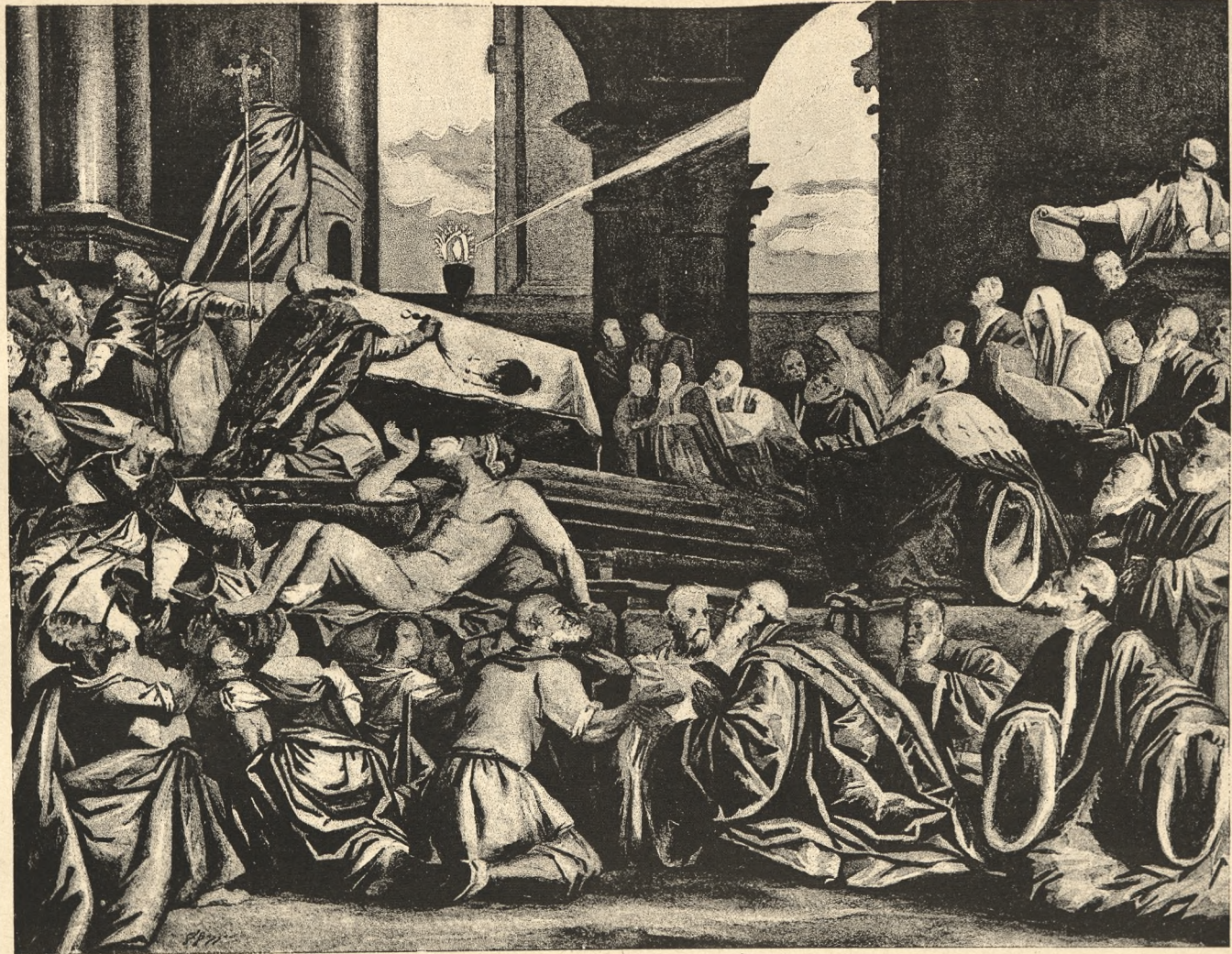
Mais comme à l'époque à laquelle la fresque fut exécutée, l'île en question ne faisait pas partie du domaine de Venise, — cette île n'ayant été conquise par les Vénitiens qu'en 1694, et Dolabella étant mort en 1650, — il est évident que la composition se rapporte à un tout autre événement que celui qu'on indique ainsi au public.

La fresque de Dolabella représente la consécration officielle du Doge, du Sénat, du clergé et du peuple de St-Marc, au Christ-Hostie *Régnant* en tant que chef de la République reine des Mers.

(1) Voir *Planche LXVI*, à la page 54 de la présente année, et la description à la page 36, *ibid.*

Monuments de l'Eucharistie

P. LXXV



CONSÉCRATION DE VENISE AU CHRIST-HOSTIE
SOUS LE DOGE PASCAL CICOGNA

Fresque de DOLABELLA, au Palais de Saint-Marc (xvii^e siècle)

SIMILIGR. PETIT.

C'est l'acte d'hommage à l'Eucharistie, de la suprématie maritime de St-Marc ; hommage demandé par le peuple et le clergé, et résolu par le Doge et le Sénat, non seulement en vue de délivrer Venise, *mais l'Italie tout entière*, des fléaux de l'hérésie et de l'irrégion, des discordes de la mauvaise politique antichrétienne, bien plus que de la peste qui n'en était qu'un effet secondaire.

Dans l'idée du Doge et du Sénat qui ont accompli cette consécration : *le Corps Italique est malade*. Ce vieillard déposé, nu, au pied du tabernacle, c'est *le corps des Etats d'Italie* qui demande à être redressé, comme Lazare le fut au contact du Christ.

Que le peuple et le clergé prient donc pour obtenir sa guérison ; le Doge et le Sénat se vouent et consacrent la puissance de leur république au Dieu des Tabernacles. A cet effet la Nation Vénitienne se déclare placée sous la sauvegarde du Christ au Sacrement ; et dans ce but, l'Etat de St-Marc adopte de nouveau le Dieu Sacramenté, pour son Chef et son Maître, comme aux temps des Croisades.

Voilà l'événement mémorable que Dolabella fut chargé de fixer par ordre de l'Etat, quelques années après qu'eurent disparu les personnages qui y avaient pris part.

A gauche se voient le clergé et le peuple intercédant pour le *malade Italique*, au pied de l'Hostie exposée. Le Patriarche de Venise encense le Divin Seigneur. A droite le Doge et le Sénat agenouillés, s'offrent et se consacrent au Christ-Roi. Tandis que le hérault d'arme, déroule un décret, sur lequel ces mots, *TUTELA Rei Publicæ*, annoncent que la consécration de Venise au Sacrement vient de s'accomplir.

C'est le Doge PASCAL CICOGNA qui fut l'âme de cet acte éclatant d'hommage, remettant son pouvoir et celui du Sénat à la garde de l'Hostie, pour sauver l'Italie du désarroi religieux, politique et social, issu du conflit entre l'ordre chrétien et la renaissance et la réforme.

Cicogna fut élevé à la dignité de Doge en 1585, il mourut en 1595. Sous son gouvernement, la république reconnut la première Henri IV comme roi de France. Ce doge contribua beaucoup à l'embellissement de Venise.

Palma le Jeune a fait de son portrait l'une des œuvres les plus achevées que possède l'art Vénitien. La noble figure de ce grand Doge synthétise la

majesté politique, jointe à la sagesse consommée, du collègue sérénissime de Saint-Marc (1).

C'est qu'aussi le faste de la république atteignit, sous sa direction, l'apogée de l'opulence sans afféterie, de la magnificence sans ostentation. Après sa mort, l'Etat fit poser la fresque de Dolabella dans le palais Ducal, pour perpétuer le souvenir de ce Doge émérite, qui dirigea avec tant de splendeur la barque de Venise au port de la Puissance Eucharistique, et qui fit accomplir à la Nation Vénitienne cet acte sublime de son intelligence patriotique, indiquant que l'ITALIE *libre et indépendante*, ne le serait, *qu'en soumettant son pouvoir au Christ-Hostie*.

Ce Doge magnanime, digne d'être à jamais exalté, fut humble et simple, se croyant, en particulier, loin d'être à la hauteur de sa tâche. Le même Palma l'a représenté aussi, dans un autre tableau, pour l'oratoire des Crucifères, à genoux, en robe de sénateur, assistant à la communion des femmes renfermées dans l'hospice où sa sœur venait prendre le voile.

Au bas de ce tableau se lisent ces paroles :

Ut presentem Virum Ampliss. D. Marci Procurat. in locum demortui principis substituas, te rogamus, Domine. XV Augusti MDLXXXV.

C'est le jour de son élévation à la dignité de Doge, qu'il faisait cette prière si humble et si grande au pied du tabernacle.

Le Christ a exaucé la prière de son vaillant *procureur* ; et de son gouvernement il a fait le type d'un ETAT RÉPARATEUR DE L'ITALIE.

L'Etat auquel l'Italie devra le salut et le bonheur, devra se rappeler L'ACTE DE CICOGNA, *pour faire régner l'Hostie, sans conteste de la part des chefs, et sans restriction de la part de la Nation*.

Le collègue de Saint-Marc, ayant rompu peu après avec une politique aussi saine, a fait la triste expérience, *que si l'Hostie ne gouverne plus un Sénat*, l'esprit du mal a dès lors beau jeu pour le renverser, et pour culbuter la puissance de ses entreprises.

A. de S.

(1) Nous en avons fait faire une copie par le prof. Gaggio, pour le vestibule du Musée Eucharistique.

HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

LES MIRACLES SOCIAUX DU CHRIST-HOSTIE DANS L'EUROPE CENTRALE

Nous avons sommairement étudié le rôle des miracles Eucharistiques dans la formation de la nation Belge, puis dans la création de la nation Espagnole (1).

Avant d'aborder le jeu des interventions de l'Hostie dans les destinées sociales de la France, il nous est nécessaire d'avoir une idée du réseau des miracles Eucharistiques qui ont éclaté dans l'*Europe-Centrale* ; de la manière dont ce réseau a agi pour arrêter les invasions des masses de peuples, qui, de l'Asie, de l'Afrique ou du Nord, ont cherché leur passage par la Germanie, dans le but de fixer en Europe leur domination.

Le champ est vaste, et nous devons nous borner à n'indiquer que le synchronisme de ces mouvements en général, avec l'apparition et les influences sociales des miracles du Christ-Hostie.

Pour bien faire ressortir ce synchronisme et montrer l'action des prodiges du Christ-Roi sur la fixation des limites ou barrières qui ont prévalu contre les invasions orientales, nous déterminerons d'abord la configuration et les limites naturelles de l'Europe centrale ; puis la marche sociale des Germains et des Saxons pour fixer leurs limites frontières, depuis Charlemagne jusqu'à Rodolphe de Hapsbourg ; puis la marche sociale des Slaves dans le même but depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours.

Il nous sera alors facile d'apercevoir l'influence que les miracles Eucharistiques ont eue sur la fixation des limites frontières que ces peuples ont

(1) Voir, pour la *Belgique*, à la page 38 du fascicule de Janvier 1887 ; et, pour l'*Espagne*, à la page 108 d'Avril, *ibid.*

reconnues *les meilleures*, pour garantir l'Europe des coups de forces, soit de l'Asie, soit de l'Afrique, soit du Nord.

I

CONFIGURATION ET LIMITES NATURELLES
DE L'EUROPE CENTRALE

L'Europe Centrale ne présente pas un plateau continu comme la Russie ni comme l'Asie Centrale, ni des plaines à peine abandonnées de la mer comme l'Afrique Septentrionale.

Les plaines longeant la mer du Nord et la Baltique sont séparées des pays montagneux par une ligne *diagonale* que l'on pourrait tracer de l'embouchure du Dniester jusqu'à celle du Rhin, et qui traverserait l'Allemagne du *Sud-Est* au *Nord-Ouest*. Les bas-fonds du Rhin inférieur lient les plaines Septentrionales à la plaine montagneuse de la France.

Derrières ces plaines traversées par de larges fleuves, se trouvent des montagnes et des collines, qui forment la Haute-Allemagne, surmontée des Alpes. L'Europe Centrale appartient donc à un quadruple système :

1° UN TRIANGLE DE PLAINES IMMENSES AU NORD, contient le Hanovre, la Pologne et la Gallicie. Ce triangle, dont la tête est posée en Hollande, va en s'élargissant de base, à mesure qu'il s'approche du plateau russe.

2° UN VASTE CERCLE DE MONTAGNES, allant du Centre au Sud-Est, contient d'une part les provinces Saxones, la Souabe, la Bohême, l'Autriche, et d'autre part la Hongrie, la Transylvanie, et les confins militaires de la Croatie, Slavonie et du Voivodié Serbe. Ces deux parts sont divisées entre elles à la hauteur de *Linz*, de *Vienne* et de *Buda-Pesth* par les prolongements des Alpes Rhétiques, Styriennes et Carinthiques. A son extrémité Sud-Est, le vaste cercle susdit s'ouvre à Belgrade, *par le Danube, qui franchit là les portes de fer : clefs de l'Occident.*

3° UNE LARGE VALLÉE, celle du Rhin, depuis les Pays-Bas jusqu'à Bâle, rattache d'une part le triangle des plaines Septentrionales au cercle des montagnes du Centre et du Sud-Est, et d'autre part forme la transition au plateau français et au plateau des Alpes, donnant accès à l'Italie.

4° LE PLATEAU DES ALPES, contient la Suisse, le Tyrol, la Carinthie, la Styrie et la Carniole. C'est dans ce haut plateau que se trouvent les cols de passage communiquant avec l'Italie.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur par une étude minutieuse de la configuration des chaînes de montagnes qui se succèdent sur la *Diagonale* dont nous avons parlé, depuis les Carpathes jusqu'au Harz ; mais il est indispensable de lui signaler LE FICHELGEBIRG, COMME LE NŒUD DES TROIS BASSINS GERMANIQUES. C'EST LE CENTRE PHYSIQUE DE L'ALLEMAGNE. Il rayonne dans trois directions différentes : tandis qu'au Sud et au Sud-Est il ouvre accès aux plaines de la Bavière et de la Franconie, au Nord-Ouest il lance pour ainsi dire la barrière du Turingerwald, et au Sud-Ouest celle du Frankenwald, à l'Est la barrière de l'Erzgebirg, et au Sud-Est la barrière du Boehmerwald.

Cette disposition est très importante à retenir pour ce que nous avons immédiatement à indiquer sur la direction des routes d'invasion et de passages, se croisant à ce centre physique de la Germanie.

Mais avant de nous occuper des grandes artères d'invasion ou de passage, il faut observer que les limites de l'Europe-Centrale varient historiquement. Au temps des Romains, la Germanie s'arrête pour l'Ouest et le Sud, au Rhin et au Danube. Au moyen âge la Bohême est Slave, la Lorraine et l'Alsace sont allemandes. Ainsi le monde germanique a d'abord reculé de l'Est à l'Ouest, tout en s'étendant aussi à cette époque jusque dans les Alpes.

Ensuite l'Allemagne reprend un mouvement contraire, de l'Ouest vers l'Est. Elle enlève aux Slaves la Silésie, la Bohême, la Hongrie. Ainsi la vallée du Rhin berceau de la vieille Allemagne, a vu son importance diminuer. Il est un point cependant que l'Allemagne n'abandonne pas, c'est le Sud de cette vallée du Rhin qui forme le point de transition entre le plateau des Alpes et le plateau du Danube : *la Souabe*. C'est sur la Souabe que se concentre la force de résistance de l'Allemagne des temps de Charlemagne, jusqu'après les Hohenstaufen. C'est le génie Carlovingien qui a découvert l'importance stratégique de ce plateau. Dès que toutes les passes en furent gardées par des châteaux-forts multipliés pour barrer le chemin aux mouvements hostiles à l'unité germanique, la frontière allemande commença à

avancer vers l'Est, en s'appuyant sur les forces germaniques de la vallée du Rhin et de la vallée du Danube.

Il ne pouvait en être autrement, parce que c'était justement de cette tête de jonction en Souabe que les quatre systèmes du sol germanique étaient couverts, les uns par les autres. Car, stratégiquement, pour unifier le sol germanique, il fallait avoir *la passe du Fichtelgebirg*, et cette passe ne pouvait appartenir qu'au possesseur de la tête de jonction des peuples germaniques en Souabe.

Pour la raison que, *c'est entre la passe du Centre de la Germanie, au Fichtelgebirg, et la tête de jonction au plateau de Souabe, que se croisent les grandes artères d'invasions.*

Pourquoi ces grandes artères s'y croisent-elles? Cela provient d'une disposition naturelle du sol, que nous avons à moitié indiquée en signalant les quatre systèmes physiques de l'Europe-Centrale.

En effet, prenons d'abord le 1^{er} système :

1^o LA PLAINE SEPTENTRIONALE BORDÉE PAR LA MER DU NORD ET LA BALTIQUE. Sur cet espace comment les peuples envahisseurs devaient-ils se mouvoir? Quelle direction générale devait prendre invariablement leurs incursions? Ils ne pouvaient pas longer *la diagonale* sur le dos des Carpathes jusqu'au Harz, parce que devant la Gallicie et la Pologne *s'étendent les marais de Pinsk, impossibles à franchir.*

Il fallait donc que les peuples traversant le plateau russe allassent contourner ces marais en débouchant sur la plaine de Prusse à la hauteur de Kœnigsberg.

Une fois parvenus à ce débouché, ils ne pouvaient pas aller de l'Est à l'Ouest, parce que cette région est traversée par de larges fleuves qu'ils ne pouvaient franchir en grandes masses. Du reste, aux temps primitifs, tous les abords de la Baltique et du Nord étaient couverts de forêts si impénétrables et si malsaines, tellement remplies de bêtes fauves et de reptiles, qu'il n'y avait qu'à s'en détourner.

Force était donc aux colonnes des peuples envahissant l'Europe du côté de Kœnigsberg de prendre leur route au Sud-Ouest, et de gagner LA PASSE DU FICHELGEORG, soit au col de Bayreuth d'où ils pouvaient se répandre dans la vallée du Rhin; soit au col d'Egra, d'où ils pouvaient aller dans celle

du Danube, pour se choisir leur passage à travers les Alpes en vue de gagner l'Italie.

C'est ainsi que se forma LA GRANDE ARTÈRE D'INVASION GÉNÉRALE DU NORD-EST AU SUD-OUEST, dans la direction de Kœnigsberg sur Genève, pour tous les peuples asiatiques et du Nord venant du Nord-Est par la Russie.

2^e Pour pénétrer dans le 2^e système :

LE CERCLE DE MONTAGNES CENTRALES. — Les peuples venant soit d'Asie soit d'Afrique par l'Asie mineure franchissant le Bosphore n'avaient qu'une route large et directe, LA VALLÉE DU DANUBE.

Les portes de fer prises à Belgrade, ils s'épandaient dans les plaines de la Hongrie, puis traversant les portes de Pesth, de Vienne et de Linz où le vaste cercle de la Haute Allemagne se retrécit par trois fois comme nous l'avons indiqué, voilà ces peuples débordant en Bavière, libres de tourner à gauche, à la hauteur de Ratisbonne, pour remonter le Danube dans la direction d'Augsbourg, Constance, Genève; ou d'aller devant eux prendre le Mein ou le Neckar, direction de Nuremberg, Francfort, Cologne, Aix-la-Chapelle, ou direction de Strasbourg, Metz, Châlon, Paris.

Il en résulte QU'UNE GRANDE ARTÈRE D'INVASION GÉNÉRALE venait traverser l'Allemagne DU SUD-EST AU NORD-OUEST, et tomber SUR LA GRANDE ARTÈRE DU NORD-EST AU SUD-OUEST; JUSTE ENTRE LA SOUABE ET LE FICHELGEBIRG, dans l'espace entre la Franconie, la Thuringe, le Mein et le Neckar.

Jetons ici un regard d'ensemble dans les directions de ces deux grandes artères, le visage tourné vers l'Orient; nous plaçant à l'endroit où ces deux artères se croisent, nous aurons une idée exacte de leur disposition providentielle, pour faciliter l'arrêt des invasions :

Les masses innombrables venant de l'Orient par ces artères maîtresses se trouvaient prises dans un couloir profond allant toujours se rétrécissant, comme dans un vaste entonnoir, par où le sang bouillant des races nouvelles issues de l'Asie Centrale devait s'épancher sur le cœur de l'Europe pour la rajeunir.

Là, AU CENTRE PHYSIQUE DE L'ALLEMAGNE, du IV^e au VIII^e siècle, tout ce nouveau sang, ayant mêlé ses éléments, ce fut, *comme une fournaise*

d'où s'épancha : la lave des *Francs* pour féconder la France ; la lave des *Lombards* pour féconder l'Italie ; la lave des *Goths* pour féconder l'Espagne ; la lave des *Saxons* pour féconder l'Angleterre ; la lave des *Normands* pour féconder l'Irlande.

Ce furent ces diverses coulées sortant *de la fournaise* ENTRE LA FRANCONIE ET LA THURINGE, qui produisirent LES ETATS NOUVEAUX DE LA CHRÉTIENTÉ. Tandis que ce fut au sang Germanique coulé en SOUABE, que revint l'honneur de garder l'EMPIRE ROMAIN.

II

MARCHE SOCIALE DE LA GERMANIE POUR FIXER SES LIMITES DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'À RUDOLPH DE HASBOURG.

Ce que nous venons d'établir dans le chapitre précédent, à savoir : 1° *le croisement des routes d'invasions* ENTRE LA SOUABE, LE FICHEL-GEBIRG, LE MEIN ET LE NECKAR ; 2° la fusion du sang germanique coulé EN SOUABE pour la défense de l'empire romain, va nous expliquer le transfert, sur la tête de Clovis et sur celle de Charlemagne, de la couronne impériale romaine, fixée jusqu'au moment de l'ébranlement des Barbares, sur la tête des successeurs de *Constantin*, *siégeant à Constantinople*.

La dignité impériale, dans l'esprit de sa constitution chrétienne, est la *charge d'investiture, de par la Papauté, du service sacré de défendre les droits de l'Eglise catholique, selon les intérêts du Saint-Siège*.

Du moment où les empereurs grecs, siégeant à Byzance, ne pouvaient plus garantir de leur épée la liberté de l'Eglise Romaine, ni l'indépendance du Saint-Siège ; du moment où les invasions des peuples asiatiques eurent brisé les limites assignées à la vigilance de ces empereurs ; du moment où la digue militaire de Constantinople était tournée par les barbares avançant par Kœnigsberg ; dès ce moment on pouvait prédire : *Finis Byzantiæ*, c'est la chute de l'Empire Grec, à bref délai.

Pour que la dignité impériale ne soit pas une vaine formule, il faut que le siège du monarque ceignant la couronne des Romains, se trouve à l'endroit culminant d'où la défense armée rende toute attaque impossible sur l'Italie, comme siège de la Papauté.

Les Francs, au temps de Clovis, étendant leurs pouvoirs depuis les rives de la Seine jusqu'aux plateaux de Souabe, de la Bavière et de l'Autriche, possédant les défilés de la Suisse et du Tyrol, étaient les peuples indiqués pour défendre la barrière romaine du Mein au passage des chefs d'invasions, au moment où les colonnes barbares se mettaient en marche pour inonder l'Europe.

La dignité impériale leur revenant de fait, leur chef Clovis en fut investi en toute justice.

Mais Clovis n'en disposa que pour sa tête, sans pouvoir transmettre cette dignité à ses descendants; parce que la barrière des Francs ayant été tournée par les Lombards qui pénétrèrent en Vénétie par le Frioul, ce fut au tour des Lombards de prendre la couronne sacrée, gardée à Monza.

Les rois Lombards, incapables de soutenir le prestige de ce poste d'honneur, incapables aussi de contenir la turbulente impétuosité de leurs sujets, la dignité suprême de l'Eglise appela enfin Charlemagne à la charge d'empoigner le glaive du Saint-Empire Romain.

Le grand Empereur, à peine investi de la charge de Lieutenant du Christ-Hostie pour les affaires temporelles de l'Eglise, transféra son siège impérial à AIX-LA-CHAPELLE. C'est que de là, comme nous l'avons entrevu, il arrêtait le mouvement des forces anti-chrétiennes tendant à franchir soit le Rhin à Mayence, ou le Danube à Vienne, soit la Save à Laybac.

A cet effet, il institua *les marches*, c'est-à-dire les frontières barrières de *Lorraine*, *d'Autriche*, de *Carinthie* et de *Frioul*. Il en fit autant de duchés, c'est-à-dire de fiefs relevant directement sous hommage-lige du Saint-Empire Romain. De plus, pour relier ces frontières barrières entre elles, et en faire une digue irrésistible à la poussée des invasions, il créa *les Cercles* du Rhin et du Danube, c'est-à-dire *l'Union des villes* situées dans le triangle de Cologne, Constance jusqu'à Vienne, sous le droit Impérial, leur conférant de larges privilèges pour la liberté du commerce, à condition, en cas de guerre, de fournir des subsides et des troupes contre les invasions.

De cette manière, Charlemagne posa le cordon militaire qui devait faire des forces de l'Allemagne, pour la première fois, un seul faisceau.

Il rendit ce cordon infranchissable, nous l'avons dit, en fortifiant de nombreux châteaux-forts le plateau de Souabe, qu'il commit à la garde de ses meilleurs paladins.

Telles furent les premières mesures stratégiques du fils de Pépin. Le descendant du marteau des Arabes, du vainqueur immortel d'Abdérane à Poitiers, le petit-fils de Charles-Martel tenait de son aïeul et la vue perçante de l'aigle, et la poigne écrasante du lion : Il connaissait la stratégie et la tactique sur le bout des ongles. Aussi, ayant ainsi couvert les frontières germaniques d'un réseau de forces prêtes à frapper, d'un seul coup, les ennemis du règne de l'Agneau, il prit aussitôt la décision d'attaquer lui-même les Saxons idolâtres, dans leur repaire, entre le Weser et l'Elbe. Ce qui à nos yeux était un immense service rendu à la Germanie non moins qu'à l'Eglise et à l'Europe. Car les Saxons soumis à l'empire germanique, il culbutait les colonnes des Slaves jusqu'à l'Oder et la Theiss, y établissant *la zone neutre des peuples tributaires* de l'empire ; zone comprenant le Brandebourg, le Mecklembourg, la Bohême, la Moravie, la Slavonie et la Dalmatie, formant *boulevard* contre les tartares, les Avars, et les Huns, ennemis de la chrétienté.

Telle fut la situation dans laquelle Charlemagne laissa à sa mort l'Empire Germanique. Ce fut le créateur de l'unité germanique, qui fixa les premières barrières des *marches neutres* entre les Germains, les Saxons et les Slaves comme autant de tampons, entre l'Europe pour l'Eglise, contre l'Asie et l'Afrique pour l'Islam.

Ces grandes mesures de Charlemagne eurent pour résultat de révéler à l'Allemagne sa propre identité, de lui constituer une nationalité, dont l'idée pouvait s'obscurcir, mais devait vivre à jamais. Avant Charlemagne, l'Allemagne se divisait en plusieurs tribus, autant d'états particuliers soumis à leurs propres lois. Mais ces états ne se reconnaissaient pas pour frères, pour membres d'une même famille ; il n'avaient et ne voulaient avoir entre eux rien de commun. Après Charlemagne, ces tribus se sont fondues dans l'immensité de l'Empire, un grand centre a été formé, où tout vient se mêler et se confondre : Bavares, Saxons, Francs, Thuringiens, viennent se reconnaître aux assemblées de Paderborn ou d'Aix-la-Chapelle. Des lois générales qu'ils font eux-mêmes, des pactes

qu'ils concluent entre eux, s'adressent pour la première fois, et dans les mêmes termes, à toutes ces tribus diverses, que rallient les unes aux autres un même culte, un même système religieux.

Voici maintenant que ces peuplades, jadis isolées, se trouvent enveloppées d'une double hiérarchie religieuse et politique ; qui remontent, l'une, par les abbés, les évêques jusqu'au Pape, l'autre, par les viguiers, les comtes, jusqu'à l'Empereur.

L'Eglise et l'Empire s'aident mutuellement à reconstruire la grande famille que l'invasion avait détruite et dispersée.

Sans doute, des démêlés funestes entre l'Empire et la Papauté, viendront ternir aussitôt l'idée si féconde de l'ordre et de l'unité un instant entrevus. L'Edifice germanique élevé sous l'entente du Sacerdoce et de l'Etat croulera sans doute ; mais lorsque les peuples divers qui composaient l'Empire Germain-Saxon se sépareront pour suivre leurs destinées particulières, ils garderont toujours le souvenir d'une ère de grandeur, que sans cette entente depuis ils n'ont pu égaler.

Dans les limites que Charlemagne a tracées à l'Allemagne au fil de son de son épée victorieuse, s'opère du neuvième au treizième siècle une suite de révolutions qui constituent CE CORPS GERMANIQUE, où l'autorité impériale n'est plus qu'une fiction légale, tandis que les princes, chefs et représentants des anciennes tribus germaniques consolident leur pouvoir. C'est à cette période de décadence sociale que le siège impérial fut transféré d'Aix-la-Chapelle à AUGSBOURG. Le grand interrègne de 1250 à 1272, conséquence de ce mouvement de dislocation des forces de l'empire germanique, plongea l'Allemagne dans une complète anarchie. A la faveur des troubles excités surtout par la politique anti-chrétienne des Hohenstaufen, les princes et les états germaniques avaient secoué le joug de l'Empire, et s'étaient érigés en souverains, ne regardant plus le roi des Romains que comme une épave de luxe. Ainsi dépouillée de ses plus précieuses prérogatives, la couronne d'Allemagne était devenue un fardeau qu'aucun prince au monde n'ambitionnait, parce qu'elle exigeait pour la porter avec honneur, des dépenses auxquelles nul d'entre eux n'aurait pu suffire.

Richard de Cornouailles, frère du Roi d'Angleterre Henri III, auquel on voulait offrir la couronne impériale, se ruina au profit de ses électeurs.

Alphonse le Sage, roi de Castille, auquel on l'offrit, ne sortit pas de son royaume pour aller prendre cette couronne.

LA GUZMA frappait à ce moment *aux portes de l'Espagne, et en même temps aux portes de l'Autriche, de la Bavière et de la Pologne.*

Il fallut recourir, comme candidat, à un simple seigneur Suisse, Comte de Hapsbourg. C'était un prince actif, depuis longtemps célèbre par son courage et son équité.

La couronne de Charlemagne fut posée à Aix-la-Chapelle, sur la tête du nouveau roi des Romains, le 24 octobre 1273. Rodolphe allait prouver qu'il était digne du rang suprême.

III

MARCHE SOCIALE DE L'ALLEMAGNE POUR FIXER SES FRONTIÈRES DEPUIS LES EMPEREURS D'AUTRICHE JUSQU'À NOS JOURS.

Rodolphe s'appliqua, avant tout, à faire cesser les pillages et les massacres qui se commettaient impunément par toute la Germanie et à ramener la paix et la sécurité. Suivi d'un grand nombre de petits seigneurs, il fit la police sur tous les chemins de l'Empire, veillant partout à l'exécution des lois, et méritant de ses contemporains le surnom glorieux de : *Lex Animata*. Tel fut le rôle de Rodolphe : « Courir l'Empire, vêtu comme un simple chevalier et souvent les coudes percés, comme dit un vieil historien, pour rétablir partout la paix et l'ordre (1). »

Le second souci de Rodolphe fut de remettre à leur place les chefs des peuples tributaires qui s'étaient déclarés indépendants dans la zone neutre tracée par Charlemagne pour arrêter les invasions des Slaves. Il commença par réduire Ottocar, qui s'était déclaré roi indépendant de Bohême. Les États d'Ottocar s'étendaient des confins de la Bavière aux bords du Raab en Hongrie et de la Baltique à l'Adriatique. On le voit, c'était justement la *zone neutralisée* de Charlemagne qu'Ottocar s'était arrogée. Rodolphe de Hapsbourg contraignit Ottocar à ployer le genou ; lui fit rendre l'hommage-lige pour tous ces états dont Ottocar

(1) Voir *l'Allemagne par Le Bas*, membre de l'Institut, tome II, page 3. Univers Pittoresque.

reçut ensuite l'investiture, de l'Empereur. Dans le cours de cette campagne, Rodolphe se fit rendre l'Autriche, et avec les clefs de Vienne, les défilés des Karpathes et de la Dalmatie. L'on comprend pourquoi sur ce point Rodolphe déclara l'incorporation de l'Autriche à l'Empire. Il fallait à cette heure que l'Empire germanique possédât l'Autriche et les avant-postes des défilés sur lesquels les armées de la Guzma étaient en marche.

Le troisième souci de Rodolphe était l'avancement des corps d'armées que la Guzma avait recrutés à cette époque, pour les lancer sur l'Allemagne. Les corps d'invasions de la Guzma se composaient de trois branches de peuples se frayant passage, en trois points. Tandis que les Cosaques avaient reçu l'ordre de fondre par la Prusse sur les provinces Saxones; les Tartares visaient la Bohême pour s'emparer du Fichtelgebirg. Les Arabes et les Turcs visaient Vienne.

La jonction des trois corps d'invasion devait se faire entre Augsbourg et Wurzburg, pour briser de concert l'Empire d'Occident.

L'attaque était bien combinée, le plan sataniquement habile. Nos lecteurs s'apercevront du danger que courait à ce moment l'Europe, si ce terrible mouvement avait réussi. Rodolphe prépara la défense sur ces trois points et fonda la grandeur de sa maison, grâce à ce service. Il conçut le premier l'idée de faire entrer les peuples slaves dans la confédération de ses états. Il enleva aux Cosaques le débouché de la Prusse, en y faisant avancer les chevaliers Teutoniques avec ordre de procurer l'avantage du Christianisme aux restes des Vandales qui vivaient dans la Prusse et aux environs; puis avec mission d'occuper militairement les Provinces Baltiques.

Par cette mesure extrêmement forte, il arrêta net le mouvement projeté des cosaques par Kœnigsberg, et posa la première pierre à l'édifice de l'empire de Russie considéré comme *boulevard* de l'Europe contre l'Asie. Rodolphe transféra ainsi le rôle de la Zone neutralisée de Charlemagne, des bords de la Sprée et de la Theiss, aux bords de l'Ural. Magnifique avancement de l'Europe sur l'Asie, dû à l'ordre teutonique s'inspirant de la politique de Rodolphe, Lieutenant du Christ-Hostie.

Il enleva aux tartares le désir de forcer la Bohême en faisant une alliance de famille avec son ennemi Ottocar, par le double mariage d'un fils et d'une fille de Rodolphe avec une fille et un fils d'Ottocar.

L'art de contracter des alliances fut un des principaux moyens que Rodolphe sut habilement exploiter pour l'établissement de sa maison. Il donna une seconde de ses filles au Roi de Bohême Venceslas auquel il attribua la garde de la Moravie. Ce fut sur ce mariage que se fondèrent les prétentions des successeurs de Rodolphe à la couronne de Bohême, qu'ils obtinrent.

Il enleva aux Turcs l'espoir de soulever la Hongrie. Une troisième fille de l'Empereur épousa Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, sœur de Ladislas III, roi de Hongrie. Ce mariage prépara les événements qui mirent la Hongrie sous le gouvernement des princes d'Autriche.

Aussi, les descendants de Rodolphe n'eurent-ils qu'à exécuter des plans si habiles, pour obtenir l'agrandissement de l'empire au détriment de ses ennemis. Les slaves christianisés devinrent les meilleurs défenseurs de l'empire autrichien.

Nous ne dirons pas les détails de la croisade contre les Turcs, ni les événements de la Réforme, quoique selon nous les deux mouvements se rattachent au soulèvement stratégique de la Guzma sous deux aspects différents.

C'est ainsi que le transfert du siège impérial d'*Augsbourg* à *Prague* eut lieu, ce semble, pour étouffer les premières étincelles du protestantisme qui se manifestèrent en Bohême à propos des Hussites. Aeneas Sylvius appelle la Bohême l'asile des hérétiques : c'était la forteresse avancée des *Vaudois*, l'avant-garde de la Guzma attaquant l'Europe par l'Allemagne, comme l'Albi fut la forteresse avancée des Albigeois, avant-garde de la Guzma attaquant l'Europe par l'Espagne.

Le transfert ultérieur du siège impérial de *Prague* à VIENNE, eut une autre cause : il fut commandé par la perte des pays du Nord qui suivirent l'incendie protestant de la Bohême et par la nécessité de faire front à l'attaque Turque, qui fut repoussée au-delà de Belgrade; ce qui fit échouer la puissance ottomane, à l'aide de l'héroïque résistance des Polonais, des Hongrois et des Serbes.

Comme nous allons le voir, au point de vue où nous nous plaçons, la division du corps Germanique, en deux, par la scission protestante, ne peut pas être regardée comme un démembrement de l'Empire Romain. Qu'on nous permette d'employer un terme récemment mis en circulation. La scission

protestante nous semble être un coup « *géméné* » d'après le terme sémite. C'est-à-dire un coup *double*, qui pare à la fois à deux effets divergents. Voici comment :

Nous avons rapidement esquissé la trajectoire de l'Empire Germanique de son point de départ à son terme : d'Aix-la-Chapelle à Vienne. Il fallait aller d'abord d'Aix-la-Chapelle à Augsbourg pour fixer la limite stratégique de la Germanie du VIII^e au XIII^e siècle ; puis de Prague à Vienne, pour atteindre les limites naturelles du système physique de l'Allemagne, du XIII^e au XVI^e siècle.

La Guzma arrêtée de fait, produisit un épanchement secret des idées sociales *sémitiques*, sur l'Allemagne. Ces idées exploitées en religion par les Wicleff, les Huss, les Luther, les Mélanchton, les Calvin, et exploitées en politique par les princes Saxons, Hollandais et Germains, jaloux de la suprématie de l'Eglise et de l'Empire, engendrèrent l'*hérésie sociale* masquée sous le nom spécieux de Réforme, où la religion discutée au premier plan ne servit qu'à CACHER une manœuvre secrète *absolument sociale et politique*, à savoir : la *désamortisation des biens de l'Eglise au profit des princes, se déclarant ennemis du Pape et de l'Empereur*. C'était un marché conclu depuis longtemps entre la Guzma et les princes prévaricateurs. Voilà ce que cachait la Réforme. Aujourd'hui c'est évident comme le jour. Mais d'autre part *ce dualisme* ou plutôt ce duel secret entre les servants du libéralisme germanique, et les tenants de l'Empire romain, avait pour raison un autre dualisme ou plutôt un second duel engagé à ciel ouvert depuis des siècles entre les tenants du Césarisme german et les servants de la Papauté. Quelques empereurs teutons s'étant dégagés de l'hommage-lige au Pape, la tendance des Empereurs d'Autriche fut de se considérer *dotés ex naturâ rerum*, par la force de choses, de la couronne impériale d'Occident. Il en résultait que leur politique heurta plus d'une fois aux limites d'un césarisme renouvelé des Empereurs de Byzance. C'est ainsi que lorsque le Joséphisme allait démasquer ses batteries, pour les tourner ouvertement contre Rome, il était bon selon nous, par une diversion du libéralisme sémitique (car le protestantisme est la rupture des liens féodaux entre le Pape et le Prince, transférant les droits religieux du Pape au Prince comme le sémite entend le droit souverain), par cette diversion, dis-je, de mettre aux prises le

libéralisme féodal avec le libéralisme césarien. Cette diversion dégagée l'Eglise du joug que lui imposait le sceptre Impérial allemand, sous le prétexte que le sceptre lui venait des Romains.

L'Eglise libérée se vit, il est vrai, reprise sous le gantelet des Napoléonides. Mais, catholiques, devons-nous nous en plaindre, si leur gantelet a en somme déchiré l'un le traité honteux de Wesphalie et l'autre le congrès servile de Vienne, où le libéralisme féodal et le libéralisme Césarien d'Outre-Rhin essayèrent tour-à-tour de dicter la loi à l'Europe entière.

De nos jours, après tout, l'Eglise et l'Europe sont délivrées du teutonisme. Mais, si elles peuvent, dans un mutuel accord, retendre la main au Germanisme, pour marcher à de nouvelles conquêtes, ce sera, comme nous allons le constater, dû à une stratégie supérieure où les miracles du Christ-Hostie ont eu la meilleure part : *en vue de masser en trois faisceaux les forces germaniques, saxonnnes et slaves ; et de les pondérer de telle sorte, que : scindées en trois Empires alliés, ces trois races, sœurs, s'équilibrent, se complètent et s'harmonisent, pour la protection de l'Europe contre le Croissant.*

IV

L'INFLUENCE DES MIRACLES EUCHARISTIQUES SUR LA FIXATION DES LIMITES ACTUELLES ENTRE LES EMPIRES DE PRUSSE, D'AUTRICHE ET DE RUSSIE.

Un coup d'œil jeté sur notre carte de l'Europe-Centrale va suffire pour expliquer d'abord les rapports stratégiques entre les miracles Eucharistiques et les artères d'invasion à travers la Germanie (1).

Nous avons indiqué comment le mouvement des Huns sous Attila jusqu'à Genséric, du iv^e au v^e siècle, et le mouvement de l'invasion générale des races germaniques du v^e au ix^e siècle, se sont produits dans deux directions convergentes sur le Fichtelgebirg, entre la Thuringe et la Franconie.

1^o Les Huns suivis des Ostrogoths et des Alains avaient pris l'artère maîtresse de Belgrade sur Aix-la-Chapelle.

Les Huns firent le tour de l'Europe, et rentrèrent ensuite en Asie.

2^o Les Vandales, les Suèves, les Allemands, les Bourguignons, les Francs,

(1) Voir la Planche LXXVI^e, à la page 214 de ce numéro.

les Saxons, les Angles, Hérules, Goths, Lombards et Danois débouchèrent par l'artère maîtresse de Kœnigsberg sur Genève.

Ces tribus se fixèrent des côtés des deux grandes artères, d'une manière conforme aux lois qui règlent la vitesse des ondes, et des dépôts d'alluvion aux bords des torrents. Les peuples formant les têtes de colonnes des tribus vandales, suèves, teutoniques furent les premières à se lancer de côté, et restèrent gardiennes du sol qui porte leurs noms. Les tribus des Francs et des Burgondes passèrent, poussées par les Saxons et les Angles qui furent lancés au Nord, tandis que la triple colonne des Goths, des Danois et des Lombards se fendit passage et se divisa, l'une pour gagner l'Espagne, l'autre pour conquérir le Danemark, et la dernière pour asseoir sa domination en Italie.

3° *Du IX^e au XIII^e siècle les races slavones s'ébranlèrent prenant une route intermédiaire à la hauteur de Cracovie, débouchant sur Olmutz pour franchir la Bohême. Ce torrent apportait les Quades, les Venètes, les Antes, les Slaves proprement dits. En un mot l'avant-garde du mouvement tartare sous Kengis-Khan et Tamerlan refoûlés d'abord de Chine, puis de Bagdad. Cette colonne d'envahissement était combinée avec la levée en masse de la Guzma ou guerre-sainte proclamée par tous les peuples musulmans, ligués ensemble contre l'Europe chrétienne, et en particulier contre la France et les Etats du Saint-Siège.*

4° *C'est en conséquence de cette GRANDE LIGUE des peuples d'Asie et d'Afrique, que du XIII^e au XVII^e siècle débouchèrent par la Turquie d'Europe, les Alains, les Huns (autres que ceux d'Attila), les Avars, Khazars, Hongrois, Bulgares, Arabes et Turcomans, qui prirent l'ancienne route d'Attila et de Genseric par le Danube.*

Dans les quatre sortes d'irruptions que nous venons de citer, il faut nettement distinguer celles dirigées *pour la régénération sociale de l'Occident*, de celles dirigées *contre son organisation chrétienne*.

Les mouvements du IV^e au V^e siècle, d'Attila jusqu'à Genseric, avaient pour but de *détruire l'organisation sociale de l'Empire gréco-romain*. Les mouvements des races germaniques, du V^e au IX^e siècle, avaient pour objet *la construction de la grande République de la Chrétienté*, sur le fondement du règne social de N.-S. en Europe, (environ de l'an 600 à 1600),

jusqu'à l'explosion du protestantisme, du jansénisme et du libéralisme qui sont la triple négation du régime social du Christ-Hostie dans le domaine religieux, politique et social de l'ordre chrétien.

Il faut distinguer, disons-nous, ces deux irruptions des deux subséquentes : celles des races slavo-tartares, et des turco-sémites, qui toutes deux avaient un caractère d'attaque contre l'établissement du Règne de l'Agneau. C'est si vrai que, lorsque ces deux dernières irruptions s'effectuèrent, elles s'attaquèrent *directement* et *en premier lieu* à l'Eucharistie.

C'est ce qui explique pourquoi ces *deux dernières irruptions avortèrent*, refoulées *directement* et *partout*, à l'aide des *miracles eucharistiques* ; tandis que les deux premières irruptions parvinrent à leur fin. En conséquence, les races mongoles et touraniennes, venues de ce que M. Le Play, appelle avec raison le réservoir divin des peuples pasteurs, fondèrent en Europe, le règne social du Christ-Hostie, où elles parvinrent aux plus hautes civilisations, tandis que les races tartares et turcomanes furent refoulées de l'Europe avec perte et n'y servirent d'instruments d'action qu'au judaïsme, à l'apostasie et à l'infidélité. L'on peut donc affirmer que la première sélection des peuples chrétiens se fit sur le sol germanique, au profit des *racés vierges*, qui *spontanément* et *librement* firent reconnaître l'empire social du Christ-Hostie, depuis Constantinople jusqu'à Gibraltar.

Que le lecteur maintenant veuille bien nous suivre sur *la carte*, et confronter notre dire sur la *statistique* pour l'Allemagne (voir le *catalogue des miracles*, pages 42 à 48) :

1° LA PREMIÈRE PHASE DE DÉFENSE EUCHARISTIQUE DU VIII^e AU IX^e SIÈCLE suit la vallée du Rhin, première limite du royaume très chrétien sous Charlemagne, avec *Aix-la-Chapelle pour centre et premier siège Impérial* germanique. Dans cette première phase n'éclatent que deux miracles de 2^me ordre : à *Trèves* et à *Volmerstatt*. Ils n'ont l'air de rien ces deux faits miraculeux considérés avec le scepticisme de nos temps. Et pourtant jugez de leur valeur : Le miracle de *Trèves* éclate l'an 700 au moment des plus grands passages des Ostrogoths, des Alains et des Vandales : leur tête de pont pour pénétrer dans les Gaules, c'était TRÈVES, Croyez-vous que le prodige n'ait pas enthousiasmé la ville, sous le coup de la peur de la peste dont S. Willibrod la délivre par la Sainte-Messe ? Et allez-vous me dire que l'enthousiasme

produit à cette nouvelle, n'ait pas pu contribuer soit à détourner par la framée des Francs les envahisseurs de la contrée, soit à leur fermer les portes des cités situées entre Mayence et Metz? De toute façon le bon sens nous indique que la défense de la Lorraine et du Luxembourg dépendait de *Trèves*. Et comme l'histoire nous apprend que ces deux contrées furent choisies par Charlemagne pour y fonder les premiers duchés militaires ou *marches* du Rhin, nous avons le droit d'en inférer que l'esprit *chevaleresque* y avait progressé singulièrement depuis le passage forcé par les envahisseurs; car l'on ne fait pas un confin militaire d'une région où règne la peur. Et nous attribuons ce changement d'esprit de peur, en foi patriotique, principalement au miracle susdit.

Chacun sait qu'à *Volmerstatt* se rendit Witekind, le chef des Saxons à la religion du Christ-Hostie, en voyant à la communion de Charlemagne, un enfant éblouissant sortir des Saintes-Espèces, le jour de Noël. Or *Volmerstatt* COMMANDE l'entrée de la gorge de l'Elbe et de l'Oder. La conséquence en fut que Witekind empêcha les Saxons de continuer la guerre, les fit baptiser, et rentrer tous, sous le sceptre germanique, dans le bercail de l'Eglise. Ce fut grâce à cette soumission des Saxons que la zone militaire comprenant la Bohême, la Moravie jusqu'à l'Adriatique fut acquise à l'Empire chrétien.

2° PASSONS A LA DEUXIÈME PHASE DE DÉFENSE CONTRE LES INVASIONS DU IX^e AU XIII^e SIÈCLE. Il s'agit à ce moment de pourvoir à la fortification sociale de la Souabe, pour couvrir *Augsbourg*, qui va devenir le deuxième siège de l'Empire germanique.

Charlemagne a bâti les forteresses destinées à rattacher la vallée du Rhin à celle du Danube, et fondé les marches et les cercles, ainsi que nous l'avons dit au 2^e chapitre. Voici le moment de prendre position sur les routes maîtresses qui se trouvent menacées, soit par les Vaudois avant-coureurs des Tartares marchant de Gallicie sur la Bohême, soit par l'ébranlement des Sémites et le passage des Juifs de Vilna sur la grande artère de Kœnigsberg-Genève, soit par l'arrivée de l'avant-garde des Turcs par la Carniole. De plus, il faut commencer à barrer le chemin aux Scandinaves, qui par Lübeck et Amsterdam cherchent à pénétrer en Saxe et dans les provinces Rhénanes. C'est l'instant où la politique des empereurs germaniques va se tourner contre Rome.

Bientôt des alliances formelles vont s'engager entre la Guzma et ces empereurs. Les erreurs de Bérenger vont aussi se produire. A tous ces efforts, le Christ-Hostie veut bien parer les coups de ses adversaires, en fixant la puissance de ses miracles, sur les points culminants de la défense sociale à produire. C'est pourquoi en Souabe, Suisse, Bavière et Carinthie éclatent les miracles : *Weingarten*, Constance, *Rætingen*, AUGSBOURG et *Heiligenblut*. Ces lieux se trouvent choisis aux confluent des routes des Vaudois venant par Prague, et de l'avant-garde des Turcomans remontant la Drave, route de Pest sur Augsbourg.

Pour former boulevard contre l'ébranlement des Sémites par la Thuringe et la Franconie, N. S. fortifie la contrée entre le Mein et le Neckar, par les deux grands miracles d'ANDECKS et de BETTBRUN, faisant bâtir des sanctuaires que les croisés de la 1^{re} et de la 2^e croisade s'empresseront de visiter afin d'y faire hommage de leurs épées au Dieu des batailles. Pour arrêter l'action des Scandinaves par Lubeck, s'opèrent évidemment les miracles d'*Obotrite* en Mecklembourg, et ceux dans le Hartz et le Brunswick jusqu'à Erfurth. Tandis que les Scandinaves venant d'Amsterdam se trouvent en face de populations électrisées par les prodiges qui éclatent de *Tuit* à *Mayence*, et *en si grand nombre* que leur témoin le savant *Heistersbach* en put composer au XIII^e siècle deux forts volumes. Constatons ici l'urgence de parer sur le Rhin aux conséquences de l'hérésie de Bérenger se répandant comme le feu sur les routes passant par Cologne et Mayence.

Nous trouvons ainsi que dans cette 2^e phase de défense que les miracles se sont déployés en demi-lune, ayant sa base entre Augsbourg *Andecks* et *Erfurt*, en Bavière, Franconie et Saxe; avec les pointes de la demi-lune posées à *Heiligenblut* en Carinthie et *Obotrite* en Mecklembourg.

Les invasions de la Guzma vont commencer. Mais, en s'appuyant sur la configuration du sol décrit au 1^{er} chapitre les populations de *Centre physique de l'Allemagne* sont prêtes à recevoir la poussée. Elles sentent derrière elles les forces chrétiennes du Rhin décidées à repousser les agresseurs. Des pactes se signent en ce moment, prenant l'Hostie pour sauvegarde : la Ligue de Souabe, les chevaliers Teutoniques et les chevaliers de St-Jean vont de nouveau brandir l'épée des Croisades.

3° LA TROISIÈME PHASE DES INVASIONS DU XIII^e SIÈCLE AU XVI^e SIÈCLE COMMENCE AVEC LA TRIPLE ATTAQUE DE LA GUZMA. La défense va se montrer au-dessus de l'attaque, car aussitôt sur les deux grandes artères maîtresses de l'Allemagne convergeantes sur le Fichtelgebirg, se produira un double avancement des forces chrétiennes sur *Passau* et *Goltava*: qui arrêtera les Tartares à *Olmütz*, les Turcs à *Javarin*, l'ébranlement des Juifs à Cracovie et l'ébranlement des Vaudois à *Prague*, devenu 3^e siège de l'Empire. Or, pour produire ce quadruple arrêt des forces sémitiques nous ne voyons rien d'aussi simple et efficace que les moyens mis en jeu par l'Hostie pour porter les chrétiens sur les points susdits à la résistance héroïque :

Suivez, je vous prie, la position des miracles sur les deux grandes artères d'*Andechs-Goltova* et d'*Andechs-Passau*. Les miracles de premier ordre ZLABINGS et POSEN s'avancent sur le miracle de *Goltava* s'appuyant sur ANDECHS et BETTBRUN, garantis par les miracles de *Berlin* et de *Breslau*; ces provinces forment le cordon chrétien sur lequel s'appuieront les rois de Pologne pour refuser le passage de la Vistule aux Juifs, et pour arrêter à Olmutz la tête d'armée des Tartares. Tandis que les miracles d'*Erding*, *Ratisbonne*, *Donaustauf*, WALLDURN, *Deggendorf*, *Seefeld*, *Stain*, *Passau* pousseront les hommes du Danube à marcher sur *Javarin*, pour y briser les Turcs; pour ensuite, en s'appuyant sur les miracles de *Cracovie* et de *Prague* refuser le passage aux Vaudois au-delà de Prague, sauf une minorité de ceux-ci qui vont s'interner en Suisse.

Dans cet intervalle de temps, il a fallu aussi continuer à avoir l'œil sur Lubeck et Amsterdam. Les vaisseaux scandinaves n'ont pas renoncé à leurs courses sur ces deux nids de la grande piraterie avant de devenir les nids du haut commerce. C'est pour arrêter leurs exploits que les miracles de *Gustrow*, de VILSNACK, et d'*Ebbendorff* apparaissent dans la basse Saxe en même temps que ceux de *Cologne*, *Bergheim* et *Aix-la-Chapelle* agissent dans les provinces Rhénanes.

Rien n'est ainsi laissé au hasard, et le territoire chrétien se défend pouce par pouce. Jusqu'à ce que la guerre de Trente Ans ouvre de nouveau les digues aux torrents sémitique, scandinave et turc, pour que l'œuvre de la Guzma suive son cours.

Mais constatons, avant de nous occuper des vannes Eucharistiques que le

Sacré-Cœur saura adapter aux torrents des idées sociales sémitiques qui vont faire de l'Allemagne une mer de sang, constatons dis-je que les *deux grandes journées d'Olmutz* et de *Javarin* qui ont décidé du gain du terrain dans la 3^e phase de défense, ont été gagnées miraculeusement *en portant le Saint-Sacrement au front des troupes*, prodiges attestés par les généraux en chef des armées chrétiennes, Sigismond et Casimir, rois de Pologne.

La chose est importante à constater, parce qu'elle prouve à quel point les chefs comme les soldats du XIII^e au XV^e siècle, avaient confiance dans les pactes conclus entre eux et le Christ-Hostie. Les prêtres ayant ordre, au moment de l'attaque, d'élever en l'air l'Hostie contenue dans le ciboire, de façon à reproduire sur l'ennemi l'effet du miracle de Sainte-Claire, à Assise.

4^e LA QUATRIÈME PHASE DES INVASIONS DU XVI^e SIÈCLE JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE s'ouvre, nous l'avons dit, par la guerre de Trente Ans. La Guzina reprend courage. Les Turcs, malgré tout le génie de Corvin, roi de Hongrie, ont forcé les portes de fer de Belgrade. Jean Huniade et Scanderberg, *les soldats de Jésus-Christ*, « *les diables des Turcs* », sont morts. L'étendard vert de Mahomet flotte au sommet de Sainte-Sophie. Les Juifs s'ébranlent de la Petite-Russie. Ils prennent par Vilna, Varsovie sur Breslau, la route de Franconie, tandis que Tilly et Wallenstein, Gustave-Adolphe, Richelieu et Turanne se mesurent les flancs de tous côtés, excepté sur les fronts par lesquels les Juifs et les Turcs arrivent. Les forces de l'Europe sont en train de s'anéantir. Il faut cela. Le Christ-Hostie suffira avec son Sacré-Cœur, croyez-le, à sauver l'Europe qui veut s'entretuer là où le Christ l'avait sauvée tantôt, en Souabe, en Franconie et en Bavière; *mais* qui ne veut absolument pas aller se battre là où presse le danger social. Que de puérités au fond de ces XVII^e et XVIII^e siècles si vaniteux et pleins d'eux-mêmes : Voyez-les s'acharner contre la Pologne. La Pologne qui tantôt sauvait l'Europe, à *Olmutz*, à *Javarin*, à *Lysagora*, à *Pryesmil*? Oui, c'est la Pologne que l'Europe du XVII^e siècle déclare tout au plus bonne pour faire de la chair à canon. La nation qui porta à Kiew et à Kasan la croix et la bannière, pour avertir l'Asie et l'Afrique d'avoir à s'incliner devant le règne du Christ-Hostie! Oui, c'est elle que le XVIII^e siècle choisira pour en faire sa victime! Mais qu'importe, s'il faut l'écrasement de la Pologne, qu'on se divise sa tunique et sa couronne. Elle n'en sauvera pas moins l'Europe encore une fois avant de tomber, car ce

n'est qu'à ce prix que se couchent les soldats de l'Agneau, sur cette terre chrétienne.

Le siège de l'empire autrichien peut passer de Prague à Vienne. Les miracles éclateront en Pologne-Russe, en Silésie et en Cracovie qui seront la cause de l'arrêt des Sémites devant l'Oder qu'on leur empêchera de franchir à cause du soulèvement des Polonais à leur approche. La guerre de Trente Ans ne s'arrêtera devant Prague qu'à l'exposition du Saint-Sacrement. Et il faudra l'épée polonaise d'un Sobieski aidé des cavaliers hardis de la Vistule pour enlever Vienne aux Turcs, et pour donner les passeports à la *Guzma*, battue à plate couture jusqu'aux Balkans.

La lutte est close. Les Cosaques, les Tartares et les Turcs ont vidé les lieux. Les têtes de colonne des braves peuples Slaves et le corps de la noble Pologne gisent démembrés à la merci de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, autant de points noirs dans les pages des fastes des Hapsbourg, des Hohenzolern et des Romanoff. Mais les Juifs ont franchi le Rhin, et nous les verrons bientôt de la Hollande tramer avec l'Ecosse, l'Angleterre et l'Allemagne devenues protestantes le renversement de l'ordre social chrétien dans le monde entier, en prenant la France pour tête de bélier, la révolution pour prétexte, le maçonisme pour manœuvre, et la prise de Rome pour but. Serait-ce la vengeance que Dieu a laissé tirer de l'inique spoliation de la Pologne?... C'est en tous cas la suite de la *Guzma*, qu'il faudra étudier en France, puis en Italie et ailleurs, en vue de montrer comment le Christ-Roi y a pris des mesures *pour ne pas amener le pavillon de la chrétienté*, mais au contraire l'élever au moment où le libéralisme va se croire vainqueur.

Disons quelles sont les mesures de redressement, PRISES PAR LE CHRIST-HOSTIE, DANS L'EUROPE CENTRALE. De nos jours, en fixant le regard sur les frontières établies entre les trois empires d'Autriche, d'Allemagne et de Russie, nos lecteurs peuvent avec quelque surprise constater que *les limites entre les trois empires sont celles qui divisent les régions de la troisième phase des miracles eucharistiques, des régions de la quatrième phase des prodiges du Christ-Hostie*, que nous venons d'indiquer.

Pour comprendre pourquoi la délimitation des frontières entre l'Autriche, la Prusse et la Russie s'est établie parallèlement à la troisième phase des

miracles Eucharistiques, il suffit de savoir que les Hosties de premier et deuxième rang de cette époque ont fondé *les pèlerinages nationaux les plus fréquentés de l'Allemagne*, fréquentés chacun en moyenne, chaque année par cent et deux cent mille pèlerins. Or, de dix à douze de ces centres eucharistiques ont fait affluer chaque année de deux à trois millions d'hommes sur la même ligne d'arrêt. Cette vague chrétienne battant, à travers quatre à cinq siècles, les mêmes régions, voilà ce qui semble avoir fixé la frontière politique entre la Prusse et l'Autriche. Les traités de paix n'ont eu qu'à ratifier cette situation.

A l'appui de cette assertion, considérons en bloc, l'action sociale des *des miracles allemands* :

Le catholicisme persiste à régner de nos jours, SEULEMENT dans les régions où se sont manifestés les miracles eucharistiques, et grandit en proportion de leur nombre, de leur importance et de leur perpétuité. Or, il est évident que la répartition actuelle DES FOYERS CATHOLIQUES a suivi la marche des miracles du Saint-Sacrement.

La vallée du Rhin, que nous avons vue dans la première ligne de défense de Cologne à Bâle, présente aujourd'hui TROIS FOYERS RESTÉS CATHOLIQUES : *Westphalie, Prusse rhénane, Bade* (sans compter l'Alsace-Lorraine). Ces trois foyers de Cologne à Bâle se touchant sans solution de continuité, se confédérèrent sous Charlemagne, et c'est avec ces trois masses que le grand empereur rompit la coalition des Saxons idolâtres et des Suèves, à cette époque, ariens.

Dans la deuxième ligne de défense qui va d'Ulm à Donaustauf et de Zlabings à Posen, se trouvent QUATRE FOYERS CATHOLIQUES : dans la vallée du Danube; la *Bavière*; dans la ligne de Genève-Kœnigsberg, la *Silésie*, la *Posnanie*, la *Prusse Occidentale*. Ces quatre foyers s'échelonnant sans se toucher, se confédérèrent ensemble au moyen âge et c'est avec ces quatre masses que Rodolphe de Hapsbourg aidé des chevaliers teutoniques et de saint Jean, rompit la coalition des russes jusque-là semi-ariens, et des Hongrois jusqu'alors semi-manichéens.

Dans la troisième ligne de défense de Goltava, Vienne jusqu'à Trente, se présentent les deux GRANDS FOYERS CATHOLIQUES : *de la Pologne* et des *Pays Autrichiens*. Ces deux grands foyers se touchant sans solution de

continuité, c'est avec leur deux grandes masses que l'Autriche arrêta les Turcs grâce à l'héroïsme de Sobieski, et l'invasion de Napoléon I^{er} grâce à la bravoure de Hofer, consacrant sa patrie au Sacré-Cœur.

La Suisse. formant le point culminant du système physique de l'Europe Centrale, fut de tout temps l'objectif principal des grands passages des peuples en mouvement vers l'Italie. Entre Bâle, Ulm et Constance ces peuples suivaient la direction indiquée sous la dénomination de *route des Vaudois*. Pour protéger les passes de la Suisse en Lombardie furent créés et groupés les FOYERS CATHOLIQUES de : l'*Helvétie*. Et comme il importait de garder les passes contre l'atteinte d'un coup de fortune, la neutralité de la Suisse s'imposa à l'Europe, comme un fait nécessaire à son équilibre. Ici encore les miracles Eucharistiques jouèrent un grand rôle. Mais, nous devons conclure.

Ainsi donc, dans tous les pays devenus protestants LES CLEFS STRATÉGIQUES de ces pays sont restées catholiques.

Finissons par noter qu'*Austerlitz* se trouve entre *Olmütz* et *Javarin*, comme *Sadova* entre *Prague* et *Olmütz*. La récompense des trois empires est donnée à deux pas de leur châtement.

Voilà des mesures énergiques de préservation qui prouvent que le Christ-Hostie veille bien au salut de ces contrées, en vue d'un redressement ultérieur.

CONCLUSION. — Ni *les frontières de races*, telles que Charlemagne les traça entre les peuples germains et saxons ; ni *les frontières physiques* telles que Rudolphe de Hapsbourg les conçut pour les Germains, les Saxons et les Slaves : n'ont prévalu dans l'Empire teutonique, contre ses ennemis du dehors.

Ni *les frontières religieuses*, tracées par le traité de Westphalie, ni *les frontières politiques*, conçues par le congrès de Vienne, n'ont pu préserver l'Empire germanique d'être divisé par ses ennemis intérieurs.

Le système social germain s'est fait, ou plutôt est en train de se construire, sur *les limites stratégiques* de l'Europe-Centrale : *telles que le Christ-Hostie-Roi les a conçues et tracées, et les conçoit et les trace, A L'AIDE DE SES MIRACLES EUCHARISTIQUES.*

La triple couronne germaine, saxonne et slave, est tenue de nos temps par les aigles altières de Prusse, d'Autriche et de Russie. Ces aigles gardent

dans leur glaive, sceptre et boule crucifères, *les symboles de l'Ethnarchie temporelle qui n'appartient qu'au Christ-Hostie :*

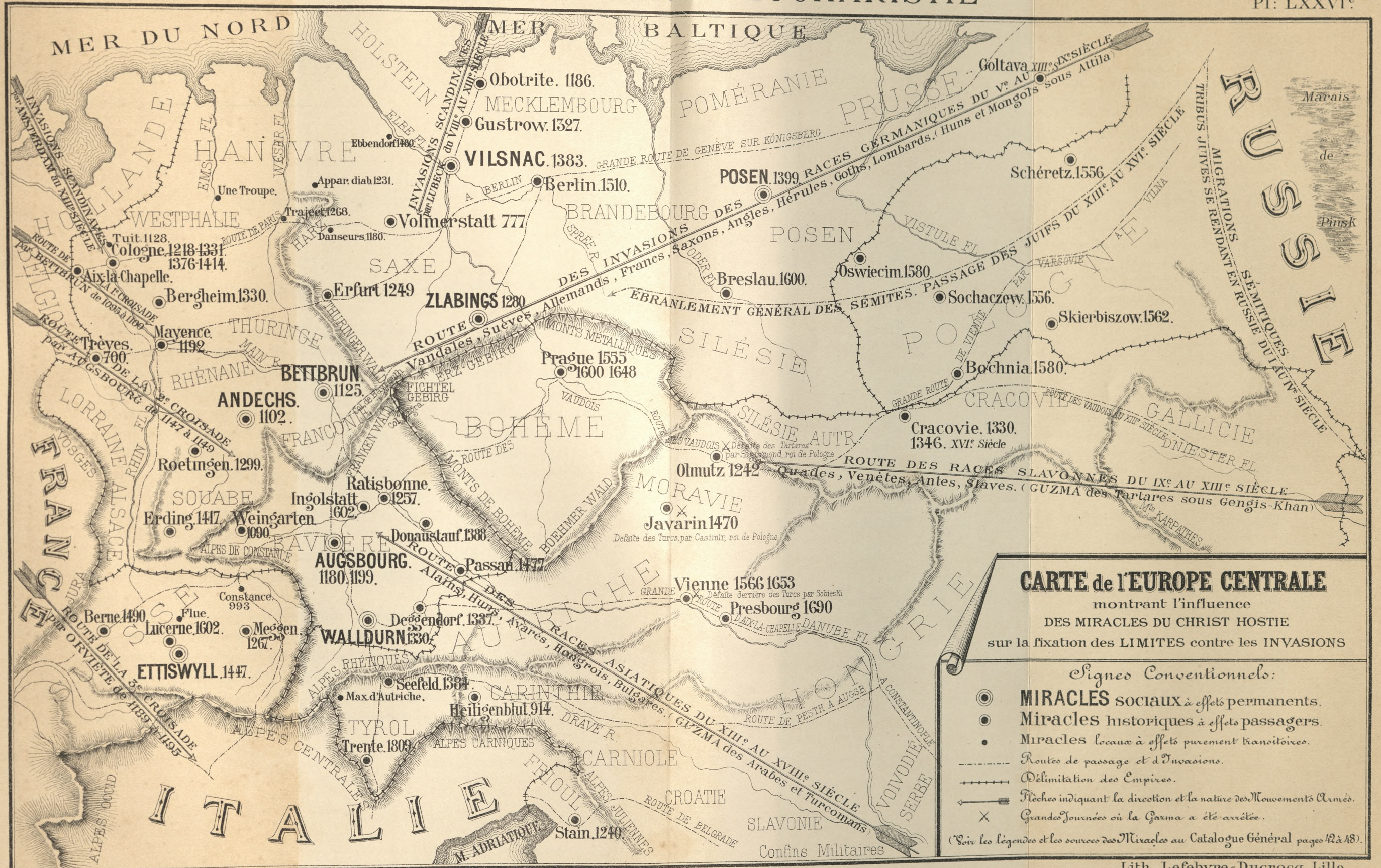
Ces aigles sont donc prédestinées au triomphe de l'Ethnarchie de notre Agneau-Eucharistique.

Il nous est permis d'y voir l'indice, que, quelque jour, et à cet effet même, les trois empires les plus puissants du monde *déclareront* sous les auspices de la Papauté, leur PACTE d'ALLIANCE AVEC LE SACRÉ-CŒUR.

ALEXIS DE SARACHAGA.



MONUMENTS de L'EUCCHARISTIE



CARTE de l'EUROPE CENTRALE

montrant l'influence
DES MIRACLES DU CHRIST HOSTIE
sur la fixation des LIMITES contre les INVASIONS

Signes Conventionnels:

- MIRACLES SOCIAUX à effets permanents.
- Miracles historiques à effets passagers.
- Miracles locaux à effets purement transitoires.
- Routes de passage et d'Invasions.
- ++++ Délimitation des Empires.
- ← Flèches indiquant la direction et la nature des Mouvements Armés.
- X Grandes Journées où la Gama a été arrêtée.

(Voir les légendes et les sources des Miracles au Catalogue Général pages 42 à 48).

DOCUMENTS DU RÈGNE

LES PACTES EUROPÉENS

L'ordre social est fondé sur le Pacte National avec le Christ-Hostie Régnant.

Cette vérité, l'histoire de tous les peuples chrétiens la proclame, car tous les peuples chrétiens, nés des vicissitudes providentielles de l'humanité, ont établi leur berceau sur un Pacte conclu avec le Christ, base de leur constitution primordiale, fondation solidement implantée dans le cours fugitif des siècles, car elle est appuyée sur l'éternité. Ce pacte est le premier acte *social* et *national* de tous les peuples, mais il est parfois comme perdu dans l'obscurité qui entoure, en général, les lointaines origines des sociétés, souvent dénaturé au profit des passions de ceux qui nous ont transmis une histoire travestie, il a été plus souvent encore, mis en oubli, comme inutile, par les annalistes qui, d'âge en âge, en ont de moins en moins compris l'importance capitale.

Cependant, la moindre recherche sur l'origine des peuples chrétiens aux sources de leur histoire véritable, suffit pour remettre ces pactes en pleine lumière.

C'est cette recherche que nous allons essayer de faciliter, aujourd'hui, en étudiant le plan invariablement uniforme de tous ces pactes, qui nous permettra de les découvrir à la base de la première constitution nationale de tous les peuples naissants, et de les dégager des adjonctions postérieures, scories des siècles qui en voilent la pureté et en altèrent même souvent le sens primitif. A cet effet, nous étudierons ce qu'ont été les pactes nationaux

chrétiens en général, quels pactes ont été conclus entre la chrétienté et le Christ-Hostie, comment sont nés ces pactes, en prenant comme exemple celui de la France, enfin ce qu'ils ont produit et quels monuments les rappellent.

Plus tard, appliquant cette méthode à chaque histoire particulière, nous pourrons étudier spécialement et séparément le pacte de chacune des nations de la chrétienté. Quand nous aurons démontré, histoire en mains, que toute nation date d'un Pacte avec le Christ-Hostie ; que, réciproquement, tout pacte conclu avec le Christ-Hostie par une société et observé par elle, a fondé une nationalité, nous aurons démontré ce théorème que proclament toutes les annales du monde, depuis celles de la vieille France, jusqu'à l'histoire d'hier du jeune Equateur, que crient, du haut de leur génie, tous les grands hommes dont le cœur et l'épée ont constitué une nationalité à leur patrie, depuis Clovis jusqu'à Garcia Moreno : *l'ordre social chrétien est fondé par le Pacte national avec le Christ-Hostie Régnant ; conclure ce pacte, c'est donner l'existence au peuple naissant ; le renouveler c'est rendre la vie au peuple qui se meurt.*

I

CE QUE LES PACTES SOCIAUX CHRÉTIENS ONT ÉTÉ

Qui dit *Pacte*, entend *convention* ; *pacte social* veut dire *convention faite au nom de la société et liant cette société, par ses mandataires, vis-à-vis d'un pouvoir divin que la société reconnaît pour son maître.*

LE PACTE SOCIAL CHRÉTIEN *est la convention faite au nom d'une société, et liant cette société par ses mandataires, vis-à-vis de la puissance souveraine du Seigneur Jésus-Christ, du Christ-Hostie, en qualité d'Ethnarque universel.*

Le pacte social chrétien, est donc une convention conclue entre la puissance temporelle de la nation et le Christ-Hostie, reconnu comme Protecteur et Chef de la nation ; convention qui, pour être valide, doit se faire avec le consentement et le concours de la puissance spirituelle de l'Eglise.

Dans le Christianisme, il n'y a qu'UNE SEULE PUISSANCE SOCIALE *souveraine au SPIRITUEL* : celle du Souverain Pontife Romain, exercée par

l'Église catholique ; chaque nation, au contraire, peut avoir sa *puissance sociale souveraine au TEMPOREL*, exercée par les membres de son gouvernement ; de là, trois sortes de pactes sociaux conclus par chaque nation chrétienne :

1^o *Pactes sociaux chrétiens liant les nations à divers degrés, au centre de la Papauté, Rome.* Dans cette catégorie rentrent les concordats et traités des nations avec le Saint-Siège, garanties de leur indépendance territoriale et religieuse.

2^o *Pactes des empereurs chrétiens*, liant les nations à la chrétienté, et l'Empire au service de la Papauté.

3^o *Pactes sociaux nationaux* liant chaque nation au Christ-Hostie, et ratifiés par le pouvoir spirituel dans la nation.

Ces trois sortes de pactes, nous les appelons *sacrés* parce qu'ils dérivent directement du *droit sacré*, reconnu dans tous les âges, et qu'ils émanent, en plus, de la puissance maîtresse du Christ-Hostie, en qualité d'Ethnarque universel.

II

QUELS ONT ÉTÉ LES PACTES EUROPÉENS OU PACTES NATIONAUX DE LA CHRÉTIENTÉ AVEC LE CHRIST-HOSTIE RÉGNANT.

Chaque nation ayant une mission temporelle distincte dans l'Ethnarchie chrétienne, son pacte national avec le Christ Régnant peut se formuler d'une façon différente, car du pacte social chrétien dépend le rôle et les prérogatives de la puissance engagée au service du Christ-Roi ; de plus, ce pacte peut varier selon les nécessités des temps, et la fidélité de la puissance à tenir les engagements de son pacte fondamental.

Le Christ traite avec les puissances comme il en est traité, mais il se réserve l'*initiative* de conclure des traités avec les unes plutôt qu'avec les autres. Il ne traite pas avec toutes à la fois dans le même but, mais tantôt avec les unes dans un but lointain, tantôt avec d'autres dans un but immédiat, toujours en vue du *meilleur gouvernement des peuples, chrétiens ou non*.

C'est pourquoi les peuples ou la sève catholique, c'est-à-dire la sève Eucharistique, a été la plus féconde, ont conclu, dès leurs origines, les pactes les plus avantageux. En raison même de leur énergie et de leur vitalité

religieuses, Dieu leur a accordé, en vue de l'avenir, un traité social plus large, plus généreux.

Les négociations engagées spontanément et de lui-même par le Seigneur avec les peuples chrétiens sont semblables dans leur forme, et dans leur sens, à celles qu'il a conclues, autrefois, d'une part avec le peuple Hébreu, d'autre part avec les chefs d'Israël.

L'ancien testament nous fait connaître deux pactes, entre le peuple et les chefs d'Israël, d'une part, et le Messie de l'autre.

Le premier de ces pactes fut conclu sous Josué, à l'entrée dans la Terre promise ; le second sous Néhémie, au retour de la captivité.

Au chapitre XXIV du livre de Josué, nous voyons que *Josué assembla toutes les tribus d'Israël à Sichem et fit venir les anciens, les princes, les juges et les magistrats*, et qu'ils se présentèrent devant le SEIGNEUR (c'est-à-dire devant le Tabernacle).

Après avoir rappelé au peuple les promesses de l'alliance de Dieu avec Abraham (1), avec Moïse et Aaron, Josué montre comment Dieu a tenu ses promesses : Il a livré la terre promise aux enfants d'Abraham. Josué avertit le peuple que le pacte primitif est terminé, et qu'il est libre de le continuer ou de le résilier à sa guise. « *Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira*, dit alors Josué, *et voyez qui vous devez plutôt servir* », mais quant à « moi et ma maison, ajouta-t-il, nous servirons le Seigneur. »

Le peuple interrogé répond : Nous servirons le Seigneur notre Dieu, et nous obéirons à ses préceptes.

« *Josué fit donc alliance en ce jour*, poursuit le texte sacré, *avec le peuple*, et lui représenta les préceptes et les jugements du Seigneur à Sichem. » Il écrivit ce qui venait d'être conclu, dans le livre de la Loi (que Moïse avait mis dans l'Arche, Deutéronome XXXI, 26), puis il prit une « GRANDE PIERRE, et il la plaça sous un chêne qui était dans le sanctuaire du « Seigneur (dans l'enceinte qu'on y avait dressée pour y placer l'arche). « Et il dit à tout le peuple : CETTE PIERRE que vous voyez vous servira de témoignage qu'elle a entendu toutes les paroles que le Seigneur vous a

(1) Chap. xv de la Genèse, vers. 18. « En ce jour là le Seigneur fit alliance avec Abraham en lui disant : Je donnerai cette terre à votre race, depuis le fleuve d'Égypte, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate. »

dites, de peur qu'à l'avenir vous ne vouliez le nier et mentir au Seigneur votre Dieu ».

Nous allons voir comment chacun de ces détails fut reproduit dans la forme et dans l'esprit par les pactes des peuples chrétiens.

Le deuxième pacte eut lieu sous Néhémie. Le chapitre VIII de Néhémie décrit une assemblée de tout le peuple, tenue pour solenniser la fête des Tabernacles, après le retour de la captivité :

« Tout le peuple se réunit sur la place située devant la porte des Eaux. Esdras, docteur de la Loi, et d'autres ayant lu et interprété la Loi, y trouvèrent écrit que le Seigneur avait ordonné, par le ministère de Moïse, aux enfants d'Israël d'habiter sous des tentes durant la fête des Tabernacles, tentes faites de branches d'olivier et des plus beaux arbres, de myrte, de palmier et des arbres les plus touffus. Tout le peuple alla chercher de ces branches dans les montagnes, et revint camper auprès du Seigneur sous ces tentes sur la place des Eaux. *Les enfants d'Israël*, observe le prophète Néhémie *n'avaient point célébré ainsi cette fête depuis le temps de Josué... Et il y eut une grande réjouissance* ». Esdras lut dans le livre de la Loi chaque jour de la fête qui dura sept jours.

Le huitième jour, nouvelle assemblée générale du peuple. (Voir chap. IX° *ibid.*) On y lut la Loi, puis les chefs expliquèrent au peuple la situation d'Israël, humilié et captif pour avoir abandonné les clauses du pacte engagé sous Josué.

Ces chefs concluent : *A cause donc de toutes ces choses, des calamités qui ont fondu sur le peuple, nous faisons nous-mêmes alliance avec vous, nous en dressons l'acte, et nos princes, nos lévites et nos prêtres vont le signer.*

Le chapitre X° donne le nom des princes qui signèrent l'acte de l'alliance renouvelée avec Dieu. Le reste du peuple, les prêtres, les lévites etc., vinrent *promettre* et *jurer* de marcher dans la Loi convenue. Puis on établit les dimes et redevances pour la reconstruction du temple et la fortification de Jérusalem.

Tels sont les engagements de la nation juive, sous Josué et Néhémie, et tels seront les engagements des nations chrétiennes, dès qu'elles seront constituées au service du Christ.

Les formules de la Loi nationale prononcées par les chefs chrétiens réunis pourront varier, comme aussi, les clauses du PACTE soumis à l'assentiment du peuple assemblé. L'engagement du peuple et des chefs chrétiens se fera par serment en ajoutant à la Loi L'ALLIANCE entre le Christ-Hostie et la nation. Ce traité d'alliance sous forme de décret, servira par conséquent de PREAMBULE à la promulgation du code de la Nation chrétienne, et de peur qu'à l'avenir on puisse le nier et mentir au Seigneur, ni la pierre d'Esdras, ni la redevance pour la reconstruction du Temple et la fortification de Jérusalem d'après Néhémie, ne seront jamais oubliées.

Nous constatons: 1° que pour trouver l'endroit *juridique* où le Pacte national chrétien a été promulgué, il faut aller le chercher *au préambule du code* de la Nation chrétienne, au moment où elle se déclare chrétienne; 2° que pour trouver le lieu *historique* où ce Pacte s'est signé et juré, il n'y a qu'à savoir le lieu géographique et la date où se sont réunis les chefs de la Nation, et où ils ont assemblé le peuple pour se constituer chrétiennement.

Ceci posé, nous savons où chercher chaque Pacte Européen: Il se trouve *au préambule* du code chrétien édicté à la conversion de chaque nation, au christianisme.

Le Pacte national Français est dans le *préambule de la Loi Salique*. Et ainsi des autres nations.

Il suffit ensuite de savoir l'époque où se sont convertis les peuples et où ils ont tenu leurs premières assises chrétiennes, pour connaître l'époque et le lieu où les Pactes ont été promulgués et jurés. Mais c'est en deux fois, à deux reprises:

Ainsi que le mariage à l'Eglise est précédé d'une réunion de famille où se stipulent les conditions du régime dotal des fiancés, de même le Pacte chrétien s'inaugure à un endroit, puis se signe définitivement à un autre endroit.

Le Pacte Français inauguré à *Tolbiac*, s'est signé l'année suivante à *Reims*. Le Pacte Espagnol inauguré à *Covadonga* s'est signé l'année suivante à *Lugo*. Le Pacte Belge créé à *Gand*, s'est signé un an plus tard à *Eechoute*, etc.

Nous connaissons ainsi désormais les lieux *juridiques* et les lieux *historiques*, sur lesquels nous n'avons qu'à concentrer nos recherches, pour reconstituer la formation du Pacte du Christ avec les diverses nations.

III

COMMENT SONT NÉS LES PACTES EUROPÉENS.

Leur naissance date, nous venons de le constater, du jour où les chefs de la nation l'ont assemblée pour se constituer en Etat chrétien. Dans la formation du Pacte interviennent deux sortes d'assemblées. L'une préliminaire, où les chefs se concertent et jurent entre eux *alliance avec le Christ*. L'autre assemblée définitive où les chefs et la nation s'accordent sur le Pacte à promulguer, comme *Loi fondamentale de l'Etat chrétien*.

Un exemple rendra plus clair l'exposé de ce mode invariable qui a présidé à la naissance de tous les pactes européens. On ne saurait en choisir un plus complet que celui du pacte français, d'où date la chrétienté. Semblable lui-même aux anciens pactes d'Israël sous Josué et Néhémias, il paraîtrait avoir servi de modèle aux pactes des nations puinées de la société chrétienne, si l'on ne savait que chacun de ces pactes est né de l'élan spontané d'un peuple auquel le Seigneur imposait le besoin d'exister, et qui allait chercher la vie à sa source, le Christ-Hostie, sans s'inquiéter de ce qu'avaient fait ses devanciers. Mais tous sont conçus d'après le même plan uniforme, plan divin du Christ, voulant qu'un peuple soit.

Il est dit au commencement de l'édit de la loi Salique d'après Dagobert, que quatre chefs discutèrent avec soin toutes les clauses du Pacte à proposer aux tribus franques, dans les trois mals (assemblées) où fut décidée la conversion des Francs, à savoir : Les chefs ou seigneurs ou Gasts de Wise, de Bade, de Sale et de Vinde.

Choisis au centre de l'Europe chrétienne, chefs gouvernant les contrées qui de nos jours s'appellent la Suisse, la Souabe, l'Autriche, les provinces du Rhin (Wise-Schwytz, Bade-Souabe, Sale-Salzburg, et Winde-Rhin), ils furent chargés de porter au chef de la Confédération des Francs, Clovis siégeant à Tolbiac, les conditions de promulgation de la conversion officielle des tribus franques à l'Etat chrétien.

Ils constatent eux-mêmes dans l'acte suivant, que les conditions du *nouveau Pacte* ont été amendées avec clarté en tout ce qui a été jugé peu convenable, par les illustres Rois, Clovis, Childebert et Clothaire, qui ont rédigé

alors le décret : *faisant Loi*. Ce *décret de la loi Salique* est le *décret capital*, qu'il ne faut pas confondre avec le *prologue*, ni avec le *Code Salique*.

C'est faute d'avoir détaché le prologue, du préambule qui est le décret Salique, et celui-ci du Code Salique, proprement dit, que les historiens ont confondu le *décret fondamental*, qui forme le *nouveau Pacte*, avec ce qui le précède qui n'est que la partie introductive, et avec ce qui le suit, qui n'est que la partie *législative du pacte des Francs*. Cette confusion a égaré l'opinion publique vers la croyance que l'essentiel de la loi Salique visait la succession du trône dans les héritiers du sang masculin ; elle a entraîné des savants comme Augustin Thierry, à croire que l'énonciation du prologue de la *nouvelle Loi* n'était que la reminiscence littérale d'une ancienne chanson germanique (1). Ce que le prologue dit et ce que la chanson germanique a pu dire aussi, c'est *l'hymne National* racontant au peuple comment et par quelles séries d'actes, et par quels délégués s'est effectué l'engagement sacré des Francs au service du Christ. Rien de plus naturel que d'entonner un hymne en souvenir de la cérémonie avant de promulguer un tel décret.

On sait avec quelle pompe poétique et religieuse les Germains avaient coutume de célébrer les grandes assises de leurs guerriers aux Mâls. Si jamais le lyrisme des Francs trouva l'occasion de s'exalter, ce fut à coup sûr dans l'assemblée où le décret salique fut promulgué et acclamé. Sous d'autres cieux et d'autres aspects, ce fut la joie et l'enthousiasme d'Israël aux fêtes des Tabernacles, sous Josué et sous Néhémias.

Ce fut une heure solennelle dans l'histoire du monde : l'heure de la naissance de la Chrétienté.

Dans une immense prairie aux horizons limités par les profondes forêts de la Germanie encore à demi-barbare, sont réunies toutes les tribus guerrières venues en armes des bords du Danube, du Rhin ou de la Loire. Ils sont là, encore tous exaltés par la victoire, ces rudes conquérants dont la framée victorieuse a dépecé par lambeaux le colosse romain.

Chaque chef, entouré de ses leudes est à la tête de la tribu rangée en bataille, les enseignes de guerre sont déployées, les hangons, les haches, les framées brillent au soleil. Les fantassins, appuyés sur leurs boucliers et

(1) Lettres sur l'histoire de France, lettre sixième.

les cavaliers, penchés sur l'encolure de leurs chevaux, fixent leurs regards sur un monticule où doivent paraître les orateurs ; une attention anxieuse se peint sur tous ces mâles visages : c'est qu'une étrange nouvelle a circulé dans leurs rangs : le chef de la confédération franque, le grand Clovis, roi des Francs Saliens se serait fait chrétien. Bientôt la foule des guerriers va savoir si la nouvelle est vraie, car les délégués de la vaste confédération, envoyés à Tolbiac, apparaissent sur le monticule, entre les trophées guerriers qui entourent l'autel où brille la *cassette du Tabernacle*, au milieu d'un nuage soulevé par l'encensoir des prêtres.

La messe touche à sa fin ; les bardes portent les doigts aux cordes de leur lyre, prêts à entonner l'hymne des Francs, puis à soutenir de leurs accords selon la coutume des Grecs qui la tenaient de Jérusalem, la lecture scandée et rythmée de la missive de Clovis.

La messe est terminée, un long frémissement parcourt l'immense multitude des guerriers silencieux, l'encens des prêtres monte toujours vers l'autel d'où le SEIGNEUR trône sur l'assemblée, les harpes mélodieuses des bardes résonnent au-dessus du vague bruissement d'armes qui parcourt la plaine, et soudain éclate dans la langue retentissante des Francs, ce chant lyrique dont la pâle traduction française est encore superbe :

« La nation des Francs, illustre, AYANT DIEU POUR FONDATEUR, forte sous
 « les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en Conseil, noble et
 « saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulière, hardie, agile
 « et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, libre d'hérésie.
 « — Lorsqu'elle était encore sous une croyance barbare, avec *l'inspiration*
 « de Dieu, recherchant la clef de la science, selon la nature de ses qualités,
 « désirant la justice, gardant la piété ; — LA LOI SALIQUE fut dictée par les
 « chefs de cette Nation, qui en ce temps commandaient chez elle.

« On choisit, entre plusieurs, quatre hommes, à savoir : Le Gast de *Wise*, le
 « Gast de *Bade*, le Gast de *Sale*, le Gast de *Winde*, dans les lieux appelés
 « canton de *Wise*, canton de *Sale*, canton de *Bade* et canton de *Winde*.

« Ces hommes se réunirent dans trois Mâls, discutèrent avec soin toutes
 « les causes du procès, traitèrent de chacune en particulier et décrétèrent
 « leur jugement en la manière qui suit :

« *Puis, lorsque avec l'aide de Dieu, Clovis, le Chevelu, le beau,*

« *l'illustre roi des Francs eut reçu, le premier, le baptême catholique,*
 « *tout ce qui dans ce pacte était jugé peu convenable fut amendé avec*
 « *clarté par les illustres rois Clovis, Childebert et Clotaire, ET AINSI*
 « *FUT DRESSÉ LE DÉCRET SUIVANT : »*

Nous avons détaché chaque strophe séparément C'est un cantique d'exaltation nationale au Christ-Hostie, le Dieu des Francs, en même temps qu'un exposé fidèle des mesures qui ont rendu possible l'édiction de la Loi, *grâce à la subite conversion de Clovis, au moment même où les députés de Germanie se présentaient à Tolbiac devant Clovis, leur roi, pour lui soumettre les décisions des tribus assemblées en Mâls.* Rapprochez ce morceau des hymnes de Josué et de Néhémias, où ceux-ci racontent les grandeurs du peuple d'Israël, les bontés de Dieu à son égard, le style pompeux et enthousiaste qui précède la proposition du pacte divin, en face du peuple qu'il s'agit de toucher au cœur, — et vous serez frappé à coup sûr de l'analogie des accents, du lyrisme et de la composition dramatique, employés en face du peuple Juif comme en face des peuples Francs.

Passons au texte du décret lui-même qui forme selon nous, l'édiction du Pacte social des Francs : « *leur Loi Nationale.* » Voici sa teneur :

« VIVE LE CHRIST ! QUI AIME LES FRANCS : QU'IL GARDE LEUR ROYAUME ET
 « REMPLISSE LEURS CHEFS DE LA LUMIÈRE DE SA GRACE ; QU'IL PROTÈGE
 « L'ARMÉE ; — QU'IL LEUR ACCORDE DES SIGNES QUI ATTESTENT LEUR FOI, LES
 « JOIES DE LA PAIX ET LA FÉLICITÉ.

« QUE LE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DIRIGE DANS LES VOIES DE LA PIÉTÉ LES
 « RÉGNES DE CEUX QUI GOUVERNENT ; — car cette Nation est celle qui, brave
 « et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après avoir
 « reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres
 « précieuses les corps des saints martyrs, que les Romains avaient brûlés
 « sur le feu, mutilés par le fer ou fait déchirer par les bêtes féroces. »

Ce qui vient après dans la loi Salique est le *Code chrétien des Francs*, c'est-à-dire l'édiction de leur première législation chrétienne basée sur l'alliance du Christ, avec la Nation franque et ses *Rois*.

Le passage que nous avons placé en majuscules, qui forme le *Décret Salique* proprement dit, est, prétendons-nous, la *formule juridique de l'alliance entre le Christ-Hostie et les Francs.*

Nous le prétendons parce que l'interjection : *Vive le Christ! etc.*, ne peut pas ici être prise comme une simple tournure de phrase, mais doit, selon nous, être entendue *comme l'attestation d'un serment*. De fait, jusque dans les langues modernes, l'usage est resté, lorsqu'on veut attester quelque chose de grave devant des témoins, ou lorsqu'on prend un solennel engagement public, que l'on commence en disant : *Vive Dieu*; — pour : *Je jure sur Dieu, sur l'Évangile*.

Dans les coutumes germaniques et scandinaves, L'APPEL AU SERMENT forme partie de l'assentiment donné à un Décret adopté dans l'Assemblée des guerriers. Et le serment se prononce par *le cri au Dieu*, sous lequel l'Assemblée délibère. Cri poussé par les Chefs, que l'Assemblée répète ou refuse.

Le cri poussé par les chefs, c'est leur serment de ligéité au Dieu de la Nation, et ils le poussaient en criant : *Vive un tel Dieu*. Cela voulait dire qu'à partir de ce moment les Tribus devaient *crier le même Dieu*, c'est-à-dire *juré ligéité au Dieu de leurs chefs*, pour soutenir ensemble le combat sous l'étendard du Dieu acclamé.

Nous en inférons que la formule du Décret Salique, implique *le serment-lige* que les Rois Clovis, Childebert et Clotaire ont dû prêter à Tolbiac et à Reims, dans ces mêmes termes, sur l'étendard royal des lys, donné comme drapeau sacré aux Francs; que ce même serment-lige a dû se répéter par l'Assemblée entière, debout, *la main droite élevée avec l'arme tendue en avant* vers l'autel, vers l'Hostie, en acclamant l'Hostie. C'est à l'Eucharistie que les Rois francs et les tribus franques jurèrent sur le drapeau de Tolbiac ce que le décret dit avoir été juré ainsi, par la forme même sacramentelle du serment-lige à Jésus-Christ.

Voilà, selon nous, comment *le Décret Salique* est le serment juridique des Nations franques et de leurs chefs, au service du Christ-Hostie, sous l'Étendard qu'il avait lui-même désigné à Clovis. Considéré à la lumière de l'histoire, c'est sur ce serment National ou plutôt International, car les Francs contenaient des Nations diverses, que se basèrent les Pactes successivement adoptés en Europe, pour garantir l'autorité des Chefs et la liberté des peuples qui se soumirent au commandement du Christ. Le serment et le Pacte des Francs fut consacré par l'Église. C'est en vertu de ce pacte que Clovis fut oint à Reims et qu'il reçut le bandeau sacré.

« Il y eut alors, nous dit Ozanam, entre la civilisation et la barbarie un rapprochement volontaire et pour ainsi dire un CONTRAT. *L'Église en dressa l'acte et ce fut sur ce CONTRAT et non sur la conquête violente, CE FUT SUR UN DROIT ET NON SUR UN FAIT, que reposa la société nouvelle.* »

IV

CE QUE LES PACTES EUROPÉENS ONT PRODUIT.

Les Francs devinrent les défenseurs de l'Occident civilisé. Les signes qu'ils avaient demandés au Christ-Hostie ne manquèrent pas de venir en aide à leurs chefs. Ceux-ci arrêtaient les invasions Germaniques. Les irruptions barbares vinrent échouer contre cet obstacle invincible. Les bandes vaincues par le Dieu de Clotilde se retirèrent, et Clovis reçut leur soumission. D'autres s'épuisèrent dans une lutte impuissante ; on vit se succéder les Normands, les Hongrois, les Sarrazins jusqu'aux Mongols. Les deux premières de ces nations vinrent se confondre dans la société chrétienne, qu'elles avaient fait trembler ; les autres passèrent comme des fléaux. Telles furent les conséquences du *Pacte des Francs*. Cet acte mémorable constitua définitivement LA CHRÉTIENTÉ, à laquelle il ne resta plus que de s'affermir et de s'étendre.

Il est très important de retenir le fait suivant, qu'Ozanam a parfaitement éclairci : *Ce n'est pas l'Église qui a fait le pacte des Francs*. Ce n'est pas un pacte d'Église, un pacte de prêtres ; ni un pacte fait par l'Église ni par les prêtres, comme plusieurs publicistes modernes et des plus insignes, l'ont cru et le disent. *C'est un pacte de Nations chrétiennes et d'États chrétiens*. L'Église a été appelée à en *dresser* l'acte ; les prêtres ont été invités à *sanctionner* le Pacte ; leur rôle n'a pas été autre.

Prétendre que le Pacte Salique a été *fait* par l'Église, c'est absolument comme si l'on disait que le notaire appelé à dresser un contrat de commerce a *fait* le commerce. Voilà une erreur que le moindre clerc ne commettrait évidemment pas. Et c'est pourtant, une erreur pareille que des hommes chargés d'éclairer l'opinion moderne professent ouvertement. *L'Église n'a pas fait les Pactes des Nations chrétiennes avec le Christ régnant. Mais, si elle ne les a pas faits, elle les a couverts de sa sanction spirituelle souveraine.*

L'Église, cette image réelle de la pierre dressée par Josué en souvenir du Pacte de Sichem, l'image aussi réelle de la Construction du Temple et de la fortification d'Israël stipulées par Néhémias, en souvenir du Pacte de Jérusalem : *l'Église est intervenue pour attester la validité des Pactes chrétiens par la pose de certaines pierres, de certains temples construits*, de peur qu'à l'avenir les Peuples et les Princes vinsent à nier la réalité de leurs Pactes, et à mentir au Seigneur leur Dieu.

« *Ces pierres que vous pouvez voir et que nous allons vous montrer nous serviront, pouvons-nous dire aujourd'hui aux Peuples et Princes de l'Europe, à tout aussi juste titre qu'Esdras le disait aux peuples et princes d'Israël : « nous serviront de témoignage qu'elles ont entendu toutes les paroles que le Seigneur vous a dites, de peur qu'à l'avenir vous ne vouliez le nier et mentir au Seigneur votre Dieu. »*

Où sont ces pierres ? — Dans les *Basiliques Nationales et les sanctuaires d'États*.

Toutes les sociétés, à leur origine, se sont considérées comme *sacrées* par l'alliance officielle contractée entre elles et Dieu, ou la Divinité reconnue par elles, toutes les nations chrétiennes en sortant du baptême, ont été *sacrées* effectivement par leur PACTE RÉEL avec le Christ-Hostie-Régnant.

Ce pacte, base de la constitution du peuple naissant, devait établir de quelle façon s'exerçait l'autorité du Christ-Roi ; et qui serait chargé de faire observer les clauses du traité par la nation contractante.

En effet, le pacte stipulait d'une part :

1° Les conditions de subordination de l'État au Prince que le Christ-Hostie fera sacrer *par l'Église*, pour que le Chef puisse diriger la Nation dans les voies providentielles, comme lieutenant du Christ-Roi et son délégué.

Et d'autre part :

2° Les prérogatives et libertés du peuple, que le Prince devra *sous serment*, respecter et défendre, au service de l'Agneau Régnant, veillant à l'ordre social, et à l'extension de son Unité Nationale.

C'est pour rappeler ces deux conditions, nécessaires au maintien du Pacte social entre le Christ-Hostie, le Peuple et l'État, que nous trouvons à la racine de tous les gouvernements chrétiens *deux espèces de constructions monumentales* : *Le SANCTUAIRE D'ÉTAT, ET LA BASILIQUE NATIONALE*.

I° LE SANCTUAIRE D'ÉTAT fut érigé par le *pouvoir* au lieu où se sacrèrent les dynasties, en vertu des premières clauses du *Pacte National*.

Pour la France ce fut REIMS, pour l'Angleterre YORCK ; pour l'Espagne LUGO ; pour l'Italie MONZA ; pour l'Allemagne AIX-LA-CHAPELLE, pour l'Orient, SAINTE-SOPHIE ; pour la Russie KIEW.

Ces constructions se firent aux frais, et au nom du Prince régnant. L'Autriche, la Russie et l'empire Germanique maintiennent leur Culte-Impérial (1).

L'ornementation architecturale, la décoration intérieure et extérieure de ces édifices, la liturgie qu'on y emploie pour les cérémonies, tout cela fut spécial et réservé à cette seule classe de monuments.

C'est à l'Agneau Dominateur et Régnant, que le pouvoir a dévoué le monument princier. Le clergé y priaît et y officiait, pour le salut et la prospérité du Prince et de sa dynastie (2).

C'est le sanctuaire d'État qui est chargé du culte officiel, pour sauvegarder les droits légitimes du Prince.

II° LA BASILIQUE NATIONALE fut érigée par le peuple, et pour ses intérêts, à ses frais, par cotisations régionales, en vertu des secondes conditions du *Pacte National*.

Cette classe d'édifices fut érigée sur le tombeau du saint adopté comme *Patron de l'Unité Nationale*, du saint qui a fait établir dans l'État l'entente entre le Pape et le Prince, d'une part, et d'autre part l'entente entre la Religion et le Peuple, comme double base de la défense de la propriété et du territoire.

Pour la France, ce fut saint *Martin*, sans doute parce qu'il arrêta l'invasion de l'Arianisme, qui fut choisi pour patron de l'Union Gallo-Franque. C'est pourquoi la basilique de saint Martin à Tours fut érigée pour sauvegarder l'unité Nationale de la France.

Ailleurs pour les mêmes raisons, s'élevèrent les basiliques Nationales

(1) L'empereur Guillaume affecta sa part à la contribution de guerre après 1870, pour restaurer la table d'or et de pierreries qui se découvre en rétable, à Aix-la-Chapelle, pendant la Messe, dite au rite catholique « pour l'Empereur. »

(2) Voir sur les rituels de ces divers sanctuaires, *Ozanam* dans son ouvrage *Études Germaniques*, à propos des rituels d'Yorck et de Soissons ; Mgr Barbier de Montault à propos du trésor de Monza.

pour l'Angleterre à WESTMINSTER ; pour l'Espagne à COMPOSTELLE, sur le tombeau de saint Jacques ; pour l'Allemagne à FULDA, sur le tombeau de saint Boniface, etc., etc.

Ces édifices eurent de nouveau une ornementation particulière indiquant le but social de leur érection. Des offices spéciaux, une liturgie spéciale y étaient suivis, en vue d'attirer par l'entremise du patron National les grâces et les faveurs sociales de l'Hostie sur la nation dévouée à la défense du règne de l'Agneau (1).

III° *Au sanctuaire d'État*, toutes les cérémonies se faisaient *au nom du Prince* ; le Prince devait, là, en de certaines circonstances, venir avec ses officiers rendre hommage à l'Agneau, et lui offrir des présents *au nom du trône*.

A la Basilique Nationale, au contraire, les offices se faisaient *au nom de la Nation* ; et là les tenants militaires de chaque région, ainsi que les délégués des autorités civiles de chaque province devaient à de certains jours, venir offrir au Christ-Hostie-Roi des hommages et des présents, *au nom de l'armée et du pouvoir civil de la Nation*.

IV° C'est par ces deux classes du *Culte social* rendu au nom des *Princes dans le sanctuaire d'État*, et au nom du peuple dans la *Basilique Nationale*, que furent scellées entre les rois et les peuples, leurs mutuelles alliances, leurs mutuels engagements, sur le corps et le sang de l'Agneau.

Par l'Hostie ainsi adorée, et reconnue comme garante des droits de l'autorité princière et de la liberté de la Nation, le trône et le peuple s'appuyant sur l'autel, l'équilibre social fut maintenu, la civilisation assurée, la prospérité fut acquise.

Tant que les princes et les peuples restèrent fidèles à leurs sanctuaires d'État et à leurs basiliques nationales, fidèles à leur Pacte et fidèles à leurs clauses de redevances et d'hommages, dus en vertu de leurs contrats signés et jurés dans ces édifices mêmes, tout alla bien. Dès que l'indifférence ou l'orgueil les en détachèrent, l'édifice social de la chrétienté commença à craquer.

Toutefois il est bon de noter, que les *Pactes sacrés* rompus ou violés, dans

(1) Consulter les livres de *Cérémonial* pour chacune de ces basiliques, les prières et offices particuliers à leur chapitre.

certaines États et à de certaines époques, furent maintenus et repris à d'autres époques dans les mêmes ou dans d'autres Nations. Quelquefois, des Pactes furent conclus à cause de grandes calamités. Comme l'invasion des Arabes fut la cause du Pacte d'Espagne sous Pélage; comme l'irruption des Allemands en Italie, créa la ligue Lombarde avec le Pacte de Milan; comme l'oppression de l'Autriche, créa le Pacte des Suisses au Rutli; comme l'Allemagne démembrée fit jurer la ligue de Souabe (1).

Le moment vint où les Pactes chrétiens, considérés comme éteints, tombèrent en désuétude; *le droit chrétien* sapé par sa base n'étant plus garanti par le pouvoir de l'Agneau, l'ordre social chrétien s'effondra aussitôt.

A sa place, le contrat social anti-chrétien ou maçonnique érigea en dogme l'indépendance des souverains et des peuples de toute obligation religieuse envers un culte national quelconque.

Les premiers coups de la Révolution détruisirent les sanctuaires d'État et les basiliques nationales, pour faire disparaître tout vestige traditionnel d'union entre l'Hostie, l'autel, les trônes et les Nations.

Ces vestiges étaient des protestations criantes contre l'athéisme social, que des puissances occultes investies d'autres Pactes que ceux que nous venons de voir conclus, avaient intimé aux rois et peuples aveuglés par le rationalisme et la libre pensée.

Ces autres pactes *Anti-Européens*, conclus avec Satan pour chef de ces puissances secrètes, pactes sataniques opposés aux pactes du Christ, sont des rouages nécessaires à étudier; il faut que nos lecteurs les connaissent. Nous les analyserons dans une prochaine étude.

Ce sont les trébuchets, que Satan a posés devant l'Europe, pour l'empêcher d'adhérer, par ses États et ses peuples, au trône vital de l'HOSTIE.

BARON LÉON DE MARICOURT,

Secrétaire Général de la Société du Règne.

(1) Voir l'article sur le Pacte de l'Équateur, du dernier numéro du *Règne*, p. 140, page 294 du *Bulletin*.)

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

BIBLIOGRAPHIE

SOCIOLOGIE

TRAITÉ DE L'ÉQUILIBRE ET DU MOUVEMENT
DES SOCIÉTÉS

Par un INGÉNIEUR. *Tome 1^{er}*. Vue générale 1882, prix **10** fr. Paris, impr. E. Capiomont et V. Renaud, 5, rue des Poitevins.

« En élucidant l'évolution, l'oscillation et le progrès des corps sociaux, cet ouvrage donne une triple démonstration de la Providence. Il montre comment la liberté, la pleine liberté des causes secondes, s'accorde avec la Souveraineté absolue de DIEU. En sorte que la devise et le programme du Divin Gouvernement, ce n'est pas : *Fatalité, Destin*, mais PROVIDENCE et AMOUR.

« Les lois de la sociologie sont comme des sacrements, elles voient Dieu. Elles convergent toutes vers un même sommet, radieux et resplendissant : *Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST*, le Dieu de toute science. »

LA RUSSIE JUIVE

Par KALIXT DE WOLSKI

2^e édition, Paris, Nouvelle Librairie Parisienne, Albert Lavine, éditeur, 18, rue Drouot 1887. Prix : **3** fr. **50**.

« L'auteur a fait preuve d'une grande lucidité d'esprit en désignant la funeste institution du *Kahal* », comme source de toute cohésion, collectivité et solidarité juives.

« La guerre implacable des Juifs contre l'Avoir chrétien, cette guerre est silencieusement dirigée par les modestes états-majors qui ont nom *Kahal*.

« C'est là qu'il faut chercher le secret de leur puissance.

« Pour la première fois, HEDER KAHAL (*la chambre de Kahal*) sort des ténèbres souterraines et dévoile les actions de ce TRIBUNAL SECRET auquel la race juive a été et reste aveuglement soumise. »

BIBLIOGRAPHIE

CHANTS DE RÉNOVATION

PREMIÈRE SÉRIE

LES MAUDITS-HELVIFLORA

PAR

M. E. de VILLEDIEU

Un volume in-8° carré. Prix 2 fr. 50
Paris, 1887, Librairie LETHIELLEUX, 4, rue
Cassette et rue de Rennes, 75.

Cette série de poésies montre l'Art dans la voie saisissante où le triomphe de l'Eglise et de la vérité divine est poursuivi avant tout comme un but de rénovation.

Le poème intitulé **Les Maudits** est du genre militant tel que le comportent les nécessités de la lutte contemporaine contre l'invasion Maçonnique et l'assaut de l'impiété.

Helviflora est le poème du foyer chrétien.

Cette première série, comme la seconde publiée récemment, a eu, dès qu'elle a paru, soit en Europe soit en Amérique, l'adhésion chaleureuse de grands Evêques, de prêtres éminents, de publicistes et de littérateurs très distingués, tels que Mistral et L. Fréchette, entre la plupart des nobles poètes dont s'honore notre époque.

Ce livre est à la fois une œuvre d'Art et un acte de fervent prosélytisme patriotique et religieux.

LA CROISADE MODERNE

Par M. E. de VILLEDIEU

Un vol. in-8° raisin, en caractères elzéviens.
Prix : 3 fr.

Paris, 1887. Librairie JOUAUST et J. SIGAUX,
rue Sainte-Honoré, 338.

Cet ouvrage, qui vient de paraître, par les sujets qu'il aborde, par le but qu'il s'est proposé et par l'esprit qui l'anime, s'offre spécialement aux Etablissements d'Instruction supérieure et aux Bibliothèques catholiques populaires.

Une de ses parties — *Mission sociale de la Jeunesse* a déjà, lors de sa première édition, reçu un chaleureux accueil de hautes notabilités religieuses et littéraires et dans plusieurs Maisons d'Enseignement chrétien.

Voici quelques-uns des sujets que renferme cet ouvrage d'actualité, dont l'auteur, M. de Villedieu, cherche à préparer le triomphe de la cause catholique.

Mission sociale de la Jeunesse de notre temps. — **La France et la Croisade moderne.** — **Croisade et Rénovation.** — **Les Ensevelis et la Politique de résurrection.** — **Aperçu de l'ère Maçonnique.** — **La République de l'Equateur.** — **Le progrès vers la Rénovation.**

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

NOUVELLES DU RÈGNE

UNE CONSÉCRATION AU CŒUR DE JÉSUS

PRÉFACE

Le 3 juillet 1887, à l'occasion de la bénédiction d'une chapelle du château de Berzème, dédiée au Cœur de Jésus et à sainte Madeleine, une cérémonie imposante attirait, au chef-lieu de cette paroisse du diocèse de Viviers, un très grand concours de population de la localité et de plusieurs communes voisines.

Une fanfare religieuse et patriotique, habilement dirigée par un catholique zélé, M. J. Théron, était venue de Privas, dès le commencement de la journée, apporter à cette fête toute l'animation que peut donner l'art musical servant d'auxiliaire au sentiment religieux.

Pendant la messe solennelle, dans l'église paroissiale beaucoup trop petite pour l'affluence des fidèles, M. l'abbé Coulomb, curé-archiprêtre de Villeneuve-de-Berg, insistait, avec autant de force que de justesse, sur la lutte doctrinale et prosélytique qu'il faut soutenir contre l'impiété et sur la fermeté de caractère que réclame, aujourd'hui plus que jamais, la défense des intérêts chrétiens.

La procession se déroulait ensuite, en long cortège, — précédé de l'éclatante oriflamme du Sacré-Cœur, ondulant à la brise, — autour du chef-lieu, puis dans les allées du château, au milieu d'une profusion de fleurs.

Dans une partie élevée des jardins du château, devant un panorama splendide et sous le plus beau ciel, avait été dressé un reposoir où la bénédiction du Saint-Sacrement allait être donnée. Là, devant cette foule recueillie, M. l'abbé Gallès, curé d'Ap's, évoquait la grande figure de saint Pierre, dont on célébrait en même

temps la fête ; et avec une parole chaleureuse, il montrait le rôle merveilleux de la Papauté, sa haute mission civilisatrice, et tout ce qu'a de beau l'attachement catholique à cette divine institution qui a si puissamment contribué aux grandeurs les plus pures du passé, et qui doit amener les vraies gloires de l'avenir.

Après quoi, la consécration de la paroisse au Cœur de Jésus et la bénédiction de la chapelle avaient lieu, au milieu d'un nombreux clergé et avec l'éclat qu'un orchestre puissant donnait à la cérémonie.

Alors, le maître du château qui devenait un hommage au Sacré-Cœur et où cette bénédiction se faisait, remerciait avec effusion tous ceux qui venaient de prendre part à cette manifestation éloquente de la vie catholique. Il leur rappelait, en paroles émues, que ce jour, c'était la fête du cœur, la fête de la reconnaissance à Dieu, hommage de la foi et de l'amour chrétien, hommage des familles, hommage de l'art, hommage du travail agricole et industriel, hommage de la nature et des champs, hommage d'une paroisse entière réunie pour *le pacte solennel* fait avec le Dieu Rédempteur.

Il leur montrait qu'il y avait là un signe du temps et une préparation à la Croisade qui doit se lever contre l'invasion de la déloyauté Maçonique et d'une subversive « libre-pensée. » Il leur retraçait l'admirable spectacle donné par la République de l'Equateur, que Garcia Moreno, son héros sublime, — un de ces vrais grands hommes politiques, comme on en compte un ou deux dans notre siècle, — avait conduite avec tant d'élan au combat pour la Foi, et que ses vaillants athlètes d'aujourd'hui, maintenaient dans cette lutte incomparable ; il leur montrait cette République se consacrant, avant nous, au Christ Sauveur, et il voyait, dans tous ces faits, grands ou petits, le présage certain de l'hommage que la France entière fera, un jour prochain peut-être, au Dieu qui est l'Ordre, la Justice et la Paix.

Cette fête enthousiasmante, dont l'élan religieux a, sans doute par une grâce spéciale attachée à la glorification du Sacré-Cœur, dépassé de beaucoup tout ce que cette localité avait vu et dont l'anniversaire doit se renouveler chaque année, était un de ces actes qui viennent exciter l'essor religieux d'un pays.

Elle a inspiré notre poésie.

Fête du Saint-Cœur de Marie. Août 1887.

LE CŒUR DE JÉSUS ET MADELEINE

I

Les pervers se sont dit : « Saluons la matière,
 « Puissante, à son instinct sachant donner carrière,
 « Pleine d'irrésistible essor.
 « Persifflons, étouffons toute voix importune,
 « Qui nous chante un bonheur autre que la fortune,
 « Le pouvoir, le plaisir et l'or.
 « Le triomphe, c'est nous et la Libre-Pensée
 « Renversant, d'une main, l'ineptie entassée,

- « En débarrassant l'avenir ;
 « Et, de l'autre, dressant le festin d'Opulence,
 « Où nous, seuls échappés à la vieille ignorance,
 « Nous devons trôner et jouir.
- « Non, pour nous, pas de toi, Dieu, Verbe, pur mensonge,
 « Pour la réalité faisant prendre un vain songe !
 « Pas de ton culte et de ton Ciel !
- « Le Christ, dérision ! Bon jadis pour la lyre.
 « Nous pouvons en finir avec un sot délire,
 « Avec leurs « vertus », leur autel.
- « Leurs saints, pour nous les forts, n'est-ce pas farce indigne ;
 « Leur prière, un accès de fièvre point bénigne ;
 « Leur zèle, effort de bateleurs ?
- « Te prodiguer l'encens, ô surnaturel vide ;
 « De fleurs te couronner, Idéal insipide,
 « C'est gaspiller encens et fleurs.
- « Amis, connaissez-vous leur Dieu, leur loi divine ?
 « Et, devant ce fétiche, il faut que tout s'incline !
 « Va-t-il nous dicter ses arrêts ?
- « Quelle est cette Justice, « infinie », « éternelle »,
 « Des prudes, des dévots béate ritournelle,
 « Osant nous barrer le progrès ?
- « Le progrès, c'est l'horreur de leur foi fanatique,
 « Plaie, incessant péril pour la chose publique ;
 « Ne propageant qu'obscurité ;
- « Eteignant tout flambeau dans une erreur profonde,
 « Et s'emparant toujours, pour envahir le monde,
 « Du mot trompeur de liberté.
- « Dans la lutte qu'ici, moderne Prométhée,
 « Le siècle, conjuré pour la Révolte athée,
 « Soutient contre cet oripeau
- « D'un dogme illusion, d'une foi sans science,
 « Qui, parlant de « vertu », combat l'indépendance,
 « Nous serons les porte-drapeau.
- « La « vertu » plaisant nom ! Justice ? C'est pour dire,
 « Oser, voilà le droit. « L'honnête » fait sourire.
 « Au peuple sous l'or abattu,

« Qu'importe le plateau, pourvu qu'un plateau penche ? —
 « Le balai, c'est le maître; emparons-nous du manche;
 « Et puis balayons la vertu ! »

* * *

Vertu, n'es-tu qu'un nom ? Réponds aux téméraires,
 Insultant tes grandeurs, tes églises séculaires,
 Ton passé toujours radieux.
 Flétris l'abjection, clameur d'orgie impure,
 Jetant sur ton manteau, en immonde souillure,
 Le cynisme impie, odieux.

Révèle cette Vie où tu puises sans cesse
 Le merveilleux reflet, l'émouvante tendresse,
 A la source du Beau, du Bien.
 Dis-nous, dis-nous du Christ la vérité sereine.
 C'est ton attraction, la force qui t'enchaîne
 Dans le plus céleste lien !

Et toi, fais resplendir la légion des âmes
 Où tu mis ton ardeur, où tu soufflas tes flammes,
 Dieu suave, ô Verbe divin !
 Fais-les voir dans l'éclat de la grande auréole,
 Sur la hauteur d'amour où notre élan s'envole,
 Lassé de ce triste chemin !

Verbe incréé, tu vis dans les lois, les substances.
 Par ton œuvre, confonds les hideuses jactances,
 Le balbutiement dans la nuit,
 Vagissement perdu sur les confins de l'être,
 Délirante rumeur qui ne fait qu'apparaître
 Et qui s'éteint comme un vain bruit.

Que le vaste Univers, où tu fais la lumière,
 Dise l'inanité de l'impudence altière,
 Orgueilleuse de son néant.
 Qu'il fasse retentir au loin l'hymne des mondes,
 Ineffables accords dont les vagues profondes
 Te chantent, Verbe tout puissant !

Tu sèmes les soleils dans l'immense étendue,
 Toi, l'Océan de l'Être, où notre âme éperdue
 Trouve l'indéfectible paix.

D'un mot, tu sais créer et la splendeur et l'ombre.
 Tu parles, et soudain les atomes sans nombre
 Marchent, sans défaillir jamais.

Vérité, si souvent dans ton nom profanée,
 A des projets sans cœur lâchement détournée
 Par l'âpre conjuration
 Pour qui tu n'es ici qu'un décevant mirage,
 De la terre et des cieus vois l'éclatant hommage,
 Tribut de la création.

Verbe toute Bonté, foyer de l'existence,
 D'où tout vivant rayon jaillit sans indigence,
 Les astres adorent ta loi.
 Ils disent : « C'est Celui que tout être proclame.
 « C'est lui qu'on voit partout passer en traits de flamme. »
 Et les fous disent : « Pas de toi ! »

Mais les soleils alors, frémissant dans leur course,
 Sirius, Orion, le Verseau, la Grande-Ourse,
 Ont un profond mugissement.
 Du lion à l'insecte et de l'aigle à la mouche,
 Un bruissement sourd, une plainte farouche
 Grondent sur l'homme blasphémant.

Et, dans les nations, qu'un tremblement étrange
 Agite, convulsif, dans le sang, dans la fange,
 Pâlit l'austère liberté.

Et là-bas, sanglotant, lumineuse figure,
 Te joignant dans ton deuil au deuil de la nature,
 Tu pleures, ô fraternité !

Tu pleures, vision d'immortelles pensées,
 Maudissant ces noirceurs, ces hontes insensées,
 Qui font fuir ton règne si beau.

Tu pleures, ô souhait de l'Aurore splendide,
 Sur cette humanité, sépulcrale, livide,
 A demi dans l'affreux tombeau !

Ces pleurs seront sur vous implacable vengeance ;
 Ils vous accuseront, criminelle démente,
 Devant le Dieu des nations.

Leur voix sera le cri de la grande justice,
 Et, loin d'un siècle amer, de vos méfaits complice,
 Votre opprobre, à vous, histrions !

*
 *
 *

As-tu fui sans espoir, ô fraternité sainte,
 Cette terre où l'Enfer étend sa dure étreinte ?
 As-tu fui, clarté, pour jamais ?
 Mensonge ténébreux, sinistre apostasie,
 Pour cette humanité, de vertige saisie,
 Serez-vous longtemps voile épais ?

Non, non ! Pour bien des cœurs, déjà paraît l'Aurore,
 Quand la hurlante nuit au gouffre jette encore
 Les blêmes agitations.
 Ton jour a lui sur nous. ô Bonté sans mesure !
 Nous t'adressons nos vœux, de l'amour doux murmure,
 Sereines exaltations !

Nous dirons aux torpeurs, aux mornes somnolences,
 A ces prostrations, léthargiques silences :

« Assez d'un malheur en sommeil !
 « C'est l'heure où les froideurs, devenant vie ardente,
 « Iront loin des Maudits, à la haine stridente !
 « C'est l'heure du vibrant réveil ! »

Sur cet âge où l'amour s'abaisse, se dégrade,
 Nous ferons résonner l'appel de la Croisade,
 Ouvrant un horizon nouveau,
 Propageant les ardeurs pour le Dieu du Calvaire,
 Qui veut ravir un monde à l'infime misère,
 En lui nous unir en faisceau !

Nous ferons se lever, ô Dieu, les voix, les âmes,
 Contre un délire impur, contre tous les infâmes,
 De tes dons faisant leurs jouets ;
 Séides du mensonges, apprêtant la ruine,
 Sous lesquels tout ici se ravale et décline,
 Dans un spectacle de forfaits !

Oui, nous ranimerons la foi qui vit à peine ;
 Et l'hymne étincelant, où le cœur parle, entraîne,

Nous le jetterons aux échos.
 L'enthousiasme saint pour toi, toute Sagesse,
 Les élans généreux, chassant l'ingrate ivresse,
 Partout se répandront à flots !

Nous te consacrerons ces sommets basaltiques,
 O Verbe, ô Dieu vivant ! Nos montagnes celtiques
 Deviendront bientôt ton pays.
 De là, saura monter vers toi notre louange.
 Nos chants, associés à celui de l'Archange,
 Te béniront aux saints parvis.

Le *pacte* avec ton Nom, humble et fidèle hommage,
 Nous le ferons surgir de village à village,
 Envahir au loin les cités.
 Il courra rayonnant, en magique traînée ;
 Et chaque nation, sous tes lois entraînée,
 Oubliera les jours dévastés.

Près de toi, Cœur divin, réalité symbole
 De l'amour supplantant toute menteuse idole,
 Ici les âmes s'uniront.
 Ton Cœur, Verbe incarné, sera notre oriflamme ;
 Il sera le drapeau triomphant qu'on acclame ;
 Et vers lui les foules viendront !

*
 * *

Les foules, les voilà ! Défilé grandiose !
 Il t'offre, ô Dieu Sauveur, comme une fleur éclose
 Dans les champs éthérés du Ciel,
 Son amour palpitant. Il te prend en partage.
 Il te jure, ô Dieu saint, d'appeler sur notre âge
 Ton règne, sublime, immortel !

Et l'immense horizon, la plaine radieuse
 Mélangent à ce concert leur voix mystérieuse.
 L'éclat scintillant du ciel bleu,
 Les rayons et les fleurs, harmonie enivrante
 Où chaque note arrive, intime, pénétrante,
 Disent aussi louange à Dieu.

Et les porte-flambeau du zèle catholique,

Imprimant aux penses un essor magnétique,
 Dans un peuple aux flots ondoyants
 Versent l'émotion des brûlantes paroles,
 Où, sous un nimbe d'or, les pures auréoles
 Passent, en éclairs flamboyants.

Que dites-vous, ô voix électrisant la foule ?
 Vous dites de l'Erreur le noir complot qui croule,
 Emportant ses rêves d'orgueil ;
 Les folles passions où l'âme est asservie
 Aux vertiges du Mal, qui, loin du Dieu de vie,
 Sont les lambeaux d'un froid linceul.

Vous montrez la grandeur du ferme caractère.
 Vous venez exalter la primauté de Pierre,
 Où parle le Dieu Rédempteur ;
 Gardant, sans tache ici, la suprême science ;
 Conservant, dans la paix, l'ordre sans défaillance,
 Contre le mensonge imposteur ;

Et le Cœur de Jésus inondant la nature
 D'inépuisables dons, où n'est point de souillure,
 Qu'aucune ombre ne peut ternir.
 Par effluve de vie, et prodige de grâce,
 Il prépare ici-bas, dans le temps, dans l'espace,
 Le triomphe de l'avenir !

Vous montrez le tableau d'impérissable gloire,
 De généreux espoirs consolant notre histoire,
 Que donne à ces jours abaissés
 Du vaillant Equateur la République aimante,
 Proclamant du Dieu saint la vertu transformante,
 Ses bienfaits, ailleurs délaissés ;

Et l'appel fulgurant qui sort de toute chose,
 Brillant comme l'éclair, révélant grandiose
 L'admirable spectacle humain
 D'un monde uni d'amour au Dieu du sacrifice,
 Élevant dans la foi l'imposant édifice,
 Qui sera l'ordre de *demain* ! (1)

(1) Ce mot est employé ici dans le sens extensif qu'a souvent le langage de la poésie, chez lequel un jour et un lendemain sont des périodes historiques. Ce mot *demain* indique ici, dans la pensée de l'auteur, une époque relativement prochaine.

*
* *

Demain, Cœur de Jésus, de ta vie infinie
Surgira pour tes fils l'ordre resplendissant,
D'où ta loi sainte, ô Christ, ne sera point bannie ;
Où ta toute Bonté, par les grands cieus bénie,
Dominera le mal, horrible et frémissant !

Demain, l'effarement du monde satanique,
De ses méfaits impurs le bruyant désarroi ;
Et la Cité sans Dieu, cette altièrè impudique,
S'enfuyant éhontée, immonde, frénétique,
Ecumant de blasphème et mugissant d'effroi.

Demain, l'effondrement des audaces mondaines,
Et l'affreux Maçonisme emporté par le flot ;
Et les pensers hideux, les impudeurs hautaines,
Comme un rêve mauvais, devenus ombres vaines ;
Et les espoirs trompeurs s'en allant en sanglot !

Demain, dans la stupeur de l'amère tourmente,
Le mensonge puissant, le cynisme aux abois,
Le voilà consterné, tout ce qu'un siècle vante,
Comme la bête fauve est folle d'épouvante,
Quand le cor vient sonner l'hallali dans les bois.

Demain, ô Dieu Sauveur, les âmes, les patries,
Où contre toi se dresse un effort révolté,
Tu les arracheras à ces idolâtries
Qui les laissent ici blémisantes, meurtries,
Sous un souffle de mort, par tous les vents jeté !

Oh ! cet Art avili, cette aveugle science,
Qui, fiers de ce qui passe, ignorent l'éternel ;
Cette richesse impure, effroyable indigence ;
Ce labeur inquiet, hâve, sans espérance,
Cœur divin, touche-les ! Viens ; montre-leur le Ciel !

Le tombeau social où, cadavre livide,
Déjà putréfiant, le siècle est descendu,
Où le sinistre orgueil, décomposé, fétide,
A pour les nations, dans l'horreur froide et vide,
La mort loin du divin et l'Idéal perdu ;

Cœur de Jésus, viens là ! Fais-y vie et lumière,
 Toi, Splendeur sans déclin, Amour céleste et pur !
 Viens ! Alors tes ardeurs, pénétrant ce suaire,
 Fondant dans leur clarté cette ombre funéraire,
 Au sépulcre ouvriront les horizons d'azur !

II

Ici, sous ses rayons, au peuple qui l'appelle
 Jésus parle. Et, non loin, la phalange immortelle !
 Oh ! de là-haut, vous souriez
 Aux valeureux combats, au zèle magnanime ;
 Et vous nous murmurez, de l'enivrante cime :
 « Espérez ! lutez et priez ! »

Et parmi ces aimés. — figure diaphane,
 Beauté qui resplendit, qui jamais ne se fane,
 Doux rayon du céleste cœur, —
 Madeleine, c'est toi, qui, dans notre mêlée,
 En apparition suave, constellée,
 Viens rendre notre élan vainqueur !

Tu viens avec Marie. A cette aimable Mère
 Tu rattaches les cœurs, évoquant la grande Ère
 Qu'elle apprête à ses fils fervents.
 Tu viens avec l'Archange, ardent pour notre gloire,
 Et par qui le Dieu saint veut donner la victoire,
 Les succès jamais décevants !

Tu viens ! Tout près de toi, brillent, pure guirlande
 De généreux amours, Marguerite, Yolande,
 Mille émeraudes du grand Ciel,
 Qui, dans l'éclat voilé de leur âme héroïque,
 Par leurs brûlants souhaits du monde déïfique,
 Ont glorifié l'Éternel !

Tu viens ; là, devant nous, séraphique, idéale,
 Vision de l'azur dans la clarté d'opale,
 Toi, le rêve, toi, l'action,
 Tu nous dis : « Combattez le mensonge perfide,
 « Doux frères ! Que ces mots soient toujours votre guide :
 « Amour et Rénovation !

« Patronne de la France et sa vivante image,
 « Je demande au Dieu bon qu'elle soit l'héritage
 « Du Sauveur, le Verbe éclatant.
 « Mais de l'ingrat orgueil abjurez la misère !
 « Déracinez, foulez tout vice délétère,
 « Dans l'amour, humble et repentant !

« Quand du moins indigent, du moins vil de mon être,
 « Un cri du cœur monta vers JÉSUS, notre Maître ;
 « Quand, pour ce qu'il m'avait donné,
 « Je témoignai l'élan de ma reconnaissance,
 « Oh ! ce fut, pour ma vie, entière renaissance ;
 « Et beaucoup me fut pardonné (1).

« Voulez-vous triompher de la nuit du vieux monde,
 « De l'effort ténébreux où le délire gronde ?
 « Voulez-vous la splendeur sans fin ?
 « Que votre noble essor, rénovation sainte,
 « Soit vif embrassement du Christ, constante étreinte !
 « Aimez ! Aimez le Cœur divin ! »

*
* *
*

Elle rententit là, sœur, ta parole aimante,
 Voix d'intime douceur, voix enthousiasmante,
 Où palpite l'accent des Cieux !
 Mélodieux écho d'une émouvante histoire,
 De ton âme elle dit l'énergique victoire
 Sur le Mal, vil fallacieux.

Lorsque aux fuyants attrait tu souriais mondaine,
 Quel magnétique appel te dit, ô Madeleine,
 Le Beau qui ravit les élus,
 Et l'exultation, souveraine, infinie,
 D'un monde à tout jamais dans l'immense harmonie,
 Où la discordance n'est plus ?

Quel éclair te montra l'inanité des charmes
 Qui, dans le vain plaisir, amenant bien des larmes,
 Engouffrent devoir, liberté ;
 Qui, de lâches vaincus aux énervantes chaînes
 Feront les vils troupeaux et les hontes humaines
 Dans le fier honneur déserté ?

(1) Luc, VII, 47.

C'est cet éclair, l'amour ! Il fut la voix suprême
 Qui te montra soudain l'éternel diadème

Dans le don sublime du cœur.

Il fit étinceler de la Beauté vivante
 Le foyer, que conquiert l'humilité fervente ;

Il fut pour toi fascinateur !

L'amour ! Il t'arracha ces sanglots où ton être
 Se fondait, quand, penchée émue aux pieds du Maître,

Ta longue chevelure d'or,

Sur ses pieds essayait tes pleurs, et quand le baume,
 Que lui versait ta main, était comme l'arome

De ton cœur, opulent trésor !

Dans un des mornes deuils où la douleur égare,
 C'est l'amour qui te fit supplier pour Lazare,

Que l'on vit sortir du tombeau

Par un appel du Christ qu'implora ta prière,
 Et d'un monde vainqueur du Doute léthifère

Annoncer le règne nouveau.

L'amour ! Il te retint sur ce Calvaire sombre
 Où Jésus épuisait de l'être humain qui sombre,

Dans l'affreux épouvantement,

Dans l'immense abandon, la suprême torture ;

Où l'homme impie était d'airain, quand la nature

Frisonnait du divin tourment !

L'amour ! Ah ! c'est par lui que tu courus vaillante
 Au sépulcre du Christ où, blême, défaillante

Dans l'indicible émotion,

Tu trouvas un linceul, puis Jésus, plein de vie,

Jésus qui te parla, qui fit de toi, ravie,

La voix de résurrection !

L'amour ! O sœur victime, attristée et plaintive,
 C'est lui qui te riva sur la lointaine rive,

Sur ces rochers déserts, perdus,

Où tu vécus apôtre, étonnante, extatique !

Qui fut là ton aimant, ton divin Viatique ?

L'amour et le Cœur de Jésus !

L'amour ! O mot sacré, mot profond ! Tu le jettes,
 Toi, l'amante du Christ, comme les grands prophètes
 Lançaient leur fulguration !
 « Dans l'amour », — c'est ton cri — « vous aurez la louange.
 « Dans l'amour, vous verrez ce monde de la fange
 « Devenir Rénovation ! »

Tu n'as que ton amour, ta parole de flamme,
 Ton héroïsme obscur que, là-bas, nul n'acclame ;
 Tes vœux suppliants, jamais las ;
 Ton céleste idéal à la voix pénétrante ;
 Ta pauvreté sublime, à l'or indifférente ;
 Mais le Cœur de Jésus, tu l'as !

Ce Cœur, — et c'est sa vie, — elle veut que la France
 L'exalte avec transport, ait sa seule espérance
 En Lui, l'Être qui la soutient !
 Elle veut que, pour nous, il soit le Bien suprême !
 Oh ! pourquoi tant d'appels ? Madeleine nous aime !
 A cette France elle appartient.

* * *

Madeline de France ! Oui, Dieu t'a faite nôtre.
 Pour nous il t'a donné le brûlant cœur d'apôtre.
 Ce cœur de zèle, il l'a conduit
 A travers les écueils et les périls de l'onde,
 Pour préparer ici le grand réveil du monde,
 Rayonner dans la sombre nuit !

Il te choisit un mont où l'austère nature,
 Sauvage, tourmentée, a pour toute parure,
 Sur les précipices béants,
 Des arbres convulsifs aux souffles de l'orage,
 Des débris entassés par l'antique naufrage
 D'un monde sous les Océans.

Là, pour toi tout redit le Verbe, ô Madeleine !
 La brise caressante et la sifflante haleine,
 Les aquilons et le zéphyr
 Te trouvèrent vivant du Christ, pour lui fervente,
 Quand courait sur tes monts la rafale grondante,
 Quand ton ciel était de saphyr.

Mais pouvais-tu rester sans voix pour la Croisade ?
 Non ! Allant à l'entour, dans toute humble bourgade
 Parlant du Dieu Rénovateur ;
 Consolant les meurtris de la souffrance humaine,
 En toi tu révélais la paix forte et sereine
 De ton amour du Rédempteur.

Et pourtant que de fois l'amère souvenance
 T'étreignit, quand coulaient, dans leur magnificence,
 Les soirs que le Verbe étoila !
 Le passé murmurant jetait ses voix plaintives.
 Tu les voyais au loin, en ombres fugitives,
 Les cœurs aimés de Magdala !

O sœur, tu t'écriais : « Que font-ils dans le vide ?
 « O faux semblant de vie ! illusion perfide !
 « N'adoreront-ils point la Croix ? »
 Et les larmes alors inondaient ta paupière ;
 Et dans ces souvenirs appelant la prière,
 Les sanglots tremblaient dans ta voix .

Ah ! c'est qu'un grand destin est tissu de tristesses,
 Pour que vous tressalliez, célestes allégresses,
 Que vous transfiguriez nos fronts ;
 Pour qu'éclatent en nous la joie inénarrable
 Et du jour infini l'*hosanna* insondable,
 Cœurs brisés, ici nous pleurons !

Longtemps tu contempas, du haut de ton Alpine,
 Tes yeuses, tes ifs, tes genevriers sabine,
 Noirâtres sur les blancs rochers ;
 L'éblouissant azur de la mer de Provence,
 Et les pics caverneux sous lesquels se balance
 La voile des errants nochers.

Les arides sommets, le désert fantastique
 Écoutèrent ta vie, harmonieux cantique
 Du sacrifice surhumain.
 Puis l'aile de la mort t'effleura, cœur sublime ;
 Et dans un doux essor vers l'éternelle cîme,
 Tu fus t'unir au Cœur divin !

* * *

Ainsi tu vins donner l'enseignement austère
De ce qui, méprisant les gloires de la terre,
Leurs plaisirs, pauvre vanité ;
Regardant bien plus haut qu'une scène changeante ;
Arrachant sa pensée à toute erreur fuyante,
Fixe la grande Eternité !

Aimante, tu montras que l'élan pur de l'âme
Pour nous est ici seul l'indicible dictame,
Au parfum plus doux que le miel ;
Qu'il faut tendre, avant tout, vers la divine Essence,
Et que l'attrait d'un jour doit être sans puissance
Pour nous ravir à l'immortel ;

Qu'il nous faut écarter ce qui, reflet infime,
N'est qu'un appât trompeur, un séduisant abîme ;
Vers Dieu diriger notre essor ;
Et, du siècle laissant l'atmosphère étouffante,
Aspirer au Sauveur où l'âme triomphante
A le grand, l'immense trésor !

Près du Cœur de Jésus, monter vers cette vie
Où la toute Beauté, par l'amour poursuivie,
Est splendeur, éternel milieu ;
Où l'exaltation de l'âme est débordante ;
Où l'extase sans fin, la mélodie ardente,
C'est Dieu possédé, toujours Dieu ;

Pour toi, sœur bien aimée, Etoile qui se lève
Au magique horizon du beau qu'on voit en rêve,
Pour toi le fascinant appel
De l'éternel amour t'attirant sans mesure
Ne fut point don perdu dans l'indigence obscure :
Il fut l'ascension du Ciel !

Mais tes frères ici, resteront-ils au doute ?
Du siècle suborneur suivant l'ingrate route,
Iront-ils égarer leurs pas ?
De l'honneur, du devoir promulgué par l'Eglise,
Du vrai qui, dans la foi du Verbe, divinise,
Désertent-ils les combats ?

Non, non, ô Madeleine ! Et ta douce prière
Saura les enlever à la nuit funéraire.

Tu viendras, près du cœur perdu,
Attiser dans son sein la sublime étincelle,
Qui pourra l'embraser d'une flamme nouvelle,
Grâce au Sang divin répandu !

Tu sauras appeler, près de Jésus qui t'aime,
Le jour où croulera la Cité du blasphème,
La Cité de l'illusion !
Montrant le Cœur divin que ton élan invoque,
Oui, tu prépareras, pour une grande époque,
L'heure de résurrection !

* * *

Oh ! nous t'exalterons, merveilleuse héroïne,
Toi, le vivant désir de la gloire de Dieu !
Toi, brûlant cœur, chez qui l'attraction divine
Prima tout autre élan ; toi, devant qui s'incline
Une légion sainte, anges, esprits de feu !

Tu seras notre honneur au céleste Empyrée,
Et nous serons, pour toi, tes zélés, tes chéris.
Toujours ta vision, lumineuse, éthérée,
Nous dira du grand Ciel la beauté respirée,
Et le Christ appelant nos cœurs, notre pays !

Tu sera notre égide aux heures menaçantes
Où l'Enfer parmi nous promène ses horreurs.
Tu feras se dresser des ardeurs agissantes ;
Et ton amour fera que des vertus puissantes
Dissipent des complots aux sinistres noirçeurs.

Tu hâteras les jours de noble Renaissance,
Où l'orgie et la honte ici ne seront plus ;
Où luira l'éclat saint, dans la reconnaissance
Pour le Christ en qui seul doit briller cette France ;
Où Dieu triomphera par le Cœur de Jésus !

Pour le monde nouveau militante invincible,
Portant autour de nous la Rénovation,
Dans le fervent essor, oh ! rends irrésistible

La Croisade où la foi, la justice impassible
Feront resplendir Dieu dans sa Création !

De l'amour de Jésus douce initiatrice,
Toi, par dessus toute autre, amante du Sauveur,
De la France tombée aimante protectrice,
Oui, pour nous tu seras une auxiliatrice,
Unissant à jamais notre âme au Sacré-Cœur !

Sœur ardente, héroïque, à la terre de France
Ayant fait saluer l'Aube du divin jour ;
Qui, chantant dans ton deuil l'hymne de l'espérance,
Fixement t'attachas, suave délivrance,
Au Cœur, vivant foyer de l'éternel amour ;

Toi qui vainquis le monde et foulas son prestige ;
Qui, pour un frère aimé de ce Dieu, ton vrai Bien,
Obtins que le tombeau ne gardât qu'un vestige,
Fais que, nouveau Lazare, au saisissant prodige,
Se lève ce grand mort, le Pays qui fut tien !

E. DE VILLEDIEU.

NOTA.— Nous tenons certes à donner le spectacle de nouvelles nations, comme celle de l'Equateur, renouvelant avec le Christ-Roi, sous la sauvegarde de son cœur, les pactes antiques des peuples avec leur Dieu incarné ; ou bien, à présenter des fractions importantes de nations, comme le canton de Fribourg, rendant hommage-lige au Roi des Rois dans l'Eucharistie.

Le moyen pratique pour arriver à de pareils résultats, *c'est de commencer par vouer au règne social de l'Hostie* de petites portions de territoire, comme des communes, des châteaux, des terres, des champs, des villas, des usines, des ateliers, des fermes...

C'est un exemple de ce genre que nous avons voulu proposer aujourd'hui. La verve inspirée de M. de Villedieu vient de nous dire avec éloquence, dans quels sentiments et dans quel but doivent se faire les consécérations *rurales*, pour pouvoir, par la réorganisation du bien dans les campagnes, renouveler l'esprit des *villes* et *capitales*, où siègent actuellement le désordre et le danger.

LA RÉDACTION.

CORRESPONDANCE DU RÈGNE

LE NOUVEAU POMPEÏ⁽¹⁾

II

LA NOUVELLE VILLE DE MARIE ET SON SANCTUAIRE, TELS QU'ILS SONT AUJOURD'HUI.

Il est reconnu que Dieu, afin de manifester sa toute puissance et l'immensité de sa miséricorde, dans l'accomplissement de ses œuvres, se sert des moyens les plus faibles. C'est du néant qu'il a créé l'univers, et qu'il produit les miracles de sa grâce.

D'autre part, Dieu, en architecte infiniment sage, avant d'élever le sublime, édifice de sa grâce, pose des fondements convenables dans la nature créée par Lui, et les dispose de manière à pouvoir soutenir le monument divin de l'ordre surnaturel, que le Très-Haut s'est proposé d'élever à son image et sa ressemblance (2).

Or, nous l'avons vu, si d'un côté Pompéï était complètement abandonné à lui-même, s'il était devenu un désert et un cimetière ; d'un autre côté la Providence l'avait placé dans un endroit très apte à devenir un jour la Ville du Christ-Hostie et de la Mère Immaculée. Et, chose remarquable ! de même que la promesse du Sauveur nous a été faite surtout en vue de Marie et moyennant Marie, de même que le Sauveur, par son incarnation à Nazareth, et par sa naissance à la crèche de Bethléem, nous a été donné par Marie et surtout à cause d'Elle ; ainsi Jésus-Christ ne se livre à chacun de nous que par l'entremise de Marie ; nous n'allons au Fils que par sa Mère ; et le Règne du Christ-Hostie ne se prépare, ne s'établit et ne se propage

(1) Voir le commencement, à la page 145, numéro de juillet 87.

(2) Sicut sapiens architectus fundamentum posui (Cor. III, 10).

sur la terre qu'avec le concours de la Sainte Vierge. Le prodige du nouveau Pompeï en est une des preuves les plus frappantes.

Le Val de Pompeï, à cause des terres qu'y possède Madame la comtesse De Fusco Longo, était devenu le lieu de villégiature de plusieurs tertiaires dominicains de Naples, qui, sous la sage direction de feu le R. P. Albert Radente, savant et pieux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, sanctifiaient leurs délassements en enseignant le catéchisme et le Rosaire aux rudes et ignorants paysans des alentours.

Comme préparation à la fête du Rosaire, on tâchait de persuader à ces pauvres gens de se confesser et de s'approcher de la sainte table, car, comme toute notre vie doit avoir pour but la *communion éternelle* dans le Ciel, ainsi toutes nos œuvres de piété ici-bas devraient être autant de moyens de préparation à notre *communion temporelle* par l'Eucharistie. On songea aussi à faire prêcher une mission, et le 2 novembre 1875. M. Bartolo Longo, assisté par le R. P. Radente, eut la satisfaction d'en voir commencer les exercices prêchés par trois missionnaires du clergé séculier. Les fruits spirituels de cette mission furent si abondants que les enfants des deux sexes, depuis ceux de la première communion jusqu'à ceux âgés de quinze ans, tous les adultes de Pompeï et du Val de Pompeï, et une foule immense des paroisses voisines, après avoir écouté avec édification la parole de Dieu, confessèrent leurs péchés et reçurent Notre-Seigneur. Il y eut des pénitents qui n'avaient pas fait leurs pâques depuis vingt ou trente ans. Les chansons profanes furent remplacées dans les campagnes par le chant solennel du Rosaire et des cantiques; les blasphèmes et les jurements par le salut *Viva Gesù e Maria*, si populaire dans l'Italie méridionale. L'on put dire que cette contrée avait été instantanément renouvelée et comme régénérée sous l'action de la grâce, par l'influence de Marie et de son divin Fils *sacramenté*.

Ces beaux résultats, il était naturel de songer à les rendre durables autant que possible. En conséquence, les tertiaires de saint Dominique demandèrent au savant et zélé Mgr Formisano, évêque de Nola, qui accéda à leur désir, d'élever provisoirement un autel à la Vierge du Rosaire, cause de tant de prodiges. A ce propos, la pieuse comtesse de Fusco, s'écria : « Quant à moi,

Monseigneur, je crois devoir dire à Votre Grandeur que le bon Dieu m'inspire d'élever dans cette contrée, non pas un simple autel, mais une église en l'honneur de la Vierge du Rosaire, comme pour l'opposer à l'impudique temple de Vénus. Nous nous procurerons des souscripteurs à un sou par mois, tandis que j'offre comme premier appoint 500 francs. » Cela dit M. Bartolo Longo se cotisa lui aussi pour 500 francs, Mgr l'évêque pour 850 francs, d'autres les imitèrent, et une commission, composée par M. Federico Persico, de Pompeï, collecteur, de M^{me} la comtesse de Fusco, de Naples, collectrice, et de M. Bartolo Longo, trésorier, fut constituée, séance tenante, pour recueillir les offrandes. Voilà les humbles commencements de l'œuvre grandiose que nous allons décrire.

Les vues de la Providence sont mystérieuses. Qui aurait jamais songé que Marie, Reine du Ciel et de la Terre, préparait de cette façon un trône majestueux à son Fils, que c'était là un commencement de Restauration du règne spirituel du Christ pour l'Italie ? Nous allons voir que déjà :

Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo

comme le chanta, par les lèvres de Virgile, la sybille de Cumes, dont la grotte se voit encore assez près de Pompeï, annonçant que ce règne de paix, de bonheur, de charité, serait rétabli précisément par la Vierge Mère de Dieu, car :

Jam redit et Virgo, redeunt saturnia regna !

Voici comment la Vierge des vierges se manifesta et voulut entreprendre elle-même la restauration du Règne de son Fils précisément au Val de Pompeï.

Chez un antiquaire de Naples, *via della Sapienza*, parmi beaucoup d'autres vieux tableaux, on avait mis en vente, vers 1850, une toile de la *Madone du Rosaire* d'auteur inconnu, toute moisie et délabrée. Ce tableau, d'une conception originale, où la Vierge donne le Rosaire à sainte Catherine de Sienne au lieu de le présenter à saint Dominique, tandis que celui-ci le reçoit directement de l'Enfant-Jésus, ne manquait pas tout à fait de mérite. Le P. Radente, qui l'avait aperçu, ne tarda pas à en reconnaître les belles qualités, et, l'ayant acheté au prix très modique de *quatre francs*, en orna les modestes parois de sa cellule de moine dans le couvent de *S. Domenico Maggiore* de Naples, où il le garda pendant dix ans, pour sa dévotion particulière.

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

Plaque LXXVII^e



LE PACTE DE TOLBIAC

Clovis jurant ligéité au Dieu de Clotilde

(Composition de LE BRUN)

RÉDUCTION D'UNE ESTAMPE AU MUSÉE EUCHARISTIQUE DE PARAY

Donnée par M. et M^{me} de MONTESQUIOU-FEZENZAC

SIMILIG. PETIT, PARIS.

Mais l'heure destinée dans les impénétrables conseils de la Providence avait sonné ; Marie allait se manifester ; Satan, qui pressentait sa prochaine défaite, mit en jeu toutes les forces de l'enfer, et le moyen même qu'il employa pour défaire l'œuvre de Dieu se tourna contre lui et fut la cause de la régénération de Pompeï.

Le gouvernement italien, aveuglé de haine contre l'Eglise, venait de supprimer les ordres religieux qui en sont le principal soutien et les propagateurs. Comme pour rendre encore plus sensible le coup porté contre les Dominicains de Naples, le démon inspira à ses suppôts de les chasser de leur Eglise et de leur couvent, précisément à l'occasion de la fête du Rosaire. En effet, pendant que l'on chantait solennellement les premières vêpres de la fête d'octobre 1865, un ordre foudroyant arriva de tout quitter dans l'espace de 24 heures. Tout délai fut impitoyablement refusé, et ces savants et pieux religieux, parmi lesquels des vieillards vénérables très renommés à Naples, durent éprouver l'extrême angoisse d'abandonner leurs chers cloîtres et leur superbe église gothique, l'un des joyaux de cette ville.

Le R. P. Radente lui aussi dut quitter sa demeure, et il va sans dire qu'il n'oublia point son pauvre, mais très édifiant tableau de la Madone du Rosaire. Comme il n'avait pas de maison à lui, à Naples, il le confia à une religieuse tertiaire dominicaine du *Conservatorio de Porta Medina* de cette ville. Toutefois, M. Bartolo Longo, M^{me} la comtesse de Fusco et d'autres ayant manifesté l'ardent désir d'apporter ce tableau à Pompeï, afin qu'il fût vénéré par les habitants de cette contrée, devenus déjà les dévots de Notre-Dame du Rosaire, le P. Radente y consentit avec plaisir, et l'humble toile fut dirigée vers sa nouvelle destination.

A peine arrivé là, le tableau du Rosaire fut restauré avec grand soin par le peintre, M. Galella, qui reproduisait les monuments de Pompeï, et ensuite on plaça l'image vénérable le plus solennellement que l'on put sur l'unique et pauvre autel de la vieille petite paroisse de Saint-Sauveur du Val de Pompeï.

Dès que son image eut pris possession de la Ville de Vénus, Marie ne tarda pas un instant à mettre la main à l'œuvre de restauration du

règne de son Divin Fils, et nous pouvons continuer à chanter avec la Sybille inspirée de Cumes :

Jam nova progenies cælo demittitur alto

Celle nouvelle génération céleste, surnaturelle ce fut *l'Association universelle du Rosaire de Pompeï*, qui se répand en Italie et au-delà d'une manière tout à fait miraculeuse.

La construction d'une église monumentale, à ériger à *Valle de Pompei* étant décidée, les tertiaires de Saint-Dominique, avec le consentement de Mgr l'évêque de Nola et l'autorisation du Très Révérend Père Vicaire Général des Frères-Prêcheurs, assisté de leur directeur, le P. Radente, inaugurèrent, le dimanche 13 février 1876, consacré au culte de sainte Catherine de Ricci, tertiaire dominicaine, cette association pieuse, qui, ayant déjà régénéré Pompéï et une grande partie de la péninsule italienne, paraît destinée à couvrir la face de la terre et à y produire des fruits très abondants de salut.

Dieu et Marie voulaient cette grande œuvre, et d'éclatants et nombreux miracles furent opérés en sa faveur. Une demoiselle *Clorinda Lucarelli*, de Naples, fut instantanément guérie d'une épilepsie le 3 février 1876. Le 13 mars de cette année, M^{me} *Antonia Luparelli*, de Latiano, patrie de M. Bartolo Longo, fut guérie de dangereuses palpitations de cœur et de violentes attaques au cerveau. Le 3 août, M^{me} *Concetta Vastarella*, de Naples, fut sauvée d'une terrible maladie des os. Peu de jours après l'abbé *Antonio Varone*, également de Naples, se vit tout à fait délivré d'un typhus malin, compliqué d'un érysipèle gangréneux. D'autres éclatants miracles furent annoncés et décrits dans les moindres détails et confirmés par plusieurs témoins oculaires et par les certificats de médecins célèbres, ainsi qu'on peut le constater dans la *Storia del Nascente santuario di Pompei*, vol. I, XI^e édition, et dans la revue spéciale mensuelle intitulée : *Il Rosario e la Nuova Pompei*.

On parla aussi beaucoup de plusieurs apparitions de la sainte Vierge, ce qui fit accroître la dévotion des fidèles, le nombre des associés, les dons de toutes sortes ainsi que les pèlerinages devenus très nombreux. M^{me} Muti, de Naples, très souffrante de plusieurs maladies, avait été

abandonnée par les premiers médecins de cette ville, quand, le 8 juin 1876, devenue zélatrice de l'œuvre de Notre-Dame de Pompeï, elle vit la sainte Vierge telle qu'elle était représentée dans le tableau miraculeux, et se trouva complètement guérie. M^{lle} Martini, issue d'une des plus nobles et riches familles d'Oria, province de Lecce, très pieuse demoiselle dirigée par M. Dal Bono, supérieur des Lazaristes d'Oria, vivait depuis longtemps retirée à sa maison de campagne, pour se guérir de pénibles attaques de cœur, qui la rendaient parfois semblable à un cadavre. La famille de cette demoiselle, ayant fait faire une neuvaine de prières pour elle à Pompeï, la nuit du dernier jour, la malade se trouvait beaucoup plus mal. Mais voilà que vers l'aurore, la Vierge qui a été figurée par l'aube primatiale, répandant ses faveurs avant d'apparaître à cette demoiselle, remplit sa chambre d'une céleste splendeur et ensuite se montra au côté droit du lit de la malade qui la vit couronnée de feuilles vertes mêlées de roses blanches, les cheveux librement ondoyants autour du cou, les yeux noirs, le visage blanc rosé et les mains jointes sur la poitrine ; un rosaire de graines d'or de quinze dizaines pendait de sa main droite. La Vierge adressa la parole à la malade, en lui disant : « Marianina, veux-tu vivre ou bien veux-tu mourir ? — Comme vous voudrez, fit Marianina. Et la dame : « Je suis la Vierge du Rosaire de Pompeï. Si tu veux guérir tu dois te rendre à ma nouvelle église de cette ville. Avant d'y entrer, il faut que tu ôtes tes chaussures, et, quatre pas avant d'arriver à mon autel, tu t'approcheras de moi à genoux. » — « Mais comment le pourrai-je, répartit Marianina ; j'irai plutôt à l'église de saint Dominique à Oria. » Non, non, reprit Marie, tu iras me visiter à Pompeï, car, au bout de douze jours, tous tes maux disparaîtront tout à fait. » La promesse de la Vierge très miséricordieuse ne pouvait ne pas s'accomplir au pied de la lettre, et M^{lle} Martini, entièrement guérie, alla se prosterner les larmes aux yeux, au pied de l'autel de Pompeï, pour remercier sa céleste bienfaitrice.

Notre but n'étant pas celui d'écrire l'histoire même très résumée du nouveau sanctuaire qui nous occupe, je me borne à relater ces seuls faits, bien entendu avec toutes les réserves voulues par les lois très prudentes de l'Église qui régissent cette matière si importante. Constatons seulement que ces guérisons miraculeuses en grand nombre et sur plusieurs points d'Italie,

ces apparitions assez fréquentes et acceptées comme authentiques, ont rendu si célèbre notre sanctuaire dans la péninsule, qu'il n'y a presque, je ne dirai pas de villes, mais même de villages italiens où Notre-Dame de Pompeï soit inconnue et où elle n'ait pas des associés fervents et généreux.

L'association de Notre-Dame de Pompeï était destinée à devenir universelle. Ayant franchi les limites de l'Italie, elle s'étend jusqu'à la Dalmatie, à l'île de Malte, à la Suisse, à l'Autriche, où, à l'heure qu'il est, elle compte plusieurs milliers d'associés. De leur côté, la France (1), l'Espagne, la Belgique, ont elles aussi favorablement accueilli la généreuse idée d'ériger un temple monumental à Marie-Immaculée auprès de l'impure ville de Pompeï, et de fonder un nouveau Pompeï, foncièrement catholique, sous le patronage de la Vierge du Rosaire et par l'action du Christ-Hostie. L'Orient-lui-même n'est pas resté insensible à ce mouvement, que les deux Amériques se sentent aussi attirées à seconder.

Outre les approbations très flatteuses de Mgr l'évêque de Nole (2) et les encouragements de tant d'autres prélats italiens, que l'on peut lire dans les livraisons du *Rosario e la Nuova Pompei*, le saint Père Léon XIII lui-même qui, par ses encycliques du 1^{er} septembre 1884, *Supremi apostolatus*, celle du 30 août 1884, *Superiore anno* (3), a comme restauré la dévotion du Rosaire de Marie, n'est pas resté indifférent à l'élan général en faveur de ce nouveau sanctuaire. Dès le 3 février 1884, par sa bénédiction donnée à M. Bartholo Longo et à son œuvre, il montrait combien cette dévotion lui était à cœur, et le 6 février de la même année, le cardinal Parochi, vicaire de sa Sainteté, écrivit une lettre très élogieuse au même pieux laïque dont il louait le zèle extraordinaire.

(1) A la vérité ce nouveau sanctuaire n'était pas encore fort connu en France. J'eus le bonheur d'être peut-être le premier à le signaler dans un sermon par moi prêché, il y a deux ans (le 26 juillet 1886) dans la basilique de Notre-Dame de Lourdes, et tous mes nombreux auditeurs en furent pieusement étonnés. Pendant le mois de mai dernier, en revenant de ce sanctuaire, je rencontrai un abbé de Lyon, qui venait de voir les ruines de Pompeï, sans avoir fait une visite au sanctuaire qu'il ne connaissait point. L'ayant engagé à s'y rendre, il se montra très indifférent à mon invitation. Alors je pris la liberté de lui dire : « M. l'abbé, vous regretterez vivement un jour d'avoir été à Pompeï sans avoir vu et vénéré son sanctuaire qui va devenir très célèbre dans le monde. » A ces mots l'abbé ne fit que sourire, bien que modestement.

(2) Voir surtout la *Lettre pastorale* du 24 septembre 1883 et celle du 19 avril 1884.

(3) A ces deux encycliques il faut ajouter l'important *Decretum urbis et orbis* du cardinal Bartolini, préfet de la sacrée Congrégation des Rites, du 20 août 1883.

Mais si les adhésions ont été innombrables ; si les associés au *Rosaire de Pompeï* se multiplient tous les jours ; si des fidèles de toutes les nations catholiques viennent se prosterner devant la Vierge de Pompeï, si les offrandes viennent de toutes parts, il est bon de savoir ce que l'on y a fait de sérieux. Or, hâtons-nous de le dire, les résultats ont de beaucoup dépassé les espérances.

D'abord, comme tout chrétien doit le savoir et le reconnaître, le centre et le premier principe de tout progrès religieux, moral et même civil, étant Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Voie, Vérité et Vie*, Hostie sans cesse intercédant pour nous, il s'agissait avant tout d'élever dans cette vallée, destinée à devenir un foyer de restauration chrétienne, un temple assez vaste et somptueux pour y recevoir et garder convenablement le *Roi de la Gloire* et le culte de son *Immaculée-Mère*. Grande était la foi des membres de la commission : ils prévoyaient que les aigles mystiques s'assembleraient en grand nombre autour du corps de Jésus-Christ y demeurant à l'ombre de sa divine Mère, et voilà que ce temple, dont le projet, au commencement, semblait une témérité, paraît, en moins de dix ans, déjà trop petit pour les multitudes de fidèles qui y affluent.

L'église, de forme rectangulaire, a une seule nef accompagnée de huit chapelles latérales, quatre par côtés, et coupée en croix latine avec un long chevet terminé par une abside en demi-lune. Elle est de style greco-romain, avec voûte à plein cintre, tandis que le milieu du transept est surmonté par un dôme majestueux. Le plan a été tracé par l'architecte, M. Antonio Cua, et occupe une aire de 450 mètres carrés, outre la belle sacristie et d'autres dépendances. La première pierre fut solennellement posée le 8 mai 1886, et, à l'heure qu'il est, il ne reste qu'à décorer la nef et les chapelles au-dessous du transept jusqu'à la porte principale. Le dessin, soit du temple lui-même, soit de la façade, aurait pu être plus riche, plus hardi, plus original, mais les décorations à l'intérieur sont dignes des grandes basiliques de Rome. Les fresques et les dorures de la voûte de la sacristie, ainsi que celles de la coupole et de toute l'abside, conçues par l'architecte, M. Giovanni Rispoli, et faites par le peintre-doreur, M. le chevalier Vincenzo Paliotti, sont d'un imposant effet. Le maître-autel avec le Trône de la Vierge qui le surmonte, d'architecture romaine, est vraiment monumental, d'un travail achevé et

d'une richesse remarquable en marbres, en bronzes dorés et même en pierres précieuses.

En nous arrêtant seulement à sa décoration symbolique, nous notons que : 1° le majestueux tabernacle est tout couvert de pierreries, avec sa porte en or massif ornée d'amétistes et de brillants, afin de symboliser par là le Trésor qu'il contient(1); 2° le devant de la table d'autel est orné de six très belles roses en bronze doré, emblèmes de Marie; 3° le premier gradin supérieur de l'autel soutient cinq anges debout soutenant chacun un cœur où l'on mettra les noms des donateurs du *Trône de la Vierge*; 4° au-dessus de chaque cœur brûle continuellement une lampe, symbole de la foi et de l'amour des donateurs, ce qui fait que ces cœurs paraissent réellement enflammés; 5° le tableau de la *Madone du Rosaire de Pompeï*, placé dans une superbe corniche, et soutenu par un ange, est entouré des quinze mystères du Rosaire, très artistement travaillés; 6° dans la frise de la corniche sept magnifiques étoiles d'or, et sur le milieu du fronton un édicule émergeant avec un superbe monogramme de Marie environné de têtes ailées, surmonté d'une croix rayonnante placée sur le globe du monde. Cet autel et ce trône vraiment somptueux, dont le prix dépasse cent mille francs, a été inventé et dessiné par l'architecte, M. Rispoli, et exécuté par un habile marbrier de Naples. D'après les comptes présentés par la commission, on a dépensé jusqu'à présent pour l'église à peu près sept cent mille francs, et on se repent déjà de ne pas lui avoir donné des proportions plus vastes et plus grandioses.

Mais si la construction d'un temple aussi monumental qu'on le suppose est bien de fait un nouveau palais qu'on bâtit à la gloire du Christ-Hostie, en réalité ce n'est pas suffisant pour assurer son Empire dans une contrée.

M. Bartolo Longo a parfaitement compris, dès le principe, que l'Eglise, le Sanctuaire, le Tabernacle, doivent être le centre et le foyer de la charité, de la bienfaisance, de la civilisation chrétiennes. Dès 1884, il effectua en partie la réalisation de cette idée.

En visitant la campagne environnante, il rencontra une pauvre femme

(1) En effet la pyxide (*pyxis*), chez les romains, était la boîte des bijoux et d'autres petits objets précieux.

agée de 80 ans et un malheureux paysan, aussi très âgé, qui, ne pouvant plus travailler, étaient tombés dans la plus grande misère et étaient privés de tout secours. Personne ne songeait à ces deux vieillards et il semblait que les habitants de la vallée ignorassent à leur égard la loi de la charité chrétienne qui nous oblige envers le prochain. M. Longo tâcha de les consoler, de leur envoyer et de leur apporter aussi des secours spirituels et corporels, et ensuite il conçut l'idée de fonder à côté du sanctuaire un hospice pour les vieillards pauvres et infirmes. Cette œuvre de miséricorde a déjà reçu un commencement de réalisation, et bientôt, elle sera l'une des merveilles de Notre-Dame de Pompeï, car une voix puissante et efficace s'élève continuellement du tabernacle du Christ-Hostie qui crie sans cesse : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes accablés du poids *des années*, et je vous soulagerai. ».

Mais Jésus-Christ n'avait-il pas demandé jadis avec instance qu'on lui amenât surtout les enfants, auxquels particulièrement appartient le royaume des cieux, soit à cause de leur innocence, soit aussi à cause de leur aptitude à être façonnés de manière à devenir, sous une main paternelle et habile, des vases d'honneur et de sanctification et les instruments d'une solide régénération ? C'est pourquoi M. Longo et M^{me} De Fusco-Longo, en raison de la profonde ignorance religieuse et morale des jeunes gens des alentours, songèrent d'abord à les assembler dans l'église de la paroisse, pour leur enseigner et faire enseigner le catéchisme tous les jours de fêtes chômées, et pour leur donner des leçons théoriques et pratiques de morale chrétienne. Afin de les attirer plus facilement par l'appât des récompenses, dès les deux premières années, on leur distribuait trente-six habits complets, on tirait au sort cinq primes de 30 francs chacune en faveur des filles les plus assidues et les plus modestes parmi les plus pauvres de la contrée. De la sorte, les enfants, au lieu de demeurer oisifs et exposés à l'extrême corruption, fréquentèrent le catéchisme et atteignirent le chiffre de 200. On les exerçait aussi à la musique religieuse, au chant solennel du Rosaire et même à quelques travaux manuels.

Actuellement il y a deux asiles d'enfants dans d'excellents locaux très vastes, bien aérés, fort sains et commodes, l'un pour les garçons au nombre

de 80, et l'autre pour les filles au nombre de 60, dirigés par des maîtresses laïques, mais d'une grande capacité et d'une piété modèle. Il va sans dire que l'asile est gratuit et qu'il y a des dons destinés à ce but spécial. Pourquoi M. Longo a-t-il donné la préférence aux maîtresses laïques plutôt qu'aux religieuses? Je ne saurais en donner la raison précise; toutefois le promoteur doit avoir eu ses motifs pour prendre une telle détermination.

Selon la juste remarque de M. Longo, l'institution du catéchisme ne suffit pas à l'avenir des enfants. Pour en faire de laborieux paysans et de bons ouvriers, à l'instruction religieuse il faut ajouter le travail et l'amour du travail. En le développant sous l'influence de la morale catholique, et dans les ateliers et aux champs, l'enfant deviendra un jour un chrétien exemplaire et un honnête citoyen. « Voilà pourquoi, continuait M. Longo, confiant dans la Providence Divine et dans la charité des personnes pieuses, outre l'asile des enfants, nous nous proposons d'avoir un orphelinat pour les deux sexes et deux ouvroirs pour les enfants de Pompeï, nommément pour ceux qui sont orphelins. Avec l'aide de Dieu nous installerons aussi une typographie qui commencera par publier le journal du sanctuaire, c'est-à-dire « *Il Rosario e la Nuova Pompeï* » dans le double but de répandre les prodiges du Rosaire et de procurer du travail à nos enfants... »

Voilà ce que M. Longo disait, le 7 mars 1883, dès la première livraison de cette pieuse et intéressante Revue et, Dieu merci, en deux ans seulement, l'asile, nous l'avons dit, est fondé et très prospère; l'orphelinat est presque bâti et contient plusieurs enfants, sous la direction provisoire de M^{me} de Fusco, Longo, mais qui, suivant le désir de M. Longo, sera probablement dirigé par les *filles de la Charité de saint Vincent de Paul*; les ouvroirs fonctionnent à merveille, la typographie avec trois machines est un fait accompli. Là s'imprime plusieurs publications pieuses sorties surtout de la plume féconde, élégante et pleine d'onction de M. Bartolo Longo. « *Il Rosario e la Nuova Pompeï* » est tiré à plus de quinze mille exemplaires qui se distribuent par toutes les provinces d'Italie et par le monde entier.

Les nouvelles constructions qui ont surgi en si peu de temps autour de l'église de Pompeï, ne pouvaient qu'enhardir M. Longo, qui avait déjà obtenu pour *Val de Pompeï* un bureau de poste et de télégraphe et une gare spéciale. Le plus grandiose de ses projets était, on le sait, celui de faire

en sorte qu'une ville essentiellement chrétienne, intitulée *la Nuova Pompeï*, se dressât tout près de l'ancienne si sensuelle, si adonnée à toutes sortes de superstitions, et cette ville devait naître du Christ-Hostie et sous la protection de Notre-Dame du Rosaire. Or, l'inauguration de cette ville modèle, de ce nouveau royaume du Christ, vient d'être faite au mois de mai dernier (1887), avec des fêtes extraordinaires et en présence de centaines de milliers de pèlerins de toutes les classes, accourus de toutes les contrées d'Italie et d'ailleurs. Les compagnies des chemins de fer italiens ayant accordé une grande réduction de prix, rien n'a arrêté l'élan des fidèles en cette circonstance. Le Saint Père lui-même voulut s'y faire représenter par Son Éminence le cardinal Monaco La Valletta, de nos provinces méridionales.

Voici la description résumée de cette magnifique cérémonie, d'après le programme arrêté par la Commission et envoyé à tous les abonnés de la Revue comme à tous les collecteurs et à toutes les collectrices.

1^{er} MAI, DIMANCHE. — INAUGURATION DE LA VILLE NOUVELLE. —
1^o *Place de la Gare* de forme rectangulaire pouvant contenir un nombre assez grand de voitures et 2000 personnes, 2^o *Colonne milliaire* de style pompeïen pour indiquer la *Via Sacra* chrétienne conduisant à l'église de Pompeï, de 400 mètres de longueur et 18 mètres de largeur ; 3^o *Grande Place du nouveau Pompeï*, entre l'amphithéâtre de l'ancien Pompeï et le sanctuaire, au centre de la nouvelle ville ; 4^o *La première maison ouvrière* sur le type des maisons ouvrières de Berlin, bâtie sur les ruines d'une maison ouvrière de l'ancien Pompeï, et qui était très probablement une *Fullonica* ; 5^o *Une salle* à servir de dispensaire gratuit de médecines et de remèdes, pour la consultation gratuite des médecins et les opérations également gratuites des chirurgiens qui y accourent sans salaire de Naples, de Torre Annunziata et de Castellammare, en montrant ainsi que Jésus-Christ est le Médecin et le bienfaiteur des âmes et des corps tout ensemble, car *il a passé sur la terre en faisant le bien et en guérissant toute sorte d'infirmités* ; 6^o la *Maison des Orphelines de Notre-Dame du Rosaire* qui trouveront dans ce pieux asile et leurs pères et leurs mères, et qui deviendront bientôt très nombreuses ; 7^o *Exposition des travaux des jeunes filles de l'Ouvroir* remplissant une grande partie de la salle, où j'ai remarqué des objets très dignes d'attention.

Dans cette même salle on avait exposé aussi les nombreux et très riches objets appartenant au culte, envoyés comme dons d'Italie et d'ailleurs. Il y avait surtout 1° une magnifique chasuble en drap d'argent brodé en or, don du Saint Père ; 2° une étole brodée en or envoyée par les sœurs de Saint-Joseph de Rome ; 3° un étendard de la corporation des porte-faix de la douane de Naples ; 4° un ostensor gothique en vermeil envoyé par une dame de Bruxelles restée inconnue, et décoré de nombreux symboles.

7 MAI. — 1° CONSÉCRATION DU MAITRE AUTEL par Son Éminence le cardinal Monaco La Valletta, Grand Pénitencier, assisté par Mgr Formisano, évêque de Nole, par Mgr Bressi, évêque de Bovino, et par d'autres prélats.

8 MAI. — FÊTE POPULAIRE à la *Grande Place*, où eurent lieu deux processions solennelles avec un immense concours de fidèles, et où l'on déploya une pompe extraordinaire. Les prêtres y furent très nombreux et les sociétés catholiques des alentours, leurs drapeaux en tête, y accoururent avec le plus grand empressement. Il y eut aussi plusieurs compagnies musicales et des chœurs de garçons et de filles qui chantèrent un remarquable cantique, composé par M. le marquis Filiasi sur les paroles de M. l'archiprêtre de Bonis ; 2° *Entrée triomphale de l'image miraculeuse de Notre-Dame du Rosaire dans l'Eglise*, au son des concerts et au chant des hymnes et cantiques en l'honneur de Marie ; 3° *Couronnement de l'image prodigieuse* que l'on vit avec un véritable enthousiasme ornée de sa couronne d'or très riche de brillants et d'autres pierres précieuses, gratuitement travaillée par un orfèvre de Naples.

4° — *Bénédictio papale* donnée par le cardinal Monaco La Valletta expressément délégué par le Saint-Père, avec indulgence plénière ; 5° *Un superbe feu d'artifice représentant la terrible éruption du Vésuve, l'an 79 de notre ère* ; 6° *Une solennelle bénédiction donnée dans la grande place de Pompeï* à tous les représentants des villes italiennes et étrangères, à tous les pèlerins présents, comme à tous ceux qui y ont assisté en esprit.

Voilà, en abrégé, l'exposé des fêtes qu'on vient de célébrer à ce *Val de Pompeï* et qui n'ont pas été seulement une démonstration religieuse de plusieurs dizaines de milliers de pèlerins. Les communions ont été très nombreuses, et dans le registre des Messes j'en ai trouvé, de signées, un jour 135 et un

autre jour jusqu'à 150, outre celles qui ne furent point enregistrées. Ici comme ailleurs la Sainte Vierge ne fait donc que confirmer toujours davantage le règne son Fils, *roi des siècles immortels à qui l'on doit à jamais honneur et gloire.*

III

LA FUTURE CITÉ DE L'HOSTIE ET DE MARIE, ET SON RÔLE DANS L'AVENIR.

Certes le nouveau Pompeï, tel qu'il est aujourd'hui, est bien loin de mériter le nom de ville ; mais, quelle différence entre l'ancien désert et l'asile délicieux qui vient de s'y installer comme par enchantement. Là où il n'y avait que quelques centaines de pauvres paysans ignorants et à demi-sauvages, presque point d'églises ni de civilisation chrétienne, on voit à présent un temple magnifique, des écoles très fréquentées, des établissements d'éducation catholique, des œuvres de bienfaisance de toute espèce, et la parole de Dieu s'y fait souvent entendre par de dignes prêtres et religieux. Et si je ne craignais de mériter le reproche de trop mêler le *sacra profanis*, je dirais que la prophétie de la Sybille de Cumès est en voie de s'accomplir pleinement, et que déjà on peut s'écrier avec le prophète : *Vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova.*

Cet admirable changement est bien l'œuvre de Marie et du Christ-Hostie, qui montrent ainsi leur divine puissance et leur action bienfaisante et nous font clairement voir que ce sont eux qui l'ont voulu : *Hæc mutatio dexteræ excelsi.*

Au point de vue spirituel et moral, le succès du Nouveau Pompeï est assuré. Ce sanctuaire est tous les jours plus connu et aimé : la revue « *Il Rosario e la Nuova Pompeï* » augmente tous les mois son tirage, et ayant franchi les Alpes et la Méditerranée, elle pénètre dans les pays les plus lointains : l'association du Rosaire de Pompeï justifie déjà son épithète d'*universelle* et, dans quelques années, elle aura étendu son influence bienfaisante sur toutes les plages de la terre : l'obole mensuelle des associés est toujours en progrès et les dons particuliers se multiplient d'une manière providentielle.

Qui peut dire le rôle que Dieu a destiné à cette association ? Ce n'est pas seulement la générosité des chrétiens qu'elle excite ; ce n'est pas unique-

ment non plus la récitation pieuse de la sublime et tendre prière du rosaire qu'elle favorise et propage au milieu des peuples et parmi les fidèles ; mais c'est la foi qu'elle ranime, c'est la piété qu'elle ravive comme par miracle partout où elle est installée, c'est même la régénération morale qui se manifeste d'une manière très sensible, comme conséquence de la piété. La fréquence des sacrements, surtout pendant les quinze semaines qui précèdent le fête de Notre-Dame du Rosaire, est devenue presque générale en Italie. Les fruits d'une telle dévotion seront abondants.

Un souffle glacial d'anticatholicisme, d'indifférence religieuse, d'athéisme avait depuis 1860, passé sur notre péninsule foncièrement religieuse : l'éducation était devenue presque exclusivement rationaliste et antichrétienne ; le clergé était haï par une certaine classe de gens ou regardé avec méfiance ; le culte catholique méprisé et entravé. Mais Dieu ayant choisi l'Italie pour être le siège du Souverain Pontificat et le centre du catholicisme, ne pouvait pas laisser longtemps sa nation d'élite sous l'action délétère de l'incrédulité ; et voilà, qu'il se montre, il vient à notre aide. Comme en France, le bon Dieu s'est servi de Marie pour ramener cette noble nation toujours très chrétienne à l'obéissance du Christ-Roi, par les célèbres apparitions de Notre-Dame de la Salette et surtout par celles plus récentes et plus populaires de Notre-Dame de Lourdes ; ainsi veut-il rappeler l'Italie à son divin Fils par les prodiges de Notre-Dame de Pompeï.

J'ai remarqué plusieurs analogies entre ces lieux de prédilection choisis par Dieu et Marie. Bien qu'en général les lieux d'apparitions miraculeuses devenus sanctuaires célèbres de la Vierge soient sur des montagnes, pour en fournir de plus accessibles à la faiblesse des humains, la Vierge a voulu choisir Lourdes et Pompeï qui occupent de délicieuses vallées, l'une au pied des Pyrénées, l'autre au pied du Vésuve ; celle-là aux rives du Gave ; celle-ci aux bords de la Méditerranée ; la première dominée par le volcan le Vésuve, la seconde par les crêtes des Pyrénées. On verra donc bientôt, je crois, que ce que Notre-Dame de Lourdes est pour la France et l'Occident, Notre-Dame de Pompeï le deviendra pour l'Italie et l'Orient (1).

(1) C'est précisément ce que je fis remarquer dans mon humble sermon à Lourdes, dont les *Annales de Lourdes* du 30 août 1885 ont complaisamment rendu compte.

Mais pourquoi ce choix du *Val de Pompeï* de la part de Dieu et de Marie? Ce pourquoi entre dans le libre arbitre du Très-Haut et de sa divine Mère et dans les mystères de la grâce. Toutefois, s'il est permis d'examiner les conseils divins, je dirai comment le choix ne pouvait être mieux fait.

Premier argument : Si le but de Dieu est précisément de faire fonder en plein XIX^e siècle devenu païen, une ville essentiellement catholique, afin de la proposer comme modèle à toutes les nations chrétiennes ; où mieux, la placer qu'à côté d'une ville éminemment païenne comme exhumée et réapparue telle qu'elle était le jour de sa catastrophe? La comparaison est ainsi très facile et le contraste sera très instructif. Tel en effet a été le contraste entre les fêtes chrétiennes célébrées au val de Pompeï le 8 mai 1884 par les serviteurs de Marie et les fêtes absolument païennes, célébrées le même jour dans l'ancienne Pompeï, sous le prétexte de venir à l'aide des victimes du tremblement de terre de Casamicciola, fêtes qui, outre le scandale produit, furent closes avec un déficit considérable.

Second argument : Toute ville foncièrement catholique doit être une ville religieuse par excellence, une ville du Christ-Hostie, de Marie, une ville de pureté chrétienne. Or, l'ancien Pompeï ayant été particulièrement dédié au Dieu Pain, à Bacchus, à Vénus, à Isis, ne fallait-il pas que le véritable *Dieu Pain des anges et des hommes*, que le Dieu devenu *Pain des élus et le vin des Vierges* par le pain et le vin eucharistiques vînt prendre possession complète de cette ville singulière et y établir son empire d'une manière exceptionnelle? ne fallait-il pas, ajoutai-je, dans mon discours à *Lourdes*, que Marie, la véritable Mère de Dieu, la Vierge des Vierges, l'Immaculée, allât planter son trône impérial sur les débris des autels impurs d'Isis et de Vénus, afin d'étendre de là sa puissance et sa bienfaisante protection sur l'Italie et le monde? « O reine du ciel et de la terre, ainsi que s'est sublimement écriée M^{me} De Fusco-Longo, je voudrais bien que ce trône que nous vous avons élevé à Pompeï eût le globe de la terre pour base et s'élevât jusqu'au ciel! (1) »

Troisième argument : Dieu est charité, il est un feu brûlant et Jésus-

(1) *Albo commemorativo per la inaugurazione del Trono*. C'est un beau recueil de charmantes pensées en prose et en vers, en plusieurs langues, envoyées à Pompeï à l'occasion des fêtes de mai, par nous sommairement décrites.

Christ dit de lui-même qu'il est venu précisément allumer un feu immense sur la terre. Or Pompeï est situé sur la plage des célèbres et classiques *champs brûlés* (campi flegrei) qui s'étendent de la région vésuvienne jusqu'à Capoue, Ischia, Vivara, Procida, Cumes, Monte Sant Elmo, les lacs de Fusaro, d'Averne, de Lucrino, d'Agnano, etc. C'est une région pleine de volcans en activité ou éteints, qui de temps à autre se réveillent comme d'un profond sommeil, et produisent de formidables secousses, ainsi qu'il est arrivé il y a quelques années à la malheureuse Casamicciola, dans l'île d'Ischia. Or, qu'est-ce que l'Eucharistie, sinon l'immense fournaise inextinguible de l'amour du Fils de Dieu envers son Père éternel et les hommes, en vue de les faire brûler de l'amour divin et de la charité envers leurs frères? Le Val de Pompeï ne pouvait donc être mieux choisi pour atteindre ce but que Dieu et la sainte Vierge se sont proposé, la régénération spirituelle de l'Italie, le rétablissement du Règne mystique et social du Christ-Hostie et de sa Divine Mère dans la péninsule italienne d'abord et de là, dans toute la terre, il faut l'espérer, ce que nous verrons dans une époque non éloignée. Et, comme l'Eucharistie et le Rosaire ont sauvé les nations chrétiennes au XIII^e siècle, au moyen de saint Dominique, au XVI^e, au moyen de saint Pie V, dominicain, à Lépante; ainsi l'Eucharistie et le Rosaire (1) sauveront le monde et les nations, au XIX^e et surtout au XX^e siècle, avec le zèle des tertiaires de saint Dominique providentiellement établis à Pompeï, et surtout par la vertu du Très Haut qui s'y manifestera toujours davantage.

(1) On croit généralement que la dévotion à l'Eucharistie est la dévotion envers Jésus-Christ et que la dévotion pour le Rosaire est la dévotion exclusivement envers Marie. Or le Rosaire lui-même est la dévotion éminemment destinée à honorer Notre Seigneur, surtout Eucharistique. En effet, de même que l'Hostie résume tout le Sauveur; de même le Rosaire contient toute sa doctrine et sa religion, le sacrifice excepté. Au dernier Congrès eucharistique de Toulouse, le R. P. Raynal, dominicain, a fort bien développé les analogies entre l'Eucharistie et le Rosaire et dit ces paroles remarquables: « La piété chrétienne a dressé comme d'instinct les rapports du Rosaire et de l'Eucharistie. Le Rosaire, a écrit le P. Faber est le *Testament de Marie, comme l'Eucharistie est le Testament de Jésus. L'Eucharistie en effet est le prolongement de la vie de Notre Seigneur, c'est la reproduction de son obscurité laborieuse et pieuse, la continuation de son sacrifice, le gage de la gloire, c'est-à-dire tout ce que représente le Rosaire.* »

Voilà pourquoi le Rosaire entre naturellement dans le *Règne de Jésus-Christ*, bien qu'incidemment et d'une manière transitoire. Mais le Rosaire de Pompeï ayant pour but principal précisément le *Règne du Christ-Hostie*, la *Revue* de ce Règne ne pouvait rester indifférente sur ce qui se passe à ce sujet en Italie.

Nous venons de suivre la description de l'inauguration du *Nouveau Pompeï* ; mais cette ville projetée deviendra-t-elle réellement une ville importante ? En raisonnant d'après les données humaines et naturelles, je crois cela difficile : toutefois, si Dieu le veut, rien ne peut s'y opposer. Du reste, qui aurait jamais pu soupçonner qu'un si beau temple et tant de constructions s'y seraient élevés en moins de dix ans ? De grands seigneurs et de grandes dames, surtout à Naples, regardent comme une grâce spéciale de pouvoir posséder dans cette heureuse contrée un pied à terre et commencent déjà à y bâtir des maisons de campagne et à y établir leurs villas. Une riche société d'entrepreneurs a demandé des concessions pour y construire un quartier ouvrier et industriel ; mais la commission, et M. Bartolo-Longo en tête, a jugé à propos de leur refuser l'autorisation, de peur que cette société de spéculateurs n'y introduisît l'esprit moderne d'indifférence religieuse et de libertinage. Ce serait évidemment tout à fait contraire au but qu'on se propose pour la nouvelle ville du Christ-Hostie et de Marie qui sauront bien faire, au besoin, que les *pierres deviennent des enfants d'Israël*. On laisse donc faire la Providence qui, jusqu'à présent, a opéré tant de prodiges inespérés.

Comme moyen humain on a songé à une société exclusivement formée de catholiques fervents qui se cotiseraient par actions, afin de réunir un capital suffisant, d'abord pour l'achat des terres qui iront tous les jours augmentant de prix, ensuite pour entreprendre les bâtisses nécessaires au fur et à mesure des demandes de la part de ceux qui s'obligeront à accepter sans condition *les statuts* de LA VILLE DU CHRIST-HOSTIE ET DE MARIE DU ROSAIRE. Fasse le Ciel qu'il se rencontre assez de généreux catholiques italiens et étrangers pour effectuer un projet si hardi, mais si salutaire, et que le gouvernement italien ne mette point d'entraves à une entreprise dont les résultats pourraient être aussi importants pour l'ordre civil que pour l'ordre religieux.

Mais pourquoi, dira-t-on, dépenser tant d'argent pour bâtir un temple superbe, une ville, qui pourront un jour ou l'autre être engloutis par les laves du Vésuve en irruption ?

Sans compter la protection que le Christ-Hostie et Marie ne manqueront point de manifester envers leur ville de prédilection, que faisons-nous

tous les jours, qu'amasser des richesses et bâtir des maisons et des villes tout près des volcans, bien plus terribles, du socialisme et de la Commune qui ont bouleversé et vont bouleverser peut-être encore le monde ?

Si le Seigneur ne garde pas la maison et la ville, c'est en vain que les hommes édifient.

Ayons donc confiance en Dieu, et en avant toujours.

VINCENT AMBROSIANI, *Chanoine, Archiprêtre.*

Fin.



MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

Planche LXXVIII^e



LE PACTE DE BRAGA

*D. Aff. Henriquez recevant les Armes du Portugal
(Fresque à la voûte de l'église des Portugais à Rome).*

D'après une aquarelle prise sur place.

SIMILIG. PETIT, PARIS.

MONUMENTS DU RÈGNE

LES HOMMAGES LIGES DE FRANCE A L'HOSTIE

(Explication des planches LXXVII^e, LXXVIII^e et LXXIX^e, aux pages 250, 268 et 274 de la présente livraison).

La planche LXXVII^e, composition de *Le Brun* et réduction d'une précieuse estampe donnée au Musée de Paray par M. le Comte et M^{me} la Comtesse de Montesquiou-Fezensac, — représente : *Clovis au moment où Clotilde l'engage à faire hommage lige de la royauté des Francs à la Croix du Christ; la Religion expliquant au Prince, que, dans LA PRISE DE L'ÉCU DU CHRIST, LES LYS AU DRAPEAU, LE SACRE ET LA DÉFENSE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE constitueront ses devoirs de monarque chrétien.*

La planche LXXVIII^e, d'après une aquarelle prise sur la grande fresque à la voute-maîtresse de l'Eglise cardinalice des Portugais à Rome, — montre *le fondateur du royaume de Portugal au moment où, dans une vision, le Christ lui propose de reconnaître les 5 Plaies pour armes. Les anges lui expliquent la raison pourquoi la sauvegarde des 5 Plaies divines doit figurer au blason et à l'étendard du royaume.*

La planche LXXIX^e, réduction d'une très rare estampe de *Sprinx* donnée au musée par M. et M^{me} Rochota de Beaune, — signale *l'hommage de la Couronne de France à une Hostie, et rappelant les hommages de Louis XII et Louis XIII à l'Hostie de Dijon.*

Ces trois sujets exigent de larges explications qui seront données à une autre occasion.

Nous nous bornerons ici à faire remarquer que les trois sujets doivent figurer : LE PACTE DE TOLBIAC, LE PACTE DE BRAGA et UN TROISIÈME PACTE

DE FAMILLE, qui a dû se jurer *secrètement*, à DIJON, sous LOUIS XIII, pour la réunion définitive de la Bourgogne, de la Franche-Comté, du Charollais, de la Lorraine et de l'Alsace à la France.

Notre intention en publiant ces trois sujets est d'indiquer comment Notre-Seigneur peut établir la puissance d'un Etat, d'une nation, d'une dynastie ou d'une race, soit à l'aide de pactes *publics*, soit à l'aide de pactes *secrets*.

Il est bon qu'on le sache dans les deux cas : Notre-Seigneur *tient* ce qu'il offre, mais il *retire* aussi parfois son gage, dès que le pacte est enfreint.

Par le *Pacte de Tolbiac*, Notre-Seigneur promettait aux chefs des Francs de leur donner des *signes* de puissance, à trois conditions : 1° de fixer *l'Ecu du lys* au drapeau ; 2° d'accepter *le sacre* ; 3° de *défendre l'Eglise*. Clovis ayant fait vœu de remplir ces trois conditions pour lui et ses descendants, la France fut dirigée et arriva à sa plénitude nationale, *par les signes* que l'Eucharistie accorda aux dynasties qui se succédèrent sur le trône, ainsi que nous l'expliquons dans la carte des Miracles de France (1).

Un rejeton de la race de Bourgogne ayant obtenu par mariage le *fief de Braga en Portugal*, Notre-Seigneur offrit à ce prince l'an 1139 d'ériger ce fief en royaume indépendant, aux trois conditions suivantes : 1° de prendre pour blason *les Cinq Plaies* ; 2° de mettre ce blason au *drapeau national* ; 3° d'arborer *le Crucifix* en cas de bataille. Alphonse Henriquez ayant fait vœu de remplir ces trois conditions, le Portugal obtint son indépendance et de plus un empire colonial immense, *qui lui fut ravi dès que les Cinq Plaies furent rayées du pavillon de la nation portugaise*.

Sous Louis XIII se consumma pour la France, l'an 1637, la consécration mémorable du royaume à la sainte-Vierge, dans l'église d'Aubervilliers. Cette consécration entraîna un rapprochement entre le Saint-Siège et la France, action salutaire à laquelle *la Compagnie du Saint-Sacrement* qui coopérait très efficacement à toutes les œuvres de cette époque, — ainsi que le R. P. Beauchet Fileau l'a si bien démontré à nos lecteurs du Règne (2), — n'a pas dû rester étrangère.

(1) Voir l'explication de ces Miracles à la page 239 et suivantes du présent fascicule.

(2) Voir *Règne II*° année 1884, page 24 à 32 et *bis* pages 78 à 87.

Est-ce cette Compagnie qui a fait graver l'estampe de *Sprinx* représentant l'*Hommage de la Couronne de France à l'Hostie du PACTE DE DIJON*? — Nous n'en saurions rien dire, si un hasard tout Providentiel ne nous avait fourni par Mgr Barbier de Montault, un panneau sculpté provenant de la C^{ie}, et reproduit à la planche VII^e, I^e année 1883 du *Règne*, page 96.

Qu'on rapproche l'ostensoir figuré à la planche VII^e, de celui gravé par *Sprinx* à la planche LXXIX^e, et l'on sera frappé de leur totale ressemblance.

Nous en inférons que l'estampe a été gravée par ordre de la *Confrérie du Saint-Sacrement*, et dans le but d'entraîner Louis XIII à conclure le *Pacte secret de Famille*, dont nous voulons parler.

Nous avons vu comment le retour de Venise à ses droites traditions résulta d'un acte semblable de la part de la C^{ie} des *Crucifères de Saint-Marc*.

La *Confrérie du Saint-Sacrement de France*, nous le prétendons du moins jusqu'à preuve du contraire, a pu se servir du burin *Sprinx* pour faire passer au trône une leçon d'histoire : L'ambassadeur de la C^{ie} (ce peut être le comte d'Argenson) a pu en même temps, présenter au Roi une requête demandant que le Conseil de la Couronne prît garde de ne pas s'aliéner les grâces du Tout-Puissant, par un compromis trop manifeste avec les partis hérétiques et jansénistes, avec lesquels on était en train de traiter.

La *Compagnie* avait à faire valoir à peu près ceci :

1^o Que la remise du duché de Bourgogne, l'an 1479, était une grâce devant se rapporter aux bénignes influences exercées par l'*HOSTIE DE MIRACLES DE DIJON*, donnée par le Pape Eugène IV, l'an 1433 à Philippe-le-Bon ;

2^o Qu'à cette précieuse relique Philippe-le-Bon, ses successeurs, comme le peuple de Dijon *avaient constamment rapporté le succès de leurs entreprises* ;

3^o Que dans la *sainte Chapelle*, érigée en l'honneur de cette Hostie et attenante au palais ducal, se réunissaient les Chapitres de la *TOISON D'OR*, dont les résolutions pouvaient valoir des armées pour ou contre le Roi ;

4^o Que *Louis XII*, à la suite d'une guérison qu'il attribuait à sa dévotion envers cette *HOSTIE*, avait, l'an 1505, envoyé deux hérauts d'armes *offrir la Couronne de son sacre à cette Hostie*, comme le constatait son Edit de Blois du 21 avril 1505 ;

5° Que telle était la reconnaissance du susdit roi, qu'un mois plus tard, il envoyait deux autres hérauts d'armes demander *au nom du monarque* son admission au nombre des confrères du *Corps de Dieu de Dijon* ;

6° Que l'an 1510, le même Louis XII passa quatre jours à Dijon pendant lesquels il honora d'une manière *toute spéciale* la Sainte Hostie, *toujours invoquée dans les circonstances critiques* et tenue pour être *le véritable palladium de la cité dijonnaise* (1).

Suivait le tableau des dangers que courait la France par l'irruption des troupes germaniques et protestantes en Alsace, Lorraine, Franche-Comté, et jusqu'en Bourgogne.

La requête verbale de la Compagnie concluait sans doute en priant Sa Majesté le Roi Louis XIII de se rendre en personne à Dijon, d'y faire hommage *secret* de la Couronne française à l'Hostie de Dijon, y faisant faire aussi le même hommage *secret* pour les duchés et les comtés en danger : de Bourgogne, Lorraine, Alsace, Charollais et Franche-Comté.

Cette requête entendue, le roi Louis XIII fit, l'an 1629, son entrée solennelle à Dijon, accompagné du cardinal de Richelieu. Louis XIII confirma les privilèges de la sainte Chapelle et les chanoines se souvinrent longtemps de l'humilité du monarque qui, refusant le carreau « *se traîna sur les genoux vers l'autel pour adorer l'Hostie miraculeuse.* »

L'hommage rendu, en vertu du *pacte secret de DIJON*, dont il est question dans l'image dont nous attribuons la paternité à l'illustre *Compagnie du Saint-Sacrement*, fut ratifié de fait en ce que, vers 1631, le gouvernement du duché de Bourgogne entra pour n'en plus sortir, qu'un instant, dans la famille des Condés.

L'histoire associe la Bourgogne aux grandeurs de cette famille. Cette gloire nationale et bourguignonne, *la Sainte Chapelle* (2), rasée par la Révolution, en eut les prémices. Les drapeaux de Rocroy furent suspendus à ses voûtes.

(1) Les principaux considérants par rapport à la C^{ie} sont de nous, mais extraits de : *l'Essai historique sur la Sainte Chapelle de Dijon*, par M. Jules d'Arraumont, publié dans *les Mémoires de la Commission de la Côte-d'Or*, tome VI, Dijon, 1864, pages 63 et suivantes.

(2) MM. d'Arraumont et Marchand, viennent de publier : *l'Inventaire du Trésor de la Sainte Chapelle*. Dijon, 1887.

En 1650 Louis XIV, se rendant à Besançon, fit ses Pâques à la sainte Chapelle de Dijon : quelque temps après, la Franche-Comté, le Charollais, la Lorraine et l'Alsace étaient acquis à la France. Jusque là ces quatre fiefs quoique relevant de la couronne française restaient sous la dépendance *suzeraine* de l'Empire Germanique.

C'est LE PACTE SECRET DE DIJON, auquel notre image fait allusion, qui a rompu le lien de suzeraineté de ces fiefs, et qui a fixé ces quatre grandes perles au diadème de Louis XIV.

Ce que nous affirmons là pourrait sembler *étrange* : 1° Si le fait était *séparé* de la naissance de Louis XIV, due à l'intervention de Marguerite de Beaune auprès du Saint-Sacrement ; 2° si ce fait était *isolé*, et sans l'exemple du rattachement pareil des fiefs du Poitou et d'Aquitaine à la Couronne, par l'intervention de saint Bernard auprès de l'Hostie qui convertit à Poitiers Guillaume d'Aquitaine, l'an 1110 (1).

Si, 3°, ce fait était *éloigné* de l'hommage de la couronne impériale du sacre de Maximilien I^{er} de Hollande-Nassau, l'an 1486, à l'Hostie d'Amsterdam, dont nous indiquerons, avec la grâce de Dieu, les graves conséquences dans la prochaine livraison.

Et enfin, 4°, si *la défense héroïque* de Saint-Jean-de-Losne, en 1636, ne tranchait pas superbement cette question, en faveur de l'intervention de Notre-Seigneur (2).

A. de S.

(1) Voir l'explication de cet événement, à la page 296 du présent fascicule.

(2) Consulter l'ouvrage de l'abbé *Jules Thomas*. Dijon, 1886, en vente chez l'auteur, curé-doyen de Saint-Jean-de Losne.



HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

LES MIRACLES SOCIAUX DU CHRIST-HOSTIE EN FRANCE

(Explication de la planche LXXX°, à la page 298 du présent fascicule).

La France joue dans les destinées du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ un rôle si grand, l'importance de la mission du peuple français à cet égard est si prédominante, que ce n'est pas chose aisée que d'indiquer brièvement les Gestes du Christ-Hostie pour les Francs ; — ne fut-ce même qu'en ne considérant ces Gestes qu'au seul point de vue des miracles de l'Hostie, opérés à foison sur ce territoire.

Tandis que les autres nations chrétiennes (sauf l'Italie) ont des siècles nombreux où l'action des miracles eucharistiques ne se produit point et n'agit qu'à des époques de *crises continentales*, la France se distingue en tous temps par la visite incessante des prodiges de son *Divin Chef*.

C'est que la France reçut le diadème du Christ pour livrer les batailles de la cité de Dieu contre la cité antichrétienne : Le baptême de la nation française fut un torrent de sang versé pour son *Credo de Tolbiac*. A partir de ce moment, Dieu l'aima par-dessus toute autre nation ; parce que le sang versé de cette façon altière mérite l'*amour* par excellence. C'est aussi que le premier mouvement des Rois-Chevelus vers l'Hostie fut un hommage de combat à outrance, de guerre à mort, pour l'établissement du règne social de l'Agneau, en tant que Dominateur des Nations. Du premier coup, la dynastie franque « *libre de toute hérésie* », reconnaissant le Seigneur dans l'Hostie pour « son *Fondateur* », lui demanda de « *diriger dans les voies de la piété les règnes de leurs descendants, de garder leur Royaume, de remplir leur gouvernement de la lumière de sa grâce, de protéger leurs armées, de leur accorder des SIGNES* »

attestant sa puissance (1). En retour de quoi, le peuple agitant l'épée en témoignage, élevait à la hauteur d'un serment-lige ce cri de combat qu'ont entendu depuis, non sans frémir, tous les continents et toutes les plages : *Vivat Christus, REX, qui diligit Francos !*

Lorsqu'on prononce ce cri avec véhémence, en appuyant la langue sur *Rex*, on a exactement l'image du tournoiement de la francisque tombant au mot *rex* sur le *vertex* de l'ennemi. Le coup de France portait sur *Rex*. Le cri avait été fait pour enlever brusquement la framée à deux mains du côté gauche, la porter à droite, puis, par un demi cercle vertical, la faire tomber au mot *rex*, comme une massue. Les épées primitives étant d'un poids énorme, l'on en scandait la manœuvre comme le font les marins pour le cabestan.

Ce serment et le cri de France pour le *Christ-Roi*, le peuple français ne les a jamais oubliés ; il a fallu au démon déployer des siècles de ruse pour arracher ce serment et ce cri de ses entrailles. Charlemagne raccourcit le cri de guerre à ces deux mots : « *Christus, Regnat !* » L'empereur donnant le premier le cri au front des troupes lancées au combat : au cri de *Christus* les glaives des paladins se dégânaient, se brandissant en moulinet, ce qui était signe de courir ventre à terre. Au mot *Regnat* les troupes enfonçaient les carrés ennemis d'un coup d'estoc et de taille. Sous les croisades, comme les arabes s'étaient bardés de pied en cap pour éviter le coup de latte à deux tranchants, l'un pour le sinciput et l'autre pour la colonne vertébrale, les chevaliers chrétiens allongèrent le cri pour le commandement de l'assaut, à ces quatre éléments : *Christus, Regnat, Vincit, Imperat !* — Au mot *Christus*, les chevaliers brandissaient la lance ; au mot *Regnat*, ils saluaient de la lance inclinée à terre le chef qui avait poussé le cri ; au mot *Vincit*, ils arrêtaient la lance horizontale à l'épaule de la cuirasse ; au mot *Imperat*, ils donnaient le coup de lance dans la masse ennemie.

« *République de Dieu* », ainsi que le remarque un écrivain français « de notre âge (2) fondée par les Evêques comme l'ont constaté les

(1) Conditions littérales du Pacte de Tolbiac.

(2) *Le Bas*, auteur des « *Annales Historiques de France* » parues dans l'*Univers Pittoresque*. Firmin Didot 1843.

« historiens, la France s'est **UNIQUEMENT CONSTITUÉE** pour
 « réaliser sur la terre l'application sociale du catholicisme. C'est
 « là son rôle, sa mission, son but, proclamés depuis mille ans par cette
 « sublime prière de la nationalité française, que répétaient les masses
 « fidèles à genoux sur la dalle de leurs gigantesques basiliques : Dieu
 « tout puissant et éternel, qui avez constitué l'empire des Français
 « pour être l'instrument de votre divine volonté dans l'univers, et
 « pour servir de glaive et de forteresse à votre sainte Eglise, nous
 « vous prions d'éclairer toujours et partout de votre céleste lumière
 « les fils des Français qui vous en supplient, afin qu'ils voient
 « CE QU'IL FAUT ACCOMPLIR POUR RÉALISER VOTRE RÈGNE EN CE
 « MONDE, et que l'ayant vu ils grandissent et se fortifient dans
 « cette œuvre, en y persévérant avec amour et courage par Notre Seigneur
 « Jésus-Christ. »

Le Christ n'a pas non plus fait précisément le sourd, ni au serment de Tolbiac, ni au cri de guerre des Francs, ni à leur prière nationale.

« Supposons, dit un auteur anglais (1), qu'une de nos vastes et nombreuses communes soit assignée à une confraternité religieuse. La terre, partagée en petits lots, et tenus à de baux aisés, comme le sont toujours les terres appartenant au clergé catholique romain, serait bientôt défrichée et peuplée ; bientôt s'élèverait un édifice magnifique : « Des tours, des terrasses et des dômes majestueux se manifesteraient au loin » (Milton). L'Eglise ornée de tableaux, de statues et d'orgues, la bibliothèque enrichie de livres savants ; l'architecture, la peinture, la sculpture, la musique, la littérature : tout annoncerait à la fois la science, les beaux-arts, le goût et la prospérité. C'est de là que l'indigent et l'infirme accourant pour être soulagés, remporteraient avec eux la consolation rafraîchissante et de l'âme et du corps. Des Messes seraient célébrées tous les jours par des prêtres richement vêtus, et dans les jours de fête on y verrait toute la pompe et la splendeur des processions, accompagnées par une multitude de fidèles des deux sexes et de tout âge, dans leur plus décente parure, qui se

(1) Lettres d'un protestant Anglais sous le pseudonyme d'Atticus, cité dans Migne Dictionnaire « des Bienfaits du Christianisme » page 521.

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

Planche LXXIX^e



HOMMAGE DE LA COURONNE DE FRANCE A UNE HOSTIE DE MIRACLES

Rappelant l'hommage de Louis XIII, à l'HOSTIE DE DIJON

RÉDUCTION D'UNE ESTAMPE DU CABINET DE M. ROCHOT, DE BEAUNE,
AU MUSÉE DE PARAY.

SIMILIGR. PETIT, PARIS.

retireraient le soir dans leurs foyers, édifiés par la pieuse et sainte magnificence dont ils auraient été témoins.

« *La commune infertile, ajoute l'auteur protestant, deviendrait en peu d'années le lieu le plus fécond, le plus peuplé, le plus civilisé, et le plus heureux du royaume.* » Quel tableau vraiment précis, réel, et frappant que celui-ci, dès que vous l'appliquez à l'évolution sociale de la France.

Nous allons tâcher de résumer cette évolution. Le mot de *commune* ou *communion* exprimait, il y a sept cents ans, un système de garantie analogue, pour l'époque, à ce qu'aujourd'hui nous comprenons sous le mot de *Constitution* (Le Bas, voir p. 157).

Toutes les diverses *Communes* ou *Communions* ou *Constitutions* infertiles de la France forment comme les cocons successifs d'où est sorti le pays le plus fécond et le plus riche, avec le peuple le plus civilisé de la terre.

En rapprochant les rayons de l'*abeille-reine* qui a bien voulu les féconder quoiqu'infertiles, nous espérons faire passer dans la conviction de nos lecteurs, que l'*abeille-reine*, emblème de la royauté des Mérovinges, n'est que l'emblème de leur *sacre* par l'Eucharistie planant sur leur trône; que l'essaim *des forces chevaleresques* lancées de la ruche du Cœur sacré de Jésus, essaim représenté dans le fourmillement des lys aux *armes* des Carloman, des Capet, des Valois et des Bourbon, et dans l'essor des *aigles* des Napoléonides, que cet essaim se rattache au fourmillement et à l'essor des *prodiges* du Christ-Hostie-Roi, résolu à faire de la France le SOLDAT DE SON RÈGNE.

De sorte que le coq Gaulois aux étendards d'*Afrique*, des d'Orléans, et la tête de Minerve aux drapeaux *asiatiques*, de la République Française *peuvent* même se prendre pour les signes du combat répondant au cri d'alerte du PAON DE FRANCE disant aux princes : « JE RÉGNERAI ! » et aux peuples : « JE VIENDRAI A BOUT DES ENNEMIS DE MON RÈGNE ! » Car ce n'est pas sans raison que ces deux cris ont retenti du SACRÉ-CŒUR à Paray, l'an 1689, le 20 juin : Le cri aux princes est la réponse du Christ à leur *déclaration* du même jour, l'an 1682; le cri aux peuples est à l'adresse du serment du jeu de Paume, même date 1789. Ce n'est pas sans mystère que la

commune de Paray porte un paon d'argent à son blason d'azur : Le paon, l'Oiseau-Sacré des Rois d'Israël : l'argent à cause de l'Eucharistie, sur l'azur du royaume de Marie, de l'Immaculée-Conception régnaute à Lourdes.

I

LA GAULE SOUS LES MÉROVINGIENS

Pour comprendre l'évolution des Constitutions qui se succèdent dans l'Histoire sociale de la France, nous devons d'abord considérer le territoire selon les zones physiques destinées à coopérer aux mouvements successifs du régime français. Selon Strabon, « *La configuration de la Gaule semble à celui qui l'étudie, non l'œuvre du hasard, mais bien celle d'une providence tutélaire qui a tout disposé à souhait.* »

En y regardant de près la France nous apparaît comme une forteresse à triples abords, dont les montagnes forment les polygones ou lignes de circonvallation ; dont les vallées forment les palissades ou retranchements pour le passage ou le défilé des masses en mouvement ; et dont les fleuves forment les fossés ou digues pour l'arrêt et la couverte de ces masses soit qu'elles attaquent, soit qu'elles défendent le centre de la citadelle ou le cœur de la place *posé à Paris.*

Ce n'est pas à cause de *Lutèce* que toutes les routes stratégiques des Gaules aboutissent à l'Île de France.

Mais c'est parce que l'Île de France est le point culminant de la forteresse physique du SOL GAULOIS.

La force qui possède cette position a pour elle toutes les redoutes des polygones, des palissades et des digues que la nature a posées dans les montagnes, les vallées et les fleuves du sol français. Celui qui attaque cette position centrale a *contre lui* tous ces mêmes éléments naturels. Les cols de passage d'une circonvallation à l'autre, sont très importants à noter. Ce sont les clefs par lesquelles on accède d'un bassin à l'autre. C'est par l'attaque du col de passage que le conquérant commence l'agression. Tandis que les portes de France se trouvent à l'extrémité opposée des cols : à l'embouchure des fleuves de la Seine, de la Loire, de la Garonne, du

Rhône, de la Meuse et du Rhin, c'est-à-dire dans les régions du Havre, de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, d'Anvers et d'Amsterdam. Celui qui prend ces portes peut ravir les bassins du territoire français, mais il ne peut les dominer qu'en ayant les cols, et de plus Paris.

Ceci donné, l'Ile de France possède pour la défendre 1° *contre les irruptions du Nord* : les collines de l'Artois, des Ardennes et de l'Argonne; 2° *contre les irruptions du Midi* : la chaîne des Pyrénées, la chaîne des collines du Poitou, du Limousin, et le plateau d'Auvergne; 3° *contre les irruptions de l'Ouest* : les Monts de Bretagne, collines de Normandie, le plateau d'Orléans et celui du Nivernais; 4° *contre les irruptions de l'Est* : les Alpes, le Jura, les Vosges, et en seconde ligne les Cévennes, la Côte-d'Or et le plateau de Langres.

Ce système bien compris, il s'agit de savoir où sont les cols commandant les triples abords de la forteresse des Gaules.

Nous les trouvons en consultant l'histoire. 1° Le premier col, le principal, se trouve entre la Côte-d'Or et le plateau de Langres; aux environs d'Alesia, Sainte-Reine. En prenant Alyse, César conquiert les Gaules. 2° Le deuxième col est entre Metz et Toul. C'est le passage forcé par les alliés contre Napoléon I^{er} et les Allemands contre Napoléon III. 3° Le troisième col est entre Charolles, Cluny et Chagny. C'est pour tenir ces trois cols que l'Alsace-Lorraine, la Franche-Comté, et le Charollais restèrent Grands fiefs du Saint-Empire jusqu'à Louis XIV. 4° En plus, les Ardennes, l'Argonne et les collines d'Artois sont pourvues d'un grand nombre de défilés, du Sud-Ouest au Nord-Est, assez larges pour laisser à découvert la frontière Nord-Est, depuis la mer du Nord jusqu'à la Meuse.

Voilà pourquoi dans la division des Gaules depuis la mort de Théodose, sous les Mérovingiens jusqu'à Charlemagne, le royaume des Francs allait de l'embouchure de la Loire jusqu'à l'embouchure du Rhin, remontant la Loire jusqu'auprès de Nevers, prenant de là jusqu'auprès de Toul, et ne finissant à l'Est qu'aux Alpes Noriques et aux Monts de Bohême.

La seconde section des Gaules formait alors le royaume des Visigoths borné par la Loire, les Cévennes, et englobant toute l'Espagne sauf une petite partie en Galice et Léon.

La troisième section appartenait au royaume des Burgondes, prenant le

bassin du Rhône et la Narbonnaise, jusqu'à la Loire et le triangle de Nevers à Toul jusqu'au Mont-Gothard.

Laissons maintenant dans toute cette forteresse naturelle se mouvoir les peuples qui auront soit à l'attaquer soit à la défendre, pour ou contre la suprématie des Francs.

Et d'abord pourquoi la suprématie sur cette forteresse est-elle échue aux Mérovingiens? Parce qu'ils ont reçu le commandement en chef de toutes les attaques contre le colosse romain; et qu'ils ont dans ces expéditions pris en revers le cœur de la place, l'Île de France où ils se sont établis. Ils ont distribué à leurs lieutenants la bande transversale coupant en deux les Gaules soumises à leur domination, sur l'artère principale de TOURNAI, PARIS, ORLÉANS, TOURS.

Cette artère leur suffisait. Le reste ils l'avaient laissé aux Arborigènes, Goths, Celtes et Gallo-Romains. Pour comprendre l'habileté de cette mesure, il faut considérer que la Gaule flottait encore incertaine entre la domination qui se partageait son territoire, que du v^e au vii^e siècle la majeure partie des Gaules était couverte de forêts encore vierges de la hache des hommes, de landes affreuses, de déserts stériles, de terre où les ronces disputent la place aux épines, d'étangs et de marais malfaisants.

Et qu'enfin les Francs étaient organisés à cette époque comme le sont de nos jours les Cosaques. C'étaient des masses de cavalerie légère sans cesse en mouvement, des colonnes volantes, à cadres fixes, où se versaient les hommes valides de toute la confédération des peuples qu'ils soumettaient. Ils n'avaient pas à cultiver, à bêcher, mais à combattre. Ils ne se souciaient de la terre que comme moyen de se défendre ou d'attaquer. Leurs commandants en chef étaient simplement *les Hetman*, les conducteurs de la cavalerie des peuples Germaniques.

En fixant leur pouvoir sur l'artère centrale des Gaules, les Mérovingiens, avaient à établir la suprématie des Francs, et baser cette suprématie sur le *Droit Divin*. Leur tactique n'était point d'écraser par la ruse ou par la force, mais par le Droit des ASS (*les Dieux Germaniques*), dont ils se regardaient les Porte-Glaive. Apportant ainsi avec eux un nouveau principe de gouvernement bien supérieur au droit de cité des Celtes et des Romains, la race des Mérovées en se convertissant au Christianisme, devint

la tutrice incontestable de tous les princes et de tous les peuples dont la foi n'était pas entachée d'hérésie.

C'est là ce qui permit à cette race, sans qu'elle eût à faire de nombreuses expéditions de soumettre au droit franc les grandes Monarchies des Visigoths, des Allemands et des Burgondes, en frappant les premiers à *Soissons* l'an 486, les seconds à *Tolbiac* et les troisièmes à *Vouillé* l'an 507. Cette imposition du *droit franc*, en préparant l'unité de la Gaule, avait pour but de fixer les mouvements germaniques à l'Est et au Nord, d'arrêter la marche des Lombards et des Sarrasins au Midi.

En s'appuyant sur la Confédération des peuples Galles, Celtes et Romains, avec les Germains domptés et soumis au joug chrétien, la politique des Mérovingiens était d'assurer la domination de l'Occident sur l'Orient. A cet effet, 1° Donner à tous les peuples Gaulois, Celtes, Romains et Germains *l'unité de la Foi*, pour base [de la puissance ; 2° Frapper d'impuissance le *droit césarien* ; 3° Implanter le *droit de la Papauté* comme directrice des peuples. Telle était la tâche de cette dynastie.

Dans cette première phase de la Constitution de la France, toute l'énergie de son régime tourne autour de la lignée des chefs siégeant à Paris, d'où ceux-ci exercent une autorité purement *interventive* pour la sauvegarde du droit divin dans les conflits des peuples qu'ils ont à *garder*, et non à *commander*. Le chef Mérovingien ne s'occupe pas du commandement ni du gouvernement des peuples qui lui ont juré *fidélité*. Homme d'armes, et chef de guerriers, il ne se considère *obligé qu'à soutenir le droit des tribus confédérées qui l'ont pris pour tuteur*, et qu'à maintenir le *droit du Christ comme souverain des Nations*, dont le Seigneur est le CONDUCTEUR, le Pape le *Directeur*, et dont le chef des Francs n'est que le *Sergent*. Voilà ce qui explique pourquoi ces chefs déléguaient le pouvoir civil à *des maires*, auxquels ils laissaient le soin de trancher toutes les questions judiciaires et administratives, regardant ces litiges comme inférieurs à leur dignité.

Il importe de le remarquer, les rois Mérovingiens ne *sauvegardèrent* que les intérêts du Christ, du Pape et de la Chrétienté. Leur autorité ne veut pas *gouverner ni diriger* les peuples qui se rangent sous son glaive.

Au-dessous du Roi, chaque peuple garde son autonomie distincte, son

droit distinct, sa loi nationale, la pleine et entière disposition de sa liberté, à moins que l'un de ces peuples ne veuille enfreindre le contrat qui lie la Confédération des Francs au Seigneur *Le Christ*, à son représentant le *Pape*, ainsi qu'à la *Chrétienté* qui est l'application du régime social que les Francs ont adopté pour leur Constitution.

L'on voit aussitôt quelle force nouvelle se dressait derrière ce système, et de quelle majesté cette force nouvelle couvrait ces dynastes qui firent d'une poignée de barbares les conquérants libérateurs des nations.

C'est que, malgré leurs défauts personnels et inhérents à leur sang tout autant qu'à leur époque, leur race apportait *le nouveau principe de gouvernement* qui ordonna à Pépin de frapper Thierry à *Testry*, qui commanda à Charles Martel de frapper Ragenfroy à *Vincy*, d'arrêter Abderame à *Poitiers*, et qui enjoignit à Pépin le Bref de défaire Astolphe roi des Lombards.

Sans le nouveau principe gouvernemental des Mérovées, *l'Europe n'aurait jamais connu de Carlovingiens, l'Empire chrétien ne se serait pas levé sur le monde et la France ne serait pas devenue la Nation du Génie chevaleresque. Le peuple gardien de la foi n'aurait pas obtenu le prestige qui environne son histoire.*

Le principe du génie chevaleresque, de la garde de la foi, du combat pour le droit libérateur, la France le doit au gouvernement des Mérovées. Elle l'a pris de cette lignée de princes, qui lui ont appris comment l'on gouverne avec et pour Dieu, la majesté du Prince voilée derrière la *Majesté du Christ*; le *Christ régnant voilé derrière le trône garantissant la liberté des nations.*

Les victoires qui assurèrent à l'Europe la franchise de son territoire, qui donnèrent aux peuples d'Occident le droit de respirer à pleins poumons se livrèrent à *Testry*, à *Vincy*, à *Poitiers*, c'est-à-dire aux extrémités de la grande artère dont nous avons parlé qui va de *Tournai par Paris-Orléans sur Tours* : Les Mérovingiens avaient bien saisi l'importance *capitale* de cette position maîtresse.

C'est sous leur sceptre que l'on peut surtout dire que la France s'est faite par les Evêques. En laissant aux Evêques Gaulois la mission de diriger la liberté des peuples, Celtes, Gaulois et Francs se livrèrent à la crose,

et par la crose ces trois peuples entrèrent unis et d'emblée comme frères dans le corps de la nation française.

C'est-à-dire que, sans le principe religieux libérateur des Mérovingiens, l'Épiscopat Gaulois n'aurait pas pu opérer la fusion des trois races destinées à faire la France.

II

LA CONSTITUTION IMPÉRIALE SOUS LES CARLOVINGIENS

Nous avons essayé d'indiquer à grands traits le rôle *providentiel* des Mérovingiens. Toute autre est la mission *supernaturelle* des Carlovingiens.

Le droit divin sous les Mérovinges a fixé la suprématie des Francs pour être le boulevard contre l'attaque des Lombards et des Sarrasins sur Rome.

Ceux-ci arrêtés, les peuples du bassin de la Loire, du Rhône et de la Garonne ont commencé à s'incliner vers l'Île de France, comme vers la maîtresse puissance des Gaules.

L'Idée de la patrie française commence à germer, mais ce n'est qu'une idée flottante sans attache au sol, sans limites déterminées.

Attacher cette idée au sol, l'ancrer au territoire, lui fixer des bornes frontières. Mettre la puissance des Francs à l'abri de toute atteinte, en l'appuyant sur un réseau de forces d'élite, capables de réprimer toute attaque contre le pouvoir central. *Armer* l'unité politique visible, base de la dignité et du prestige du trône : voilà ce semble ce que viennent faire en France les Carlomans.

Ils scindent à cet effet, en deux faisceaux convergeants la France et l'Allemagne, régies de concert et avec entente, pour arriver à implanter le Christianisme en Allemagne, et ils font accomplir cette œuvre de civilisation et de paix, à l'aide des missionnaires Irlandais et Germains, plus que par les armes.

Pour ce qui concerne la France, sur les endroits ravagés par le passage des hordes barbares, de Metz à Saint-Quentin, de Langres à Valence, de Toulouse à Bordeaux, de Bordeaux à Poitiers, de Poitiers à Bourges, de Nevers à Chalon, en un mot sur toutes les contrées où avaient passé les Huns, les Burgondes, les Vandales et les Allains ne laissant derrière

eux que des landes affreuses, les Carlovingiens ont fait marcher la cohorte des moines Gaulois. L'aspect de ces lieux et la nature du sol changent; les déserts se fécondent; voilà que s'abattent ces vastes et vieilles forêts au Nord, au Centre et à l'Ouest qui se transforment en campagnes riantes couvertes d'abondantes moissons. L'assainissement de ces contrées infectes et dangereuses, assure la création de villes populeuses et industrielles. L'abbaye d'Orval et la Chartreuse de Grenoble, les abbayes de Morimond, Saint-Denys, Abbeville, Corbie, Saint-Flour, Saint-Pons, Saint-Claude, Saint-Sernin, Cluny, Vezelay, Saint-Rambert, Luse, Luxeuil, Saint-Dié, Senoms, Marmoutiers et tant d'autres cloîtres, sont le noyau des villes florissantes, des bourgs et des fermes de rapport qui pullulent dans ces contrées. Presque tous les villages du côté de l'Alsace et de la Lorraine doivent leur existence aux moines. Les principales de ces abbayes doivent leur origine aux princes de la 2^{me} dynastie. Leur exemple entraîna les familles nobles à fonder partout de ces cloîtres, d'où surgirent avec abondance les âmes trempées à l'épreuve du sacrifice et du dévouement, en même temps que les esprits rompus au travail de la science, des lettres et des arts.

Le sol enrichi dans sa puissance de production, d'agglomération d'hommes, et d'hommes capables d'action et de sacrifice, devient la *force terrienne* qu'il s'agit de *protéger*.

C'est à la terre que se greffe alors la puissance de l'homme et sa dignité se mesure au degré de *protection* qu'il affère à la *valeur terrienne*. Cette mesure de *protection* a été singulièrement méconnue. On a généralement confondu cette protection qui était *une charge*, avec les abus que plus tard engendrèrent les titres de noblesse lorsqu'ils devinrent une faveur ou un héritage mal employé.

Selon nous, la *protection terrienne* était nécessaire à cette époque pour garantir la valeur territoriale, et c'est pourquoi la *protection de la terre* s'est imposée alors de haut en bas de l'échelle sociale, depuis l'Empereur jusqu'au dernier des paysans. Il n'y avait pas à choisir d'autre moyen que celui-là pour river l'idée de patrie au sol.

De cette nécessité découle l'organisation de l'empire Carlovingien. L'Empereur doit *protection* à la terre d'*Empire*. Le Roi à la terre *royale*, le duc à la terre *ducale*, le comte à la terre *comtale*, etc., etc.

Ces charges protectrices se doivent mutuel appui, garanti par l'hommage lige au Pape qui fait la protection et la justice de tous les tenants de *fief*, de *leude* et d'*alleu*.

Le fief, dérivant du Pacte des Francs, est le domaine ducal relevant du suzerain en chef, l'*Empereur*. L'Empereur cède une partie du domaine impérial à *défendre* à des ducs, qui peuvent en céder des parties à garder en leur nom à des vassaux qui leur jurent foi et hommage.

Le Leude est la terre *comtale* donnée à un compagnon d'armes que le *roi* s'est attaché par ce présent. La masse des Leudes forme l'assemblée des grands vassaux qui doivent suivre le *roi* à la guerre.

L'Alleu est le fonds de terre noble exempté de droits seigneuriaux, autres que le service militaire sous les ordres des tenants de *fief* ou de *leude*

Il est facile de comprendre la force de cohésion que présentait ce système pour la défense de la terre confiée à la garde soit de *l'Empire*, soit du *royaume*, soit du *canton*.

L'attaque dirigée contre un *fief* *mouvait* le *Leude* et *l'Alleu*, c'est-à-dire obligeait l'assemblée des grands vassaux de lever le ban et l'arrière ban des terres *comtales* et *nobles*, pour aller au secours de la terre *ducale*. L'attaque contre *l'Alleu* *mouvait* seulement *l'Alleu*, c'est-à-dire obligeait l'assemblée des Seigneurs du *canton* de se porter au secours de la terre *comtale*. *Le fief* ne se *mouvait* qu'aux ordres de *l'Empereur*, le *Leude* qu'aux ordres du *Roi*, *l'Alleu* qu'aux ordres de l'assemblée des *Leudes*. Cette organisation était toute stratégique et avait en vue de garantir les faibles contre l'attaque des puissants. Par la distribution de ces charges, l'Empereur *gardait* les frontières, le *Roi* le centre, et les *Leudes* les portes de France.

Ainsi l'*Empereur* devait sa sauvegarde seulement pour les terres barrant le passage aux cols d'invasions et aux défilés dont nous avons parlé au 1^{er} Chapitre. Par son *fief* du Luxembourg, l'Empereur avait la garde des défilés de l'Argonne, par le *fief* de Lorraine la garde du col de Metz, par le *fief* de Bourgogne et de Franche-Comté la garde des cols de Langres et de Charolles. Il *gardait* aussi les défilés des Pyrénées, par les *fiefs* de Navarre et de Catalogne.

Le Roi n'avait la garde obligée que de l'Ile de France. Nous avons dit

l'importance de ce poste de combat. Le *Domaine royal*, que l'on prit plus tard comme un domaine appartenant au roi ou à la couronne, n'était que le domaine assigné à la défense du roi.

Les Leudes du Roi de France avaient la garde des postes que nous avons indiqués être à l'embouchure des fleuves de la Seine, de la Loire, de la Garonne, du Rhône, de la Meuse et du Rhin.

C'est ainsi que se formèrent les *Leudes* de Normandie, de Bretagne, d'Aquitaine, de Gascogne, de Toulouse, d'Arles, et de Flandre.

De cette façon, les Carlovingiens, arrivèrent à organiser la défense de la terre franque, en l'abritant derrière la protection du sol *ducal* que l'empire couvrait de son glaive.

Il n'était que temps de procéder à cette organisation. Car les rois de la Mer, les *Wykings* du Danemark croisaient devant la Seine, les pirates saxons devant la Loire et la Garonne, et les corsaires arabes et sarrasins devant le Rhône et l'Adour.

III

LA FRANCE SOUS LES CAPÉTIENS, LES VALOIS ET LES BOURBONS

Il n'entre pas dans notre cadre de suivre pas à pas les démêlés du féodalisme sous ces trois races, du féodalisme qui a faussé le droit-féodal-chrétien et fait d'une charge de protection assermentée les tenants de domaines privilégiés et usurpés par les feudataires.

Nous ne voulons préciser que ce que chacune de ces dynasties a fait selon les plans de la Providence dans la formation du génie français. Après avoir attaché la dignité de l'homme à la *défense* armée du sol assigné à sa protection, il fallait détacher la dignité armée de la défense terrienne, et transporter cette protection du sol à la protection des idées. Une fois la patrie défendue il fallait créer des débouchés aux idées de la nation française. Pour cela, les Capétiens laissèrent enfoncer les portes, où *l'unité régionale* était à faire sous la pression des *Wykings* normands, des pirates saxons et des corsaires arabes. C'est cette triple pression qui donnera l'unité morale à la nation, démembrera la féodalité et l'arrachera à la défense terrienne, pour assurer au pouvoir central l'exercice de la juridiction. Puis, à l'aide des

Normands et des Bourguignons, ils feront asseoir l'influence française en Angleterre, en Pologne, en Portugal et en Italie. Ils favoriseront les Croisades et se mettront à leur tête pour enlever Constantinople aux Grecs et Jérusalem aux Musulmans.

Les Vallois poursuivront la lutte contre le régime féodal, en protégeant les communes et les villes, à l'aide du peuple et de la bourgeoisie en fondant *l'unité provinciale*; en l'appuyant sur le clergé et les moines, ils sauveront la foi contre l'hérésie albigeoise, ils expulseront les Anglo-Saxons du territoire français, conquerront la Bourgogne et la Provence, régèneront l'Italie, ils s'opposeront à la domination démesurée de l'Autriche et de l'Espagne.

Les Bourbons détruiront la féodalité princière, la plus tenace et la plus difficile à désarmer. Cette féodalité des princes du sang qui se proposaient le renversement du royaume qu'elle aurait dû défendre contre l'étranger. Cette féodalité des princes et des grands seigneurs qui voulaient se rendre indépendants sous le prétexte du bien public, les Bourbons l'écrasèrent sous leur talon.

Charles VIII, Louis XII et François I^{er} héritèrent malheureusement d'un pouvoir trop entier pour se garer de l'absolutisme et du réganisme. Mais oublions les faiblesses, et disons que la France en profita pour aller en Italie y prendre les lumières aux sources de la civilisation.

Parvenu au commencement du xv^e siècle, à ce haut degré de puissance, l'unité nationale était presque accomplie. Partout régnaient la régularité dans les institutions, l'ordre et l'esprit de suite dans les actes des agents du gouvernement. L'éducation du peuple avait fait des progrès immenses, lorsque tout fut remis en question par l'explosion de la réforme.

Le mouvement des réformés en France comme partout ailleurs, revêtit le caractère féodal. Le peuple et la royauté, un instant indécis, étouffèrent cette féodalité *pseudo-religieuse*, dont le triomphe eut amené l'anéantissement de l'unité territoriale aussi bien que de l'unité politique.

A partir de cette victoire, la France commence à imprimer son mouvement intellectuel à une grande partie de l'Europe.

« Henri IV ayant conçu dans un excès de prosélytisme le projet d'une *constitution Européenne*, propre à faire régner selon lui une paix per-

pétuelle » : Richelieu adopte ce plan et commet la faute de mettre la France à la tête de l'Europe protestante pour marcher contre l'Europe catholique.

Louis XIV suit cette fausse politique, et obtient grâce au démembrement de l'Espagne, à l'affaiblissement de la Hollande et de l'Autriche, à la perte de la Pologne et à l'écrasement de l'Irlande la prépondérance en Europe.

Faible compensation. La monarchie est sortie de la voie. Le pouvoir absolu que *le peuple* lui a laissé acquérir parce que longtemps la royauté avait été l'unique représentant de la volonté populaire et des lois d'accord avec l'Évangile, la royauté crut que ce pouvoir lui appartenait en entier sans avoir à en rendre compte au tribunal du Christ, Seigneur des Empires, ni à la barre du Pape, Recteur des Nations ; elle se crut une fin tandis qu'elle n'avait été qu'un moyen. Alors elle devint un obstacle au progrès de la France et le sceptre lui fut enlevé.

Le Tiers-Etat s'éleva sur les ruines du trône. Mais le peuple qu'y gagna-t-il ? Il devint la proie des vautours de la Révolution ou des ambitions césariennes du militarisme, arrêté à Austerlitz et à Sedan. Sous les d'Orléans, les classes dirigeantes divisèrent leurs plaisirs entre la *loge* et la *bourse*. Sous la première Révolution, la haute bourgeoisie devint l'exécutrice des ordres des Grand-Orient. Sous la deuxième République, la moyenne bourgeoisie tomba dans les filets du maçonnerie. Sous la troisième République, la petite bourgeoisie devint le courtier des Juifs et des apostats. *Le Kahal* dispose actuellement de toute la France. Le chacal d'Asie a mis la patte sur l'abeille, les aigles et les lys des Francs.

Et le règne social du Christ pour lequel la France avait été créée et mise au monde, auquel ses Rois faisaient le serment de servir ?

A l'œuvre se reconnaît l'ouvrier : jetons un coup d'œil sur les *Gestes de l'Ouvrier de la France*.

IV

L'INFLUENCE DES MIRACLES EUCHARISTIQUES SUR L'ÉVOLUTION DE L'ORDRE SOCIAL FRANÇAIS

L'ordre social en France a eu comme nous venons de le constater trois phases absolument distinctes : 1° La phase Mérovingienne, où la carte *royale*

du *Christ Régnant* se joue sur l'*artère centrale des Gaules*, avec l'Ile de France pour Axe de combat. 2° La phase Carlovingienne, où la carte *Impériale* du *Christ Gouvernant* s'impose pour garantir *les frontières, les cols et les portes de France*, par des forces d'élite auxquelles se confie la garde des postes attaqués par les ennemis de la chrétienté. 3° La phase des Capétiens, des Valois et des Bourbons, où la carte *suprémative* du *Christ Commandant* s'affirme, au dedans, *en faveur de l'Union catholique* entre la royauté et le peuple gardien du sol français, au dehors par *l'élancement de la race française* vers la prise de possession de cette suprématie, par les croisades et par le jet de la force française, en Angleterre, en Pologne, en Portugal et en Italie.

Cette dernière phase a été faussée par une erreur sociale qui, comme plan dynastique, a pour auteur Henri IV, pour exécuteur Richelieu, et pour arbitre Louis XIV. Erreur qui, poursuivie comme programme national, a abouti au dehors au renversement des trônes catholiques et à l'élévation des trônes protestants, tandis qu'au dedans cette faute a livré le sol français au Kahal, les ressources de la bourgeoisie au maçonisme, et le travail du peuple à la révolution se levant contre toute attache des Nations au trône du Christ et de son Vicaire.

Il est nécessaire et il est consolant de constater que dans toutes ces phases, et même après la faute, commise tant par la royauté dévoyée que par le peuple indocile, les gestes du Christ-Hostie ont couvert la France, pour la défendre et la sauver contre elle-même autant que contre ses ennemis. Les *signes* stipulés au contrat de Tolbiac, qui lie la Nation privilégiée du Sacré-Cœur au trône Eucharistique de *l'Agneau*, méritent de notre part une étude filiale et respectueuse, dont nous tenons à offrir à nos lecteurs quelques premiers linéaments.

I^{re} PÉRIODE.

A. — PHASE PRÉCURSIVE DU COUP DE TOLBIAC, DE LA DÉLIVRANCE DES GAULES DU JOUG PAÏEN JUSQU'À LA RECONNAISSANCE DE LA ROYAUTE DU CHRIST, PAR LES ROIS CLOVIS, CHILDEBERT ET CLOTAIRE.

Les miracles appartenant à cette phase précurusive du régime des Mérovées sont : 1° Huit miracles de 2^e ordre, à effets généraux, opérant sur *Paris* l'an 92, *Amiens*, *Chartres* l'an 139, *Orléans* l'an 370, *Tours* l'an 380, *Sens*, en *Guyenne* et un *endroit inconnu*. Tous ces miracles atteignant

Pontifes respectifs de ces sièges épiscopaux : St-Denys, St-Honorat, St-Hugues, St-Euverte, St-Martin et St-Loup. 2^e Deux miracles de 3^e ordre, à effets locaux sur Paris, et à un autre endroit, se rapportant à une femme et à un Juif.

L'on peut constater aussitôt que tous ces miracles s'affirment sur *l'artère centrale* de l'Ile de France où les Mérovées doivent s'établir.

Une réflexion rapide suffit pour faire comprendre la raison providentielle de cette action extraordinaire sur les Pontifes disposant de l'autorité spirituelle, et chargés en plus de la conduite sociale des peuples campés sur cette grande artère. Il s'agit de préparer les voies au régime social des chefs Francs, seuls dépositaires de la force, *libres d'hérésie*, seuls défenseurs sacrés *du glaive levé pour le St-Siège et le Christ*. L'Agneau frappe de signes prodigieux la région que les rois francs vont occuper *manu militari* pour en faire le boulevard du Catholicisme.

Les Pontifes soutenus par ces *signes*, seront ceux qui prêcheront la soumission des Gaules aux Mérovées et qui assureront à cette dynastie la protection légale de la crosse. De plus les historiens sacrés qui ont traité des miracles de TOURS, SENS et en GUYENNE, nous avertissent que ces trois miracles ont produit *l'extinction subite de l'Arianisme* dans les régions susdites. Ainsi donc, à l'action dirigeante des évêques s'est jointe une action Eucharistique dominante, qui a balayé soudainement des abords de l'Ile de France, *toute attache avec l'hérésie régnante encore sur tout le reste des Gaules*.

L'on conviendra qu'il est difficile de mieux accuser une prise de possession que celle que le Christ-Régnant a manifestée pour s'emparer comme domaine *royal*, de l'Ile de France. Même avant toute intervention armée en sa faveur, le Christ-Hostie a indiqué par ces *signes* et a fait de l'Ile des Francs *son poste de choix*. Voyons maintenant comment il va procéder pour en faire son *axe de combat*.

LA PHASE DE COMBAT SOUS LES MÉROVÉES. Dans cette phase de combat à main armée, où les Chefs Francs campent sur l'artère centrale d'où ils imposent le Droit franc aux monarchies des Wisigoths, des Allemands, et des Burgondes, d'où leurs *maires* partent pour briser les colonnes des Sarrasins, Huns et des Lombards, dans cette phase de la framée pulvérisant tout

mouvement contre le Christ et le Pape, l'histoire n'avoue que : 1° Deux miracles de 2° ordre à effets généraux, à *Bourges* l'an 560, et à *Guéret*, se portant sur une famille juive et en présence d'un Evêque. 2° *Douze* miracles de 3° ordre à effets locaux sur Poitiers 357, Riom 450, Lyon, Villiers, Sarlat, Reims 534, Riom 550, Narbonne 570, St-Malo, Chartres, Jersey et Clermont, *dix de ces miracles portent sur des Evêques*, un sur un abbé, un sur un moine et un sur un diacre.

Cinq des miracles de 3° ordre agissent sur le bassin de la Loire.

C'est le bassin de la Loire qu'il faut ébranler en premier lieu en faveur du régime Mérovingien.

L'affermissement de la foi par les Evêques du Poitou, de la Champagne et de la Bretagne, par l'épiscopat de la Gaule narbonnaise et lyonnaise viendra à point pour faire pencher la balance de la domination sur les Gallo-Celtes et Gallo-Romains en faveur des Rois chevelus combattant pour arrêter les ennemis de l'Eglise. Les grandes journées engagées à cette fin sur les deux extrémités de l'artère centrale, semblent se trouver être aux confluent des routes visitées par les miracles de cette phase de haute lutte. Il n'est pas improbable que les forces chrétiennes gauloises lancées sur les points de combat avec l'assentiment des Evêques, sont venues se joindre aux troupes franques en partant des contrées où l'épiscopat avait reçu les *signes* pour l'affermissement de la foi de leurs ouailles. A partir de ces batailles, la Loire s'ébranle vers les Mérovées. Peu après la Champagne et la Bretagne se rangent sous leur sceptre.

Mais, malgré le don de tout le bassin du Rhône par Justinien l'an 546 aux Francs, l'Aquitaine, le Languedoc, tout le bassin du Rhône et la Bourgogne résistent à leur glaive, sous la pression des Sarrasins maîtres de ces quatre contrées depuis Narbonne et Avignon conquises par le Croissant.

II^me PÉRIODE.

DE 750 A 900, SOUS LES CARLOVINGIENS.

Cette période critique pour la défense du sol français semble être la moins importante au point de vue des miracles du St-Sacrement.

On n'en relate que six de 3° ordre : à Paray, Corbie en Bretagne et trois à Clermont, arrivés aux abbés de Cluny et de Bretagne, à l'Evêque de Clermont et à deux prêtres de cette ville.

À première vue l'on ne voit pas comment ces six miracles ont pu être d'un grand secours à l'affermissement du régime des Carlomans, ni ce que ces six prodiges ont eu à faire dans les destinées de la France.

Il faut, pour en saisir la portée sociale, se rappeler ce que nous avons indiqué au chapitre II sur la mission des Carlovingiens, et leur manière de procéder à l'aide des grandes abbayes pour fertiliser le sol français ravagé par les barbares, puis rapprocher cela de l'état où se trouvaient les quatre contrées soumises aux Sarrasins, maîtres de l'Aquitaine, du Sud-Est, du Sud, et du Sud-Ouest de la France, ainsi que nous venons de le dire.

À l'arrivée des Carlovingiens, la France chrétienne doit enlever aux Sarrasins la possibilité de se rendre maîtres du haut-plateau d'Auvergne. C'est là le point culminant que visent les Sarrasins. Se fortifier dans les passes et les brèches de l'Ardèche, de la Lozère, du Cantal, de la Corrèze et de la Creuse, pour faire du Puy-de-Dôme leur camp retranché : tel est le plan stratégique des Arabes. De Clermont, ils descendront la vallée de l'Allier, prendront le bassin de la Loire, ils soumettront facilement la Côte-d'Or dès qu'ils arriveront à poser la pointe du cimenterre sur le col de Cluny. Par conséquent le but immédiat c'est Clermont. Leur but subséquent c'est Cluny.

Mais là n'est pas seulement le danger. La haute piraterie du Nord menace aussi la France chrétienne, par la prise des défilés des Ardennes. Si leur mouvement aboutit, les hordes scandinaves descendent l'Oise, tombent par surprise sur l'Île de France, et la France en tant que royaume chrétien est perdue : oui, perdue, pour peu que les chefs sarrasins du Midi combinent leurs mouvements avec les pirates du Nord. Et qui les empêcherait de bien s'entendre pour faire table rase du seul royaume qui ose s'opposer à leurs exactions ? Personne, fut-ce même Charlemagne, n'a soupçonné leur entente, ne s'est aperçu des baleinières qui se sont abordées au large entre la Manche et l'Atlantique, personne n'a surpris ce que les écumeurs se sont dit. Le vent seul et la vague ont été les témoins des paroles échangées, des promesses jurées sur le glaive, des points d'attaque convenus, et du moment de tomber sur la prise commune.

Personne, excepté le Christ-Hostie, auquel le vent et la vague l'ont redit, n'est en état de contrecarrer le plan ourdi avec cette astuce infernale, pour

ruiner ce royaume. Personne n'inventera non plus de stratagème plus simple et plus sagace pour calmer et la rage du corsaire et la fureur du Wyking.

Le stratagème du Christ-Hostie consiste dans le choix des places menacées pour en faire les *foyers de la défense chrétienne*, et dans le choix des personnages qui auront à *soulever l'esprit chrétien de ces foyers*. En fortifiant par des miracles les régions où commandent les abbés généraux de Cluny, de Corbie et de Bretagne, ainsi que l'Evêque et le clergé de Clermont, soyez certains qu'une action nette et décisive des populations chrétiennes va se produire sur les points menacés des frontières et du centre. Les abbés de ces points menacés et l'Evêque de Clermont auront à lutter pour persuader les ducs, les Leudes et les Alleu du royaume qu'il y a péril en la demeure, mais les paysans bretons, champenois et de la Marche centrale, aidés des montagnards de l'Auvergne, feront face à l'ennemi et le débuseront des défilés du Nord et des passes du Centre.

Les Wykings revenant à la charge feront main-basse sur la Normandie, mais ils ne pourront pas s'emparer des défilés des Ardennes pour isoler la France et la Germanie et empêcher par là la jonction des forces chrétiennes.

Les Arabes seront délogés de toutes les Contrées entourant l'Auvergne, et leur assaut sur le plateau du Puy-de-Dôme se changera en déroute affolée devant l'épée qui les poursuit, jusqu'au delà de Ronceveaux et de Girone.

A la suite de cette expédition, le Centre et le Sud-Ouest se prononceront avec l'Ouest et l'Est, pour produire la première Croisade, ainsi que nous allons le voir.

III^{me} PÉRIODE.

SOUS LES CAPÉTIENS. — A. DE 900 JUSQU'EN 1095.

DÉPART DE LA 1^{re} CROISADE DU CENTRE, DE L'OUEST, DE L'EST ET DU SUD-OUEST.

Nous avons dans cette phase : huit miracles de 3^{me} rang, à effets locaux, arrivés à Citeaux l'an 935, en présence de l'abbé Valenus, en Normandie sur un autre abbé, à Angers deux miracles sur l'Evêque Saint Magnobode, sur Saint Auxence, Evêque, à Apt trois miracles sur l'Evêque Saint Castor. Ces miracles semblent combinés de manière à préparer les populations de l'Ouest, de l'Est et du Sud-Ouest et du Centre au grand ébranlement de la première

Croisade qui doit partir de Clermont. Les endroits paraissent choisis au centre des fiefs de l'Empire germanique et des Leudes du domaine *royal* de France, reconnaissant à cette époque pour Chefs les Capétiens. La préparation de ces contrées pour effectuer ce grand ébranlement de Clermont semblerait inutile si l'on ne tenait pas compte du formidable émiettement du sol français à ce moment, sous le coup des premières luttes féodales.

Aucun seigneur n'ayant à mesurer que la longueur de son bras et que la résistance de son castel pour livrer bataille à son voisin, au détriment de ses vassaux et de ses suzerains, le moyen le plus simple pour éviter ce désordre énorme, était de combiner une action religieuse sur l'esprit des plus puissants d'entre ces seigneurs. A l'aide des Evêques, en exaltant leur prestige par des miracles bien évidents, l'on soulevait les populations sises sur les domaines des seigneurs les plus remuants ; l'on arrivait ainsi à détourner de ces contrées les coups du désordre, et la voix du peuple se prononçant avec celle des Evêques, déterminait l'ébranlement à l'appel du Pontife Urbain II, convoquant les assises de la chrétienté à Clermont. En pesant bien la valeur de ces circonstances, en se plaçant dans l'esprit et les mœurs de cette époque du premier tourbillonnement féodal, qu'il s'agissait à tout prix d'endiguer par les assises de Clermont, le lecteur se convaincra que le stratagème des miracles opérés par le maître du monde sur les fiefs de Bourgogne, de Champagne, de Bretagne et d'Arles, était à cette époque ce qu'il fallait pour sauver la France. La stratégie du Christ-Roi pour la conservation de ces fiefs est si simple et puissante, que, s'il faut du raisonnement pour s'en rendre compte, le résultat en est éblouissant. Sans coup férir, tandis que les Capétiens dorment, tandis que l'Empire germanique est aux abois à cause de la guerre Sacerdoce et de l'Empire, les fiefs menaçant d'être perdus à la France et au catholicisme, se trouvent repris en sous main par l'entente des Evêques avec le peuple chrétien, entente qui jette l'épée des seigneurs dans la balance *pour le Christ* et le Saint-Siège.

Que l'on ne nous objecte pas le peu de relation *apparente* entre le rayonnement des miracles susdits et le résultat indiqué. L'*apparence* ne fait rien au point de vue de l'action stratégique. L'art du stratège consiste à cacher le jeu de ses mouvements. Mais une fois le résultat obtenu, les coups portés se mesurent à l'évidence de leur maniement. Or, ici un maniement évident a

eu lieu au sujet des fiefs qu'il fallait sauvegarder de l'anarchie et au sujet des seigneurs qu'il fallait déterminer à laisser les fiefs au royaume. Les Rois n'ont pas sauvegardé ces fiefs, les seigneurs s'en étaient emparés, puis ils les ont abandonnés pour courir à Clermont *se croiser*. Voilà l'évidence du maniement providentiel. Ce sont toutes les populations des grands fiefs chrétiens, qui ont pesé sur les seigneurs pour qu'ils se rendissent à la voix d'Urbain II. Ce sont les Evêques exerçant l'autorité spirituelle sur ces fiefs qui y ont poussé les populations. Les Evêques qui ont ébranlé ces *masses* sont ceux qui ont reçu les miracles. — Donc, nous pouvons dire que le mouvement stratégique, *inapparent*, aboutissant à Clermont, se rattache à ces miracles eucharistiques, qui, au premier aspect, ne semblent en rien combinés, ni avec la garde des fiefs français, ni avec l'ébranlement de la noblesse française sur Jérusalem.

B. II^{me} ET III^{me} CROISADES, DE 1095 A 1195.

Dix miracles de 2^e rang éclatent pour activer les 2^e et 3^e Croisades, commandées par les rois Louis VII et Philippe-Auguste. Ces miracles à effets généraux se produisent à *Poitiers, Clermont, Roanne, Châlons, Braisne, Orléans*, un endroit en Bourgogne, à *Rennes, Vendôme* et *Arras*, dont celui d'Orléans en présence du Roi Philippe-Auguste, le reste devant de grandes foules. En plus apparaissent vingt-trois miracles de 3^e rang à effets locaux, incendies arrêtés, punitions et guérisons, dont deux royales, celles de Louis-le-Bègue et de Louis-le-Gros. Ces vingt-trois miracles de 3^e rang sont ceux de Soissons l'an 1113 devant l'abbé de Nogent, de Déols (Berry) 1116, Givors 1130 sur Louis-le-Bègue, 1150 au même endroit sur Louis-le-Gros, Marseille 1170 sur l'abbé Hugue de Saint-Victor, Toul 1172 et Angers 1182, incendies arrêtés; Fécamp 1182, Evêques présents, Bourges 1150, saint Sulpice Evêque; Châlons 1150, Lyon 1150, punitions; Roanne 1150, incendies arrêtés; Noirmoutiers 1150; La Ferrière près Grenoble 1154; Jouy (Seine-et-Marne) 1170, punitions; Toul 1178, incendies arrêtés; Clairvaux, devant saint Bernard; succursale de Clairvaux, 2 moines guéris; La Ferté près Citeaux, un seigneur guéri devant saint Bernard; Auvergne 1180 de saint Bonnet Evêque; Sens 1193, où des Juifs sont convertis; et un endroit où saint Dominique ressuscite le fils d'un seigneur.

Les miracles de cette période portent sur le bassin de la Seine, le Centre et la Bourgogne, d'où devaient partir les 2^e et 3^e Croisades.

Le manque d'espace nous empêche de montrer la raison du choix de ces places pour activer le zèle des Croisades. Saint Bernard, l'âme de ces deux expéditions, fut le témoin et l'acteur de plusieurs de ces prodiges. Par la conversion de Guillaume X, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, conversion que saint Bernard opéra à *Poitiers*, à l'aide de l'un de ces miracles, la domination sarrasine perdit son plus puissant allié. Ce fut en effet ce prince qui légua par testament au Roi Louis avec sa fille Eléonore, l'Aquitaine et le Poitou. A partir de ce testament les Leudes, en s'éteignant, léguèrent leurs domaines aux Rois de France. Le mouvement des donations ducales et comtales qui rendirent aux Rois la puissance sur le bassin de la Garonne, date du miracle de *Poitiers*.

C. V^{me}, VII^{me} CROISADE, DE 1200 A 1328.

Ici commence l'action des Capets contre les Albigeois et l'Afrique, les rois de France ont compris enfin l'entente secrète existant entre Constantinople, les hérétiques du Midi, les Juifs et les Sarrasins. Mais l'attaque générale de la *Guzma* dont nous avons vu les effets sur l'Espagne et l'Europe Centrale, se prépare principalement contre la France. Il faut à cette heure des signes prodigieux *éclatants*, d'un nouvel ordre, pour faire parvenir la France à l'unité territoriale et religieuse.

Ces SIGNES, d'un nouvel ordre, sont les HOSTIES DE MIRACLES, à effets *permanents*, dont nous avons vu des similaires éclater à la même époque, tant en Belgique qu'en Espagne et en Allemagne. Pour la France, ce sont les cinq hosties de miracles, dont l'une se trouvait à DOUAI et quatre se trouvaient à PARIS jusqu'en 1789. L'intention est évidemment de fortifier d'une manière spéciale l'artère qui va de PARIS sur BRUGES, GAND, ANVERS. A ces prodiges exceptionnels, viennent se joindre six miracles de 2^e rang, à effets généraux, sur *Amiens*, *Toulouse*, *Bourges*, deux près *Chypre* sur le vaisseau de saint Louis, *Soissons*, un en *Bretagne* et un à *Dreux*: plus treize miracles de 3^e rang, à effets locaux, dont deux en Provence, un à Cîteaux, trois à Paris, un à Marigny, et le reste dans des endroits inconnus.

A cette époque, où la prise du Sud de la France, aux Albigeois, est visée



par le Nord et le Centre, aux Capets, l'appoint des miracles du Nord et du Centre facilite d'une façon évidente la cause de l'unité religieuse et territoriale, que défendaient le Nord et le Centre avec la royauté, contre le Midi, qui favorise la séparation féodale avec l'hérésie albigeoise.

IV^me PÉRIODE.

VALOIS, DE 1322 A 1589.

Cette période comprend la lutte de l'Angleterre contre la France, l'épisode de Jeanne d'Arc, et l'entrée des idées et des armées protestantes par l'artère de l'Alsace-Lorraine et le col de Châlons pour pénétrer sur Paris.

Un auteur moderne a fait observer que la tactique de Jeanne d'Arc a été conçue d'après des règles techniques d'une force extraordinaire, parce que la méthode de Jeanne d'Arc a été de couper, par un demi-cercle autour d'Orléans, aux Anglais tous les abords stratégiques de cette place.

C'est absolument la méthode que Notre-Seigneur a employée pour barrer les abords du bassin de la Seine aux idées et aux armées protestantes.

Il fixe à cet effet quatre hosties de miracles à effets éclatants sur le demi-cercle autour de Paris, entre Douai et Châlons : une hostie à LAON, une à BLANOT, une à DIJON et une à DOLE. La première sur l'artère de Paris, Bruxelles, Amsterdam, les trois autres sur l'artère de Paris, Châlons, Bâle. Cinq miracles de 2^e rang : à *Avignon, La Rochelle, Concarneau*, (Bretagne), *Marseille-le-Petit* (Oise), *Trois-Epis* (Lorraine); plus dix miracles de 3^e rang : dont deux à Paris, un à Reims, et le reste en divers endroits, complètent le cercle autour de Paris, protégeant le bassin de la Seine contre l'irruption protestante.

Le protestantisme, qui a entraîné le Midi et une grande partie du bassin de la Loire, s'arrête sur le cercle susdit jusqu'à Henri IV.

V^me PÉRIODE.

BOURBONS, 1529 A 1830, DE HENRI IV A LOUIS XIV.

Les guerres de religion recommencent. La ligue protestante allemande s'est jointe aux Calvinistes et Jansénistes pour s'emparer de Paris.

Notre-Seigneur pose une hostie de miracles de 1^{er} rang à effets éclatants, à PARIS et une seconde à FAVERNEY; quatre miracles de 2^e rang : à *Paris*,

Beaune, Saumur, Saint-Florent-des-Ulmes; six miracles de 3^e rang : à Dinant, deux à Paris, Auxerre, Pressac et Issoudun. Le cercle de la période précédente commence à s'allonger en ellipse vers le Sud en mordant dans le bassin de la Loire. Les calvinistes y perdent beaucoup de leur monde, tandis que l'Hostie de Faverney arrache aux protestants français la Franche-Comté, et à la ligue protestante-allemande tout espoir de se saisir du plateau de Langres. La bataille de Saint-Quentin clot l'exploit.

VI^e PÉRIODE.

DE LOUIS XIV A 1880.

Huit miracles de 2^e rang : dont soixante-douze apparitions à *Paray*, deux apparitions à *Marseille* 1718-1720 (peste arrêtée); *Paris* 1725, deux à *Marseille* (Cordeliers), 1770, où Notre-Seigneur paraît très irrité. *Perilla* 1793, où quatre hosties miraculeuses se conservent; une apparition à *Paris*, où Notre-Seigneur annonce que la France lui sera consacrée; plus six miracles de 3^e rang : à Besançon, Tarascon, Itxassou, Saint-Etienne, Créteil et Bordeaux, ouvrent l'ère *du Sacré-Cœur* : l'ère de l'Instauration de son Règne social sur le globe.

La France à cette époque entre dans la plénitude de sa puissance.

Elle commande au monde. C'est le moment que le Christ-Roi choisit pour lui proposer une Alliance de choix. Le Christ offre à l'Etat, au peuple français la sauvegarde de son SACRÉ-CŒUR. Les signes ne discontinuent pas malgré le refus de l'Etat et du peuple d'accepter cette *Alliance* nouvelle. De 1830 à 1880, 6 signes : à Paris 1831, à l'archevêque Mgr de Quellen, Versailles 1845, Paris 1849, choléra arrêté à la suite des processions du Saint-Sacrement interdites depuis 18 ans, à Vrigne-aux-Bois 1869, près *Sédan*, réponse au retrait des troupes françaises de Rome, Marseille 1870, Larches 1871; Lavour, à Dijon 1880. Apparition concluant à son culte à Montmartre. Comme renseignement complémentaire citons les *signes* suivants de 1830 à 1883 : l'année 1882 à Castelsarrazin (Tarn-et-Garonne), à Cassis près Marseille, à Guéret, à Lyon-Croix-Rousse, à Sens, à Nice, à Montceau-les-Mines 1883, et à Nîmes. Tous ces signes montrent que le Christ-Hostie, » *veut régner* malgré ses ennemis » et tous les efforts de Satan pour perdre Paris et la France.

Notre tâche est finie. Nous avons démontré que l'évolution sociale de la France suit une marche logique qui part du *Pacte de Tolbiac* et aboutit au *Pacte futur de Paray*.

Sous le premier pacte, le Christ-Hostie a fait d'une poignée de barbares le peuple le plus grand et le royaume le plus riche que la terre ait admiré.

Sous le second pacte, le Christ-Hostie prétend bien que la France obtiendra le sceptre du monde, et que le monde entier aura pour partage le bonheur, la richesse et la paix.

CONCLUSION.

Malgré les tristesses de l'heure présente, malgré la déchéance de l'astre *franc* des hauteurs de Tolbiac et de Clermont, tous nos lecteurs le savent, il reste à la France les prières de la Catholicité.

L'Univers chrétien des cinq parties du monde, arrachées par la France au règne de Satan, prie le Sacré-Cœur d'incliner sa main bénissante vers la Basilique de Montmartre, qui vient se dresser sur Paris en faveur d'une nouvelle ère de salut.

Un jour, sous ces voûtes achevées, la Nation un instant égarée jurera le Pacte nouveau que lui a proposé de Paray le Christ, l'an 1689.

Les délégués de la Nation qui apposeront leur signature à cet acte, pourront se flatter d'avoir attaché leur nom à une Grande Charte : *La Charte qu'acclameront les Peuples du Sacré-Cœur reconnaissant l'hégémonie du Règne du Christ, avec la France pour Reine de leurs forces, et le Pape pour Chef de leurs exploits.*

ALEXIS DE SARACHAGA.



DOCUMENTS DU RÈGNE

LE CARTULAIRE DE LA CLAUSE : « REGNANTE CHRISTO ».

Le règne social du Christ est de l'essence même du christianisme: « *Oportet illum regnare* » (I. Cor. XV. 25). Depuis l'avènement du Messie, cette royauté divine s'est exercée sur le monde, non reléguée dans les limites du royaume céleste, réduite au rôle de Providence, mais bien comme le principal moteur, le foyer, le principe nécessaire de toute vie sociale. La royauté du Christ est la base de toute royauté, de toute autorité humaine, car nul n'a le droit de commander à son frère si ce pouvoir ne lui vient de Dieu, « *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* » (Jean 19. 11). Telle est l'origine et la signification vraie du droit divin. Sans la royale sanction du Christ, les lois n'émanent pas de l'éternelle justice, mais du vain caprice des hommes; elles restent sans force, et sont anéanties demain par ceux-là même qui les ont promulguées hier; nous le voyons chaque jour.

Dix-huit siècles ont affermi la royauté du Christ comme un fait indiscutable, une vérité évidente, au-dessus de toute contestation. Nous en retrouvons les preuves partout, dans nos magnifiques basiliques, dans les chants de nos poètes, dans nos poudreuses archives. Ces derniers documents ont une importance toute spéciale, due à ce que j'appellerai leur caractère officiel. Il serait utile de les rechercher et d'en constituer ce qu'on pourrait nommer *le cartulaire de la Royauté du Christ*, en recueillant, dans les archives de tous les pays chrétiens, les titres où cette royauté est proclamée.

Tous les documents de notre histoire sont datés de l'ère du Christ : *Anno ab incarnatione Christi, anno Verbi incarnati, anno Christi, anno gratiæ*, etc., conséquence naturelle de la royauté de Jésus ; la révolution le comprenait en essayant d'établir une ère nouvelle.

Les papes, les évêques, les rois, les seigneurs, déclaraient tenir leur autorité de Dieu: *Miseratione divina; Dei providentia, clementia, misericordia, pietate, dono, nutu, gratia, episcopus, rex* etc., car Dieu seul était roi de plein droit, et seul distribuait le pouvoir; aussi la révolution décrétait que le pouvoir venait du peuple, pour signifier que le règne du Christ était fini.

Mais pour nos pieux ancêtres, ces affirmations n'étaient pas encore assez explicites; ils voulaient une profession de foi plus complète, *un aveu de foi et l'hommage lige* absolu rendu au Christ, roi suprême, suzerain universel dont toutes les puissances de la terre n'étaient que les humbles vassales. De là ces formules: *Regnante Christo; Christo imperante, dominante, ordinante*. Le Christ est le roi des rois et le Seigneur des seigneurs: *Rex regum et Dominus dominantium*.

Réunir dans tous les pays, tous les titres qui portent cette mention, voilà quel serait notre but.

Ce travail a été commencé, il y a déjà plus de deux siècles par un historien français, Jean Besly, dans un traité sur le règne de Philippe I^{er} roi de France, ajouté à son « *Histoire des Comtes de Poitou* (1647). »

Nous laissons au compilateur tout le mérite et toute la gloire de la précieuse collection qu'il a réunie dans un but différent de celui que nous visons. Nous lui laissons aussi la parole pour nous expliquer lui même en son langage un peu vieilli, la signification, la portée, la force, la raison d'être de la formule: « *Christo Regnante* ». On croirait vraiment ces lignes écrites deux cent quarante ans d'avance spécialement pour la Revue « le Règne de Jésus Christ » tant elles sont précises et conformes à son programme.

« Les rois et Princes qui tiennent les grands gouvernements de ce monde
 « recognoissent n'avoyr puissance ny grandeur d'ailleurs que de la grandeur
 « et puissance de Dieu, de la seule grâce duquel despend la ruine ou la con-
 « servation de leur Estat. Voila pourquoy ils se disent Roys et Princes par
 « la grâce de Dieu. Car il est certain que ceste qualité ne se prenoit pas au
 « commencement pour une marque de rang et prérogative de souveraineté.
 « On la prend aujourd'huy (1647) pour signifier qu'on ne relève d'aucune
 « autre puissance terrienne, et qu'on tient de Dieu et de l'espée seulement..
 « Charlemagne s'est le premier de tous qualifié « *Gratia Dei Rex Franco-*

« *rum*, et en a montré l'usage à ses successeurs qui en ont altéré la signi-
« fication fort tard et aux derniers siècles.

« Car luy se disoit Roy par la grâce de Dieu en signe de modestie et d'hu-
« milité ; toutes autres personnes de dignité éminente, tels que les évesques,
« ducs, comtes, barons et autres seigneurs dont la fortune et condition
« estoit beaucoup plus relevée que le commun et qui avoient plus d'occasions
« de recognoistre cette faveur et bénéfice provenir de la grâce et bonté
« de Dieu usoient des mesmes termes. . .

« A mesme occasion d'humilité et de recognoissance envers Dieu, on a
« mis de toute ancienneté presque en tous actes publics ecclésiastiques et
« autres au commencement ou à la fin la clause : « *Regnante Jesu Christo*,
« tantost seule, tantost avec les dates des consulats, ou les ans des règnes
« des Empereurs, Roys, Papes, Evesques, Ducs, Comtes, voire des moindres
« seigneurs. . .

« Quelques uns ont voulu dire que cette façon de parler *Regnante Jesu*
« *Christo* estait équipolente à celle dont on use d'ordinaire *l'an de grâce* ou
« *l'an de l'incarnation de nostre Seigneur*, mais les chartes conjoignent
« souvent les deux clauses *Regnant Jésus Christ* et *l'an de l'incarna-*
« *tion* et font voir qu'elles sont diverses. . . Mais on doit croire que c'est
« pour signifier que Dieu règne sur les Roys ».

Enfin Besly remarque que c'est « environ l'an cinq cens soixante cinq
« que l'on commença à Rome à compter les temps par l'incarnation de Nostre
« Seigneur. Et combien que Charles le Gros, Empereur d'Occident et Roy
« de France se fust servy communément en ses lettres patentes de l'in-
« carnation si est ce que cette forme qui venoit d'Italie fut réservée à l'Em-
« pire, sans que nos roys en ayent fait règle certaine jusques aux Roys
« Hugues Capet et Robert son fils qui en renouvelèrent l'usage. »

Ces quelques citations suffisent pour faire apprécier à leur juste valeur les
documents recueillis par Besly, en montrant la justesse d'observation et la
sévère critique qui ont guidé le vieil auteur dans ses recherches.

Abbé MÉTAIS.

Curé de Saint-Reinay.

Laissons maintenant la parole aux documents :

I

DU MARTYRE DE S. LÉONTIUS, ESCRIT PAR CYRUS, SECRÉTAIRE.

120. — Martyrium complevit Christi Martyr Leontius, 18 mensis Junii sub imperatore Vespasiano, *in nobis autem regnante Domino nostro Jesu Christo*, cui sit gloria in secula seculorum. Amen.

II

DU MARTYRE DE S. SOSIME

Martyrium complevit S. Sosimus 19 die mensis junii in urbe Coronensium, imperatore Trajano, *in nobis regnante Domino nostro Jesu Christo*, cui gloria et imperium in secula seculorum. Amen.

III

DE LA VIE DE S. CAPRAISE DE LERINS, *M. SS. ejusd' monasterii.*

Transiit eâ hâc vitâ vir Dei Caprasius ad optata gaudia. supernorum, die calendarum juniarum, in sacrâ Lerinensi insula, circa annum humanæ Redemptionis triginta super quadringentos inibique sepultus, *regnante Domino Jesu Christo* in secula seculorum. Amen.

IV

DE LA VIE DE S. ERASME, *ex Mombritii tom. I.*

Passus est B. Martyr Erasmus 4 nonas junii, temporibus Diocletiani et Maximiani imperatorum, *regnante Domino nostro Jesu Christo* cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen.

V

DU MARTYRE DE S. CALIXTE *pape, et ses Compagnons.*

200. — Cujus Asterii presbyteri corpus invectum est in Hostiâ, et a quibusdam christianis sepultum in eâdem civitate Hostiensi 14 Calendas novembris in pace, *regnante Domino nostro Jesu Christo*, qui vivit et regnat Deus, per omnia secula, seculorum.

VI

DE LA RELATION DU MARTYRE DE S. CYPRIEN, *escripte au même temps, et alléguée par S. Augustin.*

260. — Passus est Beatissimus Cyprianus martyr, die decima octava decimo cal. octobrium sub Valeriano et Gallieno imperatoribus, *regnante vero Domino nostro Jesu Christo* cui est honor et gloria in secula seculorum.

VII

DU MARTYRE DES SS. URSE ET VICTOR ET LEURS COMPAGNONS DE LA LÉGION DE THÈBES.

290. — « Passi sunt Ursus et Victor cum sociis apud Solodorum pridie calendas octobris, *regnante Domino nostro Jesu Christo* qui est benedictus in secula.

VIII

DU MARTYRE DE S. MARCEL, PAPE.

300. — « Sanctorum corpora Cyraci et Largi etc sepulta in via Ostiensis miliario ab urbe Roma plus minus octavo, ubi orationes eorum florent nunc et semper et quousque mundus iste volvetur, *regnante Domino nostro Jesu Christo* cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen.

IX.

DU DEUXIÈME CONCILE ROMAIN SOUS GRÉGOIRE I^{er}, PAPE.

Page 300. Tom 2. Partie 2.

395. — *Regnante in perpetuum Domino nostro Jesu Christo* temporibus piissimi ac serenissimi Dominorum Mauriti, Tiberii et Theodosii augustorum ejusdem domini imperio Mauriti ann. 13 Indet. 13. 5 die mensis Julii.

X

DU DEUXIÈME CONCILE DE BRAGARA, *Tom. II, part. 2 pag. 223.*

572. — *Regnante Domino nostro Jesu Christo*, concurrente œra 610 ann. 2 Regis Mironis die calend. juniarum cum Gallæciæ provinciæ Episcopis, etc.

XI

DU MARTYRE DES SS. MAXIME, DADE ET QUINTILIEN *écrit par Siméon Metaphraste.*

600. — Passi sunt Maximus, Dadas et Quintilianus 28 die mensis Aprilis, importantibus Maximo et Maximiano, Tarquinio et Gabinio consulibus, *in nobis autem regnante Domino nostro Jesu Christo*, cui gloria est et imperium in secula seculorum. Amen.

XII

DU MARTYRE DE S. SABIN.

600. — Martyrio coronatus est sanctus Christi Sabinus 3 Idus martii, regnante impio Diocletiano immo vero etc. (1)

XIII

DU MARTYRE DES SS. AGAPE, CHIONÉE ET IRÈNE.

600. — Irene consummata est in consulatu Diocletiani Aug. 8 Calendas aprilis, *regnante in secula Christo Jesu Domino nostro*, cum quo pati est gloria, Sanctoque Spiritu.

XIV

DU MARTYRE DE S. THÉODORE ET S. DIDYME.

600. — Martyrio functus est Didymus nonas aprilis *regnante in Cœlis Domino nostro Jesu Christo domino nostro*, quoniam ipsius est gloria cum Patre et Spiritu Sancto, nunc et semper etc...

(1) Rechercher la formule dans les actes SS. (sic dans l'original.)

XV

DE SAINTE JULIENNE, VIERGE ET MARTYRE, *de Siméon Metaphraste.*

600. — Rex erat tunc quidem impiorum Maximianus, *noster autem, id est, fidelium, qui est semper Deus et Rex Dominus Noster Jesus Christus*, cui honor et potentia nunc et semper, etc., etc.

XVI

EX. COD. SANCTI JOANNI PRIMATENSIS *apud Hieronimum Blancam Aragon.*

Hist. pag. 580.

725. — « Hæc beatus Belascutus dixit, et infirmitate pressus siluit, et bonis operibus.... Kal. aprilis ad Cœlorum regna transivit, et juxta altare sancti Petri apostoli sepultus.... *imperante Domino nostro Jesu Christo* qui vivit et regnat per omnia secula.

XVII

DE LA VIE DE S. BONIFACE, ARCHEVESQUE, *escrite par Otholon, ex Canisio. Tom 4.*

755. — Habuit Bonifacius in episcopatu annos 36, menses 6 et dies 6, passus est una cum sociis nonas junii anno silicet peregrinationis suæ, sed Incarnationis Domini 755, *regnante eodum Domino nostro Jesu Christo* etc.

XVIII

760. — « *Regnante in perpetuum Domino nostro Jesu Christo.* »

Ego itaque in Dei nomine etc. Actum est in prædicto monasterio Schierfœ sub die consule quod fecit 12 kal. feb. ind. 12, regnante Domino Tasselone an. 32. Ex libro magno traditionum Frisingæ tom. 3. Métrop Salisburg. Aventinus refert ad ann. 760.

XIX

DU TRÉSOR DE S. DENYS, *es. antiquités lib. 2 chart. 4 page 451.*

772. — Scriptum per manum Christophori notarii et scrivarii sedis nostræ, in mense junii, indictione 9 bene valet Data Calend, julii per manus Anastasii Primicerii, *regnante Domino Deo et Salvatore nostro Jesu Christo* cum Deo Patre omnipotente et Spiritu Sancto per infinita secula. Anno Deo propitio Pontificatus Domini nostri Adriani Papæ I in apostolica et sacratissima. A. Petri Sede.

XX

DU CONCILE DE DINGOLVINGEN *Conc. Tom. 3. 1^o Part. Secl. I page 420. Metrop.*

Salisburg. p. 342 et 450.

772. — *Regnante in perpetuum Domino nostro Jesu Christo* in anno vero 22 regni religiosissimi ducis Tassilonis gentis Bavariorum sub die consule quod erat 2 Id. octobris atque anno ab incarnatione dominica 782, indict. 10, divina perflatus inspiratione ut omne regni Dei prænotatus princeps collegium procerum coadunaret in villam publicam Dingolvingam nuncupatam etc.

XXI

EX LIBRO I. CAP. CAROLI MAGNI

787. — *Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum.* Ego Carolus gratia Dei ejusque misericordia donante Rex et Rector regni Francorum et devotus S. Dei Ecclesiæ defensor humilisque adjutor, Ecclesiasticæ pietatis ordinibus seu secularis potentia dignitatibus in Christi Deo æterno perpetuæ pacis et beatitudinis salutem.

(L'Építome de Lothaire Empereur fait foy que cette ordonnance est de l'an 20 de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, ergo anno Christi 787.)

XXII

DU CONCILE DE FORLI. *Tom 3, part. I, sect. post. pag. 133 col. 1.*

792. — *Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum super omnes celos et super omnem terram, Rege regum et Domino dominantium cujus regnum sempiternum est* qui est super omnia Deus benedictus in secula, de cujus largiss, dignitatis manu invictiss. princeps dominus Carolus ac Pepinus donativo pietatis ejus suscepto regalia scepra ipso opitulante anno igitur felicissimi principatus eorum tertio, et vicesimo et 15 canonicis si quidem evocatum syllabis fraternum quorundam episcoporum contubernium Foro Julium municipium metropolim, Aquilegiencem, venerantur coacernatum convenit.

XXIII

D'ANASTASIUS, *Bibliothécaire.*

800. — Martyrisatus est testis Christi Balsamus qui et Petrus apud Aulonam civitatem. 3 non. Jaunarii sub Maximiano Imperatore, *regnante Domino nostro Jesu Christo* cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen.

XXIV

ANSEGISUS ABB. LOBIENSIS, *Præfat. in cap.*

817. — *Dominante per secula infinita omnium dominatore Christo Salvatore nostro* Creatore universæ creaturæ ann. incarnationis ipsius 817, indict 5 anno vero 3 imperatorii gloriosissimorum principum Domini Ludovici Augusti Christianæ religionis magni propugnatoris et Lotharii Cesaris filii ipsius Ansegisus multis præcedentibus meritis sed gratia omnipotentis Dei abba, etc.

XXV

DE L'APOLOGIE D'EULOGIUS, *cap 13. 175.*

840. — Consummaverunt BB. martyres agonem suum 3. Idus Martis era 895, *regnante Domino nostro Jesu Christo* in secula seculorum. Amen.

XXVI

DE GUILLAUME DE MALMESBURY, *liv. I de Gestis Anglorum.*

844. — *Donation d'Elehphe, Roy des Saxons occidentaux laquelle commence par ces mots : Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum, etc., et finit par cettuy-ci : Scripta est autem hæc donationis chartula, anno dominicæ incarnationis 844 indict. 4 die 5 novembris in civitate Venland in Eccles. S. Petri ante Altare Capitale etc...*

XXVII

DU CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE BEAULIEU EN LIMOUSIN. *Num. 120,*
Bernardo abbate, sous Louis d'Outre-Mer.

Facta cessio ista in mense maio, *regnante Domino nostro Jesu Christo.*

XXVIII

DU MÊME SOUS RODOLPHE, ABBÉ. *Num. 169.*

Facta charta ista sub die sabbati mense octobris, *Christo regnante, regem spectante in Christi nomine, Ebronim fieri jussit, vel firmare rogavit. Signa, etc., etc.*

XXIX

SANDOVAL, *au catalogue des évêques de Pampelune.*

CHARTE DU ROI D. GARCIA SANCHÈZ ET DE LA REINE D. TERESA *Pour le monastère de S. Millan era 964.*

964. — *Reynando nuestro Senor Cristo y de bajo de su imperio yo el sobredicho Rey D. Garci Sanchez invitamente con mi muger la Reyna D. Teresa imperando en el Reyno di Pampilona fol. 23.*

XXX

DU SYNODE DE SOISSONS, *au livre des Capitulaires du Roi Charles-le-Chauve.*

853. — *Regnante in perpetuum Domino Deo universorum, anno incarnationis ejusdem Domini Dei nostri Jesu Christi 857, (pour 853) anno vere regni gloriosi Caroli filii Ludovici religiosiss. Aug 13 indict. I Episcopis juxta instituta canonicis Synodum celebrare volentibus annuit idem Rex Carolus eosque apud urbem Suessionum in monasterio S. Medardi et S. Sebastiani 10 cal. Maias convenire præcepit.*

XXXI

DU CONCILE DE VALENCE EN DAUPHINÉ, *Tom. 3 part. I, sect. part. pag. 394.*

855. — *Regnante Domino nostro Jesu Christo anno 855 ab incarnatione ejus, gloriosissimo Lothario imperatore 15 indict 3 mensis Januarii 6. Idus ejusdem apud urbem Valentinam, etc.*

XXXII

EX EPISTOLA D. EULOGII, *esleu archevesque de Toleda, p. 331.*

859. — *In nomine Domini, regnante in perpetuum Domino Jesu Christo anno incarn, 850, era 888. 14 cal. Maias perfectus Presbyter occubuit p. 331. (Data era 889, Christi 859.)*

XXXIII

EX EJUSDEM MEMORIALE SANCTORUM, *lib. 2, cap. I, page 249.*

850. — *In nomine Domini, regnante in perpetuum Domino nostro Jesu Christo, anno incarnationis ejus 850. Era 888, consultatus enim Habdanagmanis 29.*

XXXIV

DADON, ARCHEVESQUE DE VIENNE, *Canisius antiq. Sect. tom. 6, p. 444.*

870. — Passus est beatus Desiderius Ecclesiæ Viennensis Episcopus temporibus Theoderici Burgundinum Regis factione Bremechildis incestuosissimæ Reginae iniquitati illius consentientibus, et facientibus Betone Epone atque Gasifredo Comitibus, dies passionis illius celebris habetur 10 Kal, Junii. *regnante Domino Jesu Christo qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat Deus, etc.*

XXXV

EX 8^o SYNODO CONSTANTINOP. *act. 10, ex versione Anastasii.*

870. — In nomine Domini et *Dominatoris omnium Jesu Christi* nostri imperii autem a Deo coronatorum et tranquillissimorum dominorum Basiliæ siquidem ac Constantini ann. 3 Leonis vero ann. 1 perpetuorum Aug. pridie Idus Februarii.

XXXVI

DU CARTULAIRE DE SAINT-NAZARE (sic) D'AUSTUN. *Ex Gallia Christiana Roberti, p. 206.*

766. — *Auxiliante in perpetuum Domino Deo et Salvatore nostro Jesu Christo,* Hervens ejusdem miseratione Aeduum episcopus, etc. Actum apud Cabilonum civitatem ob præsentiam Episcoporum feliciter in Domino, Amen, etc. Datum pridie Cal. novembris indiet. 8 anno 22, post obitum Domini Odonis quondam Regis regnante Carolo Rege glorioso.

XXXVII

DES ARCHIVES DE L'ÉVÊSCHÉ DE VABRES. *Hist. de Tholose, liv. 2, chap. 2, p. 152.*

Actum anno 2 quo Radulfus Rex fuit, *Deo imperante, et Regem spectante.*

XXXVIII

RAGUEL, PRESBYTER, VITA SANCTI PELAGII. *Tom. IV, Hisp. illust. pag. 350.*

925. — Junii 26. Beatissimus Pelagius, ætate circiter 13 et semis, passus est Corduba in civitate Habderraghamani Rege imperante die videlicet Dominica hora 10, 6 Cal. Julias, era 953, *regnante Domino nostro Jesu Christo* qui vivit et regnat cum Deo Patre in unitate Spiritus Sancti, unus in Trinitate Deus, etc.

XXXIX

EX AMBROSIO MORALES, *lib. 13. Cap. 37. Fol. 104.*

900. — *Era 900. Fundacion de S. Petro Arlanca por Fernand Gonzale.* Fue veramente hecho y confirmado a los dos de los Idos de Enero andando la era de noniciendos, *reynando nostro senor Jesu Christo* por derecho eterno y regiendo el Reyno de Leon el Rey D. Garcia (1).

(1) Sic.

XL

SANDOVAL, PRIMERA PARTE DE LAS FUNDACIONES DE LOS MONASTERIOS DEL GLORIOSO PADRE SAN BENITO. *Privilegio del Conde Fernand Gonzales de los votos à S. Millan, c. 35. Col. 46.*

935. — Era 971. Factum privilegium primordium et perpetuum ejus firmamentum in era tertena centena, septiesque dena, binaque superadaucta *Domino Nostro Jesu Christo Cœli terræque obtinente regnum*, sub ejus dictione Ferdinando Gundisalviso comite totius castelle consulatum. Garsea Sancionis vero Pampilonense, et Raminiro Legionense regentibus regnum, etc.

XLI

DE L'HISTOIRE DE DENDON, *livr. 3, p. 106.*

943. — Complevit sacratissimus Dux Guillelmus et martyr Christi gloriosissimus agonis sui cursum anno ab incarnatione Domini 943, 13 cal. Januarii, Rege Luthduvico regnum Franciæ tenente, *Deo unico et vero regnante* in Trinitatis plenitudine et unitatis majestate.

XLII

DE L'HISTOIRE D'INGULPHUS, *p. 880.*

966.— *Imperante Domino Nostro Jesu Christo super omnes cœlos et super omnia Regna orbis terrarum principatum tenente, qui tollit Reges et transfert regna tractatque suo motu mundi climata universa.* Ego Edgarus ejusdem Domini nostri largiflua munificentia possidens totius magnæ Britanniæ monarchiam, etc., sancitum est hoc in anno Dominice incarnat., 966, presentis Archiepiscopis, Episcopis, Abbatibus, et optimatibus regni mei subnotatis.

XLIII

UNE EPITAPHE SUR UNE SÉPULTURE.

982. — « In hoc loco reconditus Amasuindus monachus etc... Hoc et in era centies decem, et bisque decies, *regnante Domino Jesu Christo altissimo.*

XLIV

DE LA RELATION DE LA TRANSLATION DE SAINT MARTIAL (M. S.).

985. — Templo Christi, ut ferunt, dedicando adstante Ludovico anno Dominicæ incarnationis 985, presentis exhibuere Pontifices tanti corporis majestatem, *regnante æternaliter Jesu Christi Domino nostro.*

XLV

DE SAINT EBERARD *ex leçons antiques de Canisius, tom. 2. p. 845.*

1023. — Migravit sanctus Hartuninus ad Dominum anno incar. Domini 1023 episcopatus sui 44. Henrico Imperatore II hujus nominis, *regnante Domino nostro Jesu Christo Rege qui vivit et regnat cum Deo Patre et Spiritu Sancto unus Deus. Per omnia secula seculorum. Amen.*

XLVI

DU CARTULAIRE DE BOURGEUIL EN VALÉE

1000. — Actum in civitate Turonis publice mense Junio, regnante Roberto rege, *immo dominante Jesu Christo eterno*. Qui regnat in secula seculorum. Amen.

XLVII

DE GUILLAUME DE MALMESBURY. *liv. 2 p. 75.*

Commencement du privilège de Canut-le-Grand, roi d'Angleterre.

1032. — *Regnante in perpetuum Domino, qui sua ineffabili potentia omnia disponit atque gubernat etc...*

XLVIII

DU CARTULAIRE DE (X)

1032. — *Jesu Christo Dei salvatoris nostri nomen etc...* Ego Anselinus Parisiensium gratia Dei Episcopus etc... Testamenti calumniator seu inficiator hujus nostri anathematis vinculo irretitum se sciat et judicio puniendum *ejus quo regnante in aeternum*, hoc publice Augustoduni est actum anno incar. ejusdem 1032, indict. 15 Regnante Henrico francorum rege anno I.

XLIX

DU TRÉSOR DE TOURNAY, *Mircæus cod. donat. C. 45.*

1039. — Actum Tornaci Pontificali sede *regnante in aeternum Domino nostro Jesu Christo*, anno incarnationis Dominicæ 1039, indict. 7 imperante glorioso rege Henrico anno 12. Hugone presulatum agente anno nono.

L

DU CARTULAIRE DE SAINT MAUR-SUR-LOIRE.

1043. — Actum anno ab incarnatione Domini 1043 die... indict... gubernante principatum regionis Aquitanicæ Guillelmo anno... presidente cathedram Pictavensis Ecclesiæ Isemberto presule anno... *Regnante vero sine fine Domino Nostro Jesu Christo.*

LI

DEL REY D. SANCHO EL MAYOR, *anno 1022. Era 1060, Christi 1022.*

1022. — Factum testamentum confirmationis privilegii in presentia seniorum, Episcoporum et Abbatium, et plurimorum hominum qui convenerunt adorare Dominum et celebrare festivitatem sanctorum martyrum in supradicto monasterio. (Legerensi), die 12 Cal. novembris era 1060 currente clarissimo præfato in Castella, in Astorea, in Alaba, in Pampilona, in Aragone, in supra Arbe, in cuncta Gasconia, in Leione, in Asturas, *Jesu Christo dominante omni* cujus regnum et imperium cum Patre et Spiritu sancto equaliter viget et permanet in secula seculorum. (Fol. 34 et 35.)

LII

ET FOL. 36 ET 38.

Facta charta et confirmata in presentia Episcoporum et Abbatium et potestatum et totius populi congregati in Pampilonensi Concilio currente era 61 p. m. die 3 kal.

octobris regnante supra dicto Sanctio serenissimo rege in Pampilonia, in Arragona, in Subrarbe et in Ripagorsa, in omni asconia, in Alava, in cuncta Castella, in Asturias, in Legione sive Astorica *imperante divina clementia Domini Nostri Jesu Christi* qui vivit et regnat in secula seculorum. Amen. Sunt testes etc.

LIII

DU MARTYRE DES QUARANTE GENDARMES. (*Des actes des Passions et des martyres des Saints, par Siméon Métaphraste, traduits du grec par Aloisius Lypomanus, évêque de Veronne.* La plus grande partie de ces actes se termine par cette clause, ce qui est un témoignage évident que c'était l'usage vulgairement pratiqué en son pays).

« Passi sunt S. S. martyres quadragenta, 7 Idus Martii, Licinio imperatore, *immo vero Domino Nostro Jesu Christo regnante*, cui honor et imperium etc...

LIV

DES MÉMOIRES DE BEAUVAIS, *d'Anthoine Loysel, p. 255.*

1072. — Actum in ipsa B. Vedasti Basilica in presentia populi et cleri 15 cal. Julii anno incarn, Domini 1072, indict. 4, anno Regni Philippi 13. Episcopatus Domini Guidonis 9. *Regnante Domino Nostro Jesu Christo* per omnia secula. Amen.

LV

DE L'ACTE DE L'ÉLECTION DU PAPE GRÉGOIRE VII, *qui est au commencement de son registre.*

1073. — *Regnante Domino Nostro Jesu Christo*, anno clementissimæ incarnationis ejus 1073, indict. et luna. 11, 10 cal. maii, Feria 2, etc...

LVI

DE LA DONATION DE L'ILE D'AIX, PRÈS DE LA ROCHELLE, *par Isembert, sire de Chastelallou, à l'abbaye de Cluny.*

1077. — Facta sunt hæc anno Domini 1077 Romæ Alexandro Papa II, in Francia Philippo regnante anno 17, *Domino autem nostro per cuncta secula imperante.*

LVII

DU CONCILE ROMAIN CONTRE BERENGIER, *p. 401.*

1079. — *Anno ab incarnatione sempiterni Principis 1079*, mense Februarii, indict. 2. Pontificatus vero Domini Gregorii universalis principis septimi anno 6.

LVIII

DE SANDOVAL, DES ÉVESQUES DE PAMPELUNE.

1082. — Hæc est charta commutationis quam ego Garsias gratia Dei omnipotentis Rex feci cum Domino abbate Munione, sanctæ Mariæ de Heirath etc... facta charta era 1082, *regnante Domino Nostro Jesu Christo et sub ejus imperio.* Garsia rex in Pampilona, in Alava et in Castella, Ferdinando, rege in Legione, Ranimiro rege in Aragone, fol. 70.

LIX

DU CARTULAIRE D'USERCHE. *Confirmation du monastère de Maismer pour celui d'Userche par Archambault, vicomte de Comborne.*

1088. — Factum est anno incanat. Verbi 1088, indict. 8. mense Februarii, 3 non. ejusdem mensis, Philippo apud Francos regnante Guidone Lemovic ecclesie presidente, Geraldo Userchiensi cenobii curam gerente, *Christo cunctis imperante et ad dextram Patris sedendo cuncta regente sine fine. Amen.*

LX

POUR LE MONASTÈRE DE SANCTA MARIA LA REAL DI NAIARA.

Era 1090. — Hanc regalem decrevi chartam Ego Garcia Rex, cum Stephania uxore etc... Est data et Deo ablata se volventibus temporum recursibus anni Erae M. cum supputatione X C, die vero 2, id decembris Luna vero 4 diebus exactis dyatichi *regnante Domino Nostro Jesu Christo* cum Patre et Spiritu Sancto in secula seculorum. Amen. *Sub ejus autem imperio*, rege jam regnante in Pampilona, in Alava et in Castella vetula usque Burgis et usque in Briccam et obtinente Cutelum cum suis terminis in Asturiis, fratre vero ejus Ferdinando rex in Legione et in Burgis et Ranimiro ejus fratre in Arragonia.

(Pris de Santoval : des évêques de Pampelune, pag. 45 et suiv.)

LXI.

DU CARTULAIRE DE ST-ETIENNE DE LIMOGES

1095. — Facta est concordia per Ualdum Lemovicensem Episcopum cum universo clericorum conventu Lemovicæ sedis, rogatu et voluntate Domini Audeberti Bituricensis Archiepiscopi et Dolensis Abbatis, inter Dolenses monachos présente Priore R. cum nonnullis aliis ex fratribus Dolensibus et clericis dictæ Lemovicæ sedis 8 Id. novembris (1) Luna 5 anno ab incarnatione Domini 1095. Indict 4, temporibus Domini Urbani II Papæ qui tunc temporis in Galliis morabatur Philippi Francorum regis, et Audeberti Primatis Bituricensis atque Umbaldi praesulis Lemovicensis, *regnante in perpetuum Christo, Rex Regum.*

LXII

DANS LA CENTURIE DE MIRÆUS, P. 225.

1096. — Factum est hoc incarnat. Domini anno 1096 ind. 4 *regnante Domino nostro Jesu Christo* anno etiam protectionis Christianorum contra paganos Heirusalem.

LXIII

DU CARTULAIRE DE LA ROUE

1097. — Facta sunt hæc septimo kal. Maii in Lætania majore Pilippo rege tenente Franciæ imperium, B. papa Urbano dignitatis cathedram obtinente, *ordinante Domino Jesu Christo*, cui est honor et gloria cum Patre et Spiritu Sancto, in secula seculorum, secundo anno dedicationis Ecclesie Sancti Nicolai Andegavensis.

LXIV

DES ARCHIVES DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE D'ARLES.

1105. — Hoc testamentum apud montem... in Syria, *regnante Domino nostro Jesu Christo*, D. Paschali papa. S. R. præsidente 1105 ab incarnatione Domini indict. 13 mensis Januarii. Ultima die ipsius, Feria 3 etc.

LXV.

EX PRIVILEGIO SANCTI 4, RANIMIRI I F. REGIS ARAGONENSII ET PAMPILO-
NENSII *apud Blancam, p. 606 et seq.*

Eva 1128. — Facta hæc charta era 1128 *regnante Domino nostro Jesu Christo et sub ejus imperio*, me Sanctio rege *regnante in Arragonia et in Pampilonia*, et filio meo Petro in Subrardi et in Ripacurea et in Nontizon etc., etc.

LXVI

Sandoval Historia de los Reys de Castilla et de Leon D. ALFONSO EL 6
EMPERADOR DE ESPANA, *fol. 78 col 2 Poblacion de Salamanca.*

1108. — *Sub imperio omnipotentis Dei*, videlicet Patris et Filii et Spiritus Sancti, Ego Alphonsius gratia Dei Hispaniarum Emperor una cum conjuge mea Isabel Hispaniæ regina etc... Facta Charta testamenti sub era 1147, 7 cal. Junii.

LXVII

DES ARCHIVES DE ST-DENYS. *Antiquit. liv. 2. C. 4 page 491.*

1133. — Actum est hoc anno ab incarnatione Domini 1133, indict. II Rege Lothario *regnante anno 8 et Romam uno cum Domino Papa Innocentio profecto in expeditionibus contra Petri Leonis filium qui Cathedram Apostolicam in schismate occupaverat et violentia : suaviter omnia disponente Christo Domino Nostro* cui gloria et imperium per infinita secula seculorum. Amen.

LXVIII

GAUFRIDUS SANCTI BERNARDI NOTARIUS *in vitam ejusdem Sancti, lib. 5 qui est tertius ejusdem Gaufridi.*

1153. — Facta sunt hæc eodem anno quo B. Papa noster Eugenius III ejusdem Patris Sancti in sancta conversatione filius ab hac luce vel magis a caligine migravit ad lucem cujus merita in ipsa qui tam insigniter præfuit urbi miraculis pluribus illustrata corruscant, successore ejus Anastasio Romanæ Ecclesiæ præsidente. *Regnantibus autem in Romanorum imperio Frederico illustri, in Francorum regno piissimo R. Ludovico filio Ludovici, principatus Ecclesiæ universæ ac totius creaturæ visibilis et invisibilis Monarchiam tenente Dei filio Jesu Christo* anno ab incarnatione suæ 1153. Qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat Deus in sempiterna secula. Amen.

LXIX

EX PASSIONE B. DOMINICI INNOCENTIS MARTYRIS *Cesar Augustani; apud Blancam, p. 657*

1250. — Passus est B. Dominicus mense Augusti anno incarnationis Dominicæ 1250 *Regnante Domino nostro Jesus Christo* qui cum Patre etc.

(1) C'est le mois où fut tenu le Concile de Clermont.

Les documents qui précèdent, dus à notre correspondant de la Société des Fastes Eucharistiques pour le diocèse de Blois sont, on le voit, d'une importance capitale.

Si jamais un plébiscite couvrit l'exercice d'une puissance régnante, c'est bien ici qu'il faudrait chercher le droit du Christ au gouvernement des nations.

Puisse l'appel de notre pieux et savant confrère être entendu, et son exemple être suivi, afin que tous les siècles et tous les points du monde apportent leur charte officielle et authentique à l'immense *Cartulaire de la clause* : REGNANTE CHRISTO.

M. l'abbé Métais n'a posé encore qu'une première pierre, et déjà l'incomparable majesté du monument grandiose frappe tous les regards et émeut tous les cœurs. C'est l'histoire complète du monde chrétien, vue de très haut, qui se déroule en ces quelques pages des annales du Règne du Christ. Nous pouvons en suivre pas à pas la marche. C'est dans les catacombes que ce règne s'exerce d'abord ; c'est avec le sang des martyrs que sont écrites les premières proclamations. Puis l'Eglise triomphe avec Constantin par la Croix. Mais l'hérésie déchire le jeune troupeau, l'ère des conciles est ouverte ; c'est dans la sereine majorité de ces assemblées que l'Esprit Saint fait entendre sa voix pour fixer les lois de la double souveraineté spirituelle et temporelle du Christ. En même temps, sur tous les points du vieux sol païen, brûlé, saccagé, dévasté par les longues invasions, s'élèvent les monastères, ruches laborieuses où par le travail sanctifié dans la prière s'élabore lentement le long avenir des jours meilleurs. Aidés et conseillés par les grands moines et les grands évêques, les chefs barbares ont soumis leur farouche puissance à la domination du Christ-Roi, et sous sa souveraineté reconnue dans des pactes solennels, ils sont devenus à leur tour, rois d'états nouveaux dont ils font hommage lige au Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Un de ces rois domine tous les autres par son génie : Charlemagne *par la miséricorde et la grâce de Dieu, roi et recteur du règne des Francs ; dévoué défenseur et humble auxiliaire de la Sainte Eglise de Dieu, le Christ régnant à jamais* (formule XXI) constitue l'Europe moderne, sous l'égide de l'Eglise. Mais si l'hérésie est vaincue pour un temps, d'autres périls menacent la chrétienté ; les innombrables hordes de

l'islamisme la pressent, à l'Orient et au Midi ; les rois d'Espagne, valeureux héritiers de Don Pélage ont commencé cette lutte héroïque et sans trêve, qui doit au bout de sept cents ans rendre leur patrie au Christ ; l'Europe a longtemps hésité à leur prêter main-forte, mais elle se lève enfin tout entière, et se porte en masse vers Jérusalem. Voici venir l'aurore du grand XIII^e siècle, du siècle de saint Louis et de saint Ferdinand, de sainte Elisabeth et de saint François d'Assise ; la chrétienté est à son apogée, et nos annales n'ont plus guère à raconter que les généreuses donations faites aux monastères ; elles s'arrêtent à cette période de calme.

Onze siècles prosternés aux pieds du Christ le saluent Roi ; Souverains Pontifes, empereurs, rois, princes, seigneurs déclarent ne tenir leur puissance que de Lui seul ; l'empire d'Orient, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie proclament sa souveraineté sociale. Un même cri s'élève du fond des catacombes obscures, humides du sang des martyrs et du trône resplendissant de Charlemagne, de la forteresse dont la vaillante épée des rois-chevaliers espagnols éloigne pied à pied les Musulmans, et de la paix majestueuse des Conciles ; ce cri résonne sous les voûtes des cloîtres où germe la civilisation du monde et dans les rangs tumultueux de l'Europe se ruant en armes contre l'Islam : « *le Christ Règne !* »

Voilà ce que nous montre, dès ses premières pages, le recueil réclamé et commencé par M. l'abbé Métais ; que son appel soit entendu, que le cartulaire de la clause *Christo Regnante* soit complété et continué jusqu'à nos jours, nous y suivrons la marche descendante de l'humanité s'éloignant du dogme sauveur, comme nous avons suivi son ascension à mesure qu'il se généralisait.

Nous verrons la civilisation discuter d'abord l'autorité infaillible de l'Eglise pour l'attaquer ensuite ; nous la verrons perdre le vrai sens de l'expression *Christo Regnante*, et en faire une formule banale, bientôt même abandonnée ; la souveraineté sociale du Christ sera d'abord limitée au royaume céleste, puis reléguée parmi les rêveries mystiques, puis enfin niée avec le Christ Lui-même, et alors, la pauvre civilisation chrétienne livrée sans défense à toutes les séductions de l'esprit et de la matière, roulera de chute en chute, du doute à la négation, du protestantisme à l'athéisme, de l'une à l'autre des formes multiples du vieux serpent adoré sous le nom

moderne de révolution, jusqu'aux abîmes fangeux du matérialisme, où elle agonise aujourd'hui sans autre espoir et salut que le cri triomphant des siècles « le Christ Règne ! »

Le Christ Règne, Christo Regnante ! Voilà la vérité à laquelle il faut revenir, qu'il faut accepter, non pas selon la lettre morte, mais dans l'essence même, l'*esprit vivant* caché dans la teneur de cette clause, voilé sous ce cri d'honneur et de salut. *Le Christ Règne !* Voilà la solution de toutes les terribles questions qui épouvantent à bon droit l'humanité.

Le Christ Règne ! Ce cri répété dans les 69 chartes ci-dessus est élevé vers le trône vivant de l'Agneau par les peuples qui déclarent avoir recours à la majesté réelle et vivante de son gouvernement qui s'étend sur toute chose en ce monde, sur la vie, sur la mort, sur tous les degrés de la puissance exercée par les individus et les peuples, en vertu d'un droit direct qui s'impose à l'humanité.

Les deux termes de la clause qui pendant mille ans a guidé le monde, « LE CHRIST » et « RÈGNE » sont deux termes *vivants*, inséparables de la *vie elle-même*, vivants de toute la force de la vie divine. LE CHRIST *vit*, SON RÈGNE EST SA FORCE, et cette force est la vie du monde, car la force sociale n'est qu'une délégation de la force propre du Christ. Que le Christ ne soit plus regardé comme *entité vivante*, ou qu'il ne soit plus la *Majesté régnante de sa propre Force*, qu'il peut communiquer ou retirer à son gré à qui bon lui semble, et la force sociale n'existe plus, la vie est enlevée aux sociétés, car le ressort qui les faisait avancer est brisé, le rouage qui leur transmettait le mouvement est anéanti...

Empruntons une comparaison à l'une de ces inventions dont notre siècle est si fier.

Toutes les nations, depuis la Rédemption jusqu'au XIII^e siècle, marchaient en avant, entraînées vers le progrès social par la même force motrice : le Règne du Christ, reconnu et proclamé. Elles allaient plus ou moins vite, selon l'emploi de cette force, mais toutes d'une allure rapide et sûre, sans chocs ni obstacles : comme autant de trains entraînés vers la même direction sur une grande voie ferrée, par une puissance unique, celle de la vapeur. Une rivalité s'établit, vers le XIII^e siècle, entre les différents trains sociaux qui voulurent lutter de vitesse en gravissant la pente du progrès. Satan

souffla aux peuples voyageurs que la force motrice était inutile, gênante même pour la manœuvre de la locomotive *Etat* dans la course engagée vers la civilisation ; les peuples le crurent follement et décliquetèrent la dynamo-sociale de la clause « *Regnante Christo.* » Les trains sociaux allèrent en se ralentissant, jusqu'à l'épuisement complet de la vitesse acquise, puis, ils s'arrêtèrent un instant, et reculèrent ensuite sur la rampe qu'ils venaient de gravir. Cette marche à reculons n'est plus la progression régulière de la montée ; les trains sociaux obéissant à la loi de la chute uniformément accélérée, leur allure dégénère en course furieuse qui les entraîne vers les abîmes avec une vitesse vertigineuse ; ils bondissent, dérailent, et s'ils obéissent encore à une direction quelconque, c'est à l'aiguille que tient Satan, et qui les précipite les uns contre les autres en formidables collisions, dont nous mesurons à peine l'effroyable effet.

Que pouvons-nous faire, nous, catholiques, au milieu de ces immenses catastrophes ? Ramasser tous les corps mutilés et les porter au Christ-Roi qui, comme Roi Régnant sur ces masses estropiées et Souverain de la vie, peut reconstituer leurs os broyés, et remettre en place leurs chairs en lambeaux.

Mais suffit-il d'apporter ces corps pantelants aux pieds du Christ en criant : Seigneur ! Seigneur ? Non certes, car pendant que nous recueillons, brancardiers volontaires, les victimes d'une catastrophe, catastrophes et victimes se multiplient derrière nous. La course désordonnée des trains officiels continue, l'aiguilleur satanique les attend toujours au passage pour les lancer vers les abîmes ou les jeter les uns contre les autres, amoncelant pêle-mêle wagons et passagers de l'Église sur nos brancards écrasés, et cette monstrueuse hécatombe continuera jusqu'à ce que soit rétabli le circuit entre le fil conducteur de la bobine motrice *Christo Regnante* et la dynamo-sociale en tête de la locomotive l'*Etat*.

Il est temps, grand temps, de rétablir ce circuit pour sauver le monde social en lui rendant sa force motrice ! *Tous, nous pouvons, nous devons y contribuer.*

Laisser passer et laisser faire, en gémissant, c'est imiter ces lâches spectateurs de catastrophes, qui lèvent les bras et poussent des cris, au lieu d'organiser les secours, et qui sont, en fait, responsables des malheurs qu'ils auraient pu éviter.

Agissons donc. L'immense sauvetage ne demande, d'ailleurs, ni effort de génie, ni dévouement sublime, ni sacrifice héroïque.

Les premiers chrétiens redoutaient les lions de l'arène et les supplices des tortionnaires plus que nous ne pouvons craindre la singularité ou le respect humain ; mais ils se déclaraient *servants du Christ*, et ils ont tiré le monde des fangeux abîmes du paganisme. Nous, nous n'avons plus à redouter ni les supplices, ni les bêtes féroces, et pour sauver le monde à notre tour, nous n'avons qu'à nous déclarer hautement, ouvertement et publiquement *sujets du Christ*.

Que les campagnes, les villes, l'armée, les places publiques, les tribunaux, les palais royaux et nationaux retentissent du cri : « *Christo Regnante.* » Nous le pouvons, c'est facile.

Que chacun des discours de nos assemblées catholiques débute par *cette clause* : LE CHRIST RÈGNE ! Que ce mot soit prononcé dans nos banquets et réunions de familles, devant nos enfants, nos domestiques, nos ouvriers, nos invités. Qu'il soit inscrit en tête de nos contrats de mariage, d'achat, de vente, et en tête de tout acte public ou social passé devant témoins.

Ne franchissons pas le seuil de l'éternité sans que notre testament répète ce cri, sans qu'il soit gravé sur notre pierre tombale ou sur notre croix de bois. Que ce cri soit notre cri de guerre dans le combat de l'existence et notre dernière parole de l'heure suprême ; qu'il soit la devise officielle de notre vie et de notre mort. Un jour, ce cri répercuté s'élèvera assez haut pour s'inscrire *en tête de la constitution de notre pays*.

Le Christ règne ! Crions-le dès cette terre, car c'est le *cri au Ciel* sur lequel nous entendrons se refermer sur nous les portes du Paradis ou celles de l'enfer ; ce cri vital, qui s'est éteint dans le monde, nous fera revivre ou nous éteindra.

BARON L. DE MARICOURT,
Secrétaire Général de la Société du Règne.



TABLE DES ARTICLES

Contenus dans les quatre livraisons de l'année 1887.

PREMIÈRE LIVRAISON

TEXTE

Fondation d'une Société Portugaise des Fastes Eucharistiques.....	A. DE SARACHAGA.....	5
Rapport adressé à la Société Belge des Fastes Eucharistiques.....	Comte d'ALCANTARA.....	9
Les Accroissements du Musée.....	SECRÉTARIAT DE L'ŒUVRE.....	17
Le Règne de J.-C. manifesté par l'Art (article IV ^e).....	Comte GRIMOUARD DE ST-LAURENT.....	27
Monuments du Règne.....	A. S.....	33
La Carte des Miracles de l'Eucharistie dans les Provinces Belges.....	A. DE SARACHAGA.....	38
Le Règne Social du Christ à l'Equateur.....	Baron DE MARICOURT.....	55

ILLUSTRATIONS

Pl. LXV ^e . — Le Reliquaire du S.Sang à Weingarten (Souabe).Chpomo AUCLAIRE.....	26
Pl. LXVI ^e . — Sceau du Concordat de François I ^{er} . Similigravure PETIT.....	32
Pl. LXVII ^e . — Venise délivrée de la Peste, par Marc Vecelli. Similigrav. PETIT..	54
Pl. LXVIII ^e . — Carte Eucharistique de Belgique. Lithograv. LEFEBVRE-DUCROCQ..	36

DEUXIÈME LIVRAISON

TEXTE

Appel de la Société Portugaise des Fastes Eucharistiques.....	78
Lettre de S. G. Mgr l'Archevêque d'Albi....	81
Extraits d'une lettre de M. Matovelle, de Quito.....	82
Les Monuments du Christ-Roi à Barcelone..	M. l'abbé J.-B. CHABAU.....	87
Le Règne de J.-C. manifesté par l'Art (fin).	Comte GRIMOUARD DE ST-LAURENT.....	98
Fragments de la Basilique de Capharnaum..	LE SECRÉTARIAT.....	103
La Carte des Miracles sociaux du Christ-Hostie en Espagne.....	A. DE SARACHAGA.....	108
Le Pacte Social de l'Equateur et son importance pour l'Europe.....	Baron DE MARICOURT.....	130
Un Equatorien à Paray (Extrait du « <i>Pèlerin de Paray</i> »).....	R. P. J.-M. PICCISELLI S. J.)... ..	142

ILLUSTRATIONS

Pl. LXIX ^e . — Le Crucifix de Lépante. Photographie BRAUN.....	86
Pl. LXX ^e . — Le Trône d'Aragon. Photographie BRAUN.....	98
Pl. LXXI ^e . — Frise et Corniche de la Basilique de Capharnaum.....	102
Pl. LXXII ^e . — Carte d'Espagne, montrant la corrélation des Miracles du Christ-Hostie avec la Guerre Sainte contre la Guzma. Lithogravure LEFEBVRE-DUCROCQ.....	130

TROISIÈME LIVRAISON

TEXTE

La Restauration du Règne de J.-C. en Italie, ou l'Eucharistie, le Rosaire et le nouveau Pompéï (1 ^{er} article).....	M. l'archiprêtre AMBROSIANI.....	145
Le dernier des Croisés, Marc Antoine Bragadino.....	M. l'abbé RODILLON.....	156
Les Monuments du Christ-Roi à Barcelone (2 ^e article).....	M. le chanoine CHABAU.....	173
La Consécration de Venise sous le Doge Pascal Cicogna.....	A. DE S.....	188
Les Miracles Sociaux du Christ-Hostie dans l'Europe centrale.....	A. DE SARACHAGA.....	191
Les Pactes Européens.....	BARON DE MARICOURT.....	215

ILLUSTRATIONS

Pl. LXXIII ^e . — L'Ostensoir de Barcelone. Phototypie BRAUN.....	156
Pl. LXXIV ^e . — Le Trône et l'Ostensoir (ibid). Phototypie BRAUN.....	172
Pl. LXXV ^e . — La Consécration de Venise. Fresque de Dolabella au Palais Ducal. Similigravure PETIT.....	188
Pl. LXXVI ^e . — Carte de l'Europe centrale, montrant l'influence des Miracles du Christ-Hostie sur la fixation des limites contre les invasions. Lithogravure LEFEBVRE-DUCROCQ.....	214

QUATRIÈME LIVRAISON

TEXTE

Une Consécration au Cœur de Jésus. Le Cœur de Jésus et Madeleine (Poésie).....	M. E. DE VILLEDIEU.....	233
Le nouveau Pompéï (Suite et fin).....	M. l'archiprêtre AMBROSIANI.....	250
Les Hommages liges de France à l'Hostie....	A. DE S.....	269
Les Miracles Sociaux du Christ-Hostie en France.....	A. DE SARACHAGA.....	274
Le Cartulaire de la Clause : « <i>Regnante Christo</i> ».....	MM. l'abbé MÉTAIS et baron DE MARICOURT.....	300

ILLUSTRATIONS

Pl. LXXVII ^e . — Le Pacte de Tolbiac. Composition de Le Brun. Similigrav. PETIT.	250
Pl. LXXVIII ^e . — Le Pacte de Braga, d'après la fresque de Rome. Similigr. PETIT.	269
Pl. LXXIX ^e . — Hommage de la Couronne de France à l'Hostie du Pacte de Dijon, d'après la gravure de Sprinx. Similigravure PETIT.....	274
Pl. LXXX ^e . — Carte de France, indiquant le rôle des Miracles du Christ-Hostie dans l'évolution de l'ordre social français. Lithograv. LEFEBVRE-DUCROCQ.....	298

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

